

Sur les Traces de Lovecraft

ANTHOLOGIE
VOLUME 2



Peinture : Jorge Jacinto

**18 ÉCRIVAINS
RENDENT HOMMAGE
AU MAÎTRE DE PROVIDENCE**

Sur les traces de Lovecraft

Volume 2

anthologie

Béryl Asterell
Alexandre Baron
Guillaume Biéron
Virginie Buisson-Delandre
Cancereugène
Guillaume Dalaudier
Alain Delbe
Ambroise Garel
Jeff Gautier
Tephthida Hay
Hugo Jalurid
Jonas Lenn
Guillaume Maréchal
Wilfried Renaut
Guillaume Roos
Frédérique Sevel
Francis Thievicz
David Verdier

Dans la même collection :

- *Sur les traces de Lovecraft* – volume 1 (novembre 2017)

*Pour Roland C. Wagner
C. C.*

L'illustration de couverture est signée **Jorge Jacinto** :

<http://www.jorgejacinto.com/>

Les illustrations intérieures ont été réalisées par **Sébastien Ecosse** :

<http://www.sebastienecosse.com/>

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : janvier 2018

ISBN : 978-2-915653-84-7

SOMMAIRE

– <i>Poulpe Apocalypse</i> de Guillaume Maréchal	5
– <i>L'horreur des bas-fonds</i> de Tephthida Hay	19
– <i>Raf(a)les</i> de Wilfried Renaut	35
– <i>L'appel des eaux</i> de Cancereugène	51
– <i>La maison des damnés</i> de Jeff Gautier	71
– <i>Le bal des ombres</i> d'Alexandre Baron	99
– <i>L'étrange affaire des miraculés de Ferguson</i> de Guillaume Roos	127
– <i>La famille</i> de Frédérique Sevel	163
– <i>L'hôte de Marsden Hall</i> de David Verdier	213
– <i>Sutures spatiales</i> de Francis Thievicz	225
– <i>La vérité sur Alexis Chandhor</i> d'Alain Delbe	231
– <i>Magda</i> de Hugo Jalurid	265
– <i>La représentation de Phyr</i> de Guillaume Dalaudier	277
– <i>Mouvement</i> d'Ambroise Garel	289
– <i>Just don't ask me what it was</i> de Virginie Buisson-Delandre	301
– <i>Ce qui marche au fond du Pacifique</i> de Béryl Asterell	323
– <i>Tertön</i> de Jonas Lenn	335
– <i>J'étais son dieu</i> de Guillaume Biéron	387

Poulpe Apocalypse

Guillaume Maréchal



Guillaume MARÉCHAL, né à Bayonne le jour le plus long de l'année 1983 – connue pour être l'année du poulpe – est tombé très tôt dans la lecture. Il dévore Jules Verne et se met à la science-fiction. Il passe ses années adolescentes à lire Asimov, Herbert et Lovecraft.

Aujourd'hui, à l'âge adulte (ou tout du moins le croit-il), Guillaume Maréchal s'est mis à écrire pour le fun. « Poulpe Apocalypse » est sa première nouvelle.

D'une âme baroudeuse, vous le croiserez sûrement dans une guest-house au milieu de nulle part. Les rumeurs, peut-être infondées, le situent actuellement en Asie du Sud-Est.

Poulpe Apocalypse

de Guillaume Maréchal

Prologue, Paris, 1875.

Pendant que l'homme écrivait à la lueur d'une simple chandelle, le ventre de Paris remuait. « Respirer Paris, cela conserve l'âme », disait son ami Victor Hugo. Mais aujourd'hui, humer l'air de Paris noircissait la sienne. L'air, vicié, lourd et chaud, le rendait lancinant. La peur s'immisçait dans les interstices de son être, sensations désagréables et malsaines.

Pris d'une relative fièvre, il écrivait d'une plume hésitante, le corps rongé par l'incertitude. Quelques gouttes de sueur tombaient de son front et se mélangeaient à l'encre. Celle-ci dansait sur le parchemin jauni, faisant des cercles aux formes étranges. Était-il victime d'une illusion ? Épuisé, l'homme ne discernait plus les limites de la réalité. Il sortit sa flasque et se servit un verre de whisky. Les runes antiques gravées sur la petite flasque lui permettraient peut-être de tenir face à l'ennemi. La tourbe utilisée avait été bénie par un sceau de protection sur l'île d'Islay. Quoi qu'il en soit, le précieux liquide lui réchauffa les entrailles et le revigora.

Il espérait de tout son cœur que sa missive parvienne dans les temps à son destinataire. Avant qu'il ne se décide à y aller. Ce n'était que folie téméraire de les affronter seul. L'homme savait utiliser l'épée avec une pointe d'insouciance, faisant fi de tous les dangers.

De nos jours.

Depuis quelques mois, je fréquente le milieu underground. Je travaille de temps à autre pour la revue des anars. Le pays a pris un tournant fasciste, les gens sont contrôlés et surveillés. Une démocratie remodelée, un couvre-feu perpétuel. Personne ne joue avec. Les flics tirent à vue, direct six pieds sous terre. C'est un peu comme ça que tout a commencé.

Thib, vieux râleur contestataire en charge de la revue, m'a contacté pour aller faire un tour dans les catacombes. Une bonne partie de la population a pris possession du sous-sol de Paris. Abandonnant la surface, ces cataphiles de la nouvelle heure sont partis dans l'En-dessous. Une sorte d'enclave autonome où ils ont leurs propres règles. Divisés en collectifs, ils font la fête et ne remontent presque jamais. Il paraît même qu'on peut tomber sur un labo clandestin pour synthétiser de l'ergot de seigle et en faire du LSD. Comme au bon vieux temps des *beatniks*.

— Ils organisent des *raves* à l'ancienne. Le collectif en charge de ces parties s'est donné le nom de *HPL*, beugle Thib au téléphone. Va savoir pourquoi ! Si tu pouvais y aller, jeter un coup d'œil, voir si ça vaut le coup d'en faire un papier, tu me rendrais un grand service.

J'ai dit oui, toujours partant pour ce genre de reportage. Comme d'habitude, je fonce tête baissée, c'est mon tempérament. Du coup, je ne sais jamais dans quoi je m'embarque.

Pour descendre sous Paris, il faut avoir les bons tuyaux, connaître du monde. Sinon on n'est pas sûr de remonter la tête sur les épaules. En ce moment, la chance me sourit. Depuis six mois, je fréquente Lucile, une nana ténébreuse. Elle vit à Houilles, banlieue parisienne, en colocation dans une grande maison bourgeoise. Ses colocataires sont des fans de *metal hardcore*, adeptes de soirées *goths* dans les catacombes, non loin de l'ancien cimetière des Halles. Voilà une bonne porte d'entrée. Ses deux coloc les plus acharnés, Vincent et Romain, sont aussi les plus énigmatiques. Sans oublier le mystérieux Fred. Je les retrouve chez eux dans leur immense maison. Une atmosphère de films d'horreur, sombre, noire, dérangeante. La chaîne hi-fi diffuse des groupes comme *Perturbator*, *Zombie Zombie*, dignes héritiers du maître Carpenter.

Romain est fascinant. Grand, blond, les cheveux longs et lisses. Un regard bleu froid, pénétrant. Vincent, lui, est plus taciturne. Ses mots sont pesés, réfléchis. Il ne parle jamais pour ne rien dire.

— Si tu veux descendre dans les catacombes, tu dois d'abord rencontrer des gens, assène-t-il d'une voix grave et déprimante. On peut t'emmener avec nous. Près de Châtelet, ce soir, il y a un concert du groupe *Hypnose*. Ils sont assez barrés, jouent de longues pistes progressives avec des extraits de H. P. Lovecraft. Tu peux venir, sûr qu'on y croquera des gars du collectif HPL. Notamment Roland Wagner, un anarchiste complètement fou, tombé dans la SF depuis tout petit. Un grand et digne lovecraftien.

En rentrant chez moi, je réfléchis au collectif HPL. Le vent souffle fort, il fait chaud. L'air est chargé de moiteur. La nuit tombe rapidement. Romain m'a bien confirmé que les initiales du collectif sont un hommage à Howard Phillips Lovecraft, écrivain connu pour ses romans d'horreur, de fantastique et de science-fiction. Et surtout la mythologie autour de Cthulhu. Certaines personnes lui vouent un culte parfois exagéré.

Je décide de faire un somme, puis d'aller à la BnF en métro aérien. Les catacombes étant investies, le métro souterrain n'est plus trop sûr de nos jours. De nombreuses stations sont fermées, certaines entrées et sorties sont murées, comme en Allemagne lors de l'épisode du mur de Berlin.

Mes yeux piquent, et sur ces pensées, je sombre dans un profond sommeil.

Paris, 1875.

Je courais sans relâche. Sans m'arrêter, sous peine de me perdre dans l'abîme du temps. L'orage grondait. Depuis que la Chose prenait forme sous l'ancien cimetière des Innocents, la situation se détériorait de jour en jour. Je le sentais au tréfonds de mon âme. Je humais la mort dans l'air, l'asphalte mouillé remontrant à mes narines, la pluie ruisselant sur le toit de Paris. Et dessous, le cœur de l'Infernal qui battait, des pulsations rapides,

compte à rebours mortel. La fin était proche, l'apocalypse arrivait à grandes enjambées.

Pour l'instant, j'avais réussi à semer mes assaillants. C'était sans compter sur leur ténacité. Je devais absolument retrouver l'homme qui m'avait donné rendez-vous à l'entrée des catacombes, près des Halles. Il disait venir d'une autre temporalité. Je percevais que la rencontre était primordiale. Question de vie ou de mort. Les ruelles sombres et sales charriaient d'immondes détritrus. Les éclairages à la bougie n'éclairaient plus grand-chose. Il y avait dans l'air une teneur lourde, angoissante. Mes sens aiguisés se mirent en alerte.

De nos jours.

Un tentacule gluant et mécanique m'enlace. Je n'arrive plus à respirer. Je me réveille, haletant et en sueur, trempé. On sent l'humidité dans l'air. Dehors, l'orage tonne. Avant d'aller à la bibliothèque, je me sers un petit whisky tourbé. Je m'assois sur le balcon, pose Jefferson Airplane sur la platine. Le diamant craque sur le disque et *White Rabbit* commence.

J'habite un petit appartement aux Buttes-Chaumont. La rue est calme. Sur le balcon, je contemple Paris qui s'étend sous un ciel noir. On dirait presque un paysage d'apocalypse, de montagnes hallucinées. J'ai comme une mauvaise impression. Et une boule oppressante à la place du cœur. Enfin, c'est juste passager. Je me concentre sur la musique planante et psychédélique avant de décoller.

J'arrive à la BnF. Le temps est toujours électrique. Je m'adresse directement aux bibliothécaires, les derniers survivants de la bibliothèque. Ils me font traverser de nombreux couloirs. La salle de lecture est immense, vide. Pas un chat. Je m'assieds et contemple toute cette connaissance. On me passe bientôt de nombreux documents en rapport avec le mythe de Cthulhu. Je réussis même à trouver un vieux *Bifrost*, numéro complet consacré à Lovecraft. Avant la Préhistoire, la terre était dominée par des puissances astrales sans âmes, les Grands Anciens. Ils étaient au nombre de quatre : Nyarlathotep, le messager des dieux,

Cthulhu, Hastur et Shub-Niggurath. Et au-dessus, Azathoth, le maître des Grands Anciens. Je comprends la fascination que cette mythologie peut exercer sur nous. L'immanence et l'impermanence nous rappellent notre insignifiance. Les gens sont friands de mythes et de légendes. De nombreuses personnes fuient les religions futiles pour s'y réfugier.

Paris, 1875.

Mon instinct ne me trompait pas, la confrérie m'avait retrouvé. Ils m'attendaient au coin des rues de Rivoli et de Saint-Denis. Je m'enfuis vers la tour Saint-Jacques. Impossible de les distancer. L'affrontement était donc inévitable. Je respirais un grand coup. Les sbires chthoniens envoyés par la confrérie ne sont pas des enfants de chœur. Habités par des puissances magiques peu communes, il ne faut pas les prendre à la légère. Je sortis ma rapière de combat, forgée par mes soins, et modelant l'espace et le temps je figeai la scène. Ces derniers jours m'ayant diminué, je n'avais qu'une poignée de secondes. Ma première attaque fut foudroyante. Je me décalai sur la gauche, sautai, et fendis le premier assaillant de haut en bas. Une brève secousse m'indiqua la perception du temps qui s'équilibrait. La deuxième créature chercha à en profiter. Forte de deux bras mécaniques, sortes de tentacules organiques, la bête m'enserra, me privant de mouvements. Crac ! Mon épaule gauche se brisa. La situation se corsait. La trame se resserrait. Verrais-je la fin de cette aventure ? Je commençais à douter sérieusement de la suite de mon existence.

De nos jours.

Rassasié de connaissances, je quitte la bibliothèque. Pas le temps de repasser chez moi, je file à Châtelet. J'ai rendez-vous dans un pub avec Romain et Vincent, « Le Cauchemar d'Inns-mouth ». Un peu flippant. La météo ne s'arrange pas, le ciel est vraiment noir. Hypnose, hypnotique, Cthulhu, le mythe, les

Grands Anciens. Tout se mélange dans ma tête. J'ai toujours cette impression noire, oppressante et glauque. Il est temps d'aller se désaltérer.

Le pub se situe près des Halles, non loin des rues de Rivoli et de Saint-Denis. Curieux que je ne l'ai pas remarqué plus tôt. L'intérieur ressemble à un pub écossais du XIX^e siècle. Apparemment, personne n'a pris la peine de le nettoyer depuis son ouverture. Au mur sont alignés de nombreux tableaux représentant des créatures très étranges. Certaines sont pourvues de tentacules, d'autres ont un aspect démoniaque et malsain. Le barman est un grand dandy victorien. Le teint très pâle, il porte un haut-de-forme et des lunettes cerclées de fer, les verres teintés en bleu. Il se prénomme Vlad et me propose un verre de Chartreuse, une eau-de-vie montagnarde. La musique en fond ressemble à du *metal progressif*, assez psychédélique, avec de longues notes éthérées. Je crois reconnaître le groupe *My Sleeping Karma*. Le groupe colle bien à l'atmosphère du bar. Une musique profonde et spirituelle.

— Tes deux potes sont au fond du bar. Ils enchaînent bière sur bière avec Roland Wagner, me renseigne Vlad.

— Merci !

Il est quand même curieux ce type. Je l'ai déjà vu quelque part, je n'arrive pas à me rappeler où. Ma mémoire flanche.

Je retrouve Romain et Vincent. Romain a toujours sa lueur étrange au fond des yeux. Vincent, lui, regarde une statue en bois. Un corps humain en costume trois-pièces. Sauf qu'à la place de la tête, il y a une pieuvre. Au milieu, un œil vert et rouge qui me scrute. Puis la bouche, menaçante et immense. Je frissonne.

— C'est notre Nyarlathotep contemporain, précise-t-il, concentré sur la statue. Il a l'œil ouvert sur le monde. C'est rassurant.

— Heu ouais, dis-je, sur un ton hésitant, en train de penser qu'il a surtout envie de nous engloutir.

Je bois une gorgée de Chartreuse. Romain me présente Roland Wagner. Il ressemble à un détective. Les cheveux longs, il porte un imper délavé et un borsalino vert indécrottable perché sur le crâne. J'apprends que c'est à l'initiative de Roland que le collectif s'est baptisé HPL.

— J'ai écrit, dans les années 1990, une nouvelle, « H.P.L. », en l'honneur de Lovecraft, me raconte-t-il, passionné, les yeux fous.

Je me suis amusé à le faire vivre quelques années de plus. Il n'est pas mort en 1937 mais en 1991.

« Et peut-être est-il toujours en vie, rajoute-t-il, un clin d'œil en direction du portrait de l'illustre écrivain.

Derrière ledit portrait, en arrière-plan, il me semble reconnaître la tour Saint-Jacques.

Nous continuons de discuter autour du romancier. On enchaîne les bières, je goûte la *Love Craft*, une bière micro-brassée façon *Indian Pale Ale*. Puis des tournées de Chartreuse. Les heures passent. Je me demande depuis combien de temps on est là. Les sensations autour de moi s'estompent. Je me sens nonchalant. Roland Wagner prend congé. Il repassera peut-être dans la soirée. Romain et Vincent me proposent de partir dans les catacombes. Le concert du groupe *Hypnose* va bientôt commencer. On se dirige vers la sortie. Ma tête tourne, mes pensées ne sont plus claires. J'ai l'impression que la populace présente à cette heure est issue de mes pires cauchemars.

Assis au comptoir, une bière à la main, de petits êtres encapuchonnés m'observent, rejetant sur moi des sentiments malsains. Ils se retournent sur mon passage. Pas de visages, juste des grosses langues épaisses et visqueuses. Je ferme les yeux, les ouvre. Plus rien. On quitte « Le Cauchemar d'Innsmouth ». L'entrée des catacombes est toute proche.

Paris, 1875.

L'être formé dans les limbes de l'univers me serrait tout le corps. Dans un effort sans nom, je libérai ma main droite et lui assenai un coup de poing. Le monstre recula un peu, sonné. Je profitai de ce répit pour avancer avec ma rapière. Je l'attaquai de taille et lui brisai les côtes. La créature se releva, me gifla. Volant sur plusieurs mètres, j'atterris sur un fiacre. Le choc fut rude. Avec toute l'énergie qui me restait, je me redressai tout en extrayant de ma veste mon petit pistolet de duel Boutet et visai sa tête avant qu'elle ne se transforme en bouche ignoble. La balle alla droit au but. Sa tête explosa. Un liquide visqueux vert et

rouge dégouлина de son crâne. Le corps marcha encore un peu, hésitant, comme ivre, puis s'écroula sur le sol.

Si les sbires sont là, je ne donne pas cher de la peau de mon contact, me dis-je, haletant. Je repris le chemin des catacombes, l'épaule gauche douloureuse.

Épuisé, j'y arrivai sous une pluie battante. Mes craintes étaient fondées. Un corps gisait devant l'entrée, disloqué, la gorge tranchée. Le sang, mêlé à la pluie, se créait un chemin par les rigoles des pavés. L'infortuné n'avait pas eu le temps de se défendre. Dans sa main gauche crispée, il tenait encore une petite flasque très ancienne. Je devais donc me débrouiller seul. Il m'échouait de m'en occuper et je commençai à descendre dans les catacombes. L'orage grondait toujours, mes mains moites tremblaient, ma peau se hérissait et la peur me rongait les entrailles.

De nos jours.

Dehors, les éclairs illuminent la nuit. Il s'est remis à pleuvoir. À moins que la pluie n'ait jamais cessé de tomber. Le métro aérien passe. Il est vide. Pourtant, je crois voir à l'intérieur des humains tout blancs, les yeux vert et rouge. Vides de l'intérieur. Peut-être que je rêve. On descend dans les catacombes par les Halles, près de la tour. Romain et Vincent sont bien allumés. Ils me parlent des soirées *goths*, de délires ténébreux, d'apparitions de Cthulhu et d'autres Grands Anciens. Ils me confient même que ce soir Azathoth va surgir des limbes du passé, afin de purifier un monde perverti. Vaste programme. Une pensée bizarre me traverse l'esprit. Je l'oublie tout de suite. La Chartreuse m'a bien ouvert les synapses. Et bien désinhibé. Je tremble moins que tout à l'heure. On traverse des tunnels étroits remplis d'une odeur perfide et moisie. Chaque tunnel me semble infini, connecté à d'autres univers. De chaque côté, des crânes. Il fait chaud et moite. L'ambiance des catacombes. Au loin, j'entends une ligne de basse. De la lumière. Des ombres sur les murs. Des gens qui dansent. La fête n'est plus très loin.

— On arrive, s'extasie Vincent.

— On a appelé ce lieu *R'lyeh*, hurle Romain, extatique.

On fait quelques mètres. J'entre donc dans R'lyeh. Il y a une centaine de personnes. Tous en noir. Des masques sur la tête. Et sur la scène, les quatre musiciens. *Hypnose*. Derrière la scène, des posters représentant les Grands Anciens. On me propose de la Chartreuse. Je bois. L'arrière-goût est amer. Pas la même chose qu'au pub. Bizarre. Mes jambes tangent. Je crois que j'ai trop bu. Je cherche Vincent et Romain. Ils ont disparu. Je me retrouve avec moi-même. J'écoute le groupe. De longs riffs, la batterie claque derrière, les doubles pédales reproduisent un rythme de tambour exacerbé. Le type au synthé joue une mélodie spatiale. Et le chanteur tout en noir, sans masque. Littéralement du cirage et toujours ces yeux vert et rouge obsédants. Il parle en anglais. Des paroles extraites des romans de Lovecraft. Je crois voir au loin un borsalino vert. Un homme s'arrête devant moi.

— Bonjour, je suis Charles Dexter Ward. Je suis pressé, j'ai rendez-vous à la Cité sans Nom.

Il disparaît. Le volume augmente, les riffs deviennent répétitifs. Dexter Ward est-il réel ? Je commence à perdre la notion de réalité. Fictions. Monstres. Horreurs. Je suis dans un cauchemar. Les gens dansent de plus en plus vite. La terre tremble, l'orage gronde. Bizarre, je ne devrais pas entendre l'orage. Je suis loin dans l'En-dessous. Puis tout s'accélère. La Chartreuse avait un goût spécial. Le sol s'entrouvre, des tentacules apparaissent, les gens autour de moi se mettent à genoux. Romain est de retour. Il me sourit. Puis sa tête disparaît. À la place pousse une tête visqueuse, ignoble. Et au milieu, cet œil, toujours cet unique œil. Qui se tourne d'un coup vers moi. Je panique. Commence à trembler. Je tente de retourner sur mes pas. La tête me tourne. Le monde se déséquilibre. Une sorte de secte chthonienne. Je ne distingue plus le réel de l'irréel. Suis-je en train de poursuivre des chimères ? J'avance à tâtons dans le noir. Je sens un liquide visqueux me couler sur la nuque. Je trouve les escaliers. Je monte les marches. L'effort est ardu. Dans mon délire, je croise un homme, habillé à l'ancienne. Comme un songe. Il descend les escaliers quatre à quatre. J'aperçois à sa ceinture une sorte d'épée de mousquetaire. Je n'y prête pas plus attention. Mon unique dessein est de sortir de là vivant. De retrouver la surface. Je grimpe toujours plus haut. Je reconnais le vaste couloir avec les crânes. Ils me regardent tous, eux aussi. Avec un sourire méphistophélique. Je

redouble de courage. Le tee-shirt tout trempé, noir de saleté, je me lèche les lèvres. Je sens cette sueur acide et salée mêlée à l'odeur de terreur qui m'a rempli d'effroi dans la salle de R'lyeh. J'accède à la surface. Il est temps. Je cours. Je m'enfonce dans la nuit. Dans le néant. Je veux juste une chose, rentrer dans mon appartement, dormir, dormir. Une nuit sans rêves et sans cauchemars. Je sais déjà que ça va être difficile.

Chaos

Passé, présent, futur, la linéarité n'est plus. La trame se referme, les fils se rejoignent vers le Chaos. Toujours plus bas, toujours plus sombre, je descends dans les profondeurs de Paris. Ou dans mon propre cauchemar. En direction de la Chose qui s'est réveillée. De ce monstre issu de ma plume. L'encre s'est transformée en chair. Des fanatiques ont voulu réveiller le grand maître des Dieux, Azathoth. Mal leur en a pris. Ils n'ont réussi qu'à faire surgir le grand Cthulhu. Celui-ci s'est nourri de leur âme pour donner naissance au mythe.

Son cœur pulse. Je le sens dans mon propre corps. La terre tremble. Il fait chaud, des gouttes de sueur coulent le long de mon dos. J'arrive vers un couloir qui se dirige vers le néant. On dirait qu'il ne possède pas de fin. Pour toute lumière, j'ai réussi à me procurer une petite torche. J'avance. Une dizaine de crânes parsèment le chemin et attirent mon attention. Au bout du tunnel, un escalier. Tout droit vers le Grand Ancien. Je m'arme de courage. À mi-chemin, un souffle me pousse contre le mur. J'ai une impression étrange de croiser une présence invisible. Je continue vers R'lyeh. Juste avant d'entrer dans la salle, un objet scintillant m'éblouit. Un objet que je n'ai jamais vu. Il est au sol, contre un mur. Je le ramasse. Celui-ci, tout plat et léger, prend la forme d'un petit cercle. Je le retourne. J'y observe mon reflet. Il y a aussi un trou fin au milieu, on peut y passer un doigt. Sur un des côtés, une écriture : « hypnose ». Peut-être vient-il d'une autre temporalité ? N'arrivant point à cerner son utilité, je range cet étrange artefact dans ma besace et espère avoir l'occasion de l'étudier ultérieurement.

Pour l'heure, je dois affronter l'innommable. C'est mon combat face au mythe que j'ai créé. Un duel entre lui et moi. Les choses se terminent là où tout s'est amorcé. J'arrive en bas de l'escalier. Il y a une porte. Et au-delà, un monde de noirceur. Moi, Howard Phillips Lovecraft, je vais y entrer sans la certitude de m'en sortir. Il est étonnant d'entendre l'orage tonner dehors. Je respire, expire, fais un pas. Et le néant m'aspire.

*25 août 2017, désert de Gobi, sur les traces des
Grands Anciens, carnet de route :*

En 1996, Roland C. Wagner a écrit « H.P.L. », une biographie uchronique de Howard Phillips Lovecraft. J'ai découvert Lovecraft assez tard et j'ai été fasciné par le mythe de Cthulhu. Et par l'intermédiaire de Roland C. Wagner, j'ai découvert une science-fiction française riche, colorée, réflexive, anarchiste, psychédélique et rock'n'roll. « Poulpe Apocalypse » est un hommage à un écrivain parti trop tôt sur les chemins célestes.

Guillaume Maréchal

L'horreur des bas-fonds

Tepthida Hay



Née à Nantes en 1984, Teptbida HAY a suivi des études d'anglais. Sa Maîtrise en poche, elle a exercé divers emplois avant de créer sa boutique steampunk avec une amie, en 2016. Friande des littératures de l'Imaginaire (son mémoire portait sur la trilogie À la Croisée des Mondes de Philip Pullman), elle aime le fantastique d'Edgar Allan Poe, William Hope Hodgson ou encore Théophile Gautier. C'est donc naturellement qu'elle s'est mise à dévorer les ouvrages d'H. P. Lovecraft.

Une vingtaine de ses nouvelles sont parues en fanzines (notamment dans Secrets de Cthulhu d'Horifique) et anthologies chez divers éditeurs (Oxymore, CDS, Petit Caveau, Parchemins & Traverses, Sombres Rets, Rivière Blanche...).

L'horreur des bas-fonds

de Tephthida Hay

Au départ, c'était une pure fantaisie de ma part, un caprice d'aristocrate trop engoncé dans le carcan d'une routine bien ficelée. L'envie de sentir le frisson de l'aventure, de côtoyer le danger, peut-être même d'exprimer un fantasme sournois. Puis cela s'est transformé en bizarrerie impie, pour finir en catastrophe ! Mais laissez-moi plutôt vous narrer ce qu'il se passa, ce fameux mercredi 31 octobre 1888 et le jour qui suivit, dans notre bonne vieille ville de Paris.

Je quittai ce matin-là mon appartement cossu de la rue Saint-Dominique pour héler un fiacre miteux. L'attelage emprunta l'avenue qui longeait le chantier tintinnabulant et beuglant de l'horrible pustule métallique de monsieur Eiffel. Dressé sur ses quatre pattes sans grâce, le squelette de rouille tendait son cou déchiqueté vers les cieux couverts. J'avais tiré les rideaux afin de conserver le mystère sur notre destination. Je sus à l'oreille que nous longeâmes les quais de Seine pendant une bonne demi-heure avant de quitter la cohue des rues de la capitale. Lorsque le fiacre fit halte pour de bon et que le cocher m'ouvrit la porte, je descendis.

Je laissai mon pied en suspens sur le marchepied comme je découvrais l'endroit où j'avais échoué. J'avais spécifié avant de monter dans le fiacre que l'on m'emmenât dans un lieu « insolite et exotique ». Mon vœu se trouvait exaucé ! J'étais visiblement en dehors des murs de Paris, dans un quelconque faubourg boueux. Des champs étaient dessinés dans le paysage, parsemés d'arbres

mal déployés sous lesquels étaient regroupés des moutons couleur de cendre. D'ailleurs, tout était gris par ici, la boue, les moutons, les gens et leurs haillons, ainsi que leurs visages. Sûrement était-ce dû aux hautes cheminées cylindriques qui sortaient telles les têtes d'une hydre de brique de l'amas de hangars, vomissant des fumées denses et noirâtres dans un ciel déjà bouché.

Maintenant que j'étais devant le fait accompli, l'hésitation me taraudait. Peut-être que je ferais mieux de rebrousser chemin au plus vite, peut-être que j'allais le regretter – en me faisant détrousser, dans le meilleur des cas.

« Z'allez rester là toute la sainte journée, m'sieur ? baragouina le cocher avec sa gouaille de titi et sa casquette plus trouée qu'un uniforme de soldat en Prusse.

— Non, fis-je, froissé, en sortant quelques pièces de mon veston. Tenez, mon brave, faites... ce que bon vous semble avec et revenez me chercher dans une demi-heure.

— Ayez crainte, m'sieur, répondit l'affreux aux chicots apparents, il sera bien dépensé. »

Au tripot ou entre les cuisses vérolées d'une arpentuse de rue..., terminais-je pour moi-même. J'attendis que le bougre disparaisse au détour de la rue avec son véhicule bringuebalant et me concentrai sur ce qui m'y amenait. En quelques secondes, j'avais attiré l'attention des habitants de ce bouge sordide. Des gamins aux joues crasseuses et aux cheveux gras m'encerclèrent, venant qui tirer ma veste, qui attraper mes mains. Il va sans dire qu'avec ma peau propre et parfumée, mon air distingué et mon irréprochable mise, je devais leur apparaître comme un dieu !

« B'zour môssieur, zézaya un enfant qui m'arrivait à peine plus haut que le genou. Tu veux zouer avec moi ? »

Je lui rendis un sourire poli, sinon crispé, et me dégageai avec autant de douceur que sa vue me l'autorisait.

« Un cirage de chaussures ? » me proposa un autre diable, sa tignasse rousse grouillant de vermine.

Ma réponse n'avait pas eu le temps de franchir mes lèvres que le garnement s'agenouillait dans la fange pour lustrer – souiller – mes souliers avec une étoffe répugnante.

« De l'air ! Ouste ! dis-je en secouant ma jambe comme si c'eût été un corniaud en chaleur. N'approche pas de mes chaussures ! »

Une mince pellicule de sueur recouvrait mon visage, j'avais chaud alors que le fond de l'air était plutôt mordant.

« Dégagez, bande de vauriens ! » vociféra une voix rocailleuse à dominante féminine.

Je louai le Seigneur pour cette providentielle intervention, même si je redoutais de me retourner. Avec une volte-face aussi élégante que je fus en mesure de réaliser, j'avisai une femme imposante, à la poitrine plus lourde que des sacs de farine, qui me dévisageait, les poings sur les hanches et un sourire de guingois sur son visage sans grâce.

« Qu'est-ce qui vous amène là, monseigneur ? »

Sa voix avait des accents moqueurs, acérés. J'optai néanmoins pour une contenance amicale en m'approchant d'elle.

« Chère madame, permettez-moi de me présenter, Hugues-Antoine de la Sallemeuunière pour vous servir. »

Ne pouvant me résoudre à lui baiser la main, je fis une rapide révérence en ôtant mon haut-de-forme.

« Et moi, c'est Eugénie d'Issy, ou p'têt ben d'là-bas, ricana la mégère en se grattant le nez de ses ongles noirâtres. On n'est plus dans les murs de Paris ici, si vous avez r'marqué. Alors soit on est perdu, soit on vient se donner le grand frisson ? »

Sous ses airs bas du front, cette femme n'en cachait pas moins un sens aigu de l'observation. Je bafouillai une réponse pour tenter de masquer mon trouble.

« C'est que... hum... je... il me... je recherche quelque objet... ex... insolite, pour mon cabinet de curiosités. »

La bonne femme cracha une toux grasseyante – ou peut-être était-ce sa façon de rire ?

« On vient voir chez les pouilleux c'qu'on pourrait rapporter, hein ? Pourriez attendre l'Exposition Universelle de l'an prochain, qu'on exhibe des bons sauvages des colonies dans des cages ! Je suis sûre qu'en graissant la patte d'un fonctionnaire, pourriez obtenir une mèche de cheveux ou une rognure d'ongles. »

Sa gouaille me mettait mal à l'aise. Cette femme était trop piquante, trop perspicace.

« Pardonnez-moi du dérangement, madame, dis-je en remettant mon couvre-chef, comme s'il eût pu me protéger de sa charge verbale.

— ‘tendez ! me rappela-t-elle comme je tournais les talons. Fuyez pas la queue entre les jambes comme le cabot qu’vous êtes ! »

Stoïque, j’encaissai l’injure et la rejoignis. Je devais avoir l’air quelque peu pincé. La mégère me déshabilla de son regard acéré par-dessus le promontoire de son nez. Je gesticulai, de plus en plus gêné. Ses yeux, d’un bleu intense d’hortensia, cillaient peu, et je n’osais détourner le regard de peur de passer pour un couard. À en juger par le rictus qui était accroché à ses lèvres, j’en conclus qu’elle s’amusait de la situation — d’avoir en son pouvoir un riche noble de la capitale. D’un autre côté, si cela pouvait éclairer quelque peu sa vie miséreuse...

La boue suçait mes semelles comme un nourrisson terne et goulou ; j’avais renoncé à relever mes bas de pantalon, qui auraient donné une syncope à une lingère. La femme me mena de sa démarche claudicante à travers un dédale de ruelles sombres — la lumière falote du jour peinait à s’infiltrer entre les toits de brique et de broc qui formaient des avancées menaçantes, aussi basses que les nuages. Je n’avais pas soupçonné que l’endroit pût abriter autant de taudis, et me laissai même aller à de la commisération pour ses habitants qui partageaient leur couche avec des vermines sautillantes et rampantes.

Lorsqu’enfin la mégère fit halte, je pleurai intérieurement sur mes chaussures en cuir de buffle du Tonkin qui ne rattraperaient certainement pas à ce bain de fange néfaste. Quelle pitié. Un article tout spécialement fabriqué pour satisfaire un goût sûr.

Nous nous trouvions devant une porte surmontée d’un linteau où s’esbaudissaient des gargouilles sculptées du plus mauvais effet. Une chouette aurait été clouée à la place que j’aurais eu la même réaction de dégoût mêlée de fascination morbide.

La bonne femme poussa le battant gorgé d’humidité et de vers. La porte céda avec un bruit mat, ouvrant sur une entrée obscure à l’haleine rance.

La Bouche des Enfers, songeai-je sans pouvoir retenir une grimace. Mon hôtesse engagea son imposante carcasse dans l’entrebâillement et fut happée par les ténèbres. J’eus un instant de panique puérile et me ressaisis à temps, avant d’avoir pu glapir mon angoisse. J’étais un homme de bonne famille, après tout, pas un de ces quidams de basse extraction.

J'emboîtai donc le pas à la matrone avec bravoure et me retrouvai dans un espace non dénué de mystère. J'écarquillai les yeux pour tenter de distinguer quelque chose, mais la lumière déprimée du jour ne parvenait pas à filtrer jusqu'ici. Ce fut lorsqu'une allumette craqua dans un coin de la mesure que je commençai à distinguer des ombres. Des ombres mouvantes et menaçantes d'objets que je ne parvins pas immédiatement à percevoir.

Puis je commençai à distinguer des fioles crasseuses qui emprisonnaient des humeurs vitreuses et glauques, des instruments d'alchimistes remontés de temps obscurs, des poupées de porcelaine estropiées, des animaux aux crocs découverts, figés pour l'éternité, et tout un attirail sordide et hétéroclite qui me donnait des suées. Lorsque la lumière détacha un visage des ombres, je ne pus retenir un hurlement pincé, vite étouffé par le rire saccadé de la mégère.

« Vous les richards, tous des couards ! » caqueta-t-elle en se frappant la cuisse de sa main libre.

Ce disant, elle avait allumé la mèche d'une bougie massive aux multiples coulures de cire. La flamme se mit bientôt à produire un halo qui me renseigna sur l'ancre étrange dans lequel je venais de pénétrer. De dimensions plutôt petites, la pièce abritait par contre un tel fatras que je me crus dans la caverne d'un brocanteur qui aurait ingurgité un savant fou au dîner. Le visage qui m'avait tant effrayé appartenait à un vulgaire mannequin de couture auquel on avait prêté des traits grotesques à la suie. Je me trouvais dans un véritable musée des horreurs, avec ce que cela comporte de poussière, d'aberrations zoologiques, de petits fossiles insolites et de trouvailles morbides.

« Voilà un cabinet de curiosités bien intéressant, dis-je, tant pour briser le silence que pour congratuler ma guide.

— Jamais compris ce que vous trouviez d'intéressant là-dedans, les gens comme vous ! Pour nous, c'est rien que les rebuts des nantis, cracha la femme. M'enfin, fourrez-y votre nez et prenez c'que vous voudrez ! »

Quelque chose dans son ton m'interpella. Je la dévisageai. Une lueur indescritable luisait dans ses yeux. Elle se tordait les mains et sa joue gauche tressautait, agitée d'un tic nerveux. Et, sans demander son reste, elle me planta parmi ces vieilleries. Comme elle me tournait le dos pour s'éloigner, je crus la voir se

signer. Je haussai les épaules avant de me saisir de la bougie. Moi qui désirais mettre un peu d'exotisme dans ma vie, j'étais servi. À peine sorti de Paris, je me trouvais en terre inconnue !

Un cliquetis répétitif me fit tendre l'oreille. Entre le carillon raffiné et le métronome affolé, le son emplît l'espace, impérieux. Ma concentration s'étiola rapidement, obsédé que j'étais par ce silence soudain brisé. Je ne fus bientôt plus en mesure de m'attarder sur les trésors de fantaisie, les abominations de la Nature et autres trophées exotiques qui encombraient la pièce. Mon regard glissait sur le pêle-mêle d'objets, effleurait à peine leur essence si spéciale, pour chercher, bien malgré moi, la source du bruit.

Je finis par la localiser, fichée sous une épaisse couche de poussière – cette montre de gousset d'un banal affligeant. La colère me submergea lorsque je saisis entre mes doigts moites l'objet qui gâchait mon inspection minutieuse dans ce fief avili. J'approchai la montre de la flamme de la bougie et perçus sans surprise les chiffres romains bien à leur place sur un fond blanc des plus communs. Pas une gravure ne venait embellir le métal argenté de la coque. Néanmoins, je l'empochai car elle semblait à l'heure. Un pincement de honte m'arrêta presque – mais après tout la matrone avait dit de me servir. Un frisson exquis parcourut mon corps à l'idée que j'avais dérobé – de la vue du moins – quelque chose.

Soudain, j'entendis le clapotement de sabots non loin. Sûrement mon cocher revenait-il me chercher. J'attrapai dans l'urgence une fiole marquée d'une étiquette à demi effacée indiquant « *Unidentified Miskatonic specimen, Massachussets* » où flottait un fœtus humanoïde et soufflai la bougie avant de quitter en hâte la petite maison. À la vue de mon choix, la bonne femme s'esclaffa.

« On donne dans le macabre, à c'que j'vois ! Tout un monde, j'vous dis ! »

Et elle décampa aussi sec, ses jupons rapiécés ramassant la boue des rues au rythme de sa démarche chaloupée. Interloqué, je lui lançai un « Merci ! » que je voulus chargé de gratitude. Pour toute réponse, elle leva sèchement la main et tourna le coin de la rue. Avisant l'attelage qui m'attendait sur une placette miteuse à deux pas de là, j'y courus presque, empressé de mettre de la distance entre ce taudis et moi. Le cocher m'ouvrit la porte du fiacre

avec une courbette qui m'irrita. Je lui décochai un regard acéré en retour, et le drôle se crut malin de ricaner, une lueur narquoise dans le regard.

Le malaise qui m'étreignait depuis que j'avais pénétré dans Issy me quitta enfin lorsque l'attelage s'engagea sur les larges boulevards parisiens. Assurément, discipline, calme et savoir-vivre faisaient tout le sel de la vie. Je rétribuai largement le cocher, plus par peur d'un mauvais coup que pour son ineffable courtoisie, et regagnai le confort de mon logement. Les meubles bien ordonnancés, les cadres aux toiles sobres, le délicat fumet de l'âtre, tout chez moi concourait à m'apaiser. Même les lattes de mon parquet ciré produisaient un grincement maîtrisé.

J'ôtai ma veste, la suspendis à la patère de laiton et posai le flacon au contenu morbide sur la console de l'entrée. Je ne pus m'empêcher d'avoir un hoquet de dégoût en voyant l'aspect circieux du fœtus. D'un geste saccadé, je le repoussai derrière un vase aux motifs helléniques. Puis je me déchaussai et me rendis dans le salon pour me délasser. Le fauteuil de cuir accueillit mon corps fatigué avec indulgence. La carafe de vin étant à ma portée, je m'en servis un verre, avant de sombrer dans un sommeil sans rêve.

J'écarquillai les yeux, haletant dans les ténèbres épaisses. L'éclairage des becs de gaz de la rue ne parvenait pas à traverser les voilages clairs de l'appartement. Ce fut donc à tâtons que je me levai pour me rendre dans le couloir. Là, je tirai le tiroir de la console et me saisis d'un paquet d'allumettes. Lorsque jaillit la flamme, je poussai un cri indigne d'un homme, et trébuchai de terreur. Le feu s'éteignit, et je demeurais figé dans l'obscurité, le cœur affolé.

« Imbécile... ! » m'exclamai-je alors avec un rire nerveux, comme la mémoire me revenait.

Je craquai une nouvelle allumette, et cette fois alimentai la lampe à pétrole posée sur le petit meuble. Comme le feu gagnait en intensité, je me forçai à fixer la petite fiole au liquide glauque. Sa vue m'arracha un frisson involontaire. Je pensais pourtant l'avoir cachée. À la première heure le lendemain, je m'en débarrasserais. Je ne trouverais pas la paix tant que cette horreur serait dans l'appartement.

Du bout des doigts, comme si elle eut pu me faire un mal quelconque, j'attrapai la fiole et l'amenai dans ma chambre, où il y avait un accès sur le balcon. J'ouvris la porte-fenêtre d'un geste fiévreux et déposai l'immonde flacon contre la rambarde de fer forgé. C'était insensé, mais j'avais de la sorte l'impression d'être à l'abri, même si la vision du corps boursoufflé hantait toujours ma mémoire. J'essayai machinalement mes doigts sur la toile de mon pantalon et refermai vite la fenêtre.

Soudain, je me sentis terrassé par une fatigue sournoise, intense, qui me fit bâiller comme un goujat dans la pénombre de ma chambre. Sans prendre la peine de me dévêtir, je me laissai tomber sur mon lit impeccablement fait, et m'endormis à nouveau, la tête enfouie dans mon oreiller moelleux.

« Aaaah ! »

Le cri résonna dans mes oreilles, les faisant vibrer jusqu'à la douleur. Le souffle court, j'étais dressé dans mon lit, environné de l'obscurité la plus épaisse. La lampe à huile s'était consumée depuis longtemps. Il me fallut quelques secondes pour réaliser que j'avais poussé ce cri, si sonore, empli de terreur, et qui me laissait un goût amer dans la bouche.

J'eus soudain l'impression de suffoquer, à tel point que je lançai mes jambes hors du lit pour me lever. Des fourmillements amollissaient mes muscles, et je manquai défaillir. En quelques pas qui me coûtèrent beaucoup trop d'efforts, je me dirigeai vers la porte-fenêtre, que j'ouvris en grand. Puis, goulûment, j'avalai autant d'air nocturne que mes poumons me le permirent. Le sentiment inqualifiable qui m'oppressait reflua légèrement, et je retrouvai peu à peu mes esprits. Je rassemblai mes souvenirs avec peine : je dormais d'un sommeil lourd, et l'instant suivant criais comme un damné.

Un craquement sec me fit sursauter. D'un mouvement vif, je sortis sur le balcon. À la lueur falote des becs de gaz, je ne distinguai rien. Pourtant, cela provenait du balcon, j'en étais convaincu. Mais les pots de fleurs émaillés étaient bien trop insignifiants pour dissimuler qui que ce fut. Par ailleurs, du troisième étage, il était absolument exclu qu'un monte-en-l'air ait pu grimper jusque-là. Encore moins un chat errant.

Une bourrasque glaciale me pressa à rentrer. Comme j'enjambais le rebord de la fenêtre, il me sembla voir une forme se mouvoir entre le bougainvillier et les géraniums. Ma raison me poussa à ignorer cette illusion, et je me claquemurai dans ma chambre, bien à l'abri dans sa touffeur suave.

J'achevai ma nuit dans un sommeil entrecoupé de phases d'éveil tourmentées.

Un coup sourd. Je me précipitai à la fenêtre, tirai les rideaux d'un coup sec. Rien. Il n'y avait rien sur mon balcon. Je passai une main lasse sur mon visage. Je ne m'expliquais pas cette tension qui m'habitait. J'ouvris la fenêtre pour prendre le frais. Les toits de Paris étaient gris dans le matin naissant. Tout était calme ; même le chantier grotesque de monsieur Eiffel n'offrait pas son tintamarre habituel. Puis il me revint à l'esprit que nous étions le 1^{er} novembre.

Mon humeur s'assombrit à cette pensée. De morts, je n'avais pas à honorer la mémoire. Mes proches, bien qu'absents de mon existence, étaient bien en vie. Point d'épouse disparue, pas plus que d'amante. Je laissai échapper un soupir désabusé à l'évocation de ma solitude, si pesante que j'en devenais macabre.

Une tache curieuse souillait ma vitre. Je m'accroupis pour l'examiner. L'on aurait dit une gelée grumeleuse, jaunâtre, qui dégageait une odeur aigre. Un peu comme le frai d'une grenouille, les points noirs en moins. Je fronçai le nez, dégoûté, et m'éloignai de la substance. Rosemonde, la bonne, ne serait pas là aujourd'hui pour m'en débarrasser. Je lui avais donné son congé pour qu'elle rende ses hommages à sa fille, emportée l'an passé par la grippe.

Je résolus de me toiletter pour faire passer ce sentiment qui opprimait mon esprit. Mais en traversant la chambre pour me rendre dans la salle d'eau, je glissai méchamment, et me retrouvai le dos douloureux sur le parquet. Avec d'innombrables précautions, je me redressai. Mon épaule me brûlait, je craignis me l'être démise. Je bougeai le bras en des mouvements circulaires. À l'évidence, le pire avait été évité. J'en serais quitte pour un bel hématome.

Une odeur acide me sauta au visage, et je toussai aussitôt comme un tuberculeux. J'eus du mal à reprendre mon souffle, si bien que je dus m'agenouiller pour ne pas m'évanouir. C'est alors que ma main rencontra quelque chose de révoltant. Une substance tiède, visqueuse et grasse à la fois. Ma main en était recouverte. C'était la même horrible matière que celle qui tachait la fenêtre. Il y en avait partout, m'aperçus-je, en flaqes aérées de la taille d'une soucoupe. Sur le parquet du couloir, sur la tapisserie tissée, les meubles, et jusque sur les appliques.

Dieu, que pouvait-ce bien être ? Une terreur superstitieuse me fit me signer, moi qui ne pratiquais pas la religion avec ferveur, sinon avec conviction. Le sang battait avec véhémence à mes tempes, de sorte que je ne parvenais plus à me concentrer. Il y avait un intrus dans mon appartement. Quelqu'un, ou *quelque chose*. La raison me disait, me hurlait que ce devait être un animal sauvage, englué dans un étrange liquide, et terrorisé de s'être fait piéger en ces lieux. Peut-être un pigeon, qui serait venu se cogner contre les murs, les lustres, le sol. Ou alors une chauve-souris, affolée par les rayons du jour naissant.

Mais au fond de moi, je sentais qu'il y avait autre chose, que tout cela n'était, ne pouvait être normal. Je rassemblai mon courage, inspirai longuement pour m'éclaircir les idées, et m'élançai dans l'inconnu. La lumière grise de l'aube plongeait l'appartement dans une morne immobilité. Une peur primitive m'étreignait à l'idée de voir surgir un ennemi redoutable au détour d'une commode, d'un fauteuil. Afin de me rassurer, je me saisis du tisonnier de la cheminée. Ainsi armé, je me sentis plus en confiance, bien que très vulnérable.

Pièce après pièce, je sondais mon appartement. Rien dans la cuisine, ni dans la chambre d'ami. Le bureau était en ordre. J'explorai jusqu'à l'armoire à linge, au fond du couloir, et le vieux coffre de marin de mon aïeul. Ne restait que le salon. À pas de loup, j'approchai de la porte. La main tremblante, je la repoussai doucement. Le silence qui m'accueillit me glaça. Il était pesant, écrasant. Quelques timides rais de lumière rosée pénétraient dans la pièce. Je fis quelques pas en direction du salon, bien décidé à mettre fin à cette mascarade.

Le balancier de la grande horloge comtoise ne bougeait plus. Voilà pourquoi ce silence m'agressait tant. Le cliquetis régulier

de l'horloge berçait mon quotidien, d'ordinaire. J'avancai le bras pour faire repartir le balancier. Mais une douleur subite m'arrêta, me faisant du même coup lâcher le tisonnier. Avec un gémissement étouffé, je refermai ma main sur mon coude. Une tache humide et chaude y grossissait. Décontenancé, je vis que je saignais abondamment. Choqué, je dus m'asseoir dans le fauteuil. Je sentis une masse dure et froide contre mon articulation, et tâtai ma manche déchirée, saisi d'angoisse.

J'en retirai une montre de gousset dont la chaîne prenait sa source dans la poche de mon pantalon. Avais-je des hallucinations ? Est-ce que le cocher m'avait drogué, la veille ? Ou bien cette maudite femme aux allures de sorcière ? Comment était-ce possible que cette montre se soit retrouvée dans ma manche trouée ? Et comment avais-je pu me faire cette plaie sanguinolente ? La montre de gousset, dans ma main, se mit à produire un *tic tac* frénétique.

Seigneur, cet appartement était-il donc hanté ? Affolé, je jetai ma trouvaille sur la table basse, comme si elle fut en mesure de me mordre avec son clapet argenté. Mon coude m'élançait, je sentais le sang palpiter, s'échapper par la plaie, m'ôtant mon énergie. Un bruit de verre cassé me fit tourner le regard. Au comble de l'horreur, je découvris la vitrine de mon cabinet de curiosités éparpillée en fragments tranchants sur le tapis de Perse, livrant ce qu'elle contenait à l'air libre.

Fossiles, animaux contrefaits empaillés, minéraux, reliques exotiques diverses... Tous mes trésors, toute ma collection de bizarreries de la Nature et d'excentricités humaines m'étaient dévoilées dans leur crudité absolue. Mes trois scarabées égyptiens en malachite avaient, par je ne sais quelle diablerie, pris vie, et grimpaient, frénétiques, sur le cadre de la vitrine. Leurs élytres s'agitaient avec colère, colère d'avoir passé des millénaires immobiles.

Tétanisé dans le fauteuil, je regardais l'hippocampe des Sargasses évoluer avec une grâce surnaturelle dans l'air, beauté irréelle à la crinière desséchée. L'animal aquatique finit par enrouler sa queue autour du manche sculpté de crânes d'une dague rituelle indienne. La momie d'un crocodile du Nil glissa au bas du meuble, ses bandelettes brunies râpèrent le bois du parquet. L'animal avançait d'une démarche saccadée, sa queue battant mécaniquement dans son sillage. Le cri que je voulus pousser se

coinça dans ma gorge lorsque son museau, Dieu merci bien ficelé, vint heurter mes souliers.

Toute la vitrine s'animait d'une vie macabre, et je demeurais impuissant, prostré, dans mon fauteuil. Ma collection de fossiles d'ammonites *se comportait* comme autant d'osselets possédés, et s'entrechoquait à tout-va. Coquilles d'œufs d'oiseaux rares, insectes titanesques, belettes bicéphales ou têtes réduites de Jivaros, tout ce microcosme insolite n'avait de cesse de s'échapper de sa prison d'exposition, pour mieux fondre sur moi.

Une masse tiède et gluante s'abattit sur mon cou. Ce contact contre-nature eut pour effet de m'arracher de ma torpeur horrifiée, et j'agrippai l'intrus avec rage. Je poussai un hurlement surpuissant en découvrant le fœtus indéterminé que j'avais ramené de ce maudit taudis, la veille. La créature se contorsionnait entre mes doigts tremblants, ses yeux clos et noirs s'agitant follement sous la peau translucide. Une bouche hérissée de fines dents coupantes s'ouvrit sur un couinement plaintif qui me vrilla les tympan.

Avant d'avoir pu réaliser ce que je venais de faire, la chose visqueuse tressautait entre mes doigts, un fluide rouge sombre s'écoulant des orifices laissés par mes ongles vengeurs. J'avais pressé la bête comme un fruit trop mûr. Un haut-le-cœur me laissa sans force tandis que j'essuyai convulsivement mes doigts sur le tapis. L'odeur aigrette était envahissante, étourdissante, elle s'infiltrait jusque dans ma gorge, tapissait mes poumons de ses nauséabonds effluves.

Le crocodile momifié s'était libéré de ses antiques bandages et s'employait désormais à refermer ses mâchoires maléfiques sur mes mollets, tel un chien vicieux. Les scarabées de pierre remontaient sous mes vêtements, plantaient leurs pattes minérales dans ma peau, me pinçaient avec perversité. L'hippocampe, quant à lui, se rapprochait dangereusement, toujours en lévitation, sa queue enserrant plus que jamais le manche du poignard.

Qu'avais-je fait pour mériter un tel châtiment ? Je vivais un véritable cauchemar, ainsi malmené dans ma vie tranquille. La veille encore, je m'étais aventuré à Issy pour éprouver des sensations, ressentir le frisson du danger. Mais maintenant que celui-ci avait pénétré mon univers feutré, j'aurais donné toute ma fortune pour retrouver le doux ennui d'avant. Les yeux écarquillés,

pantelant, j'assistais sans pouvoir réagir à l'arrivée de la dague hindoue au-dessus de ma tête.

Sur la table basse, le couvercle de la montre de gousset s'ouvrit avec un cliquetis bref. Un démon en jaillit, son corps incandescent libérant une chaleur intense. L'être rougeoyant tourna ses yeux d'abîme vers moi, et je me sentis glacé des orteils à la pointe des cheveux. Un rictus mauvais se forma sur son visage de flammes, et j'eus un hoquet de terreur. Je ne voyais pas comment me tirer de ce pandémonium qu'était devenu mon appartement.

La créature fit un pas vers moi, ce qui eut pour effet de réveiller mon instinct de survie. J'attrapai la dague au-dessus de moi, broyant au passage l'hippocampe volant en une poudre grise, puis la lançai de toutes mes forces sur l'ignoble entité enflammée. La lame de bronze avait transpercé de part en part le petit corps, le clouant sur le cadran de la montre. Quelques soubresauts agitèrent la chose d'un autre monde, avant qu'elle ne se consume dans un nuage de cendres.

Ne restaient de cette mésaventure qu'une table basse en partie calcinée, une montre sacrifiée, des curiosités inanimées et un aristocrate en piteux état. D'une main inquiète, je retirai le poignard hindou de la montre, l'inclinai pour en faire tomber la poussière carbonisée, puis la recueillis entre mes doigts. La coque était tiède, des ressorts et rouages s'éparpillèrent sur le tapis. À l'intérieur du couvercle était gravée une inscription aux lettres gothiques « *Dunwich demon* ». Dans le matin qui s'affirmait et chassait mes angoisses, je fus secoué d'une quinte de rire : en me montrant malhonnête avec cette bonne femme d'Issy, j'avais hérité non pas d'une montre de gousset, mais d'un monstre de gousset !



Raf(a)les
Wilfried Renaut

Né en 1991, Wilfried RENAUT vit du côté de Rennes. Il adore le rock progressif, le whisky tourbé, l'histoire médiévale et les chats (à poils longs de préférence).

Ce sont les romans d'anticipation de la première moitié du XX^e siècle et sa rencontre avec Lovecraft qui le poussent à pianoter sur son clavier et forgent son style. Wilfried se plaît à créer des mondes d'anticipation où la noirceur vogue avec le rêve.

Wilfried découvre le Maître de Providence grâce aux conseils d'un libraire toulousain et, depuis, foule Les Contrées du Rêve – recueil qui demeure encore à ce jour son favori. Il ne cesse de s'y replonger le temps d'un court récit, toujours aussi inspirant.

Raf(a)les

de Wilfried Renaut

E stampés sur des ailes poudrées, des iris observaient sans ciller l'homme qui les avait épinglés là. Des dizaines de papillons rangés en escadron de combat paraient. Leurs antennes desséchées pointaient leur chasseur.

De nombreux regards toisaient ce dernier : des orbites vides percées dans des crânes à l'occiput disproportionné ; des aberrances sous des cloches de verre ; des globes oculaires qui baignaient dans des bocalx remplis de formol.

Les créatures du cabinet de curiosités déversaient des siècles de rancœur sur le collectionneur immobile.

Des étagères plus ou moins bancales filaient sur tous les murs. Elles accueillait des travaux de toute époque en ployant. Le cuir des tranches était tant élimé par le temps que leurs titres s'estompaient jusqu'à disparaître tout bonnement. Seuls quelques gaufrages offraient suffisamment de relief pour deviner certains mots au toucher.

Au beau milieu de son antre, Avel ignorait la haine qu'il suscitait parmi la gent monstrueuse glanée au fil de ses voyages. La joue écrasée sur le tissu carmin de son fauteuil, il dormait.

Son visage mimait les aventures du fond de son cerveau en pleine activité. Peut-être celles que devraient conter les pages vierges de l'ouvrage ouvert sur ses genoux ? Des frissons parcouraient ses bras, en hérissant ses poils. De l'âtre tournoyait une fumée légère qui s'enroulait entre les chevilles de l'endormi et les pieds du voltaire.

Avel quitta soudainement sa torpeur quand son livre glissa par terre. Bouffi de somnolence, il tâtonna le parquet du bout de ses doigts. Lorsqu'ils effleurèrent le cuir craquelé, une vision lointaine le frappa. Il se jeta sur le carnet de notes qui avait toujours jouté son fauteuil, sur la table basse. Ses réminiscences s'évanouissaient à mesure que son stylo se dérobaît à son emprise au fond de sa poche. Elles s'évaporèrent finalement à l'instant où il posa sur le papier sa pointe, enfin prête à répandre son encre noire.

Avel soupira. Ce processus se répétait obstinément. D'abord, des bribes de rêve, toujours semblables, subsistaient : des symboles – des chiffres ou un langage ? – s'ordonnaient en architectures démentes. Elles se hérissaient sur des plateaux montagneux, façonnés par des cascades de signes étranges. Des terrasses s'y étouffaient sous des jungles aux feuillages numéraires. Des lignes de calcul agitaient la végétation au profil mathématique. De leurs résultats naissait une texture ou une nuance de couleur, une poésie fantastique et repoussante à la fois. Des homoncules à l'allure simiesque déambulaient dans ces fondations aux confins de la conscience d'Avel. Ce dernier n'en saisissait ni le sens ni la temporalité, mais plus il s'enfonçait dans ces récurrences plus les formes s'y précisaient. De nouveaux engrenages révisaient alors la mécanique de sa réflexion.

Puis, tout éclatait en une danse d'équations inintelligibles à la sortie du sommeil. Les chaînes qui faisaient tourner les rouages de sa raison s'enrayaient. Enfin, il oubliait tout, jusqu'à l'intuition d'avoir oublié. Il faudrait alors recommencer tout le processus, comme s'il n'avait jamais eu lieu.

À chaque réveil, seuls deux éléments persistaient : une frustration inexplicable et ce livre vierge à ses pieds, confié par son grand-père sur son lit de mort.

« Conserve-le jusqu'à ton dernier souffle », avait murmuré le vieillard d'une voix rocailleuse, en obstruant d'un doigt tremblant le trou par lequel toute sorte de tubes passaient dans sa gorge.

Sa main tavelée avait enserré la couverture comme un étau jusqu'à la fin de sa consigne. Cet être décharné avait été l'incarnation même de l'autorité patriarcale comme on en fait plus, mais Avel avait décelé dans son regard l'étincelle de sincérité qui marquerait le plus lunaire des gamins de dix ans.

Alors que l'haleine des mourants et l'odeur des désinfectants imprégnaient sa peau, Avel avait quitté l'hospice, son héritage plaqué contre sa poitrine trempée de larmes. Son père lui avait confié que les lubies du défunt n'étaient qu'un tissu de fadaïses ; qu'il était passé maître dans l'art de la procrastination lorsqu'on lui demandait ce que représentait réellement ce livre.

Néanmoins, le jeune garçon choya l'ouvrage, comme s'il était le gardien d'un trésor à préserver de l'érosion du temps et des maladresses humaines. Il avait nourri la reliure en y étalant des crèmes, l'avait éloigné de la brûlure du soleil. L'énigme de ses pages résolument vierges le rongea très tôt jusque dans ses rêves. Armé de sa plus belle plume, il avait tenté d'y apposer ne serait-ce qu'un vulgaire trait pour pallier l'austérité du parchemin. Aucune bavure ne parvenait à l'entacher. À quoi bon protéger, léguer, un livre sans histoire à y puiser, sans poésie à y inscrire ?

Quand ses parents s'absentaient pour s'approvisionner ou flâner à la fête foraine, Avel se précipitait dans le grenier, en quête des biens abandonnés par son grand-père. Après des heures de recherche, égrenées sur plusieurs jours, entre toiles d'araignées et pelouses de moisissure, il avait délogé une boîte étiquetée au nom du défunt. Il l'avait traînée en imprimant une large tranchée dans la poussière puis en avait ausculté le contenu. Des bibelots de cultures inconnues y avaient été jetés en désordre parmi des ouvrages en langues étrangères.

Avel avait pioché quelques cadres qui abritaient des papillons aux couleurs extravagantes, ainsi qu'un carnet écrit à la main. Le pilleur de carton en avait comparé la calligraphie avec celle d'une lettre de son grand-père. Pour écarter toute ambiguïté, il en avait déchiré un fragment et l'avait présenté à son père pour analyse.

— Où as-tu déniché ça ?

— Dans une de mes lettres.

— Hmm, oui, ça vient de papy, mais pas dans ses bons jours. Tu as autre chose de ce genre ?

— Non.

L'homme de la maison avait bouchonné la feuille puis l'avait brûlée sur la gazinière.

Réfugié dans sa chambre, auprès de son temple dédié au livre, Avel avait plongé dans le carnet de son grand-père avec une telle curiosité qu'il en avait délaissé les plaisirs de l'enfance. Ce cahier

était le déversoir d'hypothèses au sujet du livre mystérieux. Des lignes cisailaient des pages et des pages, s'entrecoupaient en jouant dans l'espoir d'imposer leur message dans la guerre cérébrale qui tempêtait noir sur blanc. Leur rédacteur les jetait dans la bataille, comme pour s'en délester. S'il y avait la moindre tentative d'organisation, Avel n'en percevait pas le fil directeur.

L'écriture du grand-père dessinait les paysages de sa folie en symboles singuliers. Sa démente palpitait dans ses croquis, et s'avérait contagieuse.

Si son père n'avait pas tenté de comprendre l'ancien, Avel était décidé à y parvenir.

Au fil des années, le jeune homme mena nombre d'études en se basant sur les théories issues du carnet. Il s'immergeait chaque jour au fond de gros tomes d'histoires, qui ne s'attachaient souvent qu'à brasser les dates des vainqueurs, s'ils n'exposaient pas qu'une série d'événements dénaturés par la propagande séculière.

On entend souvent que l'Histoire permettrait d'apprendre en se confrontant aux erreurs du passé, mais peut-on se fier à un panel rédigé au cours de siècles aux enjeux abscons ? Pour autant, nos lettrés s'estiment capables d'en saisir la pensée, embourbés comme ils sont dans leur propre paysage culturel.

En outre, les auteurs anciens ne se sont probablement pas voués à cette discipline de travail dont nos professeurs se targuent dans nos universités. Quels prétentieux que ces érudits d'aujourd'hui ! Comme ils omettent hâtivement une certaine forme de poison à la vie longue : l'or sonnante, le papier des billets, la froideur des sommes virtuelles ont toujours su orienter les mots. Peut-on donc se référer à une science tronquée à la source et, de surcroît, corrompue dans le temps ?

L'archéologie avait fourni à Avel des indices plus substantiels. Ils avaient permis de vérifier – ou non – des suppositions lors de séjours en Égypte, en Nouvelle-Angleterre ou encore en Antarctique. Toutefois, des problèmes éthiques similaires à ceux rencontrés au cours de ses prospections historiques avaient resurgi.

Durant ses voyages, le jeune homme avait été témoin de rituels dans de vieilles cours des Miracles européennes ou dans les bayous de Louisiane. Des manuscrits sacrés présidaient à chacune de ces assemblées, mais jamais Avel n'avait trouvé la moindre mention d'un livre vierge, étanche à l'encre.

Il avait également réquisitionné les sciences dures à son service. Il avait badigeonné quelques feuillets de jus de citron puis les avait irradiés d'ultraviolets pour dévoiler un potentiel message. Les aspérités du cuir et les irritations du parchemin ne cachaient aucune sorte de langage non plus. Seule une petite tache de sang qui collait deux pages entre elles avait récompensé la persévérance d'Avel, tout en révélant l'ampleur de sa mission. Les siècles s'étaient bousculés dans les estimations des plus éminents spécialistes : la tache datait de plus de mille ans.

Qu'elles fussent littéraires ou scientifiques, les études traditionnelles avaient toutes démontré leur inaptitude à percer l'énigme du livre. Au contraire, le mystère n'avait fait que s'étoffer.

Assis dans son cabinet de curiosités, le collectionneur reposa son stylo sur la table basse. De toute façon, son rêve s'était enfui. Il soupira de frustration et avança jusqu'à ses lèvres une tasse ébréchée. Le thé était froid. Il ne savait pas quelle heure il pouvait bien être : les aiguilles des horloges étaient immobiles, toutes pointaient vers un chiffre différent. Aucune d'elles ne se permettait d'ébranler le rythme de ses lectures ou encore celui des quelques concertos qu'il réécoutait obstinément. Il ne supportait aucun trouble lorsqu'il se plongeait dans ses méditations.

Vraiment, il ne savait pas quelle heure il était. Forçant sur ses articulations grinçantes, Avel se resservit du thé avant de traverser les effluves boisés qui embrumaient la bibliothèque. Il alluma quelques chandelles puis se posta devant la fenêtre. Le ciel était de plus en plus bas depuis quelque temps, il pouvait apprécier sa noirceur s'épaissir à l'œil nu. Était-ce l'aube ou bien le crépuscule ?

Au loin, égale à elle-même, la ville ne suspendait jamais sa respiration : elle s'étalait sans cesse en gonflant, tout en expirant ses gaz et ses jingles à outrance. La banlieue résidentielle dans laquelle se terrait Avel depuis vingt ans s'érodait petit à petit sous l'acidité du pétrole. Les tempêtes successives le charriaient toujours plus au-delà du réseau urbain. D'ailleurs, la prochaine tourmente se déclarait, blanche sur grisaille.

Sous le regard d'Avel, des tourbillons de nuages joignaient ciel et terre, et se muaient avec une impatience folle depuis les lointains gratte-ciels. Là-bas, les cyclones se multipliaient, balançant corps et tôle par-dessus leurs épaules, comme un homme

creusant la terre. Toute la cité était prise, contaminée par le souffle conquérant de ses nouveaux maîtres invisibles.

La maison d'Avel s'ébranla en une salve de craquements. Les rafales annonçaient l'arrivée imminente des tornades en formation : elles venaient dompter la bordure non soumise. Avant de se briser sur les murs des résidences, les langues d'air couturaient le sol de traces goudronnées, recouvrant des bandes d'herbes à jamais paralysées dans le macadam. Des spirales de feuilles qui ne goûteraient plus la sève s'y déposaient pour mourir une seconde fois.

Médusé, Avel vit des vents opaques se condenser en un poing qui frappa à la porte de M. Lepski, le voisin d'en face. Il n'était pas sûr de faire confiance à ses sens, surtout depuis les séances de spiritisme auxquelles il avait participé dans des caves mexicaines : elles lui avaient laissé des séquelles contre lesquelles les neurochirurgiens ne pouvaient rien.

Le collectionneur avait appris ce matin, d'après la rubrique nécrologique, que M. Lepski venait de perdre sa chère femme. Avel détestait ces encarts ciblés par les sectaires de tout poil. Ce *listing* morbide pointait du doigt les âmes les plus vulnérables du moment, prêtes à sponsoriser le premier sourire charmant qui se présenterait sur leur palier ; en somme, une belle brochette d'endeuillés qu'un gourou s'empresserait de dévorer.

La perte de M. Lepski confortait Avel dans ses choix : l'ascétisme s'avérait la plus saine des options. Les quelques individus qu'il avait comptés dans le cercle de ses amis l'avaient seriné pour qu'il trouve une femme, comme s'il s'agissait du dessein manifeste de tout homme digne de ce nom. Quelle était donc cette loi officieuse qui statuait que singer la majorité conférait une légitimité, une sorte de bien-être irréprochable ?

L'apparition de M. Lepski dans l'embrasure de sa porte interrompit son introspection, ou plutôt, était-ce l'envol de ce dernier qui le troubla ? Le veuf fut littéralement projeté dans son salon par des vents impétueux. Leur forfait achevé, les rafales s'exfiltrèrent de la maison et se tournèrent vers Avel. Elles avaient choisi leur victime suivante.

Jusque-là bouche bée, le collectionneur reprit ses esprits puis se précipita dans toutes les pièces pour verrouiller portes et volets. Lorsqu'il ouvrit une des fenêtres de l'étage pour atteindre les battants de bois, une brusque lame venteuse le repoussa. Des

bourrasques pénétrèrent dans sa gorge tandis que des bras au souffle débridé déversaient des torrents d'air pour maintenir la fenêtre ouverte.

Les deux pieds contre le mur, à l'horizontale, Avel batailla contre les éléments qui les pénétraient, sa demeure et lui. Le vent succomba en sifflant aux efforts du propriétaire des lieux, arc-bouté sur le loquet. Suant à grosses gouttes, le vainqueur s'assit contre le mur, le corps enfin délivré. La lutte avait été si soudaine qu'il en avait la tremblote. Il attrapa ses deux mains pour les détendre et constata qu'elles ne frémissaient pas : c'était la maison qui vibrait. Elle chancelait sous la charge des rafales.

Avel se remit sur pied d'un bond puis dévala les marches, cahotant avec la bâtisse. Il éteignit les bougies de peur qu'elles ne tombent, puis se posta dans son fidèle voltaire. Au passage, il avait ramassé le livre vierge au sol depuis sa chute.

La tornade tambourinait en martèlements de plus en plus violents contre les murs. Le vent désirait entrer, cherchait le moindre interstice à infiltrer. Cloîtré dans son cabinet, Avel en observait les étagères à l'affût de la moindre brèche. Les derniers rayons du crépuscule qui filtraient d'entre les persiennes se réfractaient sur les carapaces des isopodes géants, sur l'appendice nasal des taupes à nez étoilé, sur des centaines de prunelles rivées sur le collectionneur.

Aux cognements s'ajoutèrent des sifflements stridents qui montèrent en crescendo, jusqu'à emprunter des tessitures quasi humaines. Avel avait l'affreuse impression qu'une horde de jeunes filles cernaient sa maison et hurlaient aussi fort qu'elles le pouvaient. Des shows télévisuels, zieutés au cours de repas laborieux chez d'anciennes connaissances, lui revinrent en mémoire. Ces programmes vampiriques ne mordaient pas la gorge mais les yeux, ne suçaient pas le sang mais l'imagination. Il reconnaissait dans le vacarme du dehors la fureur du monde hertzien : les cris des groupies devant des génies de la musique seulement capables d'appuyer sur des carrés ; les énergumènes en costume qui s'insurgeaient contre de récentes émeutes en postillonnant ; les bombes à gogo balancées par des soldats aux anges sur des rythmiques endiablées.

La tornade enrageait de se heurter à porte close, avertissait Avel de son courroux en libérant toute sa puissance sonore. Pour

contrebalancer la furie qui s'orchestrait, Avel se rua jusqu'à ses vinyles en tâtonnant dans la récente obscurité, et fit brailler ses enceintes aussi fort qu'elles le pouvaient. Le mélange du concerto et des admonestations du vent retentissait en cadences insensées et en chorales infernales.

Le cyclone s'employa à lacérer la maison avec d'autant plus de vigueur. Les plaintes des fillettes s'amplifièrent. Dans la cuisine, les machines s'affolèrent à leur tour, s'enflammèrent, sonnèrent, comme le concert électronique auquel assiste tout fidèle client de supermarché. La radio grésilla ses fréquences parasites, sans cesser d'augmenter son volume.

Faute de ne pouvoir faire taire ces rugissements en gueulant plus fort, Avel se recroquevilla sur son voltaire, autour de son livre vierge. Il savait qu'il était au cœur de la crise, dans l'œil du cyclone, mais il ne se laisserait pas faire. Il luttait contre la peur subversive distillée par la cérémonie qui battait son plein, se griffait les bras pour contraindre son esprit à se focaliser sur la douleur et non la panique, mordait la reliure en espérant ingérer le substrat de savoir qui s'y dissimulait.

Ce fut au bord de la démente que les bombes, les fillettes et les enceintes se turent.

Les poutres exhالèrent des craquements moins inquiétants. Sa demeure se remettait de l'assaut en détendant les fibres de son bois. Avel l'imita en étirant ses membres qui tressaillaient de crampes tant il s'était contracté autour de son précieux livre. Peut-être les vents l'avaient-ils abandonné aux dépens d'une proie plus vulnérable.

Les ténèbres l'enserraient de ses griffes maculées de cauchemars. Avel ne percevait que ses propres halètements. Sa raison requérait une source de lumière pour confirmer qu'il ne s'agissait que d'une série d'hallucinations plus vraies que nature. Il palpa un bon moment l'air avant de bousculer une boîte d'allumettes, puis il s'approcha d'une table qu'il savait couverte de bougies.

À cet instant, il redoutait l'apparition d'une femme livide aux longs cheveux noirs ou celle d'un monstre chtonien, la chair de ses dernières victimes coincée entre les crocs. *Tout bon film d'épouvante profiterait de ce moment pour faire sursauter son audimat*, pensait-il.

Le bout de l'allumette s'embrasa contre le grattoir, la mèche d'une bougie crépita. La flamme tremblotait sous les doigts

d'Avel lorsqu'il ausculta le cabinet en pivotant sur lui-même. Le collectionneur retint sa respiration sous le choc de ce qu'il découvrit dans son dos. Au lieu de le rassurer, la lumière dorée entre ses mains ne fit qu'entériner l'inconcevable réalité du guet-apens.

Du sol au plafond, une gigantesque forme aux appendices humanoïdes le surplombait. Des brumes y tourbillonnaient en cyclones miniatures. Les plus massifs d'entre eux engouffraient les moins menaçants comme pour rallier leurs forces. Des éclairs électriques surgissaient du corps en perpétuelle tempête puis s'échouaient contre les cloches en cristal du cabinet. Une queue composée de brises discrètes s'étirait derrière la créature zéphyrine qui semblait s'extirper de la cheminée. *La cheminée...* Avel ne l'avait pas barricadée !

L'affolement du collectionneur atteignit des sommets jamais explorés. En manque d'oxygène, Avel inspira à grandes bouffées. Comme en réponse à ses suffocations, une tornade dantesque déferla dans la bibliothèque. Les cadres et les cloches explosèrent en nuages de verre sous ses fouets, puis nourrirent les spirales survoltées dans le ventre de la bête. Les fillettes déployèrent leurs cris suraigus jusqu'à éclater les vitres de l'intérieur. Des langues d'air déchirèrent les travaux d'Avel, patiemment compilés sur toute une vie.

Avel courut, désorienté, comme s'il ne connaissait plus les lieux. Les rafales en furie le traquaient de leurs longs doigts vaporeux. Les objets et les recueils qui avaient jalonné l'existence du collectionneur se pulvérisaient contre les murs. Lorsqu'il ouvrit dans sa débandade la porte de la cave, un filament brumeux s'enroula autour de sa cheville. Il trébucha en sombrant dans l'escalier enténébré. Les marches lui plièrent le dos, endolorirent l'entière surface de son corps en craquant. Il dégringola en oubliant le haut et le bas, jusqu'à ce que son front percute le sous-sol dans une gerbe de poussière. Par chance, la porte s'était refermée sur lui, mais le vent s'ingéniait déjà à surmonter l'obstacle. Les protestations des gonds s'additionnèrent au vacarme.

Étalé sur le ventre au fond du cellier, Avel fouilla la terre en geignant à la recherche de la bougie. Il sentait des gouttes chaudes cascader depuis ses narines. Lorsque ses doigts s'enfoncèrent dans la cire encore malléable de sa bougie, il attrapa la boîte d'allumettes qu'il avait rangée dans sa poche. La flammèche éclaira la

boue ocre entre ses genoux, fruit du mélange entre le sang qui perlait de ses plaies et la terre de la cave.

Avel n'eut pas le temps de jouir de l'accalmie. La porte vola en éclats et la créature zéphyrine déboula dans l'escalier, plus électrique que jamais. Elle s'immobilisa devant sa proie, une bougie entre les mains pour seule protection. L'humeur du vent s'était obscurcie : des cliquetis et des ronflements, comme ceux d'un moteur, accompagnaient désormais sa sérénade insoutenable.

Lorsqu'une goutte de sang s'échappa du nez d'Avel pour rejoindre la flaque à ses pieds, les rafales s'engloutirent dans sa bouche. Elles tambourinèrent dans son œsophage, lardèrent ses poumons en investissant chaque bronchiole, se baignèrent dans son sang. Les sifflements hystériques fredonnèrent alors en lui, aux limites du compréhensible.

— *Sssoumetsssoiamecsssondes.*

Les percussions mécaniques du vent battaient dans ses veines tandis qu'il asphyxiait. Ses os et ses muscles fusionnèrent en véridiens, ses tendons se transformèrent en rouages. Lorsque les bourrasques assiégèrent son cerveau, des antennes hertziennes se substituèrent définitivement à ses neurones.

— *Soumets-toi à mes ondes. Rejoins la plus grande communauté jamais créée pour toi.*

Les vents continuaient d'infuser en lui leur débauche de fanatisme et d'orgueil. Ils distordaient sa nature primaire, violaient son humanité. Avant qu'ils n'achèvent leur pernicieux forfait, ils s'exfiltrèrent d'Avel qui tomba à genoux dans la boue. Il inhala l'air électrique en remplissant d'une seule respiration le volume de sa poitrine. Sa carcasse craqua. Une quinte de toux le secoua quand les lésions dans ses poumons s'étirèrent.

La tornade longeait les murs, projetant dans toutes les directions des fulgurances qui éclairaient la cave d'une lueur azurine. Un ronflement doublé de voix stridulantes s'éleva dans le crâne d'Avel.

— *Vénère-moi.*

La créature zéphyrine tournait à grande allure autour de sa proie, comme un chat avec sa victime. Elle souhaitait l'entendre abdiquer, alors même que des relents de résistance subsistaient. Sa victoire n'en serait que plus jouissive. Elle se délectait de lire les ravages de la consternation se creuser sur le visage d'Avel : la

soumission était pire que la mort. La tornade avait parfaitement jaugé son jouet.

— *Vénère-moi ou pèris seul dans ton trou*, répéta-t-elle en réduisant le diamètre du vortex.

Lorsque le martyr releva le front en une ultime bravade, son regard se braqua sur le livre confié par son grand-père. Il l'avait trimballé jusqu'ici, inconsciemment. De la terre couvrait ses feuillets vierges. D'un revers maladroit, il les épousseta.

Le cercle tracé par la tornade s'étrécit davantage, soulevant le sol autour d'Avel.

— *Vénère-moi ou pèris seul dans ton trou*.

Tandis qu'il se morfondait en feuilletant les pages auxquelles il avait stupidement dédié sa vie, une goutte de son sang éclaboussa le parchemin jauni. Au même instant, des langues d'air se bousculèrent dans ses parois nasales. La mort soufflait dans son corps. Le collectionneur exhala un dernier soupir en contemplant le livre à travers ses larmes.

Aussitôt, des lettres s'estampèrent, constituèrent bientôt des lignes puis des paragraphes. La dernière instruction de son grand-père se rappela à lui puis se mélangea aux mots naissants, emprunts d'une puissance immémoriale, qu'une plume invisible rédigeait sous ses yeux. Ils lui délivrèrent une énergie qui fit naître au fond de son ventre un semblant de courage dont les braises se changèrent en un feu ardent.

Alors que les rafales soulevaient Avel depuis l'intérieur de ses organes, il les expectora en un mugissement d'outre-tombe.

— *Pèris seul dans ton trou*, hurlèrent en chœur les fillettes dans sa tête, contrariées par sa soudaine révolte.

Un bouclier intangible contra la nouvelle attaque des vents. Une bataille presque imperceptible balaya la terre et balafra le béton des murs. Seules des ombres provoquées par les radiations de la tornade ondulaient au plafond : des fouets vaporeux y assaillaient des formes tentaculaires qui s'échappaient du crâne d'Avel. Ces dernières tenaient en respect la rage de la créature zéphyrine à tel point que les exhortations de celle-ci en devinrent pathétiques.

Les appendices du collectionneur surpassèrent bientôt en taille et en puissance les forces aériennes. Empli d'une vigueur inespérée, Avel se tailla une brèche à coups de tentacules, leurs

ventouses ombreuses arrachant des lambeaux de vent. Il récupéra le livre puis repoussa les rafales dans les escaliers. La tornade recula jusqu'au rez-de-chaussée, comme un fauve acculé par un braconnier. Elle tentait de le surprendre à revers par d'autres pièces, mais la fabuleuse détermination d'Avel anticipait le moindre débordement. Les fillettes pleuraient en râles enroués, voire retenaient leur souffle par intermittence.

Finalement, Avel contraignit la créature aux abois à désertar sa demeure par son point d'arrivée.

Dans le soudain silence du cabinet, les papillons épargnés par les rafales virevoltaient hors de leurs cadres. Au sol, les anomalies empaillées mélangeaient leurs membres amputés par les lames d'air. Avel avait amoncelé en vain mobiliers, aberrances et archives pour découvrir par un tout autre moyen le secret qui habitait désormais la moelle de ses os.

Il déverrouilla la porte d'entrée. Aucune bise ne vint ébouriffer ses cheveux. Seul le prêche des souffleurs de vent éructait jusqu'à lui depuis le brouillard : des voix nasillardes, néfastes et pompeuses, se confondaient en monologues sans saveurs ni véritables récepteurs. Certains oseraient prétendre que les dieux lui parlaient. Ils n'étaient rien que des faussaires en charge de censurer les anciennes et belles chimères par un filtre toujours plus enchevêtré d'avanies télévisuelles.

La brume convulsait d'éclairs azur qui électrisaient les silhouettes de ses voisins, fantômes d'eux-mêmes. Depuis le front d'Avel, les tentacules ombreux lui frayèrent un tunnel dans le dehors en volutes, et domptèrent les vents trop insolents. Le bitume sur le perron se liquéfia sous les semelles d'Avel puis dégouлина en vaguelettes sur les côtés. Les herbes qui ployaient sous le pétrole redressèrent fièrement leur pointe.

L'ancien collectionneur incarnait la seule entité libre dans sa banlieue désincarnée, désormais sous le contrôle des émissaires de la ville ; le seul bourgeon d'oxygène capable de refouler les tornades missionnées du plus haut des buildings. Non, Avel ne souscrirait jamais à la divinisation des Grands Nouveaux, d'ondes et de vents.

Il reporta son attention sur l'ouvrage qu'il avait conservé jusqu'à son dernier souffle, obéissant aux dernières paroles de son grand-père. Ses pages étaient vierges. Qu'importe, le message

qu'elles avaient délivré l'avait transcendé. Ses lettres étaient gravées dans sa mémoire. À lui de confier à son tour le livre à la prochaine génération, aux mains d'une âme coriace susceptible de repousser les rafles de la métropole.

Auréolé de ses tentacules, il s'enfonça dans la tempête en ressassant les mots qui l'avaient sauvé dans les ténèbres de la cave.

« Quand la vieillesse s'abattit sur le monde et que l'étonnement disparut de l'esprit des hommes, quand les cités grises érigèrent dans les cieux enfumés de hautes tours sinistres et laides, à l'ombre desquelles il n'était plus possible de rêver au soleil ou aux prairies fleuries du printemps, quand la science dépouilla la terre de son manteau de merveilles et que les poètes cessèrent de chanter autre chose que les fantômes déformés par leurs regards brouillés et tournés seulement vers l'intérieur, quand, donc, toutes ces choses furent arrivées, et que les désirs enfantins s'effacèrent à tout jamais des mémoires, il se trouva un homme pour effectuer un voyage hors de cette existence et partir dans l'espace, à la recherche de nos anciens rêves.¹ »

1. Lovecraft, H. P., « Azathoth », 1922, in *Les Contrées du Rêve*, J'ai Lu, trad. David Camus, 2012.



L'appel des eaux
Cancereugène

Je suis enfermé depuis longtemps. Du fond de ma grotte, je cultive mon associabilité et mon amour des causes perdues. J'écris. Une œuvre modeste s'est constituée au fil des années. Je tente régulièrement d'en abreuver le monde. Ainsi j'apparais dans Horrifique, n° 110 & 121, Morts Dents Lames II (La Madolière), Dimension Trash (Rivière Blanche) et Histoires de Démons et... merveilles (Lune écarlate)...

Lovecraft est un génie. Inégalable. Je n'ai vraiment pas cherché à l'imiter. « L'appel des eaux » s'éloigne de l'univers du maître pour mieux s'en rapprocher dans son dénouement.

L'appel des eaux

de Cancereugène

Journal intime de Thomas Vascaretti

18 janvier 2017

Si on m'avait prédit qu'un matin j'ouvrirais ce genre de journal, je ne l'aurais pas cru. La démarche me paraît tellement ridicule. Je n'ai même pas l'excuse de faire partie des solitaires romantiques, des poètes en devenir ou des collectionneurs de pensées profondes. Je ne suis pas non plus une jeune fille, et pourtant, devant le *design* de l'ouvrage, je pense qu'on s'attendrait à ce que j'en sois une ! À une époque où la loi de la concurrence est soi-disant reine, j'aurais aimé bénéficier d'un choix plus large. Dans ma librairie, le seul modèle muni d'un verrou à clé arborait une ignoble couverture rose pastel, gravée en son centre d'un cœur à la noix. La misère ! Pas grave, j'assume. Je dois notifier par écrit ce qu'il m'arrive. C'est trop bizarre. J'ai l'impression d'être entouré d'inconnus. Mes proches se comportent de façon étrange, en total décalage avec ce qu'ils ont toujours été. J'en fais des cauchemars, sérieux ! C'est n'importe quoi. Faut vraiment que ça s'arrête...

Tout a changé suite à mon accident. Je sortais de boîte, ivre au dernier degré, lorsqu'un chauffard m'a percuté de plein fouet. Hôpital. Coma. Juste quelques jours. À mon réveil, j'ai appris que ma colonne vertébrale était endommagée, et que je ne pourrai

plus jamais remarquer. Cette situation, certes, dramatique, ne m'a pas bouleversé outre mesure. OK, c'était pas la joie, je ne vais pas dire le contraire. Mais bon, j'ai survécu, et finalement, mis à part que mes jambes ont été remplacées par des roues, cela ne modifie pas tant que ça mon quotidien. Je pratique la danse depuis mes dix ans. J'ai acquis une silhouette athlétique, une aisance et une souplesse, qui s'accordent parfaitement au maniement d'un fauteuil roulant. Je suis, mieux que tout autre accidenté, préparé à cette vie. Cela va sans dire, je préférerais continuer à exercer mon art sur mes deux pieds, mais cette existence ne m'effraie pas. Au contraire, j'y vois une nouvelle façon d'appréhender le monde. À peine sorti de l'hosto, je me suis inscrit à un club de danse en fauteuil, histoire de ne pas me laisser aller à une quelconque nostalgie. Cela ne sert à rien de s'accrocher à des chimères. Comme dirait Descartes, ou son clone, je suis handicapé, mais je suis quand même !

Pourtant, ma mère, mon père, ma sœur, m'abreuvent à longueur de journée d'un accablement pitoyable. « Mon Dieu ! Que vas-tu devenir ? Quel malheur ! Tu dois souffrir ! » Hey, j'ai la patate ! J'ai beau le répéter, rien à faire. C'est tous les jours pareil. Je ne sais même plus comment leur parler. Devenir agressif ne les dissuade pas. J'essaie l'humour, ils me prennent en pitié : « Mon Dieu ! Tu ne te rends pas compte ! Tu es infirme, cloué sur un fauteuil pour le restant de tes jours ! » Le pire, c'est qu'ils en rajoutent dans la dramaturgie. Genre, je ne pourrai plus avoir d'enfants. Qu'est-ce qu'ils en savent ? D'après le toubib, mon attirail fonctionne encore. Je n'ai pas eu l'occasion de l'utiliser depuis mon retour. J'ai certes revu Priscille avant-hier, mais avec la foule qui chialait autour de nous, difficile de s'accorder un moment d'intimité. Cela dit, certaines réactions physiologiques me rassurent sur ce point. Je n'ai aucune inquiétude. Et au sujet de ma fertilité, je ne vois pas pourquoi elle serait altérée par l'accident.

Cet affect des membres de ma famille est tellement exagéré et surréaliste qu'il me plonge dans une angoisse terrible.

Je dois expliquer certaines choses afin que l'on comprenne mieux mon affliction.

Sans être des monstres de froideur, mes parents n'ont jamais été... premier degré. En général, ils gardent le contrôle ; les joies

et les peines de l'existence ont peu d'impact sur eux. Les bouffées de sentiments, c'est pas leur domaine. En somme, si on veut trouver de la chaleur humaine ou des petites attentions, mieux vaut s'adresser ailleurs. Ce n'est pas le genre de la maison. Ils s'expriment autrement. Le recul, la distance, la dérision, font rempart aux élans d'émotion. Les brimades constituent une sorte de langage à leurs yeux. Un drame engendre de bons mots, une colère des moqueries, un flot de larmes une consolation caricaturale. L'ambiance familiale consiste à se lancer des vanes, des jurons, de fausses agressions, des scènes parodiques. Exactement l'inverse de ce qui m'est offert depuis mon accident.

À certaines époques de ma vie, j'aurais apprécié davantage d'empathie de leur part. Comme lorsque je suis revenu de l'école en pleurant parce que Ludovic Steiner m'avait collé une beigne. J'avais refusé de lui céder mon repas du midi. Un bref coup droit plus tard, bien humiliant, il le dégustait, devant moi, félicité par les ricanements de ses amis. Le soir, mon père s'était esclaffé : « Bien fait ! La chiasse sera sa punition », ma mère avait contré : « Même dégueulasse, mon sandwich ne méritait pas d'être bouillotté par cette petite merde. Je vais lui envoyer Lulu, ça va vite le calmer ». Lulu, c'est le frère de maman, mon oncle. Un type bourru, renfermé et alcoolique. Du genre qui s'énervait et perd la mesure de ses actes lorsque l'alcool lui saturait le cerveau, ce qui est généralement le cas en fin d'après-midi... Il est tombé sur Ludovic Steiner vers dix heures du matin. Amolli par la gueule de bois, son manque de conviction a ruiné sa tentative d'intimidation. Le jeune homme s'est éloigné en se marrant. Et bien entendu, puisque Lulu n'a rien caché de son identité ni de ses intentions, quelques jours plus tard, il s'est vengé. Au retour d'un cours de sport, je me suis retrouvé devant sa bande. Résigné à combattre, j'ai fait de mon mieux. Et j'ai pris une belle rouste. Sur quoi mon père a raillé : « Savent vraiment pas taper, ces crétins. Avec moi, t'aurais des côtes cassées, le sternum enfoncé, le nez rentré dans la tête... ils sont douille les loubards de maintenant... » sauf qu'en réalité, j'avais une clavicule brisée, un œil au beurre noir, et un mal de cul terrible, à l'endroit où ils avaient introduit un gode démesuré... Je soupçonne Burt, le meilleur ami de Ludo de l'avoir emprunté à sa sœur, Lætitia. Un quintal de bêtise acnéique.

Si au lieu d'envoyer mon ivrogne d'oncle faire régner la terreur dans le cœur de mon ennemi, mes parents s'étaient contentés de signaler l'incident à la police et de me consoler gentiment, j'aurais sans doute évité un tel traumatisme. La douleur reste ancrée au fond de mon âme. Rien ne pourra la dissiper.

Ils n'ont jamais compris ce que j'ai vécu ce jour-là, et je n'ai pas ressenti le besoin de leur en parler. Après quelques plaisanteries de mauvais goût, ils se seraient ligués contre mes agresseurs, en une vindicte aussi inutile et contre-productive que l'intervention de Lulu. Par chance, aucun de ces trouduc n'a eu la présence d'esprit de filmer la scène avec un mobile pour la passer en boucle sur les réseaux sociaux.

À cette période, j'aurais apprécié davantage d'attention de la part de mes vieux. Aujourd'hui ce n'est plus nécessaire.

Maintenant que j'y pense, je me demande s'ils n'ont pas cherché à retrouver le chauffard responsable de mon état. Ils semblent avoir changé, mais à quel point ?

20 janvier 2017

L'automobiliste qui m'a allongé sur le bitume le 14 décembre 2016 s'appelle Benoît Fiziak, trente-huit ans, marié, père de trois enfants. Un gars sans histoire. J'ai prononcé son nom, hier au dîner.

Mes parents ont paru gênés. Se sont lancés des regards attristés. Et mon père, qui en d'autres circonstances se serait esclaffé un : « T'inquiète, on en fait notre affaire de ce chien galeux... » m'a dicté un joli sermon :

— Mon fils, je comprends ton émotion. Ce drame te pousse à trouver un responsable, un nom, un visage, que tu ciblerais pour déverser ta colère et ta frustration. C'est humain. Mais dans ton intérêt, je te déconseille la vengeance. Cet homme a commis une erreur, la justice le punira selon les lois en vigueur. Ton attention doit à présent se porter sur l'avenir. Ne te retourne pas, tu ne ferais qu'aggraver la situation.

— Et sache que nous serons toujours là à tes côtés, a surenchéri ma gentille maman.

Ils ont vraiment changé. Radicalement. Et ils ne jouent pas. Ces regards, ces gestes, ces paroles formatées, sont vraiment devenus les leurs. Cela me retourne. J'ai besoin de réfléchir.

21 janvier 2017

Rien à faire. J'ai beau passer des heures à me creuser la cervelle, je ne peux admettre qu'une telle métamorphose soit naturelle et uniquement liée à *une adaptation involontaire de leur attitude à mon égard, suite au drame dont j'ai été la victime.*

Je vois un psy chaque semaine. En principe, son objectif est de m'aider à accepter ma nouvelle condition, et à retrouver goût à la vie. N'ayant besoin d'assistance sur aucun de ces points, et néanmoins soucieux de rentabiliser la dépense occasionnée par cet onéreux spécialiste, j'ai confessé mes angoisses actuelles. Voici ce qu'il me suggère...

Mes parents se seraient tellement affligés de mon état que leurs normes relationnelles envers moi se seraient modelées autour de mes ressentis réels ou supposés. La peur de me perdre les aurait conduits à éluder tout cynisme, toute dérision, au profit d'une attention et d'une bienveillance déjà présentes en eux depuis l'origine, mais enfouies et sous-jacentes. Face à mon handicap, ils révéleraient les sentiments, la gravité et la chaleur humaine que leur ancienne posture ne permettait pas d'exprimer.

Ces explications sonnent faux. Si encore mes parents étaient capables de se souvenir du langage dont ils usaient ne serait-ce que le mois dernier, je pourrais peut-être y croire. Mais rien à faire, ils restent enfermés dans le déni.

Un soir, j'ai explosé. J'en ai eu assez de ces manières, alors j'ai vidé mon sac :

— C'est quoi ce vocabulaire de bourge ? Je ne vous reconnais pas, vous me faites flipper. Vous vous foutez de ma gueule, c'est ça ?

Et eux :

— Es-tu devenu fou ? De quoi parles-tu, voyons... nous n'avons jamais voulu nous moquer, n'est-ce pas, Paul ?

— En effet, tu nous accuses d'horribles pensées. Est-ce ainsi que tu nous perçois ?

— Le coma a peut-être déformé ta mémoire...

Sauf que j'ai des souvenirs d'enfance très précis, soutenus par des centaines de photos, des lettres... je sais ce que j'ai vécu. Mes

parents ont changé de comportement, de personnalité, de mentalité, de culture... Qui sont-ils, au juste ?

J'ai vraiment la trouille.

25 janvier 2017

J'essaie de renouer contact avec mes amis depuis des jours. Je dois sortir, me faire aider, et pas seulement par un psy dont la fonction consiste à me rassurer. Cela s'avère compliqué. Priscille ne donne plus signe de vie depuis une décade. Pas d'appels, pas de mails. Par contre, Romain m'adresse souvent des messages, me transmet des vidéos « marrantes » qui font le buzz sur le Net. J'ai du mal à me rendre compte s'il a changé, lui aussi. Je veux le rencontrer. Bizarrement, il ne semble pas intéressé. J'ai obtenu des bribes d'explications, hier, quand je l'ai appelé, de vive voix. Ma situation l'embarrasse. « On peut encore aller dans un café en fauteuil ? » Sa question semblait sincère. Quel débile ! Je lui ai demandé de venir me chercher en fin de journée.

Je trouve le temps long. Mon père, ma mère, ma sœur, viennent régulièrement me demander si j'ai besoin de quelque chose. Je ne réponds jamais. Je monte le son. Je joue à des jeux sur PC. Je mate les vidéos transmises par mon pote, j'échange sur les réseaux sociaux. J'attends.

26 janvier 2017

Romain est venu, je l'ai entendu. Mon père l'a aussitôt envoyé paître. Quand je me suis précipité, ma sœur s'est interposée. J'ai hurlé, mais mon ami ne pouvait plus m'entendre. Ça devient grave. La colère m'empêche d'écrire.

1^{er} février 2017

Je ne suis pas séquestré. C'est rassurant.

Mes efforts pour conserver un semblant de vie sociale se heurtent à la nouvelle personnalité de mes proches. Ce dévouement huileux et souvent grotesque les conduit à me surprotéger. Le psy m'a bien expliqué tout ça, et j'abonde en son sens, pour une fois. Où que j'aille, ils sont à l'affût. À l'école de danse, l'un

d'eux fait le guet près de la porte. C'est le même manège depuis ma sortie de l'hôpital.

Romain est identifié comme une mauvaise influence, donc ils le tiennent à distance.

Ma mère m'a confié, la voix tremblante d'émotion, l'avoir surpris l'année dernière en train de fumer du cannabis. « Du cannabis, mon Dieu ! » J'ai un peu ricané. En d'autres temps, elle aurait craché un : « Ce trou du cul s'enfilait un énorme pet', l'air de rien » – j'ai vraiment du mal à intégrer la V. 2.0 de ma gentille maman...

En tout cas, j'ai mon explication. Elle lui fait également porter la responsabilité de mon handicap. Je peux le comprendre, puisque nous étions sortis ensemble le soir de l'accident. Je crois même que la V. 1.0 aurait envoyé Lulu lui dire deux mots, comme pour le chauffer !

Si je gratte vraiment en profondeur, j'arrive un peu à la reconnaissance.

Je dois ruser. Pas question de renoncer à mon amitié avec Romain. Il est le seul à pouvoir me faire sortir d'ici. Je dois rencontrer du monde, sinon je vais devenir dingue. Cet « encadrement affectif » (je n'ai pas trouvé de meilleur terme) me rend de plus en plus irascible. Si seulement Priscille se manifestait. À défaut de l'apprécier, au moins, mes parents lui font confiance. Mais non, elle ne viendra pas. J'ai compris. Son silence est éloquent. Elle veut rompre et ne sait pas comment me l'annoncer. Je repense souvent à son regard, la dernière fois que je l'ai vue, empreint de tristesse, bien sûr, mais surtout d'embarras. Nous sommes ensemble depuis nos treize ans, date à laquelle elle a rejoint nos cours de danse. Cette relation aura duré toute notre adolescence. On peut toujours parler d'amour. Pourquoi pas ? Mais elle n'a connu que moi. Maintenant que je suis infirme, elle cogite.

Je vais être franc.

Tant mieux. Moi aussi j'en ai marre !

Je veux repartir à zéro. Romain peut m'y aider.

5 février 2017

C'est vertigineux, j'ai la tête qui tourne.

Ma vie sombre en un grand n'importe quoi. J'ai encore du mal à croire ce que j'ai vu. Je n'ai pourtant aucun doute. À moins

de perdre totalement les pédales, ou d'halluciner, ce qui reviendrait au même, je ne peux pas me résoudre à nier la véracité des faits que je vais retranscrire dans ce journal.

Hier, on était samedi. Sans nouvelles de Romain, j'ai quand même cherché à m'échapper. En pleine nuit. Je voulais rouler. Hummer l'air hivernal. Sentir le vent caresser mes cheveux, des trucs de ce genre, m'évader, merde ! Je devais donc rester éveillé.

Je le précise, car depuis mon accident, je m'endors d'un coup, et je passe des nuits pleines de huit à neuf heures, sans rêves. Je tombe avant la fin du film de la soirée. Est-ce naturel ? Je ne pense pas. Mes soupçons se sont portés sur mes médocs. Hier soir, je les ai coulés au fond du lavabo. Je me suis couché à la même heure que d'habitude, histoire de ne pas me faire remarquer. Une fois allongé, j'ai piqué du nez. J'avais anticipé la chose en programmant la sonnerie de mon mobile. Manque de bol, je ne l'ai pas entendue ! Par chance, mes écouteurs sont restés enfoncés dans mes oreilles. En changeant de position au milieu de la nuit, j'ai traîné le téléphone, qui a percuté mon bras. Ce toucher froid m'a réveillé. Dans un sale état, semi-comateux. J'avais le crâne compressé, comme si on avait coulé du plomb à l'intérieur.

J'ai allumé la lumière, et là mon cœur s'est arrêté. J'affirme, je jure avoir vraiment vu et non pas déliré, l'intégralité de ce que je vais décrire ici. C'est dingue, c'est impossible, c'est de la folie, c'est pourtant *vrai* !

Ma chambre... n'était plus ma chambre. Enfin si, le PC, le bureau, l'armoire, le lit se trouvaient toujours à leur place, mais... altérés. Usés. Couverts d'une mousse verte bizarre. Humides. Sales. Suintant d'une eau au parfum iodé. De l'eau de mer. La moquette était recouverte d'un tapis de varech noir. Le tout exhalait une puanteur maritime intense, chargée de relents de poisson pourri.

J'ai pris photo sur photo, filmé. À la lecture, l'ensemble des éléments apparaissait sous leur meilleur jour. La pièce était propre, bien rangée. Les meubles vernis, nettoyés.

Mon fauteuil avait disparu. Je suis sorti de la pièce en marchant sur les paumes, tête en bas, position peu confortable, mais la moquette était imbibée de flotte, je ne voulais pas ramper. La porte collait un peu au montant, à cause des filaments d'algues,

mais j'ai réussi à l'ouvrir. Mes mains m'ont dirigé vers la chambre de mes parents. Après avoir un peu galéré pour allumer la lumière, j'ai fait face à un spectacle inimaginable. Mes vieux avaient disparu. Sur leur lit, couvert de varech et imbibé de cette eau de mer à l'odeur insoutenable, reposait une gigantesque étoile de mer. Elle étendait ses cinq membres sur la couverture. L'un d'eux ondulait légèrement. Derrière, une énorme bernicle était accrochée au mur. J'étais tellement abasourdi que j'ai perdu l'équilibre. Un gros « flocc » poisson m'a accueilli. Je me suis retrouvé empêtré sur un sol trempé et gluant d'algues dégoûtantes.

Terrorisé, j'ai bandé les muscles de mes bras pour me ruer dans le couloir, vers la sortie. Mauvaise idée. Dehors, c'était pire. Des trombes d'eau s'abattaient sur un paysage constitué de rocs et de montagnes, un relief recouvert de végétaux analogues à ceux de la maison. Les rues s'étaient transformées en ruisseaux. J'ai dû rebrousser chemin.

J'ai réintégré mon lit. Avec philosophie, j'ai estimé que cette nuit ne devait pas être différente des autres. Une fois couché, je dormirais jusqu'au matin, et là, tout serait redevenu ordinaire, comme avant...

Bonne pioche. De retour sous les couvertures, malgré le froid et l'humidité, j'ai vite retrouvé Morphée. Et depuis ce matin, le quotidien a repris ses droits. J'étais même sec à mon réveil.

Mes proches sont bien vivants, toujours aussi prévenants et protecteurs.

J'ai abordé le sujet maladroitement durant le déjeuner. Personne n'a rien compris. Qui admettrait un tel délire ? Surtout devant des photos et des films captant une réalité très banale. Même Romain ne me croirait pas !

Je dois prendre du recul, réorganiser mes pensées, me calmer. Sinon, je vais finir à l'asile.

9 février 2017

Priscille m'a rendu visite en fin d'après-midi. Surprise ! Accompagnée d'un grand dadais, yeux clairs, mâchoire carrée, épaules étroites mais solides. Son nouveau compagnon de danse, a-t-elle annoncé avec un grand sourire enjoué. Prends-moi pour un con !

Mes parents l'ont accueilli bras ouverts. Nous sommes passés prendre le thé au salon. De la première à la dernière minute de cette charmante entrevue, je l'ai reluquée. De haut en bas. C'était bien Priscille, pas de doute. Relookée façon grande dame de chez Dior, mais semblable à elle-même. J'étais sidéré. Non pas qu'elle ait trouvé un autre « compagnon de danse », j'avais déjà accepté la rupture. J'étais atterré de la voir siroter son *earl grey*, en discutant avec ma maman V. 2.0 sans paraître surprise par ses manières anormalement appliquées et son vocabulaire étrangement châtié. Elle s'en accommodait au contraire fort bien. La conversation paraissait naturelle, sincère. J'en ressentais des nausées. D'habitude, Priscille ne parlait jamais à ma mère. Elle la trouvait « odieuse ». Maintenant, j'assistais à un échange cordial entre deux copines, au comportement similaire. Au final, nous avons passé un moment de calme, dénué de langage ordurier, de plaisanteries grivoises, de brimades, le genre d'ambiance à laquelle je ne serai plus jamais confronté, sans doute.

Et d'ailleurs, l'avais-je réellement été ? Cette histoire de V. 1.0 et 2.0 pourrait naître uniquement de ma propre perception, rendue malade à la suite de mon accident. Ma mémoire serait si profondément corrompue que l'ensemble de mes souvenirs, dès mon plus jeune âge, auraient été réécrits selon une réalité alternative fantasmée par mon seul esprit. Mes parents ont peut-être *toujours* été doux, compréhensifs et bien éduqués !

Mon psy adorerait m'entendre exprimer ces doutes...

Mon cul !

Je sais qui je suis, ce que j'ai vécu et ce que j'ai vu dans la nuit du 4 au 5 février 2017 !

Avant qu'elle ne parte, j'ai invité Priscille à assister à l'un de mes cours de danse en fauteuil. Histoire qu'elle fasse connaissance, elle aussi, avec ma nouvelle partenaire.

Comment pourrais-je décrire le soulagement qui a embelli son visage à cet instant ?

11 février 2017

Je suivais un objectif particulier en invitant Priscille à l'un de mes cours. Présenter Anita n'avait aucune importance. Je voulais juste me faire raccompagner par elle plutôt que par ma sœur. Exercice réussi.

Elle a accepté de me déposer au café où j'avais préalablement donné rendez-vous à Romain.

J'ai donc enfin pu parler à mon pote. Du moins, avec sa V. 2.0.

Le gars qui était assis face à moi portait les traits de mon vieil ami, rencontré en primaire voici dix ans, déjà. Mais ce n'était plus vraiment lui. Agité de tics ou de tocs, il grimaçait fréquemment, s'exprimait de manière hachée. J'avais déjà perçu, au téléphone, un léger changement dans sa façon d'articuler, mais l'avoir en face de moi, secoué de spasmes bizarres, alors que je me faisais une joie de le revoir, ça m'a refroidi.

— Tu vas bien ? ai-je demandé.

— Ouais, ouais. Tranquille. Et toi. Pas trop dur la vie d'infirme ?

— Plus simple qu'on ne l'imagine.

— Hin ! Priss m'a raconté.

— Quoi ?

— Que t'étais zarb'

Je ne trouvais rien à répondre. Devant mon silence, il a développé :

— Que tu faisais comme si c'était cool. Tu te rends pas compte.

— Pourtant, tu peux me croire, je suis tout à fait conscient de ma situation.

Il a ricané :

— 'tain, tu t'entends parler ? « je suis tout à fait conscient de... » Sérieux ! C'est ouf ! T'es d'venu prof de français ?

Dire que j'ai subi une attaque nucléaire au fond de la poitrine à cet instant serait un euphémisme. Comment ne pas l'avoir compris plus tôt ? Je l'avais déjà envisagé sans vraiment y croire, du coup, je recevais la confirmation d'être une V. 2.0 de Thomas Vascaretti avec la force d'un uppercut.

J'ai exploité au maximum mes « nouvelles » compétences d'orateur pour ne pas transformer cette conversation en *one shot* sans lendemain. Je dois me rendre à l'évidence, Romain ne voit plus en moi un complice de sortie. J'ai dû déployer une éloquence d'avocat pour le convaincre de conserver nos liens, de nous retrouver en soirée, comme au bon vieux temps.

— Tu t'vois en boîte avec ton fauteuil, sérieux ?

— Oui, ça se fait !

Il a secoué la tête, dépité. Mais heureusement, il a abdiqué.

On doit se rendre au « Barak » samedi prochain. Il viendra me chercher à l'école de danse.

12 février 2017

Mon escapade d'hier n'a pas été du goût de mes parents. Ils m'ont passé un savon très drôle, très argumenté, presque un exposé ! J'ai piqué une gueulante velue, une vraie crise d'adolescence. Je mérite un premier prix d'interprétation. Je crois d'ailleurs avoir collé les jetons à ma mère ! Je ris ! La V 1.0 dont j'ai gardé le souvenir, aurait à peine levé un sourcil en m'entendant hurler...

Leurs têtes se sont inclinées. J'ai gagné.

19 février 2017

Depuis la nuit du 5 février, je n'ai plus tenté de me lever en pleine nuit. C'est trop flippant. Pas besoin de « vérifier » ; je sais ce que j'ai vu, ressenti, respiré. Cette odeur hante mes souvenirs tel un spectre putréfié. Même si cette réalité « maritime » est créée de toutes pièces par mon esprit, elle n'en reste pas moins authentique à mes yeux. Je préfère donc l'éviter !

Je suis heureux d'être retourné au « Barak », la boîte devant laquelle la voiture de Benoît Fiziak m'a renversé. Je savais cependant que les choses seraient susceptibles de devenir très bizarres passé une certaine heure. Peu importait. Je n'en pouvais plus de rester cloîtré, je devais prendre le risque...

Finalement, ça s'est bien passé.

La soirée était géniale. Je n'ai pas ressenti la fatigue habituelle, peut-être parce que je n'étais pas couché. Romain a conduit sans prononcer un mot, s'est garé, et s'est éclipsé aussitôt à l'étage, où d'autres amis l'attendaient. Je ne l'ai presque plus revu. Tant mieux. J'ai pu me lâcher ! J'ai raconté mon histoire à des tas de filles ! J'ai fait mon show sur la piste. Avec et sans le fauteuil ! J'ai récolté une brouette de 06 – OK, la plupart des nanas m'ont trouvé mignon pour ma différence, sans avoir la moindre intention d'aller plus loin, et alors ? C'est toujours ça de pris ! J'ai bu un peu, pas trop, je ne voulais surtout pas m'endormir prématurément.

Romain s'est pointé vers une heure du matin pour me raccompagner.

— Déjà ?

Il n'a rien répondu. Son visage est resté fermé. Je n'avais aucune envie de partir. Il a poussé mon fauteuil d'autorité, provoquant des huées de déceptions, largement exagérées de la part de mes supportrices. Protester ne servait à rien.

Je lui ai demandé pourquoi il voulait rentrer si tôt. Il m'a sabré d'un violent :

— J'ai à faire.

J'ai soudain actionné le frein à main, ce qui l'a beaucoup contrarié.

— Fais pas chier, 'tain ! a-t-il hurlé. C'est bon là ! Tu t'es bien fait remarquer, maintenant, on se casse !

— Laisse-moi ici. Je rentrerai par mes propres moyens. Au pire, j'appellerai un taxi.

— Tu crois qu'un taxi va prendre un type en fauteuil ?

— Bien sûr, enfin ! Dans quel monde tu vis ?

— Dans le monde normal, mec ! J'sais pas c'que t'es d'venu, mais sérieux, tu crains ! Je passe pour qui, moi ?

Notre relation sentait mauvais depuis nos retrouvailles, mais j'ai vraiment pris conscience du schisme creusé entre nous suite à ses propos. Je n'en retranscris pas l'intégralité, car c'est blessant et pénible. En résumé, il m'a reproché de m'être ridiculisé sur la piste, et d'avoir jeté l'opprobre sur sa personne, auprès de ses amis. Amis qui, je dois le préciser, arboraient des dégaines débraillées, casquettes de traviola, jeans taille basse, chaussures de sport. Les réticences de mes parents à son égard me sont apparues sous un nouvel éclairage. Je devais en convenir, mon pote Romain avait rejoint le clan des petits caïds, des dealers de shit, et autres traîne-savates peu recommandables.

Je passe. De toute façon, c'est pile à ce moment que le monde a changé.

D'un seul coup.

À la lueur des réverbères, le paysage autour de moi s'est totalement désagrégé. Des algues dégoûtantes sont apparues sur les murs noircis. La pluie s'est mise à tomber avec violence. Et Romain s'est soudainement transformé en une sorte de poulpe. Ses bras ont perdu toute consistance. Il s'est affaissé à l'intérieur

de ses vêtements, et je l'ai vu ressortir en rampant, totalement métamorphosé. Une puissante odeur de marée basse a assailli mes narines.

J'étais seul, trempé, perdu au sein d'un univers où l'humain n'avait pas sa place. La pluie, le froid et la trouille m'ont poussé à rechercher un abri. Les roues de mon fauteuil peinaient à avancer sur le sol couvert d'algues spongieuses. Sous cette corruption maritime, les bâtiments demeuraient identiques à ce qu'ils étaient, à l'image du pavillon de mes parents.

Je suis retourné au « Barak », du moins sa V. 2.0. L'horreur m'a saisi à la gorge. La piste ressemblait à un fond d'océan. Étoiles de mer, calmars, coques, moules, s'agglutinaient, parfois les uns sur les autres, sur un tapis de varech. Comme si les clients de la boîte s'étaient changés en crustacés et céphalopodes à taille humaine ! Là où j'ai vraiment connu la peur de ma vie, sérieux, j'ai encore du mal à m'en remettre, c'est lorsque je me suis retrouvé face à des mandibules atroces, suintantes de bulles. Un crabe géant s'avancait vers moi ! L'ombre d'une pince s'est levée. Mes bras, animés d'une vigueur renouvelée, m'ont fait jaillir de l'établissement en un éclair, et m'ont conduit dans le même élan jusqu'à l'hôtel situé juste en face. Le réceptionniste était une bernicle, comme mon père. J'ai pu récupérer une clé sur le tableau des places vacantes. J'ai pris l'ascenseur, qui fonctionnait encore malgré les algues collées aux parois, et j'ai intégré la chambre.

Même dans un lit poisseux d'eau de mer croupie, j'aurais pu trouver le sommeil, je le savais. Mais je n'ai pas essayé. Je voulais repérer à quel moment cet autre monde disparaîtrait. L'attente m'a paru interminable. Mes pensées tournaient en rond sans mener à rien de concret. Je m'en souviens à peine.

Au final, tout est rentré dans l'ordre à 6 h 28 précise.

Ce matin, j'ai pris un taxi.

Je ne comprends toujours pas les raisons de ce basculement du réel, mais j'en maîtrise mieux les contours. Il était un peu plus d'une heure du matin quand ça a commencé. Cet horaire correspond à l'heure de mon accident, 1 h 12. Je suis sorti du coma trois jours plus tard, à 6 h 30 environ. Cela pourrait correspondre. Je sais dorénavant qu'entre ces deux horaires, je dois de préférence rester enfermé en lieu sûr, au risque de me faire

boulotter par un crabe géant ou je ne sais quelle horreur issue du monde marin.

C'est jouable.

20 février 2017

J'ai reçu un SMS de Romain

« T là ? »

« Oui »

« Tain ! C't'ait trop zarb' »

« Quoi »

« T'fous pas de ma gueule ! »

« ? »

« Tu m'as fait quoi ? »

C'était trop débile, j'ai appelé. Sa voix paraissait hésitante. Après quelques échanges surréalistes, il a enfin craché le morceau :

— Toi et ton fauteuil, vous vous êtes désintégré ! Réduits en flotte ! Comment t'expliques ça ?

J'ai raccroché.

C'est tout ce que je voulais savoir. Lui parler me semble inutile désormais. Je pense que ce n'est plus mon ami.

9 mars 2017

Il y a du bon dans ce monde en V. 2.0. J'arrive de mieux en mieux à supporter mes parents. Ils me couvent beaucoup moins, surtout en ce qui concerne mes sorties. Ma grande sœur est toujours prête à me rendre service. Cette pimbêche qui autrefois ne vivait que pour se réunir entre copines, et pas dans les mêmes endroits que moi afin d'éviter de me croiser, reste sagement à la maison, et accepte de me servir de chauffeur à l'occasion. Parmi mes 06, j'ai retrouvé quelques contacts. En fin d'après-midi, elle me conduit au café où mon récent groupe d'amis se réunit. Les jours s'écoulent sans heurt. Je vois l'avenir avec plus de sérénité. Je m'adapte.

Je garde malgré tout l'impression de rester à mi-chemin entre deux dimensions. Je ne suis pas tranquille.

Pour couronner le tout, Romain me tourne autour. Je l'aperçois de temps en temps, au coin d'une ruelle, derrière une vitrine. Il me suit. Et sa curiosité n'a rien d'amicale.

11 mars 2017

Je n'ai pas été suffisamment méfiant. Romain n'a aucune intention de m'oublier. Pas après ce qu'il a vu.

Maintenant, je me trouve au pied du mur. Cette situation m'oblige à envisager une échappatoire. Une idée me taraude depuis quelque temps. Je pense maintenant que je n'ai plus le choix. Je vais être obligé de la mettre en application, même si elle me cisaille de terreur.

Mon bon ami s'est introduit par effraction dans la maison, au milieu de la nuit. Il a défoncé le verrou de ma chambre. Bien entendu, je n'y étais pas. Mon lit était trempé, mais moi... évaporé !

Mes parents se sont levés, ont appelé les flics, autant pour faire coffrer l'intrus que pour se lancer à ma recherche. Personne ne comprenait cette disparition alors que je verrouillais ma chambre le soir – par superstition, soi-disant ! – et que ma fenêtre était fermée.

Bien sûr, vers 6 h 30 j'ai réapparu. Mon père, qui expliquait la situation à un agent de police dans le couloir, m'a aperçu. Il a déboulé, furieux. Cette mauvaise plaisanterie ne l'amusait pas. Où étais-je passé ? Comment avais-je fait pour revenir ici sans passer par l'escalier ?

Qu'aurais-je pu répondre ?

L'acte en lui-même est anodin. Je n'ai commis aucune infraction. Il n'y a pas de dégâts, personne n'est lésé. Quel serait le chef d'accusation ? « Disparition et réapparition intempestives ? » À vrai dire, peu importe. Les liens que je commençais à nouer avec mon environnement sont à présent corrompus, sans retour possible à la normale. J'ai accompli un tour de magie proprement surréaliste ! Mon père, ma mère, ma sœur en ont été les témoins. Et le trouble semé dans leur esprit ne va pas s'évaporer avec de belles paroles ou un joli sourire. Il va rester, durablement, jusqu'à ce que j'apporte des explications. Sauf que je n'en ai pas. Même s'ils lisaient ce journal, ils n'y trouveraient pas les réponses à leurs questions. C'est trop dingue.

25 mars 2017

Cela fait cinq nuits d'affilée que ma mère profite du verrou brisé pour observer mes disparitions. Le jour, elle ne dit rien. Son regard reste voilé. Ma sœur ne me rend plus aucun service. Mon père songe très sérieusement à faire appel à un sorcier vaudou. Ils veulent tous comprendre. S'ils savaient à quel point je partage leurs aspirations !

Je ne suis plus à ma place en ce lieu. J'ai peur, mais je dois partir.

Cette fois, je passe à l'acte.

26 mars 2017

Je l'ai fait.

Rester éveillé hier soir a été très compliqué. Je ne pouvais demander à personne de m'aider. J'ai donc multiplié les sonneries, et même mon PC a joué sa partition. Cela a fonctionné. Lorsque le monde a changé, j'avais les yeux grands ouverts...

J'ai glissé de mon lit à mon fauteuil avec précaution et ai roulé hors de la pièce en prenant soin d'éviter l'étoile de mer étendue sur la moquette. Je suis sorti de la maison, roulant sous l'orage. Le déluge m'a trempé en quelques secondes.

J'avais du mal à m'orienter, à distinguer les reliefs, je patageais, parfois je m'enlisais, et rebroussais chemin. Malgré mon désarroi, je savais quoi faire.

J'ai enfin trouvé le pont de la Marne. Les eaux noires, épaisses, s'agitaient d'une furieuse menace. Le vent en tourmentait la surface, la striait de vagues et d'écumes. Certains reflets me faisaient craindre le pire sur la nature des bestioles aquatiques grouillant au sein des ténèbres.

Mais j'étais décidé. J'ai grimpé sur le muret.

Et je me suis laissé tomber de l'autre côté...

Emporté dans les profondeurs, j'ai vite sombré. Le liquide a rempli mes poumons, j'ai cessé de respirer. Une torpeur immense s'est abattue sur mon esprit.

Je suis mort. Je crois.

À 6h28 j'ai pourtant réapparu devant une Josiane Vascaretti endormie.

Je me sentais différent. Plus fort. Je pouvais plier les genoux, geste auparavant impossible. J'ai posé mes pieds sur la moquette. Ça tenait. Je me suis redressé. Mes jambes répondaient à mes sollicitations ! Même pas besoin de rééducation ! Ma mère s'est éveillée à cet instant, et me voyant debout devant elle, a poussé un cri bref et aigu.

Mon père et ma sœur ont déboulé. Tous m'ont observé avec crainte. La scission est consommée. Cette famille n'est plus la mienne.

J'en ai eu la confirmation devant mon reflet, dans la salle de bains.

J'ai entassé quelques effets au fond d'un sac de sport, pas grand-chose, et j'ai filé.

Je n'ai plus rien à faire dans ce foyer. Ni dans cette ville. Ni sur ce continent.

27 mars 2017

C'est le dernier chapitre de ce journal. Je vais ensuite verrouiller l'ouvrage et le laisser sur la table de ma chambre d'hôtel. Je ne veux pas le détruire, pourtant, j'ai conscience de son inutilité. Ces chapitres seraient perçus comme des affabulations ou des fictions, personne ne les prendrait au sérieux, je n'ai aucun doute à ce sujet. Mais c'est l'unique témoignage de mon incroyable aventure. La seule explication, pour quiconque s'y intéresserait, de ma disparition. L'abandonner me semble un bon compromis. Et si le service d'entretien de l'hôtel le jette aux ordures, tant pis ! J'ai caché la clé derrière une plinthe un peu décollée. Un curieux la trouvera peut-être, un jour...

La plage de Portez sera mon point de départ pour une nouvelle existence.

L'océan deviendra ma prochaine demeure.

Je l'ai compris en observant les branchies qui s'étendent sous mon cou. Quelque part au fond des eaux, mes semblables m'attendent. J'en suis certain.

Je vais les rejoindre.



La maison des damnés

Jeff Gautier

Un peu touche à tout, Jeff GAUTIER travaille dans l'audiovisuel et écrit sur son temps libre.

Plutôt réservé, l'écriture est pour lui un moyen de s'exprimer et coucher sur le papier les mille idées qui fourmillent dans sa tête. Jeff Gautier s'intéresse beaucoup à la science-fiction mais il imagine aussi toutes sortes d'histoires aux styles très variés (western, conte, fantastique...), et effectue souvent des recherches avant de poser ses premières lignes. Anparavant, il avait aussi rédigé des analyses et des critiques pour des sites sur la télévision.

La maison des damnés

de Jeff Gautier

Lorsque tout a commencé, je me trouvais dans une immense demeure dont j'inventoriais le contenu. Son propriétaire était l'un de mes clients et je me sentais redevable à son endroit.

L'homme n'avait plus donné signe de vie depuis de trop nombreux jours. J'avais assisté, sans réellement agir, à sa lente déchéance mentale, le laissant s'embourber dans des recherches sordides qui ne l'auraient mené nulle part et qui n'avaient eu pour résultat que d'attirer la méfiance de ses voisins à son encontre. Il faut dire que selon les témoignages, il lui arrivait de hurler au beau milieu de la nuit, comme s'il se trouvait soumis à quelque torture. Lorsque je constatai sa disparition, j'avertis immédiatement la police. Non pas que j'accordasse un quelconque crédit à ses délires croissants, mais je craignais que l'homme ne se fasse du mal en poursuivant sa quête onirique. Je me sentais coupable également, il faut bien le dire, de ne pas avoir porté assistance à une personne que je savais dans le besoin.

Quand j'avais contacté la police, j'avais également indiqué aux enquêteurs l'existence d'un petit village côtier, où mon client s'était rendu quelque temps auparavant et qui pourrait receler la cause de ses tracas. Toutefois, aucune piste sérieuse n'avait émergé et l'homme n'avait pas reparu.

Le plus étrange apparaissait dans cette vaste demeure familiale, dont j'avais à présent la charge d'assurer le déménagement

et la cession à l'État. Demeure où il vivait seul et où tout semblait étrangement à sa place, comme dans l'attente de son retour.

D'ailleurs, j'avais été étonné de la célérité avec laquelle l'État avait réquisitionné la bâtisse. Aucune famille ne pouvant réclamer le bien en son nom, il avait été décidé de la transformer en institut pour enfants aliénés. Quelle ironie que de soigner des fous dans la maison d'un fou...

Je m'étais immédiatement porté volontaire pour inventorier les possessions de mon client, comme une manière d'accéder à une forme de rédemption. Une attitude ridicule, je le reconnais après coup : rien ne saurait réparer ce qui n'avait été fait sur l'instant.

En y regardant de plus près, plus qu'une absence, l'observateur ressentait les signes d'un départ précipité. Mon client avait-il été enlevé ? C'était une possibilité même si, à ce moment-là, je n'y croyais pas vraiment. Je refusais surtout d'entrer dans sa logique et de croire en des puissances occultes qui auraient cherché à lui nuire pour l'empêcher de révéler *la vérité*.

Pendant que mes deux clercs se chargeaient du reste, j'avais choisi de m'occuper de son bureau, pièce que j'avais jugé emblématique de sa psychose. Il y passait le plus clair de ses nuits, préférant dormir le jour, à compulsuer des ouvrages historiques traitant de peuplades reculées et de cultes disparus. Le désordre qui y régnait concordait avec l'impression que m'avait laissée l'homme lors de notre dernière rencontre : celle d'un possédé qui ne vivait plus que pour ses recherches. On trouvait des livres et des manuscrits à peu près partout, empilés, entassés ou bien ouverts à même le sol, comme s'il les consultait tous en même temps, en quête de similitudes. Des feuilles traînaient sans logique apparente, toutes remplies d'une écriture frénétique. Des traces de nourriture ou des miettes éparses m'assurèrent que l'homme s'alimentait tout de même.

Au milieu de ce capharnaüm, un élément détonnait : il s'agissait d'une petite desserte parfaitement rangée. Sur celle-ci trônaient quelques livres disparates aux noms mystérieux qu'il me répugnait de toucher, notamment celui dont la couverture donnait l'impression d'être faite de peau non tannée. J'avais eu l'idée saugrenue de toucher la chose, qui s'était révélée flasque et légèrement poisseuse ; ce contact m'avait occasionné quelques haut-le-cœur instinctifs. Une curiosité morbide m'avait néanmoins poussé vers le

grand format à couverture de cuir et muni de deux serrures métalliques, œuvre d'un certain Friedrich von Junzt et intitulé *Die Unaussprechlichen Kulten*. Je ne maîtrisais pas du tout l'allemand, mais les quelques plans et schémas achevèrent de me convaincre que de telles lectures ne feraient que troubler mon sommeil.

En examinant ce qui se trouvait sur le bureau, je découvris une sorte de paquet qui se révéla être une boîte à chaussures, scellée grossièrement à l'aide de ficelles. En passant les doigts sous le rebord du couvercle, je découvris qu'il avait également été collé. Ceci me semblait être un luxe de précaution, à moins que le contenu ne soit d'une grande valeur pour son propriétaire. Par chance, il avait également collé sur le dessus de la boîte une feuille de papier indiquant le destinataire : un certain M. Guttin, professeur à l'École des Chartes. Était-il en train de préparer son envoi lorsqu'il avait disparu ? Ou bien l'avait-il laissé là à dessein, pour qu'on le trouve *au cas où* il disparaîtrait ? Ces deux questions ne cessèrent de trotter dans ma tête durant le reste de mon inspection.

Lorsque j'en eus assez de trier ces affaires, je me décidai à emporter la boîte à chaussures en vue de la remettre à son destinataire. Non seulement j'en ressentais le devoir vis-à-vis de mon client, mais je dois bien avouer qu'une entreprise égoïste m'animait : tenter d'en apprendre davantage sur son travail et ses croyances, car ma curiosité n'avait cessé de grandir depuis lors. Peut-être serait-il aussi possible de mettre au jour une piste quant à sa mystérieuse disparition. Mon client, journaliste de profession, s'était rendu sur la côte pour mener une enquête en rapport avec d'étranges disparitions. Sur place, si j'en croyais le rapport des autorités et les déclarations de son rédacteur en chef, il aurait interrogé des habitants sans succès ; pris d'un accès de rage ou mû par une motivation connue de lui seul, il avait incendié la maison d'une des victimes avant de prendre la fuite. Reclus chez lui depuis lors, il avait usé son temps à l'étude de cultes maléfiques, tous disparus – s'ils n'avaient jamais existé. Ceci était les faits, le reste n'était que conjectures et bavardages.

La journée n'étant pas encore terminée, je me rendis rue des Écoles. Le tout nouveau Palais de la Sorbonne, édifice de style haussmannien inauguré par feu monsieur le Président Carnot et achevé récemment, abritait plusieurs établissements de savoir, dont l'École des Chartes.

L'endroit ne disposant pas de réception, je dus me fier aux divers panneaux pour me repérer et trouver le bureau de l'homme que je cherchais. Je n'étais pas certain de le croiser ici, mais je ne craignais pas de faire chou blanc : je profitai de l'occasion pour découvrir ce lieu de connaissance, à vrai dire splendide. Je n'avais encore jamais eu l'occasion d'y mettre les pieds et cela constituait un aspect positif dans cette dramatique affaire. Je demandai mon chemin à des personnes étudiant ou travaillant ici, je ne saurais dire, et parvins à me retrouver dans le dédale de couloirs.

Le bureau de M. Guttin ne payait pas de mine et seule une petite plaque dorée, sobre et discrète, indiquait le nom de l'occupant. Je frappai, sans obtenir de réponse. Après avoir renouvelé l'opération, je dus m'avouer vaincu et revins sur mes pas, penaud. J'attendais beaucoup de cette entrevue, sans trop savoir pourquoi. Peut-être était-ce la possibilité de m'ouvrir de ces événements étranges à un homme de science, un cartésien qui saurait démêler les fils de la raison. À l'angle du couloir, la chance me tomba littéralement dessus sous les traits d'un homme assez grand et fin, le cheveu court et porteur d'une fine moustache. Alors que nous avions manqué nous percuter, celui-ci s'excusa avec force politesse. Je le dédouanai de sa responsabilité, arguant que j'étais moi-même perdu dans mes pensées. Cela sembla l'amuser et il me dit que ce genre de comportement était monnaie courante par ici. Il me demanda si je travaillais à la Sorbonne, bien qu'il se doutât de la réponse. Je lui expliquai alors mon désarroi de n'avoir pu rencontrer M. Guttin. À cette énonciation, il m'informa connaître l'homme et pouvoir me conduire à lui. C'est ainsi que je me retrouvai à trotter dans les couloirs pour suivre l'inférieure cadence de mon guide.

Nous trouvâmes celui que nous cherchions dans une salle regorgeant de manuscrits antiques étalés sur des tables. Deux personnes y travaillaient et je n'eus aucun mal à reconnaître ma cible en raison de la différence d'âge : M. Guttin se trouvait dans la cinquantaine, comme moi, tandis que l'autre ne devait pas encore avoir fêté son trentième anniversaire. Le Professeur était un homme de taille moyenne, voire un peu petit, mais aux larges épaules et au cou épais, apparence qui aurait plus convenu à un sportif de haut niveau qu'à un homme passant son existence dans les livres. Lorsqu'il se tourna dans notre direction, son

visage rond laissa paraître comme de l'agacement, comme si je débarquais à un moment inopportun. Cependant, lorsque mon guide m'introduisit et que je me présentai officiellement, ses traits s'adoucirent, lui donnant presque un air affable. Néanmoins, de son apparence se dégageait la personnalité d'un homme sérieux, voire intransigeant, et qui ne s'embarrassait pas de frivolités. J'allai donc à l'essentiel : un journaliste, représenté par mon étude notariale, menait une enquête au sujet d'un culte ancien, qu'il estimait toujours vivace. L'homme avait mystérieusement disparu, abandonnant toutes ses affaires derrière lui, et notamment un paquet destiné au Professeur Émile Guttin. Si mon interlocuteur parut intrigué par mon propos, il n'en laissa rien paraître et m'interrogea sur l'homme en question. Je lui fournis son nom, sa domiciliation et une vue générale de ses recherches. L'historien ne manifesta aucune réaction, comme trop occupé à faire défiler toutes les informations présentes dans son cerveau. Avec une moue sceptique, il finit par m'annoncer qu'il n'avait jamais rencontré ce monsieur, ou en tout cas pas suffisamment pour se rappeler de lui. Je fus désappointé : moi qui espérais des réponses, quelles qu'elles fussent, j'en étais pour mes frais.

Ma mine déconfite dut l'interpeller car il s'empessa d'ajouter qu'il acceptait la livraison du colis, le contenu pouvant se révéler intéressant. Je lui tendis la boîte à chaussures tandis qu'il demandait à son assistant d'aller chercher l'un de ses confrères. M. Guttin m'avertit tout de même que la découverte de cultes anciens se révélait assez rare de nos jours et que, malheureusement, la plupart relevaient de la supercherie. Il m'assura tout de même de regarder les documents avec soin et en compagnie d'un collègue plus spécialisé que lui dans le domaine ; je serais tenu au courant quoi qu'il arrive. Comprenant que notre entrevue touchait à sa fin, je lui tendis ma carte professionnelle avant de le remercier pour son temps et de quitter la pièce non sans lui avoir serré la main, gage, je l'espérais, d'accord entre nous.

Tout en sortant du Palais, je ne pus m'empêcher d'imaginer que l'on m'avait pris pour un excentrique, ou pire, pour un être crédule. Son avertissement poli n'en était pas moins un : il fallait que je m'attende à être déçu. J'escomptais tout de même qu'il jetterait un œil au contenu de la boîte.

Le lendemain, je retournai à ma besogne consistant à trier le fatras accumulé par mon client. Ce fouillis associé à la relative grandeur de la pièce pour un simple bureau me dérangeait sans que je sache pourquoi. Peut-être imaginais-je l'homme replié sur lui-même, consultant ses livres à la flamme de la bougie, perdu au milieu de cet espace plongé dans le noir et d'où, croyait-il, pouvaient surgir d'effrayantes créatures.

D'ailleurs, je m'aperçois que j'ai oublié de mentionner qu'une odeur tenace imprégnait les lieux malgré les aérations successives auxquelles j'avais procédé. Difficile à identifier, elle avait manqué me lever le cœur lors de ma première visite. Embau-mant l'air, elle gênait la respiration, provoquant un sentiment d'oppression mais également de viscosité, comme si l'air de la pièce était devenu gluant, poisseux même. Tout ceci peut sembler extravagant, mais je ne saurais mieux décrire mon ressenti.

Je fus tiré de ma concentration par une série de pas dans le couloir qui débouchait dans le bureau. L'un de mes clercs arrivait en compagnie d'une jeune femme, qu'il présenta comme la future responsable des lieux. Je l'accueillis avec force respect tandis que le clerc repartait.

Immédiatement, – et sans que je puisse dire quoi – quelque chose me déplut chez elle. Plutôt jolie, elle présentait de manière stricte. Vêtue d'une longue robe crème, rehaussée d'un boléro boutonné jusque sous le menton, elle se tenait parfaitement droite, presque raide. Ses cheveux noirs étaient noués en un chignon impeccable, créant une petite raie au milieu du crâne. Des sourcils et des yeux sombres faisaient ressortir le teint pâle de son visage, à la peau exempte de toute imperfection. Elle aurait presque pu ressembler à une poupée si ce n'était ce regard profond, quasi abyssal, qui me mit immédiatement mal à l'aise. Il y avait en elle plus que ce qu'elle consentait à montrer et je n'avais pas de mal à imaginer l'attraction qu'elle pouvait exercer sur la gent masculine célibataire, ou même frivole.

Elle annonça s'appeler Adele Suydam, mais préféra qu'on la nomme mademoiselle Adèle. Un nom qu'elle avait francisé car je la savais née aux États-Unis grâce aux actes notariaux ; néanmoins, son accent me faisait penser à des origines plus germaniques ou même flamandes. Elle dirigerait l'institut qui allait

s'établir dans l'immense demeure, sitôt que nous l'aurions vidée de son contenu.

Tout en bavardant, elle se déplaçait dans la pièce alors que je restai planté au beau milieu, ne sachant que faire et me contentant de répondre à ses questions sur la bâtisse et le quartier. De sa voix douce mais claire, elle me demanda si le propriétaire était décédé. Je dus lui avouer mon ignorance à ce sujet, précisant qu'il avait juste disparu et que j'ignorais où il pouvait se trouver ; sans signe de vie de sa part, la mairie avait demandé et obtenu de récupérer le terrain, l'homme n'ayant aucune famille proche ou lointaine. Je ne pus m'empêcher d'ajouter mon étonnement face au zèle dont avait fait preuve l'administration. La jeune femme se contenta de hocher la tête avec un détachement qui me gêna. Pourtant, alors qu'elle circulait entre les piles de livres et autres documents, elle s'enquit des recherches qui étaient menées dans cette pièce. Je lui dressai un rapide tableau de ce sur quoi le propriétaire enquêtait et la vis, alors que je poursuivais mes explications, s'accroupir devant la petite desserte. Mon sang ne fit qu'un tour car je savais très précisément ce qu'elle contenait : les ouvrages répugnants en rapport avec des cultes ancestraux à la gloire de créatures fantasmagoriques, cultes abscons où l'on pratiquait volontiers les sacrifices humains. Je le savais non pour les avoir lus, mais pour avoir parcouru les notes présentes sur le bureau, ce qui m'avait bien suffi. Mon sang se glaça lorsque les doigts de M^{lle} Adèle se posèrent sur les tranches et glissèrent dessus telle une caresse. Je restai alors muet, incapable de faire quoi que ce soit, comme hypnotisé par la scène.

La voix de la jeune femme me sortit de ma transe de manière brutale, comme si le train où je me trouvais avait freiné d'un coup sec, envoyant tous ses passagers vers l'avant. J'eus l'impression de réintégrer une enveloppe charnelle quelconque après avoir quitté la mienne, ne sachant guère comment ce corps fonctionnait. J'avais froid, et il me fallut un instant pour recouvrer toutes mes sensations et l'usage de la parole. Mon interlocutrice me regardait avec intérêt, sans que je sache si elle m'étudiait ou s'inquiétait de mon mutisme. Peut-être étais-je devenu blanc comme un linge, ce qui ne m'aurait guère étonné. Mal à l'aise, je parvins tout de même à retrouver un peu de contenance et à reprendre le fil de la conversation. J'évacuai les recherches honnies de l'ancien propriétaire

pour me concentrer sur la maison, qui disposait notamment d'une grande salle au premier étage, pièce pouvant aisément servir de dortoir. M^{lle} Adèle acquiesça et, avec un sourire tout à la fois charmeur et torve – mais peut-être me faisais-je des idées – me demanda s'il serait possible de faire le tour de la propriété. Cela ne m'enchantait guère car j'avais d'autres choses à faire que de servir de guide. Néanmoins, je préférais ne pas la laisser seule et accédai à sa demande.

Rien de notable ne se présenta durant l'inspection des lieux. J'essayai autant que faire se peut de hâter les choses pour me débarrasser de l'encombrante visiteuse. L'aura malsaine que j'avais ressentie auparavant n'avait plus cours ; nous nous trouvions dans un cadre professionnel, à ceci près que je jouais les agents immobiliers. De son côté, elle observa la disposition des pièces avec grand intérêt, échafaudant des plans pour les meubler. Elle demanda à voir le grenier, accessible via un escalier et une porte, et qui couvrait *a priori* toute la surface de la demeure. Las de tout ce cérémonial, je prétextai ne pas avoir la clef sur moi ; mon invitée se montra fort désappointée mais ne trouva rien à y redire. Je la raccompagnai à l'entrée, usai des politesses de rigueur et la laissai repartir de sa démarche raide mais non dénuée de charme, il fallait en convenir.

Le dernier jour d'inventaire arriva plus vite que je ne l'aurais cru. Les déménageurs arrivaient lundi et je ne souhaitais pas que mes clerks aient à travailler le dimanche ; nous avions dès lors convenu de tout finir le jour même, quitte à rester un peu plus tard.

Sur le chemin, je fis un crochet par l'étude afin de vérifier que l'entreprise de déménagement était bien réservée pour le lundi matin, sept heures. Il était prévu que l'ensemble des possessions de mon ancien client aillent au garde-meuble en attendant d'être vendues aux enchères.

Je croisai la secrétaire qui m'informa qu'un homme était passé la veille au soir, dans l'espoir de me rencontrer. Il avait néanmoins laissé une note : M. Guttin avait pris connaissance des documents et désirait voir la maison. Pris d'une soudaine hardiesse, je filai dans le bureau que nous partagions, mon associé et moi-même. Celui-ci était en congé depuis maintenant

deux semaines, repos qu'il s'était octroyé après une année bien remplie. Sa présence me manquait, surtout dans ces instants difficiles. J'usai du téléphone pour joindre la faculté. Une standardiste m'accueillit avec une accroche toute faite, puis me demanda de patienter pendant que quelqu'un partait chercher le professeur. Je fus mis en attente pour une durée qui me sembla sans fin, avant que la voix de mon interlocuteur ne me tire de mes pensées. Je passai rapidement sur les formules d'usage avant de l'inviter à me rejoindre à la demeure, où je serais présent toute la journée. Le ^Pr Guttin me remercia de l'attention et m'informa qu'il viendrait en début d'après-midi, ayant un cours à donner à onze heures. Je le saluai et partis, guilleret, sur mon lieu d'inventaire.

Cet enthousiasme joua en ma défaveur car la matinée me parut dès lors interminable. Je ne saurais dire exactement ce que j'attendais alors du professeur. Des réponses, des explications face à un mystère qui me tourmentait. Comme si un érudit de son rang pouvait résoudre l'énigme de cette maison où je me sentais de plus en plus mal, sans savoir si je percevais réellement quelque chose ou si mon esprit me jouait des tours. C'est donc tout juste si je ne courus pas lorsque j'entendis le heurtoir de la porte d'entrée.

Tout en m'efforçant de cacher mon excitation, j'emmenai mon invité à l'étage pour lui montrer le bureau. En chemin, il m'informa qu'il désirait voir si des documents pouvaient lui être utiles et, avec mon consentement, les emporter pour étude. Il ajouta alors, avec un air grave, que les éléments déjà en sa possession l'avaient intrigué, chose que je pris comme un euphémisme. Parvenus dans la pièce en question, je le laissai en faire le tour. Le ^Pr Guttin observa l'environnement sans un mot. Lorsqu'il s'arrêta près du secrétaire, je ne pus résister plus longtemps et lui demandai ce que contenait la fameuse boîte à chaussures. J'avais peur de paraître outrecuidant alors que ceci ne me regardait pas. Pourtant, mon interlocuteur me répondit sans détour, comme s'il avait besoin de partager l'information avec moi, bien que son ton détaché laissât penser le contraire. Divers éléments manuscrits reposaient en vrac dans le fond, tous du même type : il s'agissait de journaux personnels, griffonnés à la hâte par des hommes qui, à un moment de leur existence, avaient ressenti le besoin de laisser

derrière eux un témoignage de leur mésaventure. Chose surprenante, des liens existaient entre ces documents qui tous mettaient en exergue un culte ancien et honni, présumé disparu mais qui semblait toujours sévir. Culte dont lui-même n'avait jamais entendu parler en tant que tel, mais dont certains éléments lui rappelaient d'autres choses et qui laissaient à penser que cette croyance ancienne en avait inspiré d'autres plus récentes.

À l'origine se trouvait une maison, située sur la côte ouest, et léguée par un oncle à son neveu. Là-bas, un jeune homme avait peu à peu sombré dans une forme de démente qui l'avait conduit à croire que son corps se métamorphosait en une sorte d'hybride humain-batracien. Après sa disparition, des amis s'étaient rendus sur place, mais avaient péri en mer en tentant de rejoindre une île toute proche. Un journaliste – celui dont je gérais la présente succession – mit plus tard la main sur un carnet ayant prétendument appartenu à l'un d'eux et se rendit à son tour sur la côte ; là, il incendia la demeure léguée par l'oncle avant de revenir dans la capitale, de sombrer dans la paranoïa et de disparaître à son tour.

Intrigué par ce résumé succinct, j'interrogeai le P^r Guttin sur l'authenticité desdits documents et, bien qu'un canular soit toujours possible, il n'y croyait pas. D'abord, les écrits s'avéraient récents et s'étaient transmis de personne en personne par le fruit du hasard. Ensuite, lesdits écrits avaient été rédigés par des personnes différentes qui, de surcroît, avaient toutes disparu. Enfin, l'effroi qui se dégageait des textes semblait palpable, ce qui relevait soit d'écrivains de grand talent, soit d'une réelle terreur. En résumé, s'il s'agissait là d'une supercherie, celle-ci était de haute volée – et à ses yeux bien trop complexe à mettre en œuvre. Il conclut en affirmant que les hypothèses les plus simples étaient souvent les plus vraisemblables.

Je ne sus qu'ajouter et un silence pesant s'établit. M. Guttin en profita pour examiner le bureau avant de s'intéresser à la desserte, celle-là même qui contenait les abominables ouvrages. Il s'accroupit et les feuilleta un à un, la mine concentrée. Lorsqu'il se redressa, des milliers de choses semblaient trotter dans sa tête et j'imaginai sans mal l'homme en train de balayer l'ensemble de ses connaissances à la recherche de quelque chose de semblable, quelque chose qu'il aurait pu croiser lors de ses années de travail. De but en blanc, il me demanda si je verrais un inconvénient à ce

qu'il emporte ces ouvrages-ci : les titres qui s'alignaient sur le petit meuble trouvaient échos dans les manuscrits que je lui avais apportés. Il aurait certes pu se les procurer, quoique difficilement, mais vu que l'ancien habitant des lieux l'avait déjà fait, ce serait du temps de gagner. J'acceptai sans réfléchir. J'avais confiance en cet homme et j'étais prêt à lui apporter toute l'aide dont je serais capable. De plus, et j'y repensai après coup, j'éprouvais une certaine satisfaction à l'idée que M^{lle} Adèle ne pourrait mettre la main dessus.

J'appelai l'un des clercs et lui demandai de rassembler les livres de manière à ce qu'ils soient transportables, quitte à ce qu'il accompagne le professeur lors de son retour à la faculté.

Dans l'intervalle, nous entreprîmes un tour du propriétaire. La bâtisse s'établissait sur quatre niveaux : un sous-sol équipé de soupiraux, un étage de vie dont la grande salle, ainsi que des combles. L'architecture, comme je l'avais appris par le cadastre, reposait sur un style georgien rappelant des demeures britanniques ou américaines, avec cette pierre rouge, ce petit escalier extérieur ou les fenêtres à guillotine, qui tranchait avec le reste du quartier. Je n'avais pas poussé plus loin les investigations, mais tout en parcourant les pièces, je me posais des questions sur la construction de cette demeure, qui remontait à plus d'un siècle.

Au bout d'un temps, M. Guttin me demanda si j'avais remarqué un élément particulier au sein de cette maison. Je dus lui avouer que, pris par l'inventaire, j'avais rapidement exploré les lieux sans m'y intéresser plus que cela. Pour être honnête, la demeure me mettait mal à l'aise. D'un signe de tête, il sembla acquiescer et s'approcha d'un chambranle entre deux pièces. Il m'indiqua alors que tous les linteaux présents dans la demeure comportaient un symbole circulaire, à première vue légèrement différent sur chacun. J'en fus éberlué. Ni moi ni mes assistants n'avions rien remarqué alors que nous passions nos journées ici. Bien qu'abîmés par le temps, les symboles étaient ouvragés, signe qu'ils avaient été gravés à dessein par une personne compétente. Dans quel but ? Nous n'avions pas la réponse, même si un lien avec cette histoire de culte fantasmagorique paraissait plausible. Mais ce n'était pas tout : sur certains montants, l'historien avait noté la présence de motifs, plus rudimentaires et plus récents,

comme gravés à la main à l'aide d'une lame. Ces derniers étaient vraisemblablement l'œuvre de mon client, mais à quoi pouvaient-ils bien servir ? Je frissonnai : l'homme était-il allé au bout de sa folie, orchestrant quelque rite occulte ? Mais quel pouvait être le rôle des portes ? J'interrogeai le Pr Guttin, qui donna l'impression de réfléchir à ma question, même si je savais qu'il se l'était déjà posée lui-même. L'historien ne souhaitait pas trop s'avancer, par manque d'éléments. Cependant, et ceci se retrouvait dans toutes les cultures, une porte ne permettait pas seulement le passage entre deux pièces. Ne parlait-on pas des portes du paradis, ou de l'enfer ? Des expressions certes, mais qui transcrivaient l'image que s'en faisaient les hommes. Ce qui l'intriguait ici étaient les symboles : à première vue, ceux des linteaux, qui pouvaient dater de la construction de la demeure, étaient tous uniques ; ceux gravés à la main, par contre, s'avéraient similaires d'un chambranle à l'autre. Examinant de plus près l'ouvrage, je l'invitai à me faire part de ses conclusions, même s'il ne s'agissait que de conjectures. Là encore, il marqua une pause, comme s'il méditait l'idée de me faire partager ses théories. Si l'on prenait le parti de croire à ce genre de choses, ce qu'il ne cautionnait pas en tant que scientifique mais qu'il comprenait en tant qu'historien, les symboles circulaires indiquaient un lieu, une destination, tandis que les signes gravés devaient correspondre à une sorte de formule magique, permettant d'activer le *passage*. Il avait, de manière consciente ou non, appuyé le dernier mot, ce qui n'était pas anodin. L'historien se révélait passionné par le sujet. Et j'étais en un sens soulagé d'avoir rencontré un érudit dans son genre, qui semblait capable d'éclairer les tragiques événements qui avaient eu lieu ici.

Alors que je fixais le symbole sculpté dans le linteau – un disque rempli de courbes pareilles à des vers ou des tentacules – une idée germa dans mon esprit. Sans attendre, je proposai au Pr Guttin de me suivre et nous nous dirigeâmes dans le large couloir comportant l'escalier principal. Au bout de celui-ci, comme creusé dans le mur, se trouvait un petit escalier, assez raide et suffisamment étroit pour ne laisser passer qu'une personne à la fois. Je m'y engageai et gravis les degrés jusqu'à une porte close. Je venais de repenser à la visite des lieux que j'avais réalisée pour M^{lle} Adèle. La dame avait insisté pour voir les combles. J'avais trouvé cela étrange et expliqué que je ne possédai pas

la clef sur moi. Un baratin venu avec un naturel qui m'étonnait encore : cette porte n'était pas verrouillée.

Nous pénétrâmes dans le grenier. La disposition de l'escalier nous faisait déboucher face à un mur, de telle sorte qu'il fallait nous tourner pour embrasser les lieux du regard. Alors se révélaient les combles, immenses et vides, suffisamment hauts pour pouvoir se tenir debout sur la majeure partie. Ils se trouvaient plongés dans une pénombre à peine rehaussée par la lumière en provenance de l'énorme œil-de-bœuf situé sur la façade nord. Parfaitement circulaire et occupant la majeure partie du pignon, le vitrail était ouvragé et légèrement coloré. Les figures étranges et de prime abord sans réalisme s'avéraient après examen être des monstruosité dépassant le sens commun et vraisemblablement surgies d'un esprit malade. Des formes sombres affublées d'ailes proto-chiroptériques ou de tentacules poisseux, et dont il m'était impossible de deviner l'avant de l'arrière. Toutes paraissaient graviter autour d'une masse informe et bubonique qui semblait regarder le visiteur impudent. Les couleurs ternes et les contours noirs appuyés de ces images fantasmagoriques me mettaient mal à l'aise, comme si un sens caché existait au sein de l'œuvre, un sens que mon âme seule percevait. En fixant avec attention cette immense ouverture, capable d'englober un homme, et étrangement placée du côté ne recevant jamais de lumière directe, l'observateur que j'étais avait même l'impression de voir les formes bouger, presque danser sous ses yeux. L'ouvrage, aussi abscons qu'il soit, n'en constituait pas moins un chef-d'œuvre d'abomination. Pour M. Guttin, il ne faisait plus aucun doute que toute l'architecture avait été pensée dans un but bien précis, qu'il lui était impossible de comprendre pour le moment.

Je lui appris que la maison une fois vidée, allait accueillir un établissement pour jeunes aliénés. Voyant mon tracassé, l'homme me rassura : tout ceci n'était néfaste qu'à partir du moment où l'on y croyait. Ces enfants auraient leurs propres démons à affronter et il n'imaginait pas le personnel médical s'occuper de telles balivernes, encore moins leur donner du crédit. Les lieux présentaient un intérêt certain pour quelqu'un comme lui et peut-être reviendrait-il le visiter prochainement. Pour l'instant, il voulait récupérer les ouvrages et s'atteler à leur examen.

La nuit suivante fut agitée. Toutes ces élucubrations magiques m'avaient pollué l'esprit et je dus faire face à de nombreux cauchemars. Je n'en avais que des souvenirs confus mais il m'avait semblé voler au-dessus de territoires antédiluviens où s'ébattaient des créatures que je discernais à peine. La position qui était la mienne me conférait un très léger sentiment de sécurité, loin de ces choses dont je ne percevais que les cris abjects. Ainsi, je me réveillai passablement épuisé. Je ne touchai presque pas au petit-déjeuner préparé par mon épouse, me contentant de siroter mon café : sans trop savoir pourquoi, je traînais une vague nau-sée accompagnée d'un fond de mal de tête. Je mis tout ceci sur le compte du manque de sommeil.

La matinée s'écoula dans le calme. Nous partîmes tous deux au marché faire quelques emplettes. Des connaissances nous arrê-tèrent pour discuter de tout et surtout de rien ; je laissai ma femme tenir l'essentiel de la conversation.

Sur le chemin du retour, j'aperçus de loin un homme qui sem-blait stationner devant notre maison. Plutôt petit, vêtu de manière soignée mais classique, son attitude et sa façon de regarder les lieux m'indiquèrent qu'il devait appartenir à la police. Ce qui m'inquiéta. Arrivés à sa hauteur, l'homme nous salua en portant la main à son chapeau et se présenta comme l'inspecteur Henri Thérennes, des Brigades régionales de police mobile. Il souhai-tait m'entretenir de la disparition de mon client. Je l'invitai à me suivre à l'intérieur où nous serions plus à notre aise.

Après nous être dévêtus, ma femme s'éclipsa en direction de la cuisine. Elle avait toujours pris soin de ne pas se mêler de mes affaires professionnelles, sans que je sache vraiment si elle agis-sait par respect envers ma fonction ou si elle ne souhaitait pas être mêlée à ces histoires. Depuis le hall d'entrée, je proposai à mon invité de me suivre dans le salon attenant. Lui-même avait conservé sa veste et son court manteau, arguant qu'il ne me dérangerait pas longtemps. Il s'excusa en premier lieu de m'im-portuner un dimanche mais les Brigades fonctionnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, et il tenait à me faire part de l'évolution de l'enquête. Ainsi, crus-je compren-dre qu'il ne s'excusait pas vraiment.

Ces Brigades mobiles constituaient une force de police d'un genre nouveau, et dont une partie de la population se méfiait, y

voyant un moyen de surveillance et d'oppression. Bien qu'ayant reçu l'aval du président Fallières, cette police était l'œuvre et d'aucuns disaient le « bras armé » du Ministre de l'Intérieur Clémenceau, un homme au caractère inflexible et parfois brutal. Pourtant, force était de constater que ces policiers d'élite, postés dans toutes les grandes villes du pays et bénéficiant des dernières technologies en matière d'enquête, obtenaient des résultats probants. La bande à Pollet ou le gang des chauffeurs n'avaient pas fait long feu. La présence de cet inspecteur m'inquiétait tout autant qu'elle me rassurait : je savais que les investigations avaient été menées avec le plus grand soin, mais je ne comprenais pas qu'il se soit chargé d'une simple disparition, les Brigades étant surtout dévolues à la lutte contre le crime organisé.

Debout à l'entrée du salon tandis que je remuais la braise dans l'âtre, il répondit d'emblée à ma question non formulée : son groupe avait été assigné à la disparition de mon client, pour une raison dont il ne pouvait me faire part. Bien que je ne sois pas beaucoup plus avancé, mon inquiétude augmenta. Il s'était lui-même rendu sur place en compagnie d'un collègue de la Brigade de Nantes, dans le petit village côtier dont j'avais parlé dans ma déposition. Bien que les lieux et la population se soient avérés en effet peu accueillants, ils n'avaient rien trouvé qui puisse constituer un début de piste. La maison mentionnée par mes soins avait bien été détruite dans un incendie. D'après les autochtones, il s'agissait d'un acte criminel perpétré par un homme qui n'était pas du coin. L'affaire n'avait pas été poussée plus loin par les policiers locaux car la demeure n'était plus habitée depuis un moment.

Tout en l'écoutant, je ne pouvais m'empêcher d'analyser le ton de sa voix, claire et ferme. Dans mon métier, nous avons l'habitude d'écouter des gens parler et de deviner s'ils cachent des choses, les affaires de familles et de successions générant plus de problèmes qu'autre chose. Et j'étais à peu près sûr que l'inspecteur Thérennes ne me disait pas tout. Je décidai alors de le pousser un peu plus, pour voir si je pourrais obtenir des informations complémentaires. Il me livra alors un élément qui avait attiré son attention : mon client faisait mention d'une île où il s'était prétendument rendu pour assister à une cérémonie occulte ; or, cette île n'existait pas. Pour la police, la majeure partie du récit tenait au

mieux du canular ; cependant, lui-même ne niait pas la gravité de certains faits et penchait pour les divagations d'un homme seul qui avait depuis longtemps déjà perdu la raison.

Je demurai dans l'expectative, ne sachant quoi penser de tout cela, car il m'était impossible de me départir de l'idée qu'un fond de vérité existait. L'ensemble avait certainement été très enjolivé, comme souvent dans les récits de ce type, mais pour autant la base pouvait s'avérer réelle. En tout cas, c'était ainsi que je le ressentais. Mon trouble dut interpeller M. Thérénnes : la légère inclinaison latérale de son visage m'indiqua qu'il avait tout noté dans les moindres détails. Mon attitude l'intriguait-il ? Escomptait-il cette réaction de ma part en venant ici ? Je n'aurais su dire.

Tandis que je me reprenais, je demandai s'il possédait d'autres éléments. Il secoua la tête en signe de dénégation, m'assurant néanmoins que l'enquête n'en était pas close pour autant. J'allais lui demander des précisions à ce sujet, mais le policier remit son chapeau en place, signe que l'entretien était terminé. La suite de l'échange ne fut que formules de politesses classiques et je le reconduisis vers la sortie.

Un peu plus tard dans la soirée, je décidai de consulter un atlas de France que j'avais en ma possession. Je parvins à trouver une carte de cette maudite région, celle-là même à l'origine de tous mes tracasseries actuelles, et scrutai la côte : le village était trop petit pour y être mentionné mais je devinai sa localisation approximative. Il n'existait en effet aucune île à proximité. La plus proche se trouvait bien trop loin et n'aurait jamais été visible des côtes, même avec des conditions météorologiques favorables. Ma crédulité, à moi l'homme de loi, me faisait en cet instant presque honte ; je courais après des chimères, tel un adolescent avide de sensations. À présent, je devais plutôt me résoudre à accepter la folie de mon client. Folie dans laquelle il avait bien failli m'embarquer.

Les jours passèrent et j'oubliai peu à peu cette histoire.

J'avais finalisé cette « succession » assez rapidement pour, je n'ai pas peur de le dire, m'en débarrasser. Je souhaitais laisser tout cela derrière moi le plus promptement possible.

Et c'est de façon tout à fait fortuite que je repassai devant la demeure.

Je devais me rendre chez un client qui souhaitait acquérir un terrain et requérait mon expertise à ce sujet. Du peu qu'il m'avait raconté au téléphone, l'affaire s'annonçait corsée car le lot en question appartenait à plusieurs membres d'une même famille qui ne s'entendaient pas. Afin de me détendre au préalable, je profitai du temps splendide pour m'y rendre à pied, m'autorisant à prendre le chemin des écoliers.

Je ne saurais dire, même avec le recul, si le détour précisément par cette rue était le fruit du hasard. Mon itinéraire m'amena-t-il à emprunter cette rue ou bien au fond de moi-même avais-je envie de revoir l'endroit ? À moins que cela ne soit l'œuvre d'une force mystérieuse dont j'avais tout autant de mal à percevoir la réalité qu'à m'en laver l'esprit ?

Bien que perdu dans mes pensées, je reconnus bien vite la rue en question. Et plus je m'approchais de l'immense demeure, plus un sentiment d'angoisse m'étreignait. Proche de la suffocation, je ne pouvais m'empêcher de poursuivre ma route alors que j'aurais tout aussi bien pu crocheter par une rue attenante et m'éviter ce calvaire. Néanmoins, je crois qu'à ce moment précis, je ressentais le besoin de revenir sur les lieux et de constater que tout respirait la normalité. J'avais besoin de mettre toute cette aventure derrière moi et de me prouver que j'avais été abusé par le récit d'un pauvre homme au bord de la folie.

Je m'approchai donc de la grille noire qui fermait l'accès à la façade. Sur la droite se trouvait une minuscule ruelle bordée de hauts murs, qui empêchaient de voir dans le jardin des voisins. Posté à l'angle tel un malfaiteur, je disposai d'une vue restreinte sur la cour arrière. Des enfants couraient en tous sens, observaient des choses au sol ou restaient assis. Je demurai là à observer un trop long moment, si bien que ma présence attira l'attention d'un des gamins. Celui-ci se planta debout, tout raide, le regard fixe. Il devait bien se trouver à une bonne quinzaine de mètres, et pourtant son regard me déplut. Ce n'était assurément pas celui d'un enfant de son âge, mais guère non plus celui d'un adulte en possession de toutes ses facultés mentales. J'avais beau savoir que l'endroit abritait des enfants aliénés, quelque chose de profondément malsain s'échappait de ces yeux noirs. Alors qu'il ne disait rien et se contentait de me fixer de son visage dénué de toute expression, il donnait l'impression d'attendre quelque chose de ma part.

Lorsqu'une voix féminine retentit, le garçon pivota instantanément et partit en courant rejoindre ses camarades. Libéré, je peinaï à retrouver mon souffle, que j'avais retenu sans m'en rendre compte. Quelque chose d'anormal sévissait ici, en pleine ville, aux yeux de tous. Mais seules les personnes instruites à ce sujet pouvaient percevoir le mal qui régnait dans cette demeure. Le récit du fou, sa disparition mystérieuse, les ouvrages répugnants, les marques sur les portes... Que les réponses soient métaphysiques ou parfaitement terre-à-terre, quelque chose d'épouvantable imprégnait ces murs.

Et l'apparition de M^{lle} Adèle ne fit que renforcer cette impression. Cette femme aux atours parfaits cachait quelque chose. Lorsque les enfants, tout de blanc vêtus, accoururent autour d'elle, souriants et plein de vie, un rejet inexplicable s'empara de moi. De les voir là, tels des chevreaux entourant leur mère, me provoqua une montée d'angoisse. Un tel spectacle, mettant en scène une femme et des enfants, n'aurait jamais dû susciter une telle réaction chez un être humain normalement constitué. Étais-je en train, à mon tour, de perdre le sens des réalités ? D'imaginer des choses ignominieuses qui n'existaient pas ? Étourdi, je rebroussai chemin.

Je n'oubliai rien de cela les jours suivants mais revins à des pensées plus rationnelles. S'il se tramait réellement quelque chose, je devais non me fier à de simples impressions mais plutôt recueillir des preuves tangibles : insalubrité, maltraitance, propos subversifs... J'estimais tout cela possible à la condition que je puisse pénétrer les lieux ; ainsi en aurai-je le cœur net, quelles que soient les conclusions qui en découleraient.

Je décidai donc un soir de me rendre sur place, sans plan précis, juste à des fins d'observation. Comme j'éprouvais de plus en plus de mal à trouver le sommeil, autant mettre à profit ce temps de veille pour quelque chose d'utile. Durant toute la journée, j'avais échafaudé un plan, tel un cambrioleur à l'orée de son forfait. M'accoutrant de vieux habits que je conservais jusqu'alors sans savoir pourquoi, je ressemblais à ce que j'estimais être un ouvrier lambda. J'attendis que la nuit soit tombée pour sortir ; au préalable, mon épouse avait été informée de la nécessité de rencontrer un client dans un quartier peu recommandable. Comme

je m'y attendais, elle s'était inquiétée des risques d'agression mais je la rassurai tant bien que mal, arguant que j'attirerais moins l'attention ainsi ; il faut dire que je n'avais pas trouvé mieux pour justifier mon escapade nocturne. Je l'assurai de rentrer le plus rapidement possible, enfilai une casquette irlandaise remontant à mes jeunes années et sortis.

La douceur de l'air me permit de laisser mon veston ouvert. Mains dans les poches, j'avais l'impression d'être incognito ; mais l'étais-je vraiment ? Je ne m'attardai pas sur cette question, préférant me repasser en tête le plan des lieux et la manière dont j'allais organiser mon observation. Si tant était que je pusse observer quoi que ce soit.

Parvenu à la demeure, j'empruntai furtivement la ruelle attenante, celle bordée de murs. Mes pas résonnaient sur le pavé et donnaient l'impression de signaler ma présence à tout le quartier. Quartier bien plus calme et cossu que je ne l'avais laissé entendre à ma femme. Je ne croisai personne, mais soupçonnai que des gens m'observaient aux fenêtres. La casquette dissimulait habilement mon visage de sorte qu'on ne pût me reconnaître ; j'imaginai déjà la rumeur du notaire-malfrat, homme de loi le jour, mécréant la nuit. Celle d'un pervers qui observait nuitamment de jeunes handicapés.

Chassant tant bien que mal ces idées saugrenues, je me postai à l'angle de la maison voisine et scrutai la façade arrière de la bâtisse maudite.

De la lumière s'échappait du premier étage. Il s'agissait de la fameuse salle de bal que M^{lle} Adèle souhaitait reconvertir en dortoir. D'ailleurs, il me semblait distinguer des lits superposés. La lumière rouge des lanternes projetait des ombres mouvantes un peu partout. Par instants, je voyais de petites têtes passer devant les fenêtres, mais toujours dans le même sens. Il me fallut un temps pour comprendre que les enfants devaient effectuer une farandole, une ronde ou quelque chose d'approchant. Plus le temps passait et plus les gamins semblaient se déhancher, se désarticuler, comme pris de frénésie. Ils agitaient les bras, secouaient la tête, tout en poursuivant leur danse en cercle. Une lointaine mélodie me parvint, mêlant percussions et flûte sur un rythme lancinant et répétitif. Une fois encore, cela n'avait rien de naturel. Je n'assistais pas à d'innocents jeux d'enfants, mais à

quelque rite issu d'un âge ou d'une contrée où la civilisation n'avait pas cours. Je n'avais aucune idée du but recherché par les adultes qui géraient cet institut, mais il était certain que rien de tout cela n'était normal et que leurs actions étaient réprouvées par la morale, si ce n'était par la loi. Je ne pouvais pas rester simple spectateur de tels agissements, il me fallait avertir qui de droit.

Mes yeux allaient d'une fenêtre à l'autre pour tenter de saisir le maximum d'éléments. Sur la plus à droite, un pan de rideau occultait une partie de la vitre. Et juste à côté, plongée dans la pénombre, à peine visible, se trouvait une silhouette tournée vers moi.

Une ombre assurément féminine, qui se découpait à contre-jour. Depuis mon poste d'observation, il m'était impossible de savoir si la personne se tenait de dos ou de face. Seuls les frissons qui parcouraient mon corps fournissaient un élément de réponse. On m'observait, depuis un temps dont je n'avais pas idée. Au comble de ma peur, je me rendis compte que j'avais quitté mon abri et que le mur d'angle ne cachait plus ma silhouette. J'avais beau être dans un coin sombre, éloigné de tout éclairage public, j'étais convaincu que cette personne, dont l'identité s'avérait évidente, me distinguait parfaitement. Pourtant, elle ne bougeait pas. Éprouvait-elle une satisfaction morbide à me voir là, apeuré, réalisant que toutes mes suspicions étaient fondées ? Je l'imaginais sourire de manière sardonique, satisfaite.

Bien que tétanisé, je parvins à effectuer un pas en arrière pour regagner le couvert. Je m'éloignai à reculons, très lentement. Et lorsqu'il ne me fut plus possible de distinguer les abominables fenêtres de cet épouvantable endroit, je m'élançai dans la rue. Comme actionné par un signal d'alerte, mon corps prit l'initiative sur mon cerveau et se mit à courir. Je ne pratiquais pas de sport et vivais une existence posée ; pourtant, en cet instant, j'aurais sans doute pu me mesurer à de véritables athlètes. Le paysage défilait à une vitesse incroyable et que je ne me serais jamais cru capable d'atteindre. Je ne reconnaissais rien et pourtant je savais être dans la bonne direction. Je ne ressentais aucune faiblesse musculaire ni aucun essoufflement. Je cavalais à en perdre haleine, croisant quelques rares passants qui devaient me croire poursuivi par le diable en personne. Ils ne s'imaginaient pas à quel point ils étaient proches de la vérité.

Arrivé devant chez moi sans trop savoir comment, je peinaï à insérer la clef dans la serrure. Ma tâche était rendue d'autant plus ardue par le fait que je ne cessai de regarder autour de moi, inquiet que quelque chose puisse fondre sur moi à tout instant. Je parvins à ouvrir la porte et me réfugiai dans le vestibule, haletant. Mon domicile se trouvait plongé dans le noir et le silence, à l'exception de l'horloge franc-comtoise qui égrenait les secondes de façon lugubre. Mon épouse devait s'être couchée, ce qui m'étonna car je n'étais pas demeuré longtemps à l'extérieur. Du moins le croyais-je. Car en m'avançant dans le couloir principal, je pus distinguer la fameuse horloge et découvrir que mon escapade avait duré plusieurs heures. Je n'avais pas vu le temps filer. Me déchaussant, je gravis à pas de loup l'escalier, rasséréné de me retrouver chez moi, en sécurité. Le tapis empêchait les marches de grincer, ce qui m'arrangeait : je ne souhaitais pas la réveiller. Pourtant, lorsque je m'avançai sur le seuil de notre chambre, sa petite voix me demanda si tout s'était bien passé. Encore essoufflé, je laissai échapper une onomatopée qui sembla la satisfaire car elle n'ajouta rien. Il ne fallut alors que quelques secondes pour que sa respiration se ralentisse et adopte un rythme paisible : ma femme appartenait à cette catégorie de personnes capables de s'endormir dans l'instant, n'importe où. Je dois dire que je l'enviais sur ce point.

Je me dévêtis rapidement puis me couchai. Bien sûr, il me fut impossible de fermer l'œil. Chaque ombre me menaçait, chaque bruit annonçait un danger. L'image de cette silhouette qui me fixait, car il ne pouvait en être autrement, repassait en boucle dans ma tête, intercalée entre celles de la cérémonie occulte.

Le lendemain, de retour à l'étude comme si de rien n'était, j'eus la surprise d'y trouver mon associé. Celui-ci revenait de congé, comme prévu. Il avait profité d'une affaire à traiter dans le Sud pour y demeurer ensuite et prendre du bon temps avec sa famille. Cela lui avait fait du bien : sa mine hâlée rayonnait. Après avoir échangé au sujet de ses activités de vacances, nous en vîmes aux affaires courantes. Je l'informai de ce qui s'était passé durant son absence prolongée, notamment au sujet de la fameuse demeure, tout en ayant soin d'escamoter les détails sordides. Il en prit acte tout en me demandant des nouvelles du propriétaire.

Je lui donnai dans le détail les conclusions de la police, lui-même étant surpris que les Brigades mobiles aient géré l'affaire. Tout ceci lui apparaissait étrange et il ne s'imaginait pas que ce legs déboucherait sur une telle histoire. Intrigué, et persuadé sans trop savoir pourquoi ses paroles renfermaient un terrible secret, je l'invitai à développer son propos. Il me révéla alors, d'ailleurs surpris que je l'ignore, qu'il était l'exécuteur testamentaire du propriétaire de la maison de la côte, celle-là même qui avait été incendiée par mon client. Et maintenant, c'était ce journaliste qui manquait à l'appel. À bien y réfléchir, il n'était pas si étonnant que la police s'intéresse de près à cette affaire pour le moins *curieuse*. Je l'interrogeai, essayant de tirer le maximum de cette révélation. J'en fus pour mes frais : il ne savait rien de plus et se contenta d'ajouter, avec un brin d'ironie, que les lieux devaient être hantés et aspiraient tous ceux qui y pénétraient.

Encore sous le choc, je demeurai quelques instants assis à mon bureau, inactif. Puis je me décidai à appeler la Sorbonne, dans l'espoir de joindre le P^r Guttin et lui faire part de ces éléments. Je ne savais pas trop si cela avait un quelconque intérêt mais, dans le pire des cas, peut-être lui aurait-il des choses nouvelles à m'apprendre. Là encore, je fis chou blanc : le professeur s'était absenté pour plusieurs jours. Pas encore satisfait, je contactai la police. Mais après de longues minutes d'attente, entrecoupées de renvois, je dus m'avouer vaincu : personne ne pouvait, ou ne voulait, me mettre en contact avec un inspecteur des Brigades mobiles. J'hésitai un moment à faire croire que je disposais d'informations importantes, mais choisis de ne pas jouer à ce jeu-là, qui risquait de m'attirer plus d'ennuis qu'autre chose.

La nuit suivante fut épouvantable. Je me retrouvai une fois encore dans cette contrée étonnante emplie d'une végétation luxuriante. Cette fois-ci, je me déplaçais au sol, au milieu d'une plaine, ce qui renforçait mon sentiment d'angoisse : il me serait impossible de m'échapper si quelque chose me fondait dessus. D'ailleurs, j'observais dans le ciel le tournoiement de créatures étonnantes, dont le corps et les ailes pareils à des chauves-souris se trouvaient munies de queues serpentine. Il m'était impossible de savoir si elles m'observaient, mais je me mis à cavalier en direction du sous-bois. Dans le lointain, d'immenses montagnes

tutoyaient le ciel et je les imaginais être le repère de quel qu'être immonde. La forêt, pareille à une jungle tropicale, suintait une humidité poisseuse. Des cris étranges en émanaient, à mi-chemin entre celui d'animaux et d'hommes en plein effroi. Pourtant, je cheminai à travers les arbres et les lianes, jusqu'à apercevoir les colonnes d'un temple en partie recouvert de végétation. Celle-ci se mêlait à la pierre pour constituer un matériau inconnu et improbable. Plus j'approchais et plus la structure semblait immense, titanesque. Je n'osais imaginer quel type de divinité était célébré ici. Non loin de là, une sorte de marécage puant ondulait sans que je note la présence d'une quelconque brise. Des cris résonnèrent en hauteur et je découvris alors une multitude d'humanoïdes à l'allure simiesque. Il m'était impossible de savoir s'ils n'avaient pas évolué ou s'ils avaient régressé. En tout cas, leur attitude à mon égard ne laissait pas place au doute : d'ici quelques instants, je deviendrais leur proie pour m'être introduit dans un lieu sacré. Dans mon dos, un bruit de ressac me fit me retourner pour découvrir, là encore, des monstres amphibiens n'ayant plus qu'une vague ressemblance avec les humains qu'ils avaient dû être par le passé, si ce n'était la bipédie. Je me retrouvais pris en étau sans savoir de quelle manière réagirait chaque partie en présence. Pourtant, cela ne m'inspirait aucune crainte. Car toute mon épouvante se trouvait dirigée vers les bulles qui se formaient à la surface de ce lagon purulent. L'horreur qui s'apprêtait à surgir renfermait en elle une malfaisance millénaire à laquelle aucun homme ne devrait jamais être confronté. Et lorsque son enveloppe corporelle fit mine d'émerger, j'ouvris les yeux.

Tout raide dans mon lit, la respiration en suspens, je mis quelques instants à revenir dans le monde réel et à chasser ces images abscones. Trempé de sueur, je haletais tout en fixant le plafond. Mon corps ne me répondait plus, comme statufié. Jamais, dans toute mon existence, je n'avais ressenti une telle peur. Après quelques secondes, mon regard balaya le plafond puis je me tournai légèrement sur ma gauche : mon épouse dormait paisiblement. Elle bougeait de manière imperceptible et laissa échapper quelques mots, que je mis un temps à comprendre : je lui répondis maladroitement que tout allait bien, qu'elle pouvait se rendormir. Je ne sais pas si elle entendit la fin de ma réponse.

La gorge sèche, je décidai de descendre à la cuisine pour m'hydrater. Me redressant, je distinguai une forme tapie au bout du lit, dans la noirceur de la chambre. Mes yeux tentèrent d'accommoder et ce fut une erreur : à quelques mètres de moi se tenait une femme en longue robe, aux yeux perçants, et dont les blanches incisives laissaient deviner un sourire halluciné, propre à faire sombrer dans la folie n'importe quelle âme. Celle qui m'observait n'avait nullement besoin de dévoiler son identité car elle ne faisait aucun doute. J'étais paralysé par les mauvaises intentions qui émanaient de sa personne. Sous le choc, mon esprit lâcha prise. Ma vision se brouilla, déformant l'espace de manière improbable. Mes yeux clignèrent et en se rouvrant, tout revint à la normale. La chambre était telle qu'elle avait toujours été et aucune présence ne se trouvait au bout du lit. Par un interstice entre les rideaux, un mince et léger filet de lumière indiquait l'aurore.

Cet épisode nocturne, si vraisemblable, me pesa toute la journée et m'empêcha d'avancer mon travail comme je l'aurais voulu. Je m'absentai un long moment durant le déjeuner, afin de me rendre dans une commune proche pour y étudier le cadastre, plutôt que d'envoyer quelqu'un ; j'espérais que cela me changerait les idées. À mon retour, mon secrétaire m'informa qu'une jeune femme, prénommée Adèle, s'était présentée. Elle avait trouvé quelque chose dans sa nouvelle maison et ne savait qu'en faire ; étant l'exécuteur testamentaire, je pourrais sûrement l'aider. Loin de m'effrayer comme cela aurait dû être le cas, cette demande me mit en colère : j'en avais assez de cette histoire et voulais qu'on me laisse tranquille. Je déclarai que j'irais le lendemain, si mon emploi du temps me le permettait. Le jeune homme, tout en retournant à son bureau, laissa entendre que j'avais bien de la chance d'être demandé par une si charmante personne. Nul doute qu'il m'enviait et qu'il s'était laissé séduire par la visiteuse ; je pouvais le comprendre bien que cette femme n'ait jamais provoqué en moi que de la répulsion. Étais-je trop méfiant, voire paranoïaque, ou bien avais-je su voir au-delà des apparences ?

Il me fut, comme vous pouvez vous en douter, impossible de fermer l'œil cette nuit-là. Je décidai donc de mettre à profit cette veille pour retracer par écrit l'ensemble des événements de ces

derniers jours. Il me fallait garder une trace de tout cela. Et ce sont ces notes que vous venez de lire.

Je suis à peu près certain d'avoir encore de nombreuses choses à inscrire ici après ma visite dans cette maudite demeure.

À l'attention du P^r Émile Guttin

Monsieur,

Si je me permets de vous écrire aujourd'hui, c'est parce que je ne sais vers qui me tourner. Lorsque vous vous êtes présenté l'autre jour pour voir mon époux, j'ai noté votre sincère désarroi en apprenant sa disparition. Vous m'avez paru honnête homme, et sachez que du peu qu'il m'ait été permis d'entendre, mon mari vous tenait en haute estime. Votre chaire à la Faculté de Paris témoigne de votre érudition ; aussi parviendrez-vous peut-être à éclaircir cette histoire.

La rumeur vent qu'il m'ait délaissée pour une autre femme, mais je n'en crois rien. Ces derniers temps, mon époux était tracassé par une histoire de succession qui semblait mal se dérouler. Il effectuait de longues journées et son sommeil était agité ; ne voulant pas ajouter à son tourment, j'ai préféré le laisser tranquille, mais il était la proie de terribles cauchemars qui me réveillaient moi-même.

Les dernières personnes à l'avoir vu sont ses collaborateurs. Sur leurs indications, je me suis rendue à ce nouvel institut pour jeunes enfants aliénés. J'y ai rencontré la directrice, une femme avec un horrible accent et dont la personnalité m'a immédiatement déplu, même si je ne devrais pas dire ce genre de choses. Elle m'a assuré que mon mari ne s'était jamais présenté au rendez-vous. Elle a feint d'être inquiète mais je ne suis pas dupe et je pense qu'elle ment.

Un inspecteur est également venu me poser des questions. Quelque temps auparavant, il s'était déjà entretenu avec mon mari. Tout ce que je puis dire à son sujet, c'est que cette étrange disparition semblait l'intriguer ; ses questions me sont apparues précises, comme s'il savait plus qu'il ne voulait bien en dire. Il s'agissait d'un certain M. Burenne ou Turenne (ma mémoire me fait défaut, je vous prie de m'en excuser). Sans vouloir vous commander, je crois que vous devriez entrer en contact avec lui.

Vous trouverez ci-joint un carnet où mon époux avait semblé-t-il tout noté. Je n'en ai parcouru que quelques passages, par crainte de m'immiscer par trop dans son intimité. Je crois cependant que, s'il se trouvait parmi nous, il ne verrait aucun inconvénient à ce que vous lisiez ses notes en intégralité. Je me demande même si celles-ci ne vous sont pas directement destinées.

*En espérant que vous pourrez lui venir en aide,
Respectueusement*

*Odile Marie Simone Lequestac
épouse M^e Charles Marie Anthier Lequestac*



Le bal des ombres

Alexandre Baron

Alexandre BARON est né à Amiens en 1991, avant de s'engager dans des études d'informatique à Lyon, où il travaille actuellement dans le secteur du jeu vidéo. Il aime étudier les médias narratifs : livres, cinéma, jeux vidéo, et écrit des histoires ainsi que des articles de blog. Il est également guitariste et acteur de théâtre amateur.

« Le bal des Ombres » est sa première publication.

Pourquoi Lovecraft ?

Son œuvre a toujours fourni un cadre créatif exceptionnel pour les auteurs. C'est le flou qu'il a toujours volontairement entretenu sur son univers qui permet à tous de se l'approprier et le réinventer pour en tirer des histoires originales. Il s'agit du plus bel hommage qu'on puisse lui rendre !

Le bal des ombres

d'Alexandre Baron

Le récit de Jacob Clyne

- **P**arlez, Clyne ! s'impatienta l'inspecteur, penché sur la table en tapant du poing à l'attention du suspect. Qu'est-il arrivé aux invités de ce maudit bal ? Où ont-ils disparu ? Vous savez forcément quelque chose, n'importe quoi sur ce qui est arrivé !

De l'autre côté de la table, face à lui, se tenait assis Jacob Clyne, un homme mince aux cheveux courts dégarnis, d'une trentaine d'années. Commenant à montrer des signes de fatigue suite à cet interrogatoire prolongé, il répliqua, toujours avec calme mais quelque peu excédé :

— Inspecteur Bowen, combien de fois devrai-je vous le répéter ? Je *sais* que ce que j'ai à vous dire est non seulement décevant pour vous, mais aussi improbable à entendre, mais je vous supplie de me croire lorsque j'affirme que *je ne sais rien* ! Vous n'interrogez pas la bonne personne ! Pourquoi ne partez-vous pas plutôt à la recherche de Hepstein ?

— Balivernes ! Elle a disparu avec les autres, et vous le savez !

L'inspecteur repoussa la table d'un mouvement d'humeur et fit quelques pas avant d'allumer une cigarette. Lorsqu'il se retourna vers le suspect, un grand mystère lui faisait face. Quelque chose tracassait l'inspecteur Henry Bowen : cette histoire, hallucinante au premier abord, possédait nécessairement une explication logique, mais le seul homme qui était en mesure de la lui fournir, l'unique témoin présent au moment des faits, disait

n'en rien savoir. Et il y avait plus préoccupant : dans l'espoir d'apercevoir une incohérence dans le récit, l'inspecteur Bowen s'était longuement livré à l'exercice de la reformulation et de la répétition de témoignage, mais jusqu'à présent, Jacob Clyne *ne s'était jamais contredit*. Son récit restait cohérent, à tel point que dans l'esprit de Bowen, cette constance devenait elle-même suspecte. Toutefois, il savait que s'il allait trop loin, on lui reprocherait son entêtement qui avait tendance à traumatiser les personnes interrogées. Il se rassit avec lassitude, sortit une feuille de papier vierge et décida de recommencer l'interrogatoire depuis le début. *Encore une fois, et ce sera peut-être la bonne...*

— Reprenons depuis le début. Monsieur Jacob Clyne, 32 ans, chercheur en Histoire Ancienne à la *Miskatonic University*...

— C'est bien cela, répondit Clyne en levant les yeux au ciel avec un long soupir.

Bowen saisit le rapport de police et lut d'une voix monocorde, lassé :

Date : Le 20 février 1930, à 08 h 42

Lieu : Arkham, Massachusetts

Objet : Disparition au manoir Lindblom, Arkham

Constat :

Résidence Lindblom, 331 Curwen Street à Arkham, Massachusetts. Nous nous sommes déplacés à minuit et trente minutes à cette adresse suite à des plaintes et des appels relatifs à une forte pollution sonore et lumineuse provenant du manoir, à l'issue d'un bal organisé à la résidence.

À notre arrivée, nous avons constaté un état de délabrement extrême des lieux : parquet arraché, fenêtres détruites et grande salle de bal dans un état de dévastation inexplicable.

Les hôtes et les invités sont actuellement tous portés disparus, à l'exception de M. Jacob Clyne. Aucun effet personnel n'a été retrouvé.

Nous avons accompagné M. Jacob Clyne, en état de choc, jusqu'au commissariat de police pour interrogation ultérieure.

Nous procédons dès aujourd'hui à une demande de relevés sur place...

— C'est... Tout cela est exact, coupa Jacob Clyne alors que l'inspecteur récitait une fois de plus l'interminable rapport de police.

— Très bien, continua Bowen en jetant la feuille dans un coin. Vous habitez à Arkham, M. Clyne ?

— Non, je viens de Providence, Rhode Island. Je suis arrivé à Arkham il y a environ une semaine, pour mes recherches universitaires.

— Parlez-moi de cette semaine à Arkham, M. Clyne, continua Bowen qui peinait également à masquer sa lassitude tandis que Clyne laissait échapper un profond soupir.

— Dans le cadre de mes recherches universitaires, j'étudie les cultes anciens, commença lentement Clyne. Je m'intéresse aux manuscrits antiques et du Moyen-Âge traitant de croyances païennes. Connaissez-vous le *Necronomicon* du moine fou Abdul al-Hazred, ou le grimoire de l'alchimiste Prinn, *De Vermis Mysteriis* ?

— Peu important les détails. Je ne connais pas, coupa Bowen. Poursuivez.

— Je me suis rendu à Arkham car j'ai ouï dire que la bibliothèque universitaire venait d'acquérir un exemplaire extrêmement rare du *Culte des Goules*, du comte d'Erlette. C'est pour cette raison que je suis arrivé à Arkham, il y a environ une semaine, pour le consulter.

C'est ainsi que Jacob Clyne se retrouva impliqué dans une histoire qui l'avait manifestement dépassé.

Il rencontra une première difficulté à la bibliothèque d'Arkham. Le personnel lui assura ne posséder aucun exemplaire du *Culte des Goules*.

— Êtes-vous *certaine* qu'il ne figure pas dans le thésaurus ? insista Clyne à l'égard de la bibliothécaire.

— Inutile d'insister, monsieur, répondit son interlocutrice aux longs cheveux bouclés d'un vif blond vénitien. L'accès à ce genre d'ouvrage est extrêmement réglementé. C'est peut-être pourquoi il ne figure pas dans les listes centrales. Puis-je vous aider pour autre chose dans votre recherche ?

— Je suis de la *Miskatonic University*..., commença Clyne en présentant son diplôme. Je travaille sur les cultes anciens. J'étudie

les ouvrages comme le *Necronomicon*, peut-être connaissez-vous ?

À l'évocation du titre de l'ouvrage maudit, la bibliothécaire frémit et le scruta d'un regard interrogateur, ses yeux faisant l'aller-retour entre Clyne et son diplôme.

— Monsieur Clyne, poursuivit-elle en réajustant ses grandes lunettes rondes, les demandes d'accès à ce type de document ancien sont très fortement réglementées. Ils sont très fragiles et font l'objet de beaucoup d'attention. Avez-vous une lettre de recommandation de la *Miskatonic University* ? Si vous êtes recommandé, nous pourrions vous dégager un créneau de lecture des ouvrages que nous possédons, et...

Clyne ne possédait pas de recommandation ; en vérité, il était à Arkham pour des recherches personnelles. Il joua son va-tout :

— Écoutez, j'ai vraiment besoin de cet ouvrage pour mes recherches..., coupa-t-il avec empressement. Avez-vous déjà entendu parler de l'affaire *Charles Dexter Ward* ?

Il sembla déceler une lueur d'intérêt dans les yeux de la bibliothécaire, tandis qu'elle approuvait d'un hochement de tête. Il poursuivit :

— Une affaire non résolue, il y a deux ans, suite à une disparition en asile psychiatrique... On pensait le patient, M. Ward, fou, voire *possédé*, mais le docteur Willett, médecin de la famille et dernière personne à avoir aperçu Ward, n'a jamais révélé quoi que ce soit. Et l'affaire Dunwich ! Cet étrange cas d'un village du Massachusetts où on entendait des hurlements dans les collines, des destructions spontanées dans la campagne... La rumeur veut que suite à ces événements, on ait même retrouvé un cadavre qui n'avait rien d'humain dans la bibliothèque d'Arkham ! Eh bien, je pense avoir une hypothèse. Je pense même avoir établi un lien avec d'autres disparitions et événements inexplicables s'étant produits il y a de cela plusieurs années. Telle est la nature de mes recherches. Je souhaite découvrir la vérité pour aider la communauté scientifique à résoudre ces mystères. Je pense être proche de la résolution, mais il me faut pour cela consulter ces ouvrages anciens. Je vous en prie !

Emporté par son discours, il s'arrêta lorsque la bibliothécaire passa de l'autre côté du comptoir. Témoinant soudainement d'un intérêt nouveau pour Clyde, elle le questionna alors, à voix basse :

— Et quelles sont vos conclusions, sur le lien entre Charles Dexter Ward et les *accidents* de Dunwich ?

Il répondit avec prudence :

— Et bien... Cela vous paraîtra probablement fou, mais je pense que ces incidents pourraient être l'œuvre d'hommes et de femmes capables de faire appel à des *créatures* ou des *procédés* qui dépassent aujourd'hui l'entendement humain. Des entités d'origine extraterrestre, influençant la pensée humaine depuis une galaxie infiniment lointaine, grâce à leur maîtrise de l'espace-temps. Certains auteurs les appellent les *Dieux Extérieurs*, mais... Oui, vous pouvez rire, car il s'agit avant tout de déformations sectaires : tout cela n'est qu'affabulations, tant qu'il n'y est pas apporté une preuve rigoureusement scientifique...

Il remarqua que la bibliothécaire tentait de masquer son expression hilare. Cette fois, ce fut elle qui le coupa.

— Connaissez-vous les *Sphères* ?

Décontenancé par cette question inattendue, Jacob Clyne eut un moment d'hésitation. Il savait de quoi il retournait ; un message codé au sujet d'une croyance, d'un *Dieu très ancien*, dont la représentation dépeinte par plusieurs auteurs, dont al-Hazred, faisait état d'un amas de sphères... Il répondit prudemment, sa voix s'éteignant jusqu'à n'être plus qu'un chuchotement inaudible :

— Les Sphères sont la clé... Elles sont la clé, la porte, et le gardien de la porte... Elles représentent l'infini de l'espace-temps, partout et à jamais. En un mot, elles sont *Yog-Sothoth*...

— Je vois. J'ai compris, conclut la bibliothécaire avec un petit gloussement, à la grande surprise de Clyne tandis qu'elle repassait derrière son bureau. Elle attrapa une clé au mur derrière elle avant de lui tendre la main en souriant :

— Je ne me suis pas présentée, je m'appelle Carice Hepstein, enchantée. Si vous voulez bien me suivre ?

C'est inespéré, pensa Jacob Clyne alors qu'il suivait la bibliothécaire dans le dédale de couloirs qui constituait la bibliothèque. Il avait exposé davantage de ses théories que prévu, mais cela lui avait apparemment bien servi. De par les questions qu'elle avait posées, Hepstein semblait bien connaître le sujet de ses recherches.

Peut-être pourra-t-elle m'aider, songea-t-il tandis qu'elle tournait la clé dans la serrure d'une pièce visiblement peu visitée.

— Asseyez-vous ici, commanda-t-elle en pointant une table à l'aspect antique au milieu de la pièce avant de grimper à l'échelle posée contre les rayonnages poussiéreux de la petite salle. Elle en extirpa un ouvrage massif, recouvert de runes indéchiffrables, et dont la reliure était composée d'un matériau difficilement identifiable, à mi-chemin entre du cuir et des écailles reptiliennes. Elle le posa délicatement sur la table avant de s'asseoir auprès de Clyne et poursuivit :

— Reconnaissez-vous cet ouvrage ?

— *Le Necronomicon*, répondit rapidement Clyne, avec une pointe de crainte dans la voix.

— Précisément, M. Clyne. Voyez-vous, je m'intéresse moi aussi de près à ce genre de sujet. Ma position fait qu'évidemment, il est plus simple pour quelqu'un comme moi de se renseigner et d'obtenir les documents nécessaires. Le *Culte des Goules* n'est pas à disposition actuellement car je suis personnellement en train de l'étudier.

— Vous l'étudiez ! s'exclama Clyne.

Il n'aurait su dire à ce moment s'il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle. La bibliothécaire saisit le livre maudit de l'Arabe fou et l'ouvrit à un passage où une enluminure grotesque et difforme, représentant un amas de sphères de différentes formes, tailles et couleurs entremêlées, remplissait une page, annotée de symboles étranges et de phrases intraduisibles.

Après s'être éloignée jusqu'à l'unique fenêtre de la pièce afin d'allumer une cigarette, elle poursuivit :

— Les Sphères. La Clé et la Porte. *Yog-Sothoth*. Qu'en savez-vous ? questionna la bibliothécaire en soufflant une volute de fumée grisâtre.

Il prit le temps de réorganiser ses pensées avant de répondre :

— Un *Dieu* censé représenter l'entière du monde et du temps connu. C'est une croyance qui fut, semble-t-il, populaire à une époque.

Toujours hésitant, il continua :

— Selon moi, certaines personnes auraient pu, à travers les siècles, transmettre cette culture de rites interdits, ce qui pourrait expliquer les agissements étranges et les événements *a priori* inexplicables des dernières années.

À l'évocation de cette possibilité, Hepstein pouffa :

— Des *sorciers* ? Qui invoqueraient des monstres à grands coups de formules magiques ?

— Précisément, continua Clyde qui tentait de conserver son sérieux. Et c'est en partie pour cela qu'ils sont dangereux ; l'incredulité des lettrés à cet égard serait leur plus grand atout...

Elle le coupa promptement :

— Monsieur Clyne, je pense plutôt l'exact opposé. Nous sommes d'accord sur le fait que la plupart des *ouvrages interdits* font état de puissances cosmiques, monstrueusement inconcevables. Mais ce ne sont pas, d'après moi, des sorciers qui conjurent des démons ; mais bien des démons qui réduisent en esclavage de pauvres âmes égarées tombées sous leur joug tout-puissant.

Une possibilité que Clyne n'avait alors pas envisagée. Il renchérit :

— Vous connaissez l'affaire Charles Dexter Ward et le mystère qui entoure les événements de Dunwich. Quelles sont vos conclusions, en supposant que cette hypothèse soit correcte ?

Hepstein sembla soigneusement choisir ses mots avant de répondre, d'après Clyne, d'une voix habitée :

— Les récits sont parcellaires. Mais quoi qu'il ait pu réellement arriver, ces événements étaient liés à *Yog-Sothoth, le Tout-En-Un et l'Un-En-Tout*, de cela je suis certaine. La lecture du *Culte des Goules* m'en a persuadée. Mais je manque de savoirs universitaires sur la question pour déchiffrer les codes employés par les différents auteurs au sujet de l'Entité.

Clyne, sans plus de réflexion, lui fit une proposition enthousiaste qui irrémédiablement allait l'entraîner dans les étranges abîmes de l'inconnu :

— Madame Hepstein, que diriez-vous d'une coopération ? Laissez-moi étudier le *Culte des Goules* avec vous. Ensemble, nous pourrions unir nos connaissances pour obtenir la clé de l'énigme.

La bibliothécaire l'observa longuement à travers le voile de sa fumée de cigarette, pensive.

— Et avez-vous collaboré avec M^{me} Hepstein ? questionna l'inspecteur Bowen, la tête reposant sur une main.

— Oui, nous avons travaillé ensemble pendant environ une semaine sur le *Culte des Goules* et d'autres ouvrages traitant de sujets similaires.

L'inspecteur Bowen, notant toutes les réactions de Jacob Clyne, eut alors l'idée d'une question originale :

— Faisiez-vous confiance à M^{me} Hepstein ? Son comportement vous a-t-il paru suspect pendant votre travail ?

— C'est... Il est difficile de le dire, inspecteur, confia Clyne avec hésitation. Carice Hepstein me semblait une personne absolument normale. Mais certains éléments firent progressivement changer mon opinion à son égard. Lorsque nos travaux touchèrent à leur fin, je pense pouvoir dire que j'éprouvais de la crainte envers elle. Ses réactions devenaient imprévisibles et elle semblait affectée de sautes d'humeur absolument inexplicables.

« Inexplicable » ne figurait pas dans le vocabulaire de l'inspecteur, qui relança :

— Et ne vous a-t-elle fait part à aucun moment de quelque trouble psychologique que ce soit ?

— Jamais, répondit Clyne sans hésiter. Bien que je puisse affirmer que son état s'est dégradé au fil du temps.

— Quelle était la nature de vos travaux, M. Clyne ?

— Je vous le redis, répondit Clyde, exaspéré, il s'agissait principalement de lecture. Pour éviter toutes sortes d'indiscrétions, nous convînmes rapidement de travailler dans son appartement plutôt qu'à la bibliothèque.

L'inspecteur, taquin, prit une mine surprise en ricanant :

— Et à la lumière de ces nouveaux éléments, M. Clyne, maintenez-vous qu'il n'y a aucune affaire de mœurs dont vous souhaitez me faire part ?

Sa plaisanterie fit rougir Clyne qui s'empessa de poursuivre :

— Nous notions toutes sortes de formules et de descriptions que nous pensions liées aux mystères dont j'ai déjà parlé précédemment, comme la disparition de Charles Dexter Ward ou ce qui fut appelé par les journaux « l'affaire Dunwich ».

— Et qu'en est-il ressorti ?

Il s'empessa d'ajouter :

— Avez-vous résolu l'affaire Charles Dexter Ward, ou l'affaire Dunwich ?

— Inspecteur, nous ne sommes pas policiers, commença Clyne avec un léger rictus. Mais nous avons élaboré une théorie qui, je le pense, nous permettrait de proposer une explication à ces énigmes. C'est à ce moment que Carice proposa de démontrer cette théorie... au bal. Excusez-moi..., s'interrompit-il en plongeant soudainement la tête dans ses mains.

Alors que l'inspecteur s'apprêtait à s'enquérir de son état, Clyne s'exclama d'une voix fébrile :

— Les sons, inspecteur, *les sons* ! Les hurlements ! Le verre brisé, les... — il hésita sur le choix du terme à employer — *rugissements* horribles ! Et l'odeur... cette *odeur exécrable* ! Inspecteur, je ne sais pas ce qui était là-bas, ou ce qu'il est advenu de ces pauvres gens, mais une chose m'apparaît certaine désormais, *ces choses venaient d'Ailleurs* !

Ces nouvelles déclarations motivèrent Bowen. Il y avait matière à réflexion : Clyne était-il devenu fou, ou tentait-il de lui faire croire que des extraterrestres avaient attaqué la salle de bal ? Dans les deux cas, il devrait redoubler d'attention lorsque le récit de Clyne reprendrait, afin d'y déceler la moindre incohérence qui eût pu se présenter.

Carice Hepstein scrutait le tableau mural noirci de symboles cabalistiques et de croquis abstraits. Alors que Jacob Clyne changeait de carnets de notes après avoir épuisé la place libre du précédent, elle déclara :

— Je pense que nous sommes prêts...

— Prêts pour quoi ?

— Nous sommes prêts à présenter nos découvertes aux *Anciens*, dit-elle avec excitation.

— Les... *Anciens* ? s'exclama Clyne avec incrédulité. Il savait tout le poids que revêtait ce terme.

— Oui ! s'impatia Hepstein en tirant nerveusement sur sa cigarette. Il s'agit d'un club fondé par certaines de mes connaissances. Ils partagent mon intérêt au sujet de ces *Entités* et de toutes sortes d'événements mystérieux. La plupart sont des curieux amusés par ces anciennes mythologies, ils seront sans aucun doute intéressés par ces théories, il nous faut leur montrer !

Clyne fut enthousiasmé à l'évocation de l'idée. Il aurait, dans l'absolu, préféré que le personnel scientifique reconnu de la *Miskatonic University* jouisse de la primeur de leurs découvertes. Il demanda :

— Mais cela ne manque-t-il pas de rigueur de présenter ces travaux à des gens peu qualifiés ? Nous pourrions d'abord présenter les résultats à la *Miskatonic University*, et...

— Je sais ce que je fais ! l'interrompt Hepstein qui sembla subitement rentrer dans une colère noire. De toute façon, rien de tout cela n'aurait pu être possible sans mon travail. Nous *devons* montrer ces découvertes aux *Anciens* d'Arkham ! conclut-elle en écrasant son mégot d'un geste rageur.

Clyne finit par s'incliner. Il apprit par la suite que la présentation n'allait pas être une conférence comme les autres.

Le lendemain, Carice Hepstein reçut un coup de téléphone de Madeline Lindblom, propriétaire de la résidence du même nom et membre des *Anciens*, les invitant à une soirée masquée pour marquer l'événement. Le thème : *les créatures du Necronomicon*.

Hepstein porterait un masque représentant plusieurs amas de sphères agglomérées, de toutes formes et tailles, symbole de Yog-Sothoth, le *Dieu Extérieur* étant au centre des révélations que le duo devait présenter. Le masque de Clyne, quant à lui, serait à l'effigie d'un large crâne de bouc ensanglanté, en référence à une divinité mentionnée à de nombreuses reprises dans le *Necronomicon* sous le nom de *Shub-Niggurath*, la *Chèvre Noire des Forêts aux Mille Cheveux*.

La résidence Lindblom se situait en haut d'une butte au bout de *Curwen Street*. L'obscurité de la nuit était déjà tombée sur Arkham lorsque Clyne et Hepstein arrivèrent au manoir. Ils furent accueillis devant la grande porte d'entrée en bois massif, par une voix étrangement rauque qui, à travers la porte, exigea un mot de passe :

— *N'est pas mort ce qui à jamais dort...*

— *Et au long d'ères étranges, peut mourir même la Mort*, compléta joyeusement Hepstein, fournissant la fin du mot de passe.

La porte s'ouvrit alors, leur dévoilant une personne richement vêtue, la tête recouverte d'un masque à l'effigie d'une créature à

tête de pieuvre, la bouche bardée de tentacules et dotée d'une peau verdâtre munie d'écailles à l'aspect reptilien.

— Je vous en prie, messieurs-dames, les invita le monstre dont la voix était subitement devenue fluette.

Le bal commença de manière presque classique. Les hôtes s'échangeaient les mondanités habituelles, à la différence près que les identités étaient inconnues, au mieux devinées. Les révélations du jour étaient au centre des discussions. Clyne avait, en prévision de l'événement, confectionné des cartes de visite dans le but de transmettre ses coordonnées aux participants, ce qui avait fait hurler de rire Hepstein (« C'est un bal masqué, enfin ! »). Afin de ne pas trahir son identité, seuls y figuraient les numéros de téléphone de son hôtel d'Arkham et de son bureau universitaire. Il eut l'occasion d'en donner à de multiples créatures tout droit sorties du panthéon de grimoires tels que l'horrible *Livre d'Eibon* ou encore l'effrayant *Unaussprechlichen Kulten* : le *Pharaon Noir* Nyarlathotep, l'*Aveugle Imbécile* Azathoth ou encore Tsathoggua, l'inquiétant *Dormeur de N'kai*... Tous avaient répondu à l'appel d'un monstrueux rassemblement de créatures Extérieures à ce Monde, provenant des limbes du Cosmos, ayant pris forme humaine.

Quant à Carice Hepstein, son comportement à la fête semblait changé. Était-ce le soulagement de la fin des recherches ? La joie de les partager ? Clyne n'aurait su le dire, mais une sorte d'euphorie dont la cause était peu claire habitait la bibliothécaire.

L'heure tourna, puis se fit entendre le tintement d'une coupe qu'on utilise pour attirer l'attention et tous les invités se rassemblèrent dans la salle de bal. Le moment était venu pour Hepstein et Clyne d'annoncer ce qu'ils avaient observé et déduit de leur étude des textes anciens.

L'inspecteur Bowen l'interrompit un instant ; il réfléchissait. Cette fois, Clyne lui avait confié davantage d'informations que précédemment, ce qui lui donna de nouvelles idées pour son interrogatoire :

— M. Clyne, vous reste-t-il de ces cartes de visite que vous aviez amenées au bal ? Comme tous les effets personnels des autres invités, nous n'en avons pas retrouvé sur place.

Clyne, un instant décontenancé par la requête, finit par lui en donner une après avoir fourragé dans ses poches. Bowen examina en détail le petit rectangle en papier, mais il dut se rendre à l'évidence : il ne s'agissait que d'une carte sur laquelle étaient notés deux numéros de téléphone et décorés de petites runes cabalistiques, au sens indéchiffrable.

— Jolis, les symboles sur votre carte, commença-t-il après avoir retourné la carte sous tous les angles. Des passages copiés du *Necromo... Nimocron...* Enfin, d'un ouvrage interdit dont vous semblez si imprégné, je suppose ?

— C'est exact, approuva Clyne d'un hochement de tête. Du *Culte des Goules*, pour être exact... Je les ai dessinés à la main pour respecter le thème de la soirée, répondit Clyne. Vous savez ce qu'on dit sur les cartes de visite... Il faut savoir les rendre mémorables, et...

— C'est assez, merci, coupa Bowen en levant une main tandis qu'il prenait un papier dactylographié de l'autre.

L'inspecteur entendait bien exploiter ces nouvelles informations pour tester la solidité du récit de Clyne.

— M. Clyne, voici les premiers rapports de l'enquête ayant eu lieu à la résidence Lindblom ainsi qu'au domicile de madame Hepstein, reprit Bowen tandis que Clyne se raidissait en apprenant la nouvelle.

— Je ne vous cache pas qu'une chose est étrange dans tout cela, poursuivit l'inspecteur. Vous affirmez avoir passé presque une semaine d'études dans l'appartement de Carice Hepstein, et avoir noté beaucoup de renseignements sur les murs de son bureau, est-ce correct ?

— C'est exact.

— Toutefois, dans le bureau de madame Hepstein, les enquêteurs n'ont strictement rien trouvé, abattit alors gravement Bowen. *Strictement* rien : la pièce était totalement vide. Il n'y avait même plus de bureau.

En se penchant au-dessus de la table en direction du suspect, Bowen s'exclama d'un ton inquisiteur :

— Qu'avez-vous fait dans ce bureau, M. Clyne ? Que s'est-il passé ? S'agit-il du même genre de phénomène que celui qui s'est produit au manoir Lindblom ?

Clyne, qui avait l'air sincèrement effaré, resta interdit à la suite de l'interrogation. Il reprit la parole après un moment :

— Elle a *effacé les preuves* ! Souvenez-vous, inspecteur, que je vous ai mentionné un détail qui semble désormais avoir toute son importance : au moment de partir pour *Curwen Street*, Carice remonta car elle avait, *soi-disant*, oublié des effets personnels. Elle en aurait alors profité pour...

— Je ne vous suis pas, l'interrompit une fois de plus l'inspecteur. Une femme seule ne peut pas faire disparaître l'ensemble d'une pièce de bureau, mobilier compris, en quelques minutes et ce, en toute discrétion !

— Mais enfin, Inspecteur, m'en croyez-vous davantage capable ? répondit Clyne d'un ton acerbe en mettant en évidence sa constitution somme toute frêle.

Bowen réfléchit un instant et se hâta de retrouver les papiers des précédentes déclarations. Clyne avait raison : à aucun moment, il n'avait omis de mentionner que Carice Hepstein était, un instant, remontée dans son appartement afin de chercher des « effets personnels oubliés ».

— Inspecteur, reprit Clyne avec empressement, je suis tout aussi sceptique que vous sur le sujet, et malgré le caractère occulte de nos travaux, je ne souhaite m'en tenir qu'aux faits et aux déductions scientifiques qui en découlent, et non à toutes sortes de superstitions. Mais si, comme je le pense désormais, Carice Hepstein avait découvert quelque sorte de *formule* qui lui aurait permis d'invoquer, par un moyen qui nous est inconnu, des forces qui dépassent notre entendement actuel, elle a alors pu effacer tout ce qui aurait permis d'y remonter... en y faisant appel !

Il me parle de magie, songea l'inspecteur. C'est de la folie furieuse. Pourtant, comment expliquer la disparition du bureau de Hepstein... Ils étudient des forces supposément occultes, et elle était également au manoir...

— M. Clyne, vous avez dit que la psychologie de madame Hepstein semblait extrêmement fluctuante. Quel était son état au moment de partir pour *Curwen Street* ? Et, plus important encore, où pourrait-elle être aujourd'hui ?

— Elle semblait stable à ce moment précis. Mais maintenant que j'y pense, elle ne transportait pas davantage d'affaires visibles après être redescendue. Où pourrait-elle être aujourd'hui ?

Je n'en ai sincèrement pas la moindre idée. J'ai cru comprendre qu'elle n'avait pas de famille proche chez laquelle elle aurait pu se réfugier, quoi qu'il ait pu lui arriver.

Bowen ne savait plus quoi penser de toute cette affaire. Clyne ne semblait rien savoir de déterminant, mais Hepstein demeurerait introuvable alors que le mystère s'épaississait à son sujet. De plus, rien ne semblait discréditer la version de Clyne, *à condition qu'il dise vrai*... Il décida de laisser ses suspicions de côté pour le moment et de continuer à interroger Clyne à la lumière de ces nouveaux éléments.

Minuit venait de sonner au bal des Anciens, et les invités s'étaient tous rassemblés dans la grande salle de bal de la résidence Lindblom, toujours masqués, pour écouter la conférence d'Hepstein et de Clyne à propos des mystères de l'affaire Charles Dexter Ward et des événements tragiques survenus à Dunwich.

Clyne avait beaucoup discuté avec les invités, dans l'espoir de rencontrer un futur collègue de recherche ; mais il dut se rendre à l'évidence et constater que Carice avait dit vrai : il s'agissait là de curieux, parfois lettrés, mais peu initiés aux sciences occultes. Ils semblaient s'amuser du *folklore* des mythes évoqués dans les ouvrages anciens, et s'attendaient probablement, ce soir, à assister à quelque sorte de pièce humoristique où l'on dévoilerait que l'humanité est gouvernée par des hommes-poissons venus des profondeurs de l'océan, et ils en riraient aux éclats. Clyne ne trouva aucun candidat potentiellement intéressant, et c'est avec une pointe de dépit qu'il s'avança à son tour dans la salle.

Lorsqu'il entra, un sentiment étrange l'envahit. L'atmosphère semblait joviale : tous ces gens gloussant bêtement sous leur masque, tournés vers le centre de la salle, lui évoquaient des spectateurs attendant qu'une farce grotesque se produise sous leurs yeux. Pourtant, Clyne en avait une vision tout autre, *pesante*. La vue de tous ces masques terrifiants scrutant la petite estrade lui évoqua une vision des Entités en question s'étant toutes rassemblées ce soir pour assister, hilares, à une présentation du peu de ce qu'une race insignifiante, isolée au fin fond du cosmos, pensait avoir compris à leur sujet, et il se sentit vaguement nauséeux. Il dut sortir de

la salle pour prendre un peu d'air frais nocturne – Hepstein pouvait bien avoir les premiers mots de la démonstration.

Puis, Clyne regagna la salle de bal, tandis que Carice Hepstein entamait sa présentation sous les applaudissements. Mais au moment où il s'apprêtait à franchir la porte close, un son de très basse fréquence, tel un bourdonnement sourd résonna au sein de la salle. Les hôtes poussèrent des cris de souffrance, toutes les fenêtres explosèrent subitement suite à une onde de choc qui ébranla violemment la double porte devant laquelle Clyne se tenait, le jetant à terre. Puis une inconcevable *puanteur* envahit le manoir tout entier. Pris dans une transe, en proie à la panique, incapable de se relever, il commença à prier sans relâche, redoutant l'origine diabolique, ou *Extérieure*, de l'événement qui s'abattait sur eux. Les ampoules explosèrent elles aussi et les nombreuses bougies furent toutes soufflées par un vent imperceptible, comme provenant d'une autre dimension, leur fumée fut comme engloutie par les ténèbres qui venaient d'envahir le lieu.

Clyne, recroquevillé contre le mur, continuait frénétiquement de réciter des prières tandis que tonnait à travers la porte comme un cataclysme de sons effroyables, les cris de souffrance ayant laissé place à des hurlements d'effroi. Les murs tremblaient tandis que *quelque chose* semblait les lacérer, impitoyablement, d'une force surnaturelle, le mobilier se fracassait de toutes parts dans une terrifiante cacophonie et des rugissements suraigus, qui n'avaient rien d'humain ou, pour ce qu'il en savait, *rien de connu sur Terre*, résonnaient de l'autre côté de la porte.

Soudain, les gonds de la porte cédèrent, les battants claquèrent et Clyne, de surprise, ne put s'empêcher de jeter un regard dans cette direction. C'est alors qu'il aperçut comme une brume noire, ténébreuse, tournoyant autour du centre de la salle de bal, rampant à la surface du sol en formant de gigantesques *tentacules* de miasme sombre qui agrippaient et lacéraient féroceement tout ce qui était à leur portée. Une autre *chose*, informe, plus massive, semblait émerger du tourbillon central. Mais lorsque la morbide puanteur atteignit son paroxysme et frappa Clyne de plein fouet, il s'évanouit devant cette vision d'horreur.

Combien de temps la scène avait-elle duré ? Il n'aurait su le dire, tant cela lui avait paru une éternité. Bowen l'estima à quelques

minutes ; dans le cas contraire, la police aurait été mise au courant bien plus tôt.

Les premiers inspecteurs, appelés sur place par le voisinage trouvèrent Clyne tétanisé dans le couloir fastueux, mais désespérément vide, de la résidence. La totalité des convives ainsi que leurs effets personnels avaient disparu sans laisser de trace, tandis que le reste de la salle, décorations comme mobilier, était dans un état de désolation absolue. S'ajoutait à cela une incongruité supplémentaire : au centre de la pièce, là où avait probablement dû se tenir Hepstein, se trouvait une large trace noire et circulaire, dont la cause, comme le reste de la scène, ne pouvait être que sujet aux spéculations les plus folles.

— M. Clyne, si je n'avais pas un minimum de considération pour votre travail, je peux vous garantir que je vous aurais déjà envoyé à l'asile, conclut l'inspecteur Bowen.

L'enquête de l'inspecteur Bowen

Il était midi passé lorsque l'inspecteur écrasa sa cigarette, regroupa ses documents et se leva de son bureau. Jacob Clyne était parti depuis deux heures, faute d'éléments probants à son encounter malgré un interrogatoire poussé. Rien, *a priori*, ne permettait de tracer un lien entre les événements et sa probable implication. La hiérarchie de Bowen soupçonnant un excès de plus de la part de l'inspecteur, Clyne fut relâché et des policiers assignés à sa surveillance.

Pourtant, la culpabilité de cet unique témoin était une hypothèse que l'inspecteur ne pouvait pas totalement écarter. L'homme était le seul rescapé d'une affaire qui semblait, à l'instar des affaires Charles Dexter Ward et de Dunwich, inexplicable au premier abord. Mais quel aurait pu être le *modus operandi* de la subite disparition d'une vingtaine d'individus ? Le témoignage délirant de Clyne, victime, selon Bowen, d'épuisement et d'une forme de traumatisme mental, ne pouvait être pris au sérieux. Il devait forcément y avoir une explication logique, et si Jacob Clyne jouait les fous, il comptait bien le démasquer. Quoi qu'il

arrive, l'inspecteur se résolut à rassembler des éléments qui permettraient d'identifier le véritable coupable.

Après avoir mis de l'ordre dans ses papiers et dans ses pensées, il s'empara de son pardessus et de son chapeau en pensant à la suite de son enquête. Puisque les autorités ne semblaient pas pressées de résoudre cette énigme, il avancerait seul, en tout cas pour le moment. Il décida de se mettre en route pour le manoir Lindblom afin de revoir la scène, suite au témoignage fabuleux de Jacob Clyne.

L'endroit était sous scellés et toutes les issues avaient été condamnées. Bowen était manifestement le premier à s'y rendre après le passage des enquêteurs.

Tout en sachant que son appréhension était irrationnelle, il frissonna en tournant la poignée de la lourde porte d'entrée du manoir.

Le hall d'entrée était une large pièce richement décorée. À droite, s'élevait un escalier fastueux montant dans les étages. À gauche, se trouvaient les portes permettant d'accéder aux cuisines. Au fond du hall, on pouvait apercevoir dans la pénombre la fameuse porte à double battant en bois massif, celle à travers laquelle Clyne avait entrevu l'horreur et laissée béante par les gonds faussés qui ne permettraient plus de la refermer.

Bowen tenta d'allumer la lumière mais, visiblement, l'électricité avait été coupée. Il était encore tôt dans l'après-midi mais, en raison du calfeutrage des issues, l'obscurité avait envahi la demeure.

Alors qu'il laissait la porte d'entrée grande ouverte pour faire rentrer de la lumière, Bowen s'arma de sa lampe torche et commença à analyser minutieusement les lieux à la recherche du moindre indice qui aurait pu échapper aux autres policiers, ou revêtir une importance nouvelle à la lumière de ses dernières informations. En traversant le hall en direction de la salle de bal, non sans une certaine appréhension, Bowen remarqua une des pièces à conviction qui avaient été laissées au sol par les enquêteurs pour analyse ultérieure.

Il s'agissait d'un masque difforme, composé de plusieurs sphères de tailles disparates, réalisé dans une sorte de papier mâché. Le masque, qui pouvait recouvrir l'intégralité du visage,

intrigua immédiatement Bowen. Il était effectivement mentionné dans le rapport d'enquête, mais les effets personnels des membres du bal n'avaient-ils pas tous disparu ? Il se souvint alors qu'à cet endroit, il ne pouvait s'agir que du masque dont Jacob Clyne devait s'être affublé durant le bal, et qu'il avait probablement retiré à un moment donné avant l'arrivée de la police. Cela expliquait pourquoi ce masque n'avait pas disparu. Mais en observant les formes arrondies qui le composaient, un doute irrésistible et une stupéfaction foudroyante gagnèrent l'inspecteur. Bowen repensa au dieu Yog-Sothoth, dont Clyne avait longuement parlé comme des *Sphères*. Il se rua sur sa sacoche qu'il vida et chercha dans les papiers du témoignage de Clyne le passage sur leur arrivée au bal, à lui et Hepstein.

Le texte était formel : Clyne était venu avec un masque représentant un crâne de bouc, et non Yog-Sothoth. Le masque mentionné par Clyne qui correspondait à cette apparence était celui de Carice Hepstein, la bibliothécaire.

Ébahi, l'inspecteur resta quelques instants à contempler alternativement ses notes et le masque. Ce n'était pas le masque de Clyne ! Bowen ne put s'empêcher d'établir une supposition : Carice Hepstein était-elle vivante, et dans les parages, qui plus est ? Il entreprit promptement de passer la bâtisse au peigne fin.

Il pénétra dans la salle de bal avec aplomb et se dirigea vers l'énigmatique trace sombre située au centre de la pièce. L'inconcevable puanteur que Clyne avait mentionnée s'était évaporée ; à présent, la pièce ne dégageait qu'une intense odeur de moisi, comme si elle avait été sujette aux ravages de l'humidité pendant des siècles.

Toutefois, ces recherches furent infructueuses ; le rez-de-chaussée ne recelait aucun secret, pas plus que les étages qu'il trouva déserts. Seul son écho répondit à ses nombreux appels.

Revenu les mains vides de son inspection du manoir, il reporta son attention sur le masque découvert, avec l'intime conviction qu'il pouvait être la première clé du mystère. Deux possibilités s'offraient à lui : s'agissait-il du masque de Clyne, et dans ce cas, l'universitaire n'avait pas décrit le bon masque, ou bien était-ce celui de Carice Hepstein, la bibliothécaire qui accompagnait Clyne, et deuxième principale suspecte de cette affaire ?

— J'ai déjà suffisamment vu Clyne, soupira-t-il à part lui. S'il s'agissait du masque de Hepstein, comment expliquer qu'il n'ait

pas disparu avec tout le reste ? Se pouvait-il qu'elle ait réchappé à la disparition de tous les autres invités, et qu'elle soit revenue sur place ?

C'est rempli d'une perplexité nouvelle que l'inspecteur se remit en route avec la ferme intention de se rendre à l'appartement de la bibliothécaire. Il put, suite à d'âpres négociations avec le commissaire, accéder à son tour au logement, situé dans le centre-ville d'Arkham, dans un petit immeuble miteux aux murs étrangement de guingois.

Une fois dans l'appartement, il fut saisi par la quantité de documents et de livres. Des piles de dossiers et d'annotations s'élevaient aisément à hauteur d'homme, et leur omniprésence évoquait un labyrinthe documentaire. Tout en s'efforçant de ne rien faire tomber, Bowen se faufila jusqu'au bureau, la fameuse pièce où Clyne et Hepstein avaient concentré la majeure partie de leurs recherches.

En ouvrant la porte, Bowen se trouva comme prévu face à une pièce complètement vide. La fine couche de poussière au sol confirmait l'hypothèse selon laquelle cet état de fait était relativement récent. Pensif devant les murs nus, son regard fut alors attiré par un détail qui lui crevait à présent les yeux : on retrouvait, sur le sol, au centre de la petite pièce, la même marque circulaire et noire que dans la salle de bal. Il existait donc bien un lien entre cette scène énigmatique et la tragédie du manoir Lindblom ! Mais une fois de plus, le *modus operandi* restait un mystère.

Réalisant qu'il s'agissait peut-être de l'unique indice dans son enquête, l'inspecteur commença à analyser avec le plus grand soin les piles de documents présentes dans l'entrée. À la première lecture, Bowen ne découvrit qu'un ramassis de notes éparses à propos d'une multitude d'ouvrages traitant, de près ou de loin, de Yog-Sothoth et de ses manifestations supposées. Incantations, croquis de dessins invocatoires... L'inspecteur peinait à comprendre en quoi tout cet ésotérisme pouvait avoir le moindre intérêt scientifique, mais lorsqu'il repensa aux énigmatiques formes noires observées sur le sol, il reprit sa lecture. De nombreux passages faisaient référence à des créatures, invisibles à l'œil nu, provenant d'une autre dimension et invoquées par une forme de sorcellerie dont seuls de rares initiés détenaient les arcanes. Sur un autre feuillet, qui traitait cette fois du retour d'entre les morts et

de la réincarnation (un soupir d'exaspération lui échappa), une formule, qui ne ressemblait à aucune langue connue, avait été furieusement entourée de rouge :

OG'WOH RÊG !
L'GAH – RAAAH
YOG-SOTHOTH !
GOL'NIG WÊÊÊ
ZHRO !

Cette formule était suivie d'un commentaire :

CHARLES DEXTER WARD ?? cf. *Unaussprechlichen Kulten*
chap. XXI...
À vérifier.

Si la mention « *À vérifier* » laissait l'inspecteur perplexe, ses réflexions le conduisirent aux ouvrages sur lesquels les chercheurs avaient travaillé, ces *grimoires* comme les avait appelés Clyne. Où étaient-ils à présent ? L'étude de ces livres, d'après Bowen, faisait partie de la clé du mystère, et il savait que Clyne et Hepstein avaient intensivement travaillé dessus. Pourtant, après avoir précautionneusement inspecté la totalité de l'appartement (il retrouva des notes jusque dans les commodités), il n'avait rien vu, dans l'appartement de la bibliothécaire, qui eut pu correspondre à la description d'un de ces ouvrages anciens. Sur cette constatation, il quitta promptement les lieux et s'empressa de téléphoner à la bibliothèque, mais la réponse fut sans appel :

— Je suis désolée, monsieur l'inspecteur, s'excusa l'opératrice, mais tous les livres de cette réserve ont été empruntés par mademoiselle Hepstein. Êtes-vous sûr qu'ils ne sont pas chez elle ? la pointe d'inquiétude dans sa voix semblant davantage destinée aux exemplaires rares qu'au sort de la bibliothécaire.

Sans même s'excuser, Bowen raccrocha précipitamment, de plus en plus anxieux. L'enquête se densifiait. D'abord le bureau intégralement vidé, puis les livres... Clyne semblait avoir raison : quelqu'un tentait d'effacer les preuves, il ne pouvait s'agir que du responsable de la tragédie du manoir ! Pris d'une soudaine intuition, Bowen tenta aussitôt de joindre Clyne à son hôtel, mais l'hôtelier au bout du fil lui répondit :

« Je vous demande pardon, monsieur Bowen, mais monsieur Clyne vient de quitter notre établissement en compagnie des policiers qui étaient en charge de sa surveillance. Je les ai, il me semble, entendus parler de retourner au manoir Lindblom, car il pensait pouvoir y trouver des éléments nouveaux pouvant faire avancer l'enquête...

— Bonté divine ! »

Il lâcha immédiatement le téléphone pour se ruer en direction de *Curwen Street*.

À son arrivée à la résidence Lindblom, la porte d'entrée était grande ouverte, et lorsqu'il pénétra à l'intérieur, il ne trouva pas âme qui vive, et personne ne répondit à ses appels. Ouvrant une à une les différentes portes du manoir, il trouva la demeure inchangée à sa précédente visite, hormis lorsqu'il arriva face à la porte à double battant entrebâillée donnant sur la funeste salle de bal. C'est là, dans l'obscurité calfeutrée du manoir, qu'il remarqua un détail qui avait changé : le masque à l'effigie de Yog-Sothoth, le Dieu aux Sphères, qui avait été laissé sur place comme pièce à conviction, avait disparu.

Il se demanda d'abord s'il n'était pas tout simplement arrivé après que Clyne et les enquêteurs soient repartis, mais en se retournant vers la porte d'entrée, il ne put réprimer une exclamation de surprise en apercevant une marque noire et circulaire sur le sol du hall d'entrée, jusque-là camouflée par l'obscurité. Puis il entendit le grincement de la porte de la salle de bal derrière lui, et avant qu'il n'ait eu le temps de se retourner, il s'effondra après avoir reçu un violent coup sur le crâne.

L'inspecteur Bowen s'éveilla, encore sous le choc d'une forte migraine. En observant son environnement, il constata qu'il était à présent dans la salle de bal, solidement ligoté à une chaise à l'équilibre précaire. Sentant comme de petites caresses régulières sur le torse, il tenta de reprendre promptement ses esprits, mais l'effarement le prit de court lorsqu'il comprit que les caresses étaient celles d'un pinceau enduit de peinture noire : quelqu'un, portant le masque aux Sphères de Yog-Sothoth, était en train de peindre sur lui. Hagard, Bowen ne savait que penser de l'œuvre ;

le peu qu'il en voyait lui évoquait les indéchiffrables runes qu'il avait pu voir sur la carte de visite.

— Finalement, vous vous réveillez, dit l'individu masqué en commençant à peindre sur le front de l'inspecteur.

— Clyne ! aboya l'inspecteur. Que faites-vous pour l'amour du Ciel ?

— Je vous prépare pour le *voyage*, répondit Clyne, laconique.

Bowen, en proie à la panique, trépignait et se balançait sur sa chaise mais rien n'y fit : les liens tenaient bon.

— C'était donc vous !... Qu'avez-vous fait des ouvrages anciens que vous avez *volés* à la bibliothèque ?

— Ils sont davantage en sûreté avec moi, se contenta de répondre Clyne. Arrêtez de bouger !... Bon, de toute façon, je pense avoir fini.

Emporté par la rage qui l'animait, l'inspecteur fit tomber sa chaise à la renverse dans un grand craquement, mais les liens l'empêchaient toujours de bouger, et il était désormais au sol, en plus mauvaise posture encore. Un instant résigné, Bowen demanda :

— Bon sang, Clyne ! Pourquoi avoir fait tout ça ? Quel est votre *leitmotiv* ?

Les bras croisés, Clyne sembla hésiter à répondre avant de répliquer :

— Vu votre situation, je peux bien vous le dire, mais la réponse ne va pas vous plaire. Je suis un... *collectionneur*, commença-t-il, agenouillé auprès de Bowen. Je parcours le monde à la recherche des grimoires interdits qui recèlent tous les savoirs indicibles, de ce monde et d'autres, dont vous avez pu avoir un aperçu.

— Pourquoi ? réussit à articuler fébrilement l'inspecteur.

— Ce genre de savoir ne doit pas tomber entre les mains de n'importe qui, Bowen, et ce genre de... soirée ne fait que renforcer mon opinion à cet égard. C'est vrai, inspecteur, tout est vrai. Ce qui est inscrit dans le *Necronomicon*, le *Livre d'Eibon* ou bien encore le *Culte des Goules*... Cela dépasse peut-être l'entendement humain, mais toutes ces *Entités* existent bel et bien. Et nous sommes capables, lorsque l'on connaît les chemins à emprunter, les portes à ouvrir et les clés à utiliser, d'invoquer une petite partie de leur puissance... Au fond, voilà mon *leitmotiv* : je ne souhaite pas que ce genre de pouvoirs tombe entre de mauvaises mains.

— Écoutez-vous donc ! tempêta Bowen. Et c'est pour cela que vous avez *assassiné* tous ceux qui en auraient vaguement eu vent ? Vous êtes le pire d'entre tous, Clyne !

— *Le monde ne doit pas savoir*, répliqua Clyne entre ses dents. Nul ne doit connaître l'existence des Grands Anciens et des Dieux Extérieurs... Regardez les affaires de Dunwich et de Charles Dexter Ward, et vous aurez là de parfaits exemples de ce qui se produit lorsque ces savoirs tombent entre de mauvaises mains...

— Vous êtes fou ! Vous avez été plus meurtrier que toutes ces affaires réunies !

Après un moment de réflexion, Clyne reprit la parole :

— Non, je ne les ai pas tués. Je n'ai tué personne, et d'ailleurs, aucune charge valable ne tiendra contre moi pour cette raison.

— Pas tués ? Vous les avez juste fait disparaître Dieu seul sait où ! C'est similaire, vous ne trouvez pas ?

Bowen, remarquant que Clyne semblait prêt à parler, tenta d'en savoir plus :

— Comment vous y êtes-vous pris, Clyne ? Je n'y crois toujours pas, mais est-ce un de vos tours de passe-passe ? Qu'avez-vous fait des corps, bon sang ?

À cette question, Clyne sortit de sa poche une de ses cartes de visite et la lança au sol, près du visage de l'inspecteur afin qu'il puisse la voir.

— Les cartes, inspecteur... Tout cela fonctionne grâce aux runes... Pour un analphabète, une encyclopédie n'a aucune valeur ; mais pour qui sait lire, c'est un véritable trésor.

Il ajouta :

— Vous voyez, inspecteur, il se peut que j'aie menti à quelques moments. Par exemple, ce masque était bien le mien. Il se pourrait, également, que ce soit moi en réalité qui suis remonté chez Carice Hepstein pour « vider » le bureau. Mais il y a une chose sur laquelle je ne vous ai pas menti : j'étais bien derrière la porte, au moment de la Disparition, à réciter des prières mais, bien sûr, elles n'étaient sûrement pas de la nature que vous imaginiez !

Bowen, littéralement abattu par sa propre candeur, eut une autre question :

— Carice Hepstein... Qu'avez-vous fait de la bibliothécaire ? Elle vous a suivi dans toutes vos études... Vous l'avez fait disparaître, elle aussi ?

— Carice Hepstein a effectivement disparu. De la même manière que les autres ou pas, cela, j'aimerais le garder secret.

— Vous l'avez ralliée à votre cause ! geignit Bowen qui se doutait de la réponse.

Jacob Clyne ricana tout en faisant mine de se diriger vers la porte.

— Et bien, monsieur l'inspecteur, je crois bien que notre petit entretien touche à sa fin... Il est temps pour moi de partir, avant que vos collègues ne nous trouvent.

Il compléta, sardonique :

— Peut-être croiserez-vous nos chers invités, là où vous allez ?

Dans un élan de désespoir, Bowen le défia :

— Clyne, vous êtes idiot ! Si ce n'est pas moi, quelqu'un d'autre finira par arrêter vos plans machiavéliques. Regardez : vous avez même laissé votre carte de visite ! Prenez-la, pour ce que j'en ai à faire !...

Comme vexé par les derniers propos de l'inspecteur, Clyne fit marche arrière pour attraper d'un geste sec la carte qui traînait au sol, avant de se diriger promptement vers la sortie.

— Très bien, inspecteur, il est finalement l'heure de nous dire au revoir.

— Attendez, Clyne ! Vous avez encore oublié quelque chose ! s'exclama l'inspecteur.

Alors qu'il avait capté l'attention de Clyne qui s'était immobilisé dans l'embrasure de la porte, Bowen se retourna afin d'avoir Clyne dans son champ de vision, puis il poursuivit avec difficulté :

— Vous semblez oublier... que désormais, nous sommes deux ici à avoir étudié certaines de ces runes, les incantations et leur signification. Et désormais, *nous sommes deux à porter des runes sur nous !*

Clyne comprit immédiatement la menace de Bowen, et récita hâtivement un psaume dans une langue incompréhensible. C'est avec la force du désespoir que l'inspecteur, proféra lui aussi à pleins poumons une formule des deux chercheurs qu'il connaissait désormais par cœur pour l'avoir tant étudiée :

OG'WOH RÉG !
L'GAH – RAAAH
YOG-SOTHOTH !
GOLNIG WĒĒĒ
ZHRO !

Il ferma les yeux en attendant son sort, mais aucune créature des tréfonds du Cosmos ne vint le dévorer. Lorsqu'il les rouvrit, il aperçut Jacob Clyne complètement paniqué en train de s'enfoncer dans le sol, comme happé par un trou béant ouvert dans le parquet de la salle de bal. Partagé entre l'effroi et une sorte de soulagement à la vue de ce spectacle, son attention fut alors attirée par une puissante vague d'effluves putrides qui venait clairement de derrière lui. C'est en se retournant qu'il réalisa avec horreur que l'incantation de Clyne n'avait pas totalement échoué. Au centre de la salle de bal, à l'exact endroit où on avait pu constater une inexplicable trace noire circulaire, s'était formé un curieux nuage de brume sombre duquel émanaient des formes ténébreuses qui louvoyaient maintenant sur les murs et sur le sol. Partout dans la salle commencèrent à tourner d'innombrables ombres noires, qui prenaient peu à peu forme humaine sous le regard horrifié de Bowen. Elles s'animaient et serpentaient sur les parois de la pièce en un bal macabre, tandis que l'inspecteur, effaré, hurla d'épouvante lorsqu'il entendit soudain retentir discussions et rires, éthérés et distants, comme provenant d'une lointaine dimension se superposant à la réalité. Nauséux à la vue de l'horrible farandole des âmes en peine qui se jouait sous ses yeux, pieds et poings toujours liés, il jeta un dernier regard à l'étrange agglomérat au centre de cette scène irréaliste : un amas de sombres *Sphères* immatérielles qui semblaient *bouillonner en rythme* avec quelque Entité Cosmique. Puis il s'évanouit.

Moins de vingt-quatre heures plus tard, de nouveaux policiers arrivèrent au manoir Lindblom. Cette fois-ci, ils étaient chargés d'élucider la disparition de l'inspecteur Henry Bowen, celles de Jacob Clyne et des enquêteurs chargés de la surveillance de ce dernier. Ils trouvèrent Bowen, vivant et toujours attaché dans la salle de bal du manoir, mais victime d'une forme de stress post-traumatique extrême. Malgré leur insistance à l'interroger pour

savoir ce qu'il s'était produit, l'inspecteur ne leur fut d'aucune aide, et il continua, jusqu'à son arrivée à l'asile psychiatrique, à répéter invariablement les phrases suivantes : « *Ha ! Ha ! Elles sont là ! Elles sont là ! Ces ombres ! Elles dansent au bal, pour toujours ! Les Sphères ! C'est Yog-Sothoth ! Il est partout et nulle part à la fois ! Iä ! Yog-Sothoth ! Ha ha ! Ha ha !* »

L'étrange affaire des miraculés de Ferguson

Guillaume Roos



La fascination de Guillaume ROOS pour le fantastique et l'horreur débute dès son enfance, alors qu'il lit en cachette Mad Movies.

Adolescent, c'est à travers la littérature qu'il découvre les grands maîtres du genre (Lovecraft, Clive Barker, Kim Newman, etc.).

Ses études en Lettres anglaises lui permettent de compléter encore sa connaissance des auteurs classiques (Poe, Mary Shelley, etc.).

Vers l'âge de vingt ans, quand Guillaume Roos se lance dans l'écriture, c'est tout naturellement dans son domaine de prédilection qu'il le fait : le fantastique. En septembre 2015 est paru son premier recueil de nouvelles fantastiques La Légende de Billy Ray, aux éditions Nestiveqnen.

L'étrange affaire des miraculés de Ferguson

de Guillaume Roos

Debout devant la façade austère du bâtiment, l'homme relut pour la troisième fois la plaque dorée, rivetée à droite du porche, « Clinique Crawford », et se décida enfin à presser le bouton de la sonnette. Quelques secondes plus tard, une série de verrous claquèrent bruyamment et la lourde porte s'entrouvrit dans un souffle. Un homme au visage dur et au corps massif, vêtu d'un uniforme bleu foncé légèrement trop petit – vraisemblablement un agent de sécurité – apparut dans l'embrasure et le toisa avec méfiance. Il fit un pas vers le visiteur et grogna un « *Bonsoir ?* » sec et inquisiteur.

— Bonsoir. Docteur Philip Warren, se présenta l'homme sur le trottoir. Je crois que je suis attendu.

L'autre fronça les sourcils et se gratta pensivement la nuque, comme si ce qu'il venait d'entendre demandait réflexion, avant de s'écarter finalement du passage. Il le fit entrer et lui désigna une chaise tout en repoussant la porte. Quand il eut fini de tourner tous les verrous, il s'excusa puis disparut par une autre porte qu'il referma derrière lui.

Un peu désarçonné par l'attitude fruste du gardien, le docteur Warren s'assit pour attendre. Après seulement une ou deux minutes, sans véritable raison, il commença à se sentir mal à l'aise dans ce vestibule étroit. Quelque chose le dérangeait sans qu'il parvînt à mettre le doigt dessus. Cela tenait peut-être à l'atmosphère générale de la pièce. Les murs blafards, la lumière tremblotante du

plafonnier, même le registre des visiteurs, posé ouvert sur le petit pupitre... tout cela dégageait une espèce d'aura de malaise. Une pesanteur anormale régnait sur ce bâtiment de centre-ville d'apparence pourtant anodine.

Il se leva et fit quelques pas. Les moutons au coin des murs lui firent dire que le ménage n'avait pas dû être fait depuis un moment, ce qui n'augurait rien de bon pour une clinique. Puis son regard s'attarda quelques instants sur le registre. La dernière ligne signalait la visite d'un plombier, deux jours plus tôt. Il se demandait, amusé, si l'ouvrier avait été reçu avec autant d'égards que lui quand la porte s'ouvrit enfin.

— Le docteur Crawford va vous recevoir, lui dit l'homme à l'uniforme d'une voix monocorde. Si vous voulez bien remplir le registre, s'il vous plaît, je pourrai vous conduire à son bureau. Vous comprenez, avec ce qui se passe, nous devons être à cheval sur la procédure.

Warren acquiesça silencieusement, faisant mine d'avoir compris l'allusion, et inscrivit son nom et son heure d'arrivée dans le registre.

— Excusez-moi, pour le motif de la visite ? dit-il en se tournant vers le gardien.

— Laissez, répondit-il, d'un ton passablement irrité, la main déjà posée sur la poignée de la porte. Je compléterai plus tard.

Il avait soudain l'air très pressé. Warren reposa le stylo et le suivit. À grandes enjambées, ils traversèrent la salle d'attente pour s'enfoncer dans un long couloir au bout duquel Warren aperçut une large double porte. Dans l'encadrement, un homme en blouse blanche se tenait immobile. Warren le salua d'un hochement de tête. L'autre lui rendit son salut et referma la porte.

— C'est ici, lui dit le gardien qui l'attendait au bout d'un petit palier, sur sa gauche. Le directeur vous attend.

Sans plus de cérémonie, il s'en retourna à son poste d'un pas vif. De nouveau seul, Warren s'avança jusqu'à la porte entrouverte d'où lui parvint une voix qui l'invita à entrer.

Il poussa la porte et découvrit une grande pièce, encombrée de livres, papiers et documents, entassés pêle-mêle sur chaque surface disponible. Le docteur Crawford, un petit homme à lunettes d'une cinquantaine d'années, lui fit signe de s'asseoir sur

le siège face à lui tout en essayant de ranger à la hâte les montagnes de papier qui lui obscurcissaient la vue.

— Bonsoir, dit Warren, gêné d'avoir manifestement dérangé le directeur en plein travail. J'espère que mon arrivée n'est pas trop importune ?

— Ne vous inquiétez pas, lui répondit Crawford en repoussant sur le côté une pile de dossiers à l'équilibre précaire. Nous vous attendions. Je relisais simplement quelques notes concernant notre affaire. À ce propos, veuillez excuser monsieur Foster. Il peut se montrer parfois un peu abrupt mais il est nerveux, comme nous tous. Étant donné ce qui vous amène, qui l'en blâmerait ? D'ailleurs, que savez-vous exactement de notre affaire ?

— Pour être complètement honnête avec vous, pour ainsi dire, rien. Je sais juste que je devais me rendre ici ce soir. J'imaginai qu'on m'expliquerait la raison de ma venue une fois sur place.

À ces mots, le docteur Crawford fit la moue. Il retira ses lunettes, essuya un des verres avec une peau de chamois et les rechaussa en soufflant par le nez. Warren remarqua alors les traits tirés et la fatigue accumulée aux coins des yeux de son interlocuteur. De toute évidence, cet homme n'avait pas eu son compte de sommeil depuis trop longtemps.

Comme pour poser la situation, le directeur plaça ses mains à plat sur le bureau, se redressa et prit une inspiration.

— Bon. Tout d'abord, d'où nous arrivez-vous ?

— Seattle, répondit Warren.

— Oh. Une ville palpitante que je connais bien. J'y ai exercé, avant de revenir m'installer ici. J'ai même enseigné cinq ans à l'université. Du coup, j' imagine que vous n'êtes pas particulièrement familier de nos contrées un peu plus reculées. Voyez-vous, le Nord-Ouest Pacifique a toujours la réputation d'être le théâtre privilégié de certains événements qu'on pourrait qualifier... d'étranges, faute de mieux.

— C'est-à-dire ? Vous ne voulez, tout de même, pas parler de... « Bigfoot » ?

— Non, bien sûr. Rien d'aussi spectaculaire, le rassura le directeur avec un sourire amusé. En revanche, les rumeurs locales regorgent d'histoires de disparitions, décès inexpliqués, guérisons inexplicables, amnésies subites ou changements soudains du comportement... la liste est longue. Bien entendu, la plupart

de ces histoires sont à mettre sur le compte du folklore mais force est de reconnaître qu'il peut nous arriver d'être témoins, de temps à autre, de cas pour le moins inhabituels.

« J'ai moi-même pu constater de mes yeux plusieurs cas de guérisons très surprenants, dit-il en tapotant une pile de dossiers à sa droite. J'ai, notamment, reçu, l'an passé, un bûcheron qui a eu la jambe écrasée par un tronc de pin. J'étais certain qu'il ne remarquerait jamais normalement. Et bien, moins de dix jours plus tard, il rentrait chez lui, sur ses deux pieds, apte à reprendre le travail. Je lis l'incrédulité sur votre visage et, pourtant, je peux vous assurer que c'est la vérité.

« Officiellement, nous avons mis sa guérison inespérée sur le compte d'une erreur de diagnostic mais, à titre personnel, je reste sûr de mon cas. Entre ce qu'on m'a rapporté et ce que j'ai pu voir par moi-même, j'en suis venu à me demander si notre région ne bénéficierait pas d'un facteur environnemental qui favoriserait la guérison. Quelque chose dans la végétation ou le sol, que sais-je ? Cependant, en dépit de mes recherches, je ne suis pas parvenu à quoi que ce soit d'indiscutable.

« En tout cas, pas avant l'accident de Ferguson. En avez-vous entendu parler ?

Il attendit quelques instants mais se rendit vite compte qu'il mettait son visiteur dans l'embarras. Le silence de ce dernier en disait long, tant sur sa totale ignorance de l'affaire que sur sa gêne à l'admettre. Crawford leva une main en signe d'apaisement et reprit :

— Bien que l'affaire nous ait plutôt secoués par ici, je conçois aisément qu'elle n'ait pas fait grand bruit à Seattle. Pour faire court, Ferguson est une petite bourgade située à quelques miles plus au nord. Il y a encore une vingtaine d'années, elle prospérait grâce à l'exploitation d'une mine de houille. Puis les filons les plus accessibles se sont taris et ne sont restés que les boyaux les plus étroits, bien trop difficiles à atteindre pour être rentables. L'économie de la ville s'est écroulée et la population a commencé à partir pour chercher du travail ailleurs. Une histoire malheureusement trop connue...

« Il y a environ six semaines, de petits incendies sans gravité ont commencé à se déclarer à plusieurs endroits de la ville, sans raison apparente. Les autorités ont d'abord cru aux agissements

d'un pyromane mais, après quelques jours, les habitants ont remarqué que le sol de la ville et de ses alentours était anormalement chaud. Puis des lézardes de plus en plus importantes se sont formées dans la chaussée et de la fumée s'est mise à sortir par des crevasses dans les jardins. Un spécialiste de la compagnie des mines a été convoqué. Son verdict a été sans appel : la houille avait pris feu dans les galeries qui s'étendaient sous la ville.

« Même si ce n'est pas très fréquent, ce n'est pas un phénomène inconnu. Le spécialiste a mentionné un cas similaire en Pennsylvanie. D'après ses mesures, il a estimé que, suite à un mouvement de terrain, une strate contenant une poche de gaz avait dû se fissurer et se vider lentement dans les boyaux qui sillonnent le souterrain de Ferguson. Au fil du temps, la pression aurait graduellement augmenté et un nouveau mouvement de terrain aurait suffi à enflammer une partie du gaz. Confiné dans ces espaces étroits, la température aurait vite monté, jusqu'à mettre feu à la houille qui se consumerait très lentement depuis, en dégageant une intense chaleur.

« La température du sol était donc encore appelée à augmenter, jusqu'à devenir dangereuse, et les éruptions de vapeurs et de gaz incandescents allaient être de plus en plus fréquentes. Plus grave encore, avec les éventuelles poches de gaz sous pression qui risquaient à tout moment d'entrer en contact avec les flammes, Ferguson se trouvait à présent juchée sur une véritable poudrière.

« Un incendie de ce type peut se poursuivre pendant de nombreuses années, selon les quantités de combustible contenues dans les mines, et, malheureusement, l'inaccessibilité et les conditions extrêmes le rendent totalement impossible à contenir.

« Malgré quelques protestations, les habitants ont vite été obligés de se résoudre à évacuer la ville. Il fallait vider les maisons et trouver des logements temporaires pour les habitants. Des équipes de police, pompiers et bénévoles ont été dépêchées de toute la région pour procéder le plus vite possible. Fort heureusement, Ferguson étant déjà grandement dépeuplée, l'évacuation a pu se faire sur quelques jours seulement.

« C'est sur la toute fin de l'opération que le drame a eu lieu. La brigade des pompiers est arrivée à la clinique peu de temps après le coucher du soleil. Pendant que ses hommes transportaient

cinq corps inanimés dans la salle commune, le capitaine m'a pris à part pour m'expliquer ce qui s'était passé.

« D'après ses dires, pendant que ses équipes sur place réunissaient le matériel et que les membres du bureau du shérif préparaient les barrières avec lesquels ils allaient fermer le périmètre dangereux, plusieurs petits groupes avaient été envoyés pour effectuer un dernier tour de la ville.

« Les équipes étaient parties depuis près d'une heure et il commençait à faire sombre quand, soudain, un bref éclair a illuminé les nuages bas, suivi aussitôt d'une violente déflagration. Alors, tandis qu'un terrible fracas de pierres écroulées et de verre brisé faisait trembler le sol sous leurs pieds et qu'un vent brûlant leur fouettait le visage, tous se tournèrent avec effroi vers l'épaisse colonne de fumée qui s'élevait à l'Est de la ville.

« Les équipes présentes arrivèrent aussi vite que possible sur les lieux : la place du café dont il ne restait qu'un tas de gravats fumants. Une poche de gaz avait dû s'enflammer et avait littéralement détruit une partie du quartier. Les rues alentour étaient éventrées et jonchées de débris. Par endroits, le bitume se soulevait de près d'un mètre et des filets de fumée noire serpentaient le long des crevasses. Tout autour, les façades avaient été soufflées et plusieurs maisons s'étaient écroulées.

« Le groupe de cinq réservistes chargé de contrôler ce secteur manquait à l'appel. Les quatre premiers furent rapidement retrouvés dans les gravats, à l'arrière du café, là où se trouvait la petite terrasse. Le dernier ne fut localisé que plusieurs minutes plus tard, dans une maison située de l'autre côté de la ruelle. L'explosion avait dû le projeter à travers la fenêtre et il avait une jambe coincée sous une portion de plafond qui lui était tombée dessus. Les hommes sont parvenus à le dégager et à le sortir de la bâtisse qui menaçait de s'effondrer à tout moment et les cinq blessés ont été immédiatement conduits ici. Ils étaient inconscients mais vivants.

« "C'est un miracle qu'ils soient encore en vie", dis-je au capitaine en me dirigeant vers la salle de soin. "Est-ce que vous avez pu faire une première estimation de leur état sur la route ?" Il m'arrêta en posant sa main sur mon bras. "Doc, me dit-il en me regardant dans les yeux, ça fait un moment qu'on se connaît, vous et moi. Vous savez ce que je pense de toutes ces histoires, n'est-ce

pas ?” J’acquiesçai sans vraiment voir où il voulait en venir. Il reprit : “Quand nous les avons trouvés, nous n’avons pas eu le temps de réfléchir. Il fallait les évacuer, avant que cette satanée ville nous engloutisse. Mais, une fois dans le camion, quand j’ai pu les examiner... Je... Je n’ai jamais rien vu de tel. Ces hommes étaient au centre de l’explosion, c’est certain. Les débris autour d’eux étaient noircis par les flammes, leurs tenues sont calcinées... Pourtant, eux n’ont rien. Ils sont totalement indemnes !”

« Nous nous sommes regardés quelques instants en silence. Il avait manifestement été choqué par les événements. Je tentai de le reconforter mais rien n’y fit. Et je devais me rendre auprès des victimes au plus vite. Après un moment, il sembla se résigner et retira sa main de mon épaule. Ensemble, nous avons rejoint les membres de la brigade qui achevaient d’installer les patients dans la salle de soin avec l’infirmier de garde, M. Daniels.

« J’ai demandé à tous de rentrer se reposer, particulièrement au capitaine qui refusa de nous laisser tant que je ne lui avais pas promis de le tenir au courant de tout. Puis, l’infirmier et moi avons enfin pu examiner les blessés.

Crawford marqua une pause, comme pour laisser à Warren le temps d’assimiler toute l’histoire. Puis il retira à nouveau ses lunettes, essuya le même verre, les remplaça sur son nez, toussota et reprit, sur le ton de la confiance :

— C’était proprement incroyable. Ces hommes étaient effectivement indemnes. Ils s’étaient tenus au centre d’une explosion qui avait balayé tout un quartier et, hormis quelques contusions sans gravité, nous n’avons pas trouvé la moindre blessure. De même, malgré leurs tenues d’intervention carbonisées et rongées par les flammes, ils ne portaient aucune trace de brûlure. À vrai dire, leurs blessures étaient si bénignes qu’en dépit d’examens poussés, j’étais dans l’incapacité de déterminer la cause de leur inconscience.

« Le jeune homme qui avait été projeté à travers la rue était le seul à avoir été réellement blessé, une fracture déplacée du tibia. Cependant, tout portait à croire que c’était la chute du plafond – et non l’explosion – qui en était la cause. Nous avons dû opérer une réduction d’urgence.

« Ce n’est qu’une fois la fracture réduite que je pris le temps de réfléchir à ce que j’avais sous les yeux. Le capitaine avait raison :

tout cela relevait véritablement du miracle. J'avais souvent discuté de mes théories avec lui mais, jusque-là, il m'avait toujours rétorqué que ce n'était que des histoires de grands-mères. Cette fois-ci, pourtant, lui-même admettait qu'il y avait plus que cela. Nous étions peut-être enfin face à la preuve tangible que j'avais tant cherchée.

« Avec le recul, j'ai un peu honte de mon excitation face au malheur de ces jeunes gens mais, pour la première fois, un de ces phénomènes inexplicables pourrait être étudié dans des conditions rigoureuses et irréfutables. Qui sait ce qui pouvait en découler ?

« Afin de garantir les meilleures conditions d'étude et la plus grande discrétion possible, je décidai de fermer la clinique en prétextant la fragilité de nos cinq patients que des brûlures, occasionnées par l'explosion, rendaient très sensibles aux infections et microbes venus de l'extérieur. Un pieux mensonge qui me permit aussi d'interdire l'accès à leurs familles, tout en les rassurant quant à l'état de santé général de leurs proches et en promettant de les tenir informées dès qu'il serait possible de les visiter.

« Par ailleurs, j'accordai des vacances exceptionnelles à M^{me} Alexander, l'infirmière qui travaille habituellement en équipe avec M. Daniels et, en prenant garde d'en divulguer le moins possible, je demandai au capitaine de me rapporter tout ce qui sortirait de l'ordinaire chez ceux qui avaient été en contact avec nos *miraculés*.

« Dans les jours qui suivirent, M. Daniels et moi-même nous sommes relayés au chevet des patients et nous avons procédé à tous les examens que nous permettent nos équipements. Au bout d'une semaine sans évolution, j'ai pris la décision d'informer de la situation une de mes connaissances travaillant au bureau du gouverneur, à qui j'avais depuis longtemps fait part de mes idées et que je voulais tenir au courant de ce qui serait peut-être une découverte médicale majeure. De plus, j'évoquai dans ma lettre ma volonté d'effectuer des prélèvements, directement sur le site de Ferguson, et je comptais sur son influence pour m'aider à obtenir les fonds nécessaires.

« Je n'avais pas encore reçu de réponse quand le premier... *événement* se produisit. C'était il y a un peu moins de deux semaines.

Crawford se tut. Les yeux mi-clos, il semblait revivre la scène intérieurement. Il leva la main vers sa tempe, comme pour retirer

une nouvelle fois ses lunettes mais, paraissant se raviser, il la plaça devant sa bouche et s'éclaircit la voix.

— C'était un matin. J'étais en train de passer en revue les diagrammes des patients. Toujours aucune évolution. En dépit de nos efforts, nous ne parvenions pas à déterminer la cause de ce coma persistant.

« Je me suis rendu dans mon bureau quelques minutes, pour y chercher un dossier oublié. C'est en revenant que j'ai entendu une voix en provenance de la salle de soin. En entrant, j'ai vu un des patients, M. Mills, assis dans son lit et qui regardait autour de lui, l'air perdu.

Crawford marqua une nouvelle pause, comme s'il attendait à une réaction de la part de Warren. Ce dernier réfléchit quelques instants et demanda :

— Hum... Et vous dites qu'il n'avait montré aucun signe de réveil ?

— Aucun ! répliqua le médecin en levant les mains dans un geste théâtral. Je l'avais examiné à peine une demi-heure plus tôt. Il ne répondait à aucune stimulation. Et, là... Il se tenait assis, bien droit, et me demandait où il se trouvait. Sa voix était légèrement éraillée mais rien de commun avec ce qu'on serait en droit d'attendre d'une personne venant de passer plus de deux semaines dans le coma.

— Effectivement, répondit Warren, il aurait dû être à peine en mesure de parler. Quant à s'asseoir par lui-même... Est-ce que vous avez noté quelque chose d'anormal, dans son état général ?

— En dehors du fait qu'il avait tout de quelqu'un qui se réveille d'une simple sieste, vous voulez dire ? répondit-il avec un sourire pincé. Non, excusez-moi, la fatigue me fait dire des sottises. Je comprends tout à fait votre question. Je l'ai, bien entendu, immédiatement examiné des pieds à la tête mais je n'ai rien trouvé d'anormal. Pour tout ce que je pouvais en dire, il semblait en parfaite santé. Son réveil était tout aussi inexplicable que l'avaient été son absence de blessures et son coma.

« Je lui ai apporté du pain et de la viande séchée qu'il a mangés de bon appétit, puis j'ai essayé de l'interroger sur l'accident. Malheureusement, il m'a dit ne se souvenir de rien. Il se souvenait de l'opération de contrôle, le dernier jour de l'évacuation de Ferguson, il avait un vague souvenir d'être arrivé sur la place du

café, puis il s'était réveillé dans ce lit. Entre ces deux moments : le trou noir.

« Je lui ai expliqué du mieux que je pouvais ce qui lui était arrivé et je dois avouer que je fus assez surpris de la facilité avec laquelle il a accepté le récit de l'explosion ainsi que ses deux semaines passées dans le coma. Il n'a manifesté aucun doute, aucune surprise. Il s'est contenté d'écouter en hochant la tête de temps en temps. Je ne crois pas qu'il ait même posé la moindre question. Je n'étais pas certain qu'il comprenait réellement ce que je lui disais et j'admetts avoir soupçonné qu'il était en état de choc. Cependant, rien d'autre, dans sa conduite ou son discours, ne semblait le confirmer. Il paraissait vraiment en pleine forme.

« Quand il a quitté la clinique, dans la soirée, je lui ai demandé de me recontacter toutes les semaines et de noter tout changement dans son état. Il m'a rép...

— Excusez-moi ? interrompit brusquement Warren en bondissant sur sa chaise. Quand l'avez-vous laissé quitter la clinique ?

— Il est sorti le... le soir même, répondit le directeur après une brève hésitation. Un des membres de la brigade nous avait déposé les vêtements civils de tout le groupe et M. Mills a très vite demandé à rentrer chez lui. Il s'était réveillé en fin de matinée et je l'avais examiné la majeure partie de la journée. Alors, comme rien dans son état ne semblait justifier une nuit de plus en observation...

En écoutant l'homme qui se tenait assis en face de lui tenter de justifier sa décision, Warren eut la nette impression qu'il hésitait, cherchait ses mots, comme s'il tentait de se remémorer des événements lointains ou inventait au fur et à mesure qu'il racontait.

— Excusez-moi d'insister, reprit-il calmement, mais vous m'avez dit, tout à l'heure, avoir eu des doutes quant à son état mental ; des doutes qui me semblent, pour ma part, parfaitement justifiés. Après une telle épreuve et en tenant compte de l'amnésie partielle du patient, ne pensez-vous pas qu'il aurait été préférable de le retenir, au moins une nuit de plus, ne serait-ce qu'au nom du principe de précaution que vous évoquiez plus tôt ? Après tout, vous ne connaissiez toujours pas la cause de son coma.

La question resta sans réponse. Le docteur Crawford paraissait perdu. Après quelques secondes, les yeux toujours dans le vague, il baissa la tête et il repéra une petite tache de café sur le

bureau qu'il gratta du bout de l'ongle. Il entrouvrit la bouche, puis la referma en se redressant contre le dossier de sa chaise et jeta de petits coups d'œil rapides de part et d'autre, comme si la réponse s'était trouvée cachée dans la pièce. Tout dans son attitude trahissait une soudaine anxiété. Il nettoya encore une fois ses lunettes, assurément un tic nerveux, puis les replaça sur son nez avec un long soupir.

— Bien ! dit-il enfin en s'aidant du bureau pour se mettre debout. Avant de poursuivre, je pense qu'il est impératif que vous voyiez de vos propres yeux pour être à même d'appréhender la suite des événements. Suivez-moi, je vous prie.

Il contourna le bureau et marcha jusqu'à la porte d'un pas un peu traînant qui s'assouplit peu à peu. La raideur de ses mouvements témoignait de longues nuits passées à ce bureau à étudier des dossiers. Désarçonné par le tour inattendu que venait de prendre la conversation, Warren finit par se résigner et le suivit, tout en restant bien décidé à revenir plus tard sur ce qui lui semblait être une faute professionnelle.

Quand il le rejoignit dans le couloir, la pénombre soulignait les stigmates de fatigue qui marquaient son visage. Pour la première fois, Warren remarqua une lueur étrange dans le regard du directeur, l'éclat fané d'yeux qui en ont trop vu. Des yeux qui le fixaient à présent avec une intensité nouvelle.

Les deux hommes se tinrent ainsi, face à face, sur le palier, pendant de longues secondes, dans un silence pesant qui eut tôt fait d'accroître encore le malaise naissant de Warren.

— Hum... Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il finalement pour briser cet instant gênant.

Crawford eut un léger sursaut. Il ferma les yeux et secoua brièvement la tête, comme pour chasser une idée idiote, puis il releva les yeux vers Warren. Une expression étrange flotta un instant sur ses traits tirés. Il leva la main d'un geste hésitant, comme pour la poser sur l'épaule de son jeune collègue, avant de paraître se raviser et de la ramener finalement sur sa propre joue avec un petit raclement de gorge. Les poils durs de sa barbe naissante crissèrent sous ses ongles trop longs.

— Je vous demande de me pardonner, docteur Warren, soupira-t-il avec un sourire gêné. Il m'arrive d'avoir des absences passagères, en ce moment. Vous savez, nous ne dormons pas

beaucoup depuis le début de cette triste affaire et je ne suis plus si jeune. J'ai bien peur que la fatigue me rattrape. Mais c'est passé. Venez, suivez-moi. Vous aurez une meilleure idée de la situation quand vous aurez vu la salle commune.

Ils marchèrent côte à côte jusqu'à la double porte que Warren avait aperçue en arrivant. À mesure qu'ils avançaient, le jeune médecin sentait son estomac se nouer. Les signes d'absence dont il venait d'être témoin chez le directeur l'inquiétaient au plus haut point et une foule de questions se bousculaient dans son esprit. L'erreur médicale dont il s'était rendu coupable avait-elle eu des conséquences graves ? Qu'avait-il à lui montrer qu'il ne pouvait lui décrire de vive voix ? Qu'est-ce qui pouvait mettre un médecin expérimenté dans un état pareil ? Plus il se rapprochait de la porte de la salle de soin, plus Warren craignait ce qu'il allait découvrir derrière.

— Voici pourquoi j'ai requis l'aide du bureau du gouverneur, dit gravement Crawford, la main posée sur la poignée. Je suis navré de ne pas vous en dire plus, pour le moment, mais je pense sincèrement que rien ne saurait vous préparer à ce qui se trouve dans cette pièce.

Sur ces mots, il poussa la porte et pénétra dans la vaste salle. Il avança de quelques pas et se tourna vers le jeune médecin, les mains jointes derrière le dos, l'invitant tacitement à entrer.

Après une seconde d'hésitation, Warren franchit le seuil. L'air, d'une lourdeur anormale, sembla lui peser sur les épaules. Le son de ses talons sur le carrelage se propageait dans le silence comme des rides à la surface d'un lac que les murs renvoyaient avec des accents qu'il ne put s'empêcher de trouver sinistres, comme si le bâtiment même souhaitait le mettre en garde. À chaque pas, sans qu'il sache encore pourquoi, son cœur cognait contre sa poitrine et des bouffées d'angoisse se pressaient dans sa gorge. Assis à un petit bureau, dans le fond de la salle, il aperçut l'infirmier qu'il avait salué plus tôt. M. Daniels le dévisageait avec une intense expression qu'il ne parvint pas à décrypter.

— Docteur Warren, lui dit enfin Crawford quand il l'eut rejoint, en désignant la rangée de lits à sa gauche, permettez-moi de vous présenter les miraculés de Ferguson.

Warren regarda dans la direction que le directeur lui avait indiquée et son angoisse s'évanouit soudain pour faire place à

une immense confusion. En lieu et place des patients, les lits étaient occupés par de grosses masses sombres, à la surface granuleuse et aux formes irrégulières. À première vue, on aurait dit d'énormes morceaux d'asphalte.

Perturbé par cette vision inattendue, sa première réaction fut de se demander comment les lits pouvaient supporter de tels poids avant de se rendre compte à quel point sa question était hors de propos.

Interloqué, il s'approcha du premier lit et se pencha sur la masse rocailleuse pour la regarder plus en détail, tentant de comprendre ce qu'il était supposé voir. Une odeur minérale flottait dans l'air poussiéreux et, à cette distance, la surface très irrégulière de l'objet lui évoqua réellement le bitume d'une route, d'un gris foncé, sale et luisant par endroits. Il tendit le bras pour toucher mais sa main s'arrêta à mi-chemin, refusant instinctivement le contact avec la matière rugueuse. D'où il se tenait, il pouvait sentir une étrange vibration émaner de la masse et un frisson le parcourut jusqu'à l'épaule.

Il leva la tête et son regard rencontra celui de Daniels qui ne semblait pas l'avoir quitté des yeux. Puis il se tourna vers le docteur Crawford qui le regardait, lui aussi, avec gravité. Troublé, Warren revint au bloc de pierre posé devant lui. La situation devenait très inquiétante. Qu'est-ce que c'était que cette mise en scène ? Pourquoi vouloir lui montrer cela ?

Mais, soudain, un détail qui lui avait échappé jusqu'alors coupa net le flot de ses questions et le frappa comme un coup au plexus. Le souffle court, il réalisa que le bloc qui se trouvait dans le deuxième lit de la rangée avait une forme différente des autres. Une partie de la masse formait une sorte de protubérance qui s'élevait au-dessus du pied du lit, passée dans une paire de sangles suspendues à un portique ; le type d'équipement utilisé pour maintenir en extension une jambe cassée.

Un souffle polaire de pure horreur s'insinua dans les interstices de son esprit tandis que son cerveau commençait à admettre ce qu'il avait refusé de voir jusqu'alors. Subitement, la réalité des formes sombres et tordues, écrasées sur ces sommiers métalliques, se révéla à lui avec une netteté chirurgicale : aussi grotesques et déformées qu'elles fussent, il ne pouvait plus ignorer que les formes de ces masses de pierre étaient bien humaines.

Tout son corps se mit à trembler. Le sang lui battait violemment les tempes, sa vue se troubla et ses jambes se dérochèrent sous lui. Dans sa chute, derrière le bourdonnement sourd qui roulait contre les parois de son crâne, il crut entendre l'écho de voix lointaines, d'un langage inconnu aux sonorités, pourtant, étrangement familières. Puis il se noya dans les ténèbres.

Un bruit de verre brisé le tira brusquement de son inconscience. Désorienté, il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre qu'il était de retour dans le bureau du docteur Crawford. Il réalisa alors que ce dernier était accroupi, à ses pieds, en train de ramasser avec précautions des éclats de verre sur le sol trempé.

Quand il vit que Warren avait repris connaissance, Crawford se releva et lui demanda comment il se sentait.

— Hum... Un peu vaseux, répondit Warren, la bouche pâteuse, mais je pense que ça devrait aller. Que s'est-il passé ?

— Vous vous êtes évanoui, répondit Crawford en laissant tomber une poignée de verre dans la corbeille. M. Daniels et moi vous avons porté jusqu'ici. Nous avons craint que vous vous soyez assommé en tombant mais, fort heureusement, il n'en est rien. Je pense que c'était simplement le choc de ce que vous avez vu. Vous êtes resté inconscient une dizaine de minutes.

« Je suis navré de vous avoir imposé cela mais j'imagine que vous comprenez, à présent, pour quelle raison vous deviez voir par vous-même. Vous ne m'auriez jamais cru, autrement.

— Effectivement, marmonna le jeune médecin en se redressant contre le dossier de son siège, la tête encore lourde. Est-ce que je pourrais vous demander quelque chose à boire, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, répondit Crawford en attrapant un broc métallique et en versant une grande tasse de café fumant.

Le breuvage salvateur dissipa les dernières brumes qui obscurcissaient l'esprit du jeune médecin. Il contempla un moment en silence son reflet qui oscillait à la surface de son café tandis que lui revenaient les images de la salle de soin. Il ne parvenait pas à se convaincre des implications de ce qu'il avait vu. Tant de questions se bousculaient dans sa tête et il avait l'effrayante sensation que chacune d'entre elles était un pavé de plus sur la voie de la folie.

— Est-ce qu'ils sont vivants ? demanda-t-il finalement, sans lever les yeux de sa tasse.

— Nous le pensons. La gangue qui les enferme est relativement épaisse mais, curieusement, elle possède une certaine élasticité, comme si elle était posée sur une membrane souple. On dirait une espèce de cocon. À force de palpations et d'examen au stéthoscope, nous sommes parvenus à détecter des mouvements à l'intérieur ; et la température de la surface est clairement plus élevée que celle de la pièce. Nous ne comprenons absolument pas de quelle manière, mais ils semblent bel et bien être en vie.

— Avez-vous tenté de les libérer ?

— Dès le premier jour. C'est à M. Goldstein que c'est arrivé en premier, il y a exactement dix jours, dit-il en posant le dossier du patient sur le bureau, devant son jeune collègue. Nous avons tout de suite essayé de retirer cette croûte qui s'était formée sur tout son corps mais nous avons été contraints d'arrêter immédiatement. J'ai voulu inciser au niveau de l'épaule afin de dégager ses voies respiratoires le plus rapidement possible sans risquer d'ouvrir une artère mais, à peine avais-je commencé à couper que les trois autres patients se sont mis à hurler. Jamais, de toute ma vie, je n'ai entendu pareils cris émanant d'êtres humains. À vrai dire, je n'imaginais pas quelle sorte d'animal pourrait produire une telle logorrhée. C'était cauchemardesque. Et, pourtant, hormis leurs bouches grandes ouvertes, aucun d'entre eux n'avait bougé. Leurs visages étaient toujours aussi dénués d'expression et leurs yeux hermétiquement clos.

« Debout de l'autre côté du lit, M. Daniels me regardait, horrifié, les mains pressées sur ses oreilles. Je sentais ce vacarme insoutenable me comprimer les tempes. J'ai commencé à perdre l'équilibre et, quand je me suis rattrapé à la tête du lit pour ne pas tomber, le scalpel m'a échappé.

« À peine avait-il quitté ma main que les patients se sont tus, d'un seul coup. Ce silence si soudain était presque plus terrifiant que l'assourdissante cacophonie dont nous avions été victimes. Quand le scalpel a touché le sol, le tintement du métal sur le carreau sonna comme un avertissement.

« Je ne saurais dire combien de temps M. Daniels et moi sommes restés face à face, sans oser parler, mais je me souviens qu'il bougea le premier. Il a lentement écarté les mains de ses oreilles

et a pointé du doigt le lit qui se trouvait derrière moi. Je me suis tourné et j'ai tout de suite vu ce qu'il voulait me montrer : une tache sombre, rouge et humide, s'étalait sur le drap blanc, juste au-dessus de l'épaule du patient.

« J'ai regardé le lit qui se trouvait derrière l'infirmier et vit une tache similaire qui s'imprégnait lentement dans le matelas. D'où je me tenais, je pouvais voir distinctement, sur le trapèze du patient, une longue coupure qui suivait exactement le tracé de l'incision commencée sur la gangue de M. Goldstein.

« Je suis allé vérifier le dernier patient et trouvai la même incision sur son épaule. Cependant, je dois avouer que je n'étais pas tant choqué par l'apparition spontanée de ces stigmates que par le fait que je pouvais voir les plaies se refermer devant mes yeux. Au bout de quelques minutes, plus aucune marque ne subsistait. De même, la gangue qui couvrait le pauvre M. Goldstein ne portait aucune trace de mon intervention.

« Il m'a fallu plusieurs heures pour retrouver mes esprits. Quand j'ai fini par retourner auprès de M. Goldstein, j'ai trouvé quelques débris de matière qui étaient tombés sur le drap quand j'avais pratiqué l'incision. J'ai tenté de les ramasser mais les petits morceaux sont tombés en poussière au contact de mes doigts. J'ai cependant réussi à en récupérer un peu et nous pensons avoir reconnu de quoi il s'agit.

— Vraiment ? murmura Warren sans relever les yeux, ne sachant visiblement pas quoi penser de ce qu'il entendait.

— C'était exactement la même poudre dont étaient couverts tous ceux qui étaient arrivés de Ferguson le soir du drame. Je l'ai montrée à M. Daniels, dont le père avait travaillé dans les mines, et il a confirmé ce que je pensais : c'était bien de la houille.

Le regard fixe, Warren déglutit avec difficulté, comme si la vérité lui restait physiquement en travers de la gorge. Il porta la tasse à ses lèvres et baissa à nouveau la tête quelques instants pour tenter de faire le point. Puis il regarda le directeur droit dans les yeux et dit d'une voix tremblante :

— Nom de Dieu, Crawford, mais qu'est-ce qui se passe dans cette clinique, à la fin ?

Crawford leva les yeux au ciel, inspira profondément. Il se versa une tasse de café et retourna s'asseoir à son bureau.

— Le soir qui a suivi la première... — faute de mieux, M. Daniels et moi avons pris l'habitude de parler de *mutation*. Le soir même, donc, j'ai pris la décision de contacter le bureau du gouverneur pour demander de l'aide. Comme vous vous en doutez maintenant, je n'imaginais pas qu'on puisse me croire. J'ai tout de même tenté de consigner toutes mes observations le plus précisément possible, afin de trouver un moyen d'exposer les événements de manière... disons *crédibles*.

« J'étais en train de relire mes notes quand on a sonné à la porte principale. Il n'était pas question que je réponde mais la personne insistait. Comme je ne voulais pas que la sonnette dérange M. Daniels qui était allé dormir un peu, j'ai fini par aller ouvrir.

« Il s'agissait d'un représentant en produits d'entretien. Avant que j'aie le temps de lui dire que la clinique était fermée, il s'était déjà lancé dans un de ces monologues commerciaux très étudiés qui ne vous laissent aucune chance de réponse. Après cela, j'avoue que mes souvenirs sont un peu flous. Sans que je sache comment, nous nous sommes retrouvés dans ce bureau et je l'écoutais m'exposer les avantages de se fournir auprès de la marque pour laquelle il travaillait, pour un établissement comme le nôtre.

« Je lis l'incompréhension dans votre regard. Croyez-moi, j'ai été encore plus surpris que vous quand, en pleine conversation avec lui, j'ai soudain pris conscience que j'avais laissé rentrer cet homme dans la clinique, en dépit des circonstances. Le choc de la journée m'avait-il fait perdre tout sens commun ? J'ai clairement le souvenir d'avoir voulu lui dire de partir, à ce moment-là, mais je n'en ai rien fait. Au lieu de cela, je me souviens vaguement lui avoir demandé des précisions sur l'efficacité d'un de ses produits. Rien que d'en parler, j'en ai des frissons. C'était comme si j'avais oublié le fait que sa présence était anormale. C'était très étrange et, avec le recul, assez effrayant. Mais ce n'est qu'après coup que j'en ai pris conscience. À ce moment-là, tout me paraissait naturel. Les événements de la journée, le dossier sur lequel je travaillais, tout cela était accessoire. En revanche, je n'imaginais pas un instant renvoyer ce représentant avant que notre entrevue soit terminée. J'imagine que vous commencez à entrevoir mon trouble.

« Nous avons passé probablement une demi-heure à discuter serpillières et désinfectants avant qu'il prenne congé en me laissant

sa carte et en me faisant promettre de le recontacter au plus vite. C'est une fois à la porte, quand il m'a serré la main, que j'ai perçu un changement dans son visage. Son expression était devenue... différente. Je n'ai pas de meilleur mot. Différente. Il tenait ma main serrée dans la sienne et me fixait avec des yeux vides. J'étais paralysé. Littéralement. Malgré mes efforts, je ne parvenais pas à détacher mon regard du sien ou à libérer ma main. J'ai plutôt l'impression que ma main refusait de lâcher la sienne.

« Quand il s'est mis à parler, sa voix n'était plus la même. Elle était rauque, monocorde. Plus étrange encore, les mouvements de ses lèvres ne correspondaient pas à ses paroles. Et sa voix semblait venir d'ailleurs, comme si on avait chuchoté à mon oreille. C'était... Non, c'est inutile, je n'ai pas de mot pour décrire ce que j'ai ressenti.

Captivé, Warren regarda Crawford – visiblement très perturbé – boire une gorgée de café en tremblant nerveusement et tirer une feuille manuscrite d'un dossier.

— Voilà. Comme je vous l'expliquai, cette soirée reste floue dans ma mémoire. C'est pourquoi je me suis empressé de prendre ces notes, de peur d'oublier. Voici à peu près ce qu'il m'a dit :

« Tant que j'y pense, docteur, je voulais vous dire que quelques souvenirs du jour de l'accident me sont revenus.

Je me souviens que nous avons entendu du bruit provenant de l'arrière-cour du café, alors nous sommes allés voir. Derrière, le sol était couvert de fleurs. C'était de toutes petites fleurs bleues qui avaient dû pousser entre les dalles et recouvraient la terrasse comme un tapis. Je n'en avais jamais vu de pareilles. J'ai demandé aux autres s'ils les avaient déjà vues mais ils n'ont pas eu l'air de comprendre. Quand j'ai voulu leur montrer, les fleurs avaient disparu. Enfin, non ; ce n'est pas vrai. Disons plutôt que, partout où je posais les yeux, je ne voyais que les dalles nues de la terrasse. Mais, il y avait toujours un liseré bleu à la périphérie de mon regard, comme un mirage.

Avant que j'aie le temps de dire quoi que ce soit, le chef de groupe a vu quelque chose bouger dans le café. Nous nous sommes approchés et j'ai cru distinguer une immense silhouette qui nous observait depuis l'obscurité. Puis j'ai entendu une voix. C'était une voix puissante et lointaine, inconnue et pourtant familière. Et la voix murmurait un nom. Je me souviens que c'était un nom que je connaissais. Un nom que vous connaissez. Un nom qu'on ne peut répéter. »

Crawford reposa la feuille sur le bureau et regarda quelques instants l'expression défaite de Warren en réajustant ses lunettes sur son nez.

— Tout ce dont je me rappelle, après cela, c'est de m'être retrouvé assis à mon bureau. Je n'ai aucun souvenir de l'avoir vu partir ni même d'être rentré dans la clinique. Déjà, certains détails commençaient à m'échapper. C'est à ce moment que j'ai décidé de tout noter au plus vite, dit-il en rangeant la feuille dans son dossier.

« Je vous l'ai dit, c'est en relisant ces notes que j'ai pris la véritable mesure de ce qui venait de se produire. Ce n'est qu'une fois l'histoire couchée sur le papier que j'ai été capable d'entrevoir l'absurdité de ma conduite et que j'ai aussi réalisé la faute que j'avais commise en laissant partir M. Mills si peu de temps après son réveil. Car je peux maintenant vous l'avouer, je suis d'accord avec vos remarques de tout à l'heure et jamais, dans des circonstances normales, je n'aurais accepté qu'un patient quitte la clinique si vite après de tels événements. Cependant, et ça me terrifie de l'admettre, je n'ai rien vu d'anormal à tout cela avant de relire mes notes.

« C'est à ce moment que j'ai compris que ce qui se passait dans ma clinique n'affectait pas que nos patients et que cela avait déjà commencé depuis plusieurs jours. Et j'ai eu peur. Peur comme jamais je n'ai eu peur de toute ma vie.

Un long silence s'installa dans la pièce. En dépit de ce qu'il avait vu plus tôt, Warren avait encore du mal à se persuader que l'homme qui était assis en face de lui n'avait pas simplement perdu la raison. Il posa sa tasse vide sur le bureau et demanda :

— Et... Est-ce que vous connaissiez cet homme ? Si vos notes sont justes, lui semblait vous connaître. Il a fait référence à une conversation portant sur l'explosion de Ferguson. Peut-être un membre de la brigade ?

Le poing serré contre ses lèvres, Crawford fit lentement « non » de la tête. Warren marqua une pause, pesant chacun de ses mots avant de demander :

— Sans vouloir vous froisser, docteur, ne pensez-vous pas qu'il soit possible que le choc de l'après-midi vous ait causé un épisode hallucinatoire ? Peut-être votre esprit aura-t-il tenté de lier cette visite aux événements de la journée, lui donner un sens.

Cela n'aurait rien de si surprenant et pourrait expliquer votre conduite et vos absences.

En guise de réponse, le docteur Crawford ramassa un rectangle de papier blanc sur le bureau et le plaça sur le dossier du patient qui était resté posé devant Warren. Celui-ci eut alors l'impression d'un coup violent sur le sommet du crâne quand il prit conscience de ce qu'il voyait. Le nom sur la carte de visite du colporteur et celui qui était inscrit sur le dossier étaient le même : Charles Goldstein. Le patient qui avait subi la première mutation.

Warren leva des yeux remplis d'incompréhension vers Crawford.

— J'ai vérifié, dit finalement le directeur d'une voix résignée. Dans son dossier, il est bien stipulé que M. Goldstein est représentant en produits ménagers, et la photo attachée est bien celle de l'homme que j'ai vu ce soir-là.

Tétanisé, Warren voulut reposer la carte dont il s'était saisi en tremblant mais ses mains refusèrent de lui obéir. Crawford se leva pour remplir leurs deux tasses et retourna s'asseoir. Il goûta son café, jeta machinalement un coup d'œil à sa montre et reprit :

— Je n'ai pas pu fermer l'œil, cette nuit-là. Le lendemain matin, je pris finalement contact avec le bureau du gouverneur. J'ai tenté de souligner l'importance de la situation sans pour autant en révéler la teneur exacte. Jamais on ne m'aurait pris au sérieux. Il fallait que j'obtienne qu'un expert se déplace pour confirmer mes dires afin de mettre en branle un véritable plan d'urgence. À force d'insistance, et en faisant jouer mes relations, on a consenti à envoyer quelqu'un dans les dix jours. Vous connaissez les lenteurs de l'administration, je savais que je n'obtiendrais pas mieux.

« Dans l'intervalle, il fallait que je me prépare à prendre en main la situation. Il ne fallait surtout pas que la nouvelle sorte de ces murs, sous peine de provoquer une panique générale au sein d'une population déjà sous pression avec la crise de l'évacuation de Ferguson à gérer.

« Pour contrôler au mieux les allées et venues, j'ai fait appel à M. Forster que vous avez rencontré en arrivant. Il travaillait comme gardien, sur le campus, quand je travaillais à Seattle. C'est un homme solide et fiable. Je lui suis extrêmement reconnaissant d'avoir accepté de venir nous prêter main-forte.

« À partir de ce moment-là, MM. Daniels, Forster et moi-même nous sommes relayés pour monter la garde, en priant pour que rien d'autre ne se produise. Malheureusement, nous n'avons pas eu à attendre bien longtemps.

« Nous étions le lendemain, un peu après midi. J'étais en train de terminer la tournée des patients. La veille au soir, nous avions décidé d'éloigner les lits afin de limiter une éventuelle contagion, pour peu que cela soit encore utile. Les lits avaient donc été disposés de chaque côté de la salle, à plusieurs mètres de distance les uns des autres.

« Je me trouvais auprès de M. Goldstein quand cela s'est produit. Nous avons placé son lit encore plus à l'écart des autres. Dos à la salle, je suis resté un moment à étudier la masse sombre gisant sur le lit, espérant constater quelque évolution. En vain, bien évidemment.

« Quand je me suis retourné, un nouveau cocon, noir et granuleux, occupait le lit le plus proche, tout juste à quelques pas de moi. Il s'agissait du jeune homme à la jambe cassée.

« Je ne sais pas si vous l'avez vu, tout à l'heure, mais la croûte emprisonne même la sangle qui retient sa jambe, comme si la mutation avait été instantanée. Je l'avais examiné juste avant de me rendre au chevet de M. Goldstein. S'il y avait eu quelque signe avant-coureur, je m'en serais obligatoirement rendu compte. À moins que nous ne possédions pas la capacité physique de percevoir le changement avant qu'il soit trop tard. Je n'en sais rien.

« Tout ce que je peux dire, c'est que, dans les jours qui suivirent, les deux patients encore épargnés par le mal se sont aussi retrouvés dans cet état de la même manière. Tant que l'un de nous était présent pour les observer, rien ne s'est passé. Mais il a suffi que nous détournions le regard, ne serait-ce qu'un instant, et c'était terminé. Aucun signe annonciateur. Aucun bruit.

Tandis qu'il exposait l'étrange phénomène dont il avait été témoin, le trouble du docteur Crawford était visible. Sa paupière droite tressautait. L'homme était réellement épuisé, physiquement et mentalement. Il avala une grande rasade de café et contempla quelques instants sa tasse, donnant l'impression de regretter qu'il ne s'agisse pas d'une boisson pour forte. En le regardant, Warren remarqua qu'il partageait ce sentiment.

— J'ai eu une terrible intuition, dans la journée, reprit Crawford, et j'ai demandé à M. Forster de me prévenir si qui que ce soit se présentait. Le soir même, il est venu me chercher pour me dire qu'un jeune homme qui se plaignait d'intenses douleurs à la jambe insistait pour voir un médecin. Il l'avait fait attendre dans l'entrée. Je lui ai demandé de le conduire à mon bureau.

« Quand il est entré, j'ai fait tout mon possible pour dissimuler mon trouble en reconnaissant le visage du patient à la jambe cassée. Pourtant, je sentais confusément qu'une part de moi-même refusait de l'admettre, en dépit de l'évidence.

« Pour sa part, il n'a pas semblé percevoir ma gêne et m'a exposé en détail, pendant plusieurs minutes, les douleurs qu'il ressentait à la jambe depuis quelques semaines et qui étaient devenues, d'après ses dires, récemment insupportables. Puis, j'ai vu son expression changer progressivement. Sa voix baissa jusqu'à s'éteindre totalement. Je reconnus alors dans ses yeux le même regard abyssal que l'homme qui s'était tenu dans mon bureau, deux jours plus tôt.

« Cette fois, j'avais anticipé en installant cet enregistreur que vous voyez ici, dit-il en posant la main sur la machine posée sur le bureau. Quand il s'est remis à parler, j'ai mis l'enregistrement en route : sa voix était exactement la même que celle de l'homme de l'avant-veille.

Sur ces mots, Crawford pressa un bouton et la bande magnétique se mit en mouvement. Le haut-parleur crachota et l'air s'emplit du souffle de l'enregistrement. Puis une voix étrange, rocailleuse, se fit entendre. La diction était déstabilisante, froide et régulière. Presque mécanique.

« Nous avons entendu son nom, son appel. Elle est [grésillements], la mère de toute vie. Celle dont le nom est connu de tous mais ne peut être prononcé, car il lui a été dérobé par ceux qui l'ont bannie dans les confins de l'éternel oubli.

Elle est née d'une race plus ancienne que les galaxies. Architectes célestes, aberrants et magnifiques, ils usent de leur science inconcevable pour guider le développement des planètes, soufflant la vie sur des rochers stériles et présidant à l'évolution de leurs œuvres tout au long d'innombrables éons dans des buts qui nous resteront à jamais inaccessibles.

Elle vint au monde bien des millions d'années avant la naissance de notre soleil. Géante parmi les dieux, son esprit éclipsait ceux de tous ses

semblables. Dès ses premiers travaux, tous tremblèrent devant la radicalité de ses œuvres. Elle avait porté la vie à des aboutissements qu'aucun n'avait osé envisager. Pour la première fois de leur histoire, ces êtres qui avaient cru leur savoir sans limite apprirent ce qu'était la peur.

Aveuglés par ce sentiment dévorant et par la jalousie, ils la marquèrent du sceau du blasphème et se liguèrent contre elle. »

Crawford arrêta la bande.

— Il a arrêté de parler à ce moment, dit-il en croisant les bras.

À l'écoute de l'enregistrement, Warren s'était redressé sur son siège. Bien que toute l'affaire resta objectivement difficile à croire, il ne pouvait s'empêcher d'accorder du crédit à l'homme qui lui faisait face. Et il devait admettre que le mystérieux enregistrement avait piqué sa curiosité.

— Au début de l'enregistrement, un bruit nous empêche d'entendre un mot. Est-ce que vous vous souvenez de ce qu'il a dit ?

— Malheureusement, non. Mais je ne me rappelle pas non plus d'avoir mal compris quoi que ce soit, quand il parlait. Cette fois encore, ce n'est qu'en réécoutant la bande que je me suis aperçu que je n'avais pas entendu cette partie de la phrase. Et, j'ai vérifié à plusieurs reprises : *a priori*, la bande n'est pas abîmée. On dirait que le micro a simplement cessé d'enregistrer à ce moment-là.

— Vraiment étrange, souffla Warren en acceptant le dossier que lui tendait le directeur.

— Après avoir cessé de parler, il est resté sans réaction pendant quelques secondes, reprit Crawford, puis ses traits se sont progressivement détendus. Il donnait l'impression d'être perdu dans ses pensées. Puis, avec un petit sursaut, il a semblé reprendre conscience de ma présence et m'a demandé de répéter ma question, comme si notre conversation ne s'était jamais arrêtée. Nous avons encore discuté plusieurs minutes avant qu'il prenne congé.

— Est-ce que vous avez essayé de le retenir ?

— Ne sachant toujours pas à qui — ou à quoi — nous avions affaire, je n'ai pas voulu prendre de risque trop important. Imaginez que cet homme soit attendu. Si nous l'avions retenu de force, quelqu'un aurait pu venir le chercher ici et peut-être exposer l'affaire. Non, je n'étais pas prêt à prendre un tel risque. Pas encore, du moins.

Juste avant qu'il ne parte, je lui ai demandé de m'attendre quelques instants en prétextant de devoir vérifier quelque chose et je suis allé demander à M. Forster de le suivre discrètement.

— Alors ?

— Alors ? rétorqua Crawford avec un petit rire nerveux. Alors M. Forster l'a suivi jusqu'au bout de la rue, à quelques pas d'ici. Il l'a vu tourner sur le trottoir et, quand il a lui-même atteint le croisement... Plus personne ! M. Forster m'a assuré qu'il était à peine quelques mètres devant lui. Et souvenez-vous que cet homme boitait ; il ne marchait pas bien vite. De plus, la rue dans laquelle il a tourné n'offre aucune cachette. Alors... ?

— Vous voulez dire qu'il aurait... disparu ?

— Ou alors quelque chose a empêché M. Forster de le voir. Ou, encore, il l'a regardé s'en aller et il aura oublié. Honnêtement, au point où nous en sommes, je ne sais pas.

« Je vous vois regarder le dossier. Je vais devancer votre question : oui, c'est bien lui qui était assis à votre place, ce soir-là, dit-il en pointant la photo agrafée au dossier. Comme vous avez dû le voir en arrivant, nous avons un registre à l'entrée. Nous l'avons mis en place dès le lendemain de la visite du représentant. C'est bien ce même nom qu'il y a inscrit.

— Incroyable, murmura Warren. Qui sont ces gens, d'après vous ? demanda-t-il en relevant le nez du dossier. Des sosies ? Des imposteurs ? Dans quel but se font-ils passer pour les patients ? Et qu'est-ce que c'est que cette histoire qu'ils racontent ? On dirait que le deuxième a repris là où le premier s'était arrêté.

Le docteur Crawford laissa échapper un nouveau gloussement nerveux.

— Vous me faites penser à un de mes anciens élèves. Vous vous seriez bien entendus : lui aussi était toujours à l'affût des moindres détails. Pour revenir à vos questions, j'aimerais pouvoir vous éclairer mais, malheureusement, je me les suis posées moi-même, à bien des reprises, sans trouver de réponse.

« Après cette deuxième *visite*, j'ai voulu reprendre contact avec M. Mills pour m'enquérir de son état. Peut-être que lui aurait des réponses à m'apporter. Je me suis rendu à l'adresse qui figure dans son dossier. J'ai dit à sa logeuse que j'étais un ami de ses parents, de passage en ville. Elle m'a parlé de l'accident de Ferguson et m'a dit qu'elle n'avait eu aucune nouvelle depuis qu'il

avait été transporté à la clinique. Pour ce qu'elle en savait, il s'y trouvait toujours. J'ai communiqué l'information de la disparition au bureau du gouverneur mais on m'a rétorqué que cette affaire était du ressort du shérif. J'ai compris, à ce moment-là, que mes appels répétés commençaient à me discréditer aux yeux des autorités et allaient vite jouer en ma défaveur.

« J'ai donc préféré attendre l'arrivée de l'envoyé du bureau du gouverneur en recueillant le plus d'informations possible pour nous aider à trouver une solution au mal qui s'attaquait à ces hommes – et probablement aussi à mon équipe et moi-même.

« Nous avons redisposé les quatre lits les uns à côté des autres, comme vous les avez vus dans la salle, afin de pouvoir tous les voir en même temps et, peut-être, parvenir à assister à une nouvelle mutation, si elle devait se produire. Sans succès, comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure.

Il but une gorgée de café, comme pour laisser à Warren le temps d'assimiler tout ce qu'il venait d'entendre, puis reprit :

— C'est le lendemain que notre avant-dernier patient indemne a muté, à son tour. Avant-hier, tôt le matin. Cette fois encore, nous avons reçu une visite dans la journée. Dans le courant de l'après-midi, un plombier s'est présenté sous le prétexte d'une vérification réglementaire de la tuyauterie de la clinique. Je ne pense pas qu'il soit utile de vous préciser, désormais, que le nom qu'il a donné correspond bien à celui du patient, de même que son métier.

« Il a passé près d'une heure à vérifier les tuyaux et éviers des pièces auxquelles nous lui avons laissé l'accès. Puis j'ai reconnu le même changement dans son comportement que j'avais observé plus tôt chez les autres. Je l'ai rapidement conduit jusqu'ici et j'ai commencé à enregistrer.

Il enfonça le bouton dans un claquement sec. La voix désincarnée qui s'éleva du haut-parleur était exactement la même que celle de l'enregistrement précédent, exception faite d'un détail troublant : derrière chaque syllabe, on pouvait distinguer une sorte de cliquetis régulier qui semblait battre la mesure des paroles et s'arrêtait entre chaque mot.

Warren interrogea Crawford du regard. Ce dernier arrêta la bande et dit :

— Je sais ce que vous allez me demander, et la réponse est non : je n'ai rien entendu d'autre que sa voix pendant qu'il parlait.

Pas plus que je n'ai souvenir de ce qu'il a dit au moment des coupures qui se trouvent encore sur cet enregistrement.

Sur ces mots, il rembobina la bande quelques secondes et remit le magnétophone en lecture.

« ... offensée par la trahison de ceux qu'elle avait appelés ses frères, [grésillements] brûla d'une rage comme le cosmos n'en avait jamais connue. La guerre qui s'ensuivit ébranla les galaxies et consuma les étoiles, jusqu'à cet instant fatidique où la multitude finit par avoir raison de l'exception. C'est alors que [grésillements] tomba.

Bien que vainqueurs, les traîtres savaient que la Mort n'a pas de sens pour les êtres qui transcendent la réalité et le temps. Ils décidèrent donc de l'enfermer dans une prison dont les murs furent imprégnés du sang de ceux qui étaient tombés face à elle et entravèrent sa forme colossale avec des chaînes fondues dans le cœur d'étoiles naines. Le bâtiment scellé fut placé au centre d'un astre sans vie, perdu à la bordure d'une galaxie stérile.

Puis ils effacèrent toute trace de son existence. Ils démantelèrent ses travaux et exterminèrent ses créations. Dans leur volonté de la faire disparaître, ils allèrent jusqu'à réécrire les lois de l'univers pour la priver de son nom, espérant ainsi la condamner à l'oubli.

Cependant, indomptable et douée d'une volonté plus inaltérable que ses liens, [grésillements] refusa de se soumettre à ce sort injuste. Elle déchaîna sa puissance inconcevable contre les murs de sa prison. Tout autour, la roche se mit à bouillir. À chacun de ses coups, la surface de la planète se déchira, des montagnes se dressèrent tandis que des gouffres insondables s'ouvraient. Des éclairs enfantés par sa rage strièrent le ciel au cours de siècles innombrables. »

Crawford arrêta la bande, semblant guetter une réaction de la part de Warren. Ce dernier, l'air attentif, lui fit signe de poursuivre, d'un hochement de tête.

— Le quatrième et dernier patient a muté ce matin. Une nouvelle fois, nous avons reçu une visite plus tard dans la journée. Voici l'enregistrement, dit-il en appuyant sur le bouton.

« Après des millions d'années de lutte ininterrompue, [grésillements] dut accepter la vérité : la science des traîtres la liait bel et bien. En dépit de sa force qui avait terrifié les dieux, elle ne parviendrait jamais à briser les chaînes qui couvraient son corps, pas plus que les murs de sa prison.

Alors, un formidable dessein émergea des abysses infinis de son esprit. Elle cessa de se mouvoir, se ferma au murmure de l'univers et rentra en elle-même pour rêver sa victoire.

Lentement, les échos de ses rêves franchirent les parois de sa prison et se frayèrent un chemin à travers les strates jusqu'à la surface. Ces échos insufflèrent la vie au sol et aux océans, et bientôt naquirent les premières bactéries, chacune portant en elle une infime fraction de son étincelle divine. Le plan était en marche.

Après des millions d'années, la race qui formerait ses armées invincibles s'extirpa du bouillon primordial. D'abord à quatre pattes, puis debout, ses troupes prirent possession du monde, conquérant le moindre recoin, repoussant, asservissant et détruisant les autres espèces jusqu'à dominer la planète, accomplissant, sans le savoir, ce pour quoi la mère les avait conçues, avenglées par une folle illusion de libre arbitre.

À présent, la race élue a atteint le point de son développement où elle est en mesure de recevoir l'appel de la mère et d'amorcer son ultime évolution. Aujourd'hui, [grésillements] rappelle ses enfants à elle. Elle intime à ses légions de s'éveiller pour la rejoindre au cœur du monde et briser les murs de sa prison.

Alors la vérité sera enfin révélée et les dieux décadents trembleront à nouveau, car la mère sera de retour pour guider le destin de tout ce qui vit. »

Crawford pressa le bouton et la bande s'arrêta net. Toujours perdu entre les lignes du dossier posé sur ses genoux, Warren tentait de donner un sens à ce qu'il avait entendu depuis son arrivée. Sans succès. L'affaire ne pouvait se résumer à un simple cas d'hallucination collective. Après tout, il avait lui-même vu les cocons. Pourtant, rien de tout cela ne faisait sens à ses yeux. Où se cachait la vérité ? Il regarda le visage épuisé du directeur, buriné par la fatigue. S'agissait-il d'une mascarade élaborée ? Cet homme jouait-il un rôle dans tout ce mystère ? Quelque chose dérangeait Warren, un détail sur lequel il ne parvenait pas à mettre le doigt, une pièce manquante à ce puzzle délirant...

Et, soudain, ce fut évident. Il se redressa et, en reposant le dossier sur le bureau, il dit enfin :

— Vous dites que cet enregistrement date d'aujourd'hui ? Mais j'ai vu le registre en arrivant et la dernière ligne était celle de la visite d'avant-hier.

Le visage de Crawford se durcit, comme s'il s'attendait à cette question.

— C'était effectivement la dernière ligne à votre arrivée, dit-il en se levant lentement, comme animé d'une résolution nouvelle. Plus maintenant.

Warren comprit alors ce qu'il insinuait. Effaré, il bondit sur ses pieds et s'éloigna doucement du bureau, sans quitter des yeux Crawford, visiblement en plein délire. Mais un claquement sinistre retentit dans son dos et le figea sur place. Le son distinctif d'un fusil que l'on arme. Il sentit tout le sang fuir son visage.

— Ne bougez pas, dit la voix usée de Forster derrière lui.

Levant les mains par réflexe, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit le gardien, debout dans l'encadrement de la porte, qui le tenait en joue. Il se retourna vers le directeur de la clinique qui le regardait avec défiance, debout derrière son bureau.

— Mais vous vous trompez ! explosa Warren. Enfin, docteur Crawford, vous devez vous rendre compte que rien de tout cela n'a de sens. Je comprends : vous avez traversé des moments difficiles et vous êtes inquiet pour vos patients mais vous ne pouvez pas penser que j'aie quoi que ce soit à voir avec tout cela. Je n'ai jamais mis les pieds dans cette clinique avant ce soir.

En prononçant ces mots, il tentait, tant bien que mal, de dissimuler la panique qui le submergeait mais le regard impassible du médecin et la pupille noire du canon pointé dans son dos le glaçaient d'effroi. Le silence des deux hommes était insoutenable. Un faux mouvement de sa part et il serait abattu sans sommation, il en était désormais certain.

Crawford lui indiqua de revenir s'asseoir tout en adressant un signe de tête à Forster. Warren regarda discrètement et vit ce dernier baisser lentement son arme. Conscient qu'il s'agissait probablement de sa dernière chance de s'en sortir indemne, en gardant ses mains en vue à tout moment, il retourna à son siège. Crawford fit de même et se saisit d'un nouveau dossier d'où il sortit un billet.

— J'ai reçu cette note du bureau du gouverneur hier, dit-il enfin d'un ton neutre. Ils m'annoncent que l'expert n'arrivera que demain matin.

— Écoutez, docteur, répondit Warren avec une voix qu'il espérait apaisante en dépit de la peur qui lui serrait la gorge, je

sais très bien ce que vous vous imaginez. Après tout ce que vous venez de me raconter, tout ce que vous avez vécu, il est normal que vous voyiez le mal partout. Mais ma venue aujourd'hui ne signifie en rien que...

Crawford l'interrompit brutalement en frappant le bureau du plat de la main, renversant au passage un pot à crayons. Le soudain éclat de violence coupa Warren dans son élan. Derrière lui, il entendit Forster se tendre et relever son arme contre sa poitrine, paré à le remettre en joue à la moindre provocation.

Frottant ses paumes l'une contre l'autre, Crawford prit une profonde inspiration et souffla longuement pour se calmer. Ses traits se relâchèrent quelque peu mais Warren observa que la bouche du médecin tremblait légèrement. Son expression trahissait à présent son émotion différente.

— Avez-vous remarqué que vous n'avez posé aucune question à propos du dernier patient à avoir muté ? Le cocon dont il est prisonnier depuis ce matin est celui devant lequel vous vous êtes évanoui, tout à l'heure. Il s'agit d'un jeune médecin que j'ai connu quand j'enseignais à Seattle et qui est venu s'installer ici il y a peu. Il avait repris contact avec moi pour me demander si je cherchais un associé à la clinique. Il s'appelle Philip Warren.

« Vous arborez son visage, vous parlez avec sa voix, vous avez même ses gestes, mais vous n'êtes pas Philip Warren. Le pire dans tout cela, c'est que je suis persuadé que, vous-même, vous n'en avez pas conscience. Tout comme je pense que c'est vous qui êtes venu nous visiter après chaque mutation, adoptant les traits et l'identité de chaque victime, occultant nos sens — et peut-être les vôtres — dans un but qui m'échappe. Peut-être n'êtes-vous qu'une autre victime de ce qui nous manipule tous. La seule chose dont je suis certain, c'est que vous n'êtes pas Philip Warren, pas plus que vous n'étiez Richard Mills, Charles Goldstein ou les autres.

Warren restait sans voix. Il voulut répondre, tenter de se justifier, de souligner l'impossibilité de ce qu'il entendait, mais les mots moururent dans sa gorge quand il vit Crawford poser la main sur le magnétophone posé sur le bureau.

— Nous vous avons enregistré pendant votre perte de connaissance. À peine vous êtes-vous évanoui que j'ai reconnu les signes. Nous vous avons transporté ici au plus vite et j'ai commencé à enregistrer.

Il pressa le bouton. À travers le souffle de l'enregistrement, Warren entendit une respiration lourde, des bruits de mouvements désordonnés, des meubles qu'on bouscule et, finalement, un verre qui se brise au sol avec fracas. Crawford arrêta la bande.

— J'étais en train de vous préparer un verre d'eau quand j'ai vu que vous alliez revenir à vous. Le verre m'a échappé des mains quand j'ai voulu éteindre le magnétophone avant que vous repreniez connaissance.

Puis il se tut et dévisagea le jeune médecin, effondré dans son siège, l'esprit vide, incapable de répondre.

Soudain, un long gémissement résonna dans la salle commune.

— Daniels ! cria Crawford en se levant.

Sans un regard pour Warren, il s'élança à la suite de Forster qui courait déjà dans le couloir. Warren resta quelques instants immobile, ne sachant quoi faire. Son instinct lui hurlait de s'enfuir, de laisser ce sinistre endroit loin derrière lui. Cependant, il ne pouvait se résoudre à abandonner ces hommes à leur délire. Il était certain qu'ils avaient perdu la raison et qu'ils étaient dangereux, pour les autres comme pour eux-mêmes. Si un malheur devait survenir, jamais il ne pourrait se le pardonner.

Et il ne pouvait oublier ce qu'il avait vu. En tant que médecin, il n'avait pas le droit de partir sans avoir fait tout son possible pour percer à jour ce qui était arrivé à ces hommes. Et si c'était Crawford, le responsable de tout cela ?

Il se leva et courut vers la salle commune.

Lorsqu'il arriva à l'entrée de la grande salle, une scène de cauchemar s'offrit à son regard horrifié. Au centre de la pièce, l'infirmier Daniels gisait au sol, inerte, ses yeux vitreux contemplant la porte sans la voir, sa joue baignant dans le flot écarlate qui s'échappait lentement de sa gorge ouverte. Warren dut se faire violence pour réprimer la nausée qui l'assaillit.

Crawford et Forster se tenaient de part et d'autre du corps, le fusil du second pointé vers le mur. Tous deux fixaient intensément quelque chose que Warren ne parvenait pas à distinguer d'où il se tenait. Il s'approcha doucement. Dans un soubresaut, Crawford et Forster lui jetèrent tous deux un bref regard horrifié. Sans parvenir à comprendre ce qui terrifiait les deux hommes, Warren vit Forster, la tempe humide, réaffirmer nerveusement sa prise sur son arme qui n'avait pas quitté la direction du mur.

Un pas de plus amena Warren auprès d'un des lits. Il vit alors que le cocon qui l'occupait était ouvert, comme une cosse éclatée. Il balaya rapidement la salle du regard mais ne vit aucune trace du patient.

Il voulut alors se pencher pour regarder l'intérieur de la coquille vide quand, devant ses yeux, la gangue de pierre se mit à onduler, comme l'air brûlant au-dessus d'un feu, avant de s'effondrer sur elle-même, sans un bruit, s'enfonçant dans un lourd nuage d'un noir d'encre qui s'écoula du lit et rampa sur le carrelage tout autour.

Laissant échapper un petit cri, les yeux plissés, Warren recula en se protégeant le visage. C'est alors qu'il crut entrevoir une haute silhouette se dessiner entre les volutes opaques. Quelque chose se tenait debout, face à Crawford et Forster. Ses phalanges blanchies sur la crosse de son arme trahissaient l'angoisse de ce dernier. D'un geste mal assuré, il étira son doigt et le replaça sur la détente.

Le vide s'anima soudain devant les deux hommes, comme si un voile dont ils avaient ignoré la présence se déchirait. Dans une violente convulsion de l'air, une forme colossale se matérialisa devant l'arme de Forster qui ne put réprimer un hurlement de terreur, tombant à la renverse sans parvenir à décrocher son regard de l'apparition cauchemardesque.

Debout au-dessus du gardien tétanisé, haut comme un homme et demi en dépit de sa posture voûtée, l'être d'allure vaguement humanoïde se balançait lentement de gauche à droite, tel un cobra captivant sa proie avant de frapper ; les contours encore indistincts de son corps difforme se perdaient en d'obscurités traînées qui se dispersaient au gré de ses ondulations. Dans un geste d'une fluidité étrangement dérangeante, il inclina sa longue tête d'insecte vers l'avant, révélant quatre paires de larges globes gris vitreux enchâssés en hexagone dans la surface sombre et lisse de son crâne. Les huit yeux vides clignèrent à l'unisson dans un bruit de succion, donnant l'impression que la créature était perplexe à la vue de l'être frêle et tremblant qui se traînait à ses pieds.

Incapable de bouger, Warren ne pouvait détacher son regard de la vision d'épouvante qui devenait plus réelle à chaque seconde. Le corps de la créature était couvert de protubérances

cartilagineuses, grisâtres et luisantes, qui se superposaient en formant des motifs géométriques évoquant certaines espèces marines. Dans les interstices de cette carapace, des entrelacements humides de muscles et de ligaments glissaient les uns contre les autres à chaque mouvement de la chose, comme des vipères se lovant entre des rochers.

Avec une grâce incompatible avec son aspect grotesque, la créature étendit sa longue main griffue vers Forster qui tentait de s'éloigner en rampant sur le dos. Le membre difforme s'allongeait lentement en direction de l'homme terrifié, les multiples articulations qui composaient chacune de ses jointures se déployant dans un long chuintement. N'y tenant plus, Forster laissa échapper un râle et pressa la gâchette.

Une gerbe d'étincelles éclata sur le crâne de la bête qui recula en sifflant. La terrible déflagration ricocha dans toute la pièce et sembla rester suspendue quelques instants dans l'air immobile. L'abominable clameur d'un millier de hurlements d'agonie s'éleva alors des autres gangues encore intactes et satura l'espace avant d'être engloutie par un silence plus assourdissant encore.

Dominant Forster de toute sa hauteur, la créature releva la tête et découvrit quatre paires de mandibules qui claquaient à tour de rôle en une danse mortelle, laissant entrevoir un terrifiant ballet de tentacules qui fouettaient rageusement l'air au fond de la gueule de la bête. Repliant ses longs bras noueux derrière son buste armé, elle tendit le cou et sa gorge enfla de manière obscène. Puis ses mandibules s'ouvrirent à l'unisson et le goitre distendu se vida dans un long crépitement sonore.

L'air se mit alors à bouillonner autour du gardien, paralysé par la peur, dont les contours se brouillèrent. Avant que Warren en ait pris conscience, Forster fut arraché du sol et projeté contre le mur opposé dans un bruit sourd. Son corps, désarticulé, gisait au sol, chacune de ses jointures pliée dans des angles écœurants, le visage à jamais figé dans une expression de terreur primaire.

La créature se tourna alors vers le docteur Crawford, les membres agités de tremblements frénétiques, incapable de fuir. Elle le considéra quelques instants avant de s'en détourner, sans lui prêter plus d'attention, pour se diriger vers Warren. Ce dernier, immobile lui aussi, regarda la chose s'avancer vers lui tandis que, de part et d'autre, trois autres silhouettes floues apparaissaient

près de chacune des gangues restantes qui tombèrent à leur tour en poussière. Il s'aperçut alors qu'il n'avait plus peur.

Une longue série de cliquetis et de craquements s'échappa de la gueule béante de la créature et rampa le long de son inconscient, à la lisière de sa compréhension. Confusément, il sut que la créature s'adressait à lui. Sans réfléchir, il laissa sa main effleurer le plastron rugueux et vit que les autres silhouettes s'étaient approchées en silence, flottant dans un brouillard opaque de poudre minérale autour de lui. À travers le bourdonnement sourd qui emplissait ses oreilles, vibrant de ses tempes à ses viscères, il reconnut la voix du docteur Crawford qui l'appelait au loin mais le sens de ses mots lui échappa.

Il ramena alors sa main devant son visage et ce qu'il vit le déranger. Les angles, les contours, les couleurs... Rien ne semblait faire sens. Il releva alors son visage vers l'énorme tête insectoïde qui le surplombait, tentant de plonger son regard dans le sien, et comprit enfin l'origine de sa gêne. Seuls deux de ses yeux étaient ouverts.

Prostré, le docteur Crawford se tenait debout, les bras balancés, devant la porte ouverte de sa clinique. Les derniers vestiges de sa volonté s'étaient effrités en même temps que l'image de Philip Warren. Vaincu, il regardait à présent les cinq titans monstrueux s'éloigner de leur démarche fluide et étrangement mécanique dans la pénombre du soir. Il vit les quelques promeneurs encore présents dans les rues les croiser sans les voir, leur nature même leur interdisant de reconnaître leur existence. Il vit un jeune couple qui marchait à leur rencontre, main dans la main, faire un écart pour éviter une des créatures, sans détourner le regard ni interrompre sa conversation.

Seul, un homme qui lisait, assis sur un banc, leva les yeux de son journal et regarda dans leur direction avec un air perplexe. Quelques instants plus tard, il parut les oublier et retourna à sa lecture. Crawford se demanda combien de ces choses il avait lui-même croisées sans le savoir et prit conscience que même sa capacité à en éprouver la moindre peur avait été anéantie. Quelle utilité de craindre ce qui ne peut être évité ? Il eut une pensée

pour Daniels et Forster, étendus inertes dans la grande salle, et se surprit à envier leur sort.

Il resta ainsi, durant de longues minutes, à regarder les sombres silhouettes marcher dans la nuit tombante vers la route de Ferguson. Puis il se pencha pour cueillir une des petites fleurs bleues qui recouvraient les dalles du trottoir, à ses pieds. Quand il se releva, les créatures avaient disparu.

Il rentra dans la clinique et referma la porte derrière lui.

La famille

Frédérique Sevel



Frédérique SEVEL a grandi dans la campagne picarde, dans une maison remplie de livres par sa mère, professeur de Lettres, qui lui a très tôt donné le goût de la lecture et des mondes imaginaires. Quand elle rejoint la ville pour poursuivre ses études, elle se met à écrire, pour son plaisir et celui de ses amis, des histoires de fantasy et des scénarios de jeux de rôles. Après avoir décroché son diplôme d'ingénieur, elle se tourne vers l'enseignement mais continue d'écrire. Elle aime lire, évidemment, mais aussi voyager, danser et regarder un bon film, un sac de pop-corn à la main.

Pourquoi Lovecraft ?

Pour la couleur tombée du ciel, recueil de nouvelles emprunté par hasard à la bibliothèque quand elle était adolescente. Elle a adoré l'ambiance qui se dégageait de ces récits, la façon dont science, histoire, quotidien et horreur s'y mêlaient.

La famille

de Frédérique Sevel

Les parents d'Arthur arrivent bientôt. Je ne sais pas si j'aurai le courage de les rencontrer. Je sais qu'ils ne m'en veulent pas. Ils m'ont écrit un message fort sympathique où ils me remercient d'avoir tout fait pour sauver leur fils. Je me sens si indigne de tant de compassion ! Je me fais l'effet d'un imposteur. Je ne peux pourtant pas leur dire la vérité, jamais ils ne me croiraient, et certains faits doivent demeurer dans l'ombre. L'ombre cache des choses bien réelles, mais insupportables pour un esprit équilibré. À la vérité, beaucoup de ces choses grouillent dans l'ombre. Arthur l'avait compris. J'aimerais tant qu'il soit là, aujourd'hui.

Cela a commencé en octobre dernier. J'avais croisé Arthur sur les quais, alors que je longeais le fleuve pour regagner la petite chambre que je louais non loin du campus de l'université Miskatonic. Il faisait déjà sombre, mais je reconnus la silhouette maigre d'Arthur pour l'avoir déjà vue dans certains amphithéâtres. Nous avions plusieurs cours en commun. Les deux hommes qui s'adressaient à lui sur un ton menaçant, eux, ne me disaient rien. À leur mise, c'était de vulgaires voleurs qui cherchaient à profiter d'une proie facile. Enfin, pas si facile que ça, puisque j'entendis la voix fluette, mais claire d'Arthur refuser de leur donner son sac. L'un des hommes sortit un couteau. Évidemment, à cette heure, il n'y avait personne aux alentours. Je décidai d'intervenir.

— Besoin d'aide ? demandai-je après m'être avancé dans le dos des voleurs.

Ils se retournèrent aussitôt. Je balançai mon poing dans les mâchoires de celui qui tenait le couteau, le plaçai entre moi et son comparse, et lui tordis le bras jusqu'à ce qu'il lâche la lame. Du pied, j'envoyai le couteau dans le fleuve et fis tomber son propriétaire d'un méchant coup derrière le genou. Il s'écroula en grognant. Je me tournai vers le second voleur. Celui-ci essayait d'arracher le sac de cuir des mains d'Arthur, mais l'étudiant s'y cramponnait avec l'énergie du désespoir, malgré les coups qui pleuvaient.

— Lâche-le ! lui criai-je.

L'autre se releva et tenta une charge maladroite sur ma personne. Je l'évitai assez facilement et lui assenai un bon coup à l'arrière du crâne au passage. Il s'effondra sur les pavés d'une façon assez ridicule, sonné, mais emporté par son élan. Il n'allait pas y revenir avant un moment... Un cri me fit me retourner brusquement. Le second larron n'était toujours pas parvenu à faire lâcher prise à Arthur, malgré sa figure sanguinolente, et il avait adopté une autre tactique : il avait poussé le jeune homme jusqu'au bord du quai et essayait de le faire basculer dans l'eau. Déséquilibré, l'étudiant manqua tomber, mais il tenait toujours la sangle du sac, ce qui déséquilibra à son tour le voleur. Ce dernier se campa alors sur ses pieds, jeta un bref regard dans ma direction, réalisa ce qui était arrivé à son complice et lâcha tout bonnement le sac avant de s'enfuir. Je courus au bord du quai. Arthur refaisait surface.

— Ça va ? appelai-je. Tu peux nager ?

— Le sac ! me sembla-t-il l'entendre dire.

Il remuait la tête en tous sens, jusqu'à repérer le fameux sac qui coulait à pic. Aussitôt, il plongea. Je restai quelques instants médusé. Il m'avait donné l'impression de ne se maintenir à la surface que péniblement, l'eau devait être froide et le courant fort... c'était un coup à ne pas remonter. Qu'est-ce qui lui prenait de prendre pareils risques ? Ne le voyant pas refaire surface, je jurai, me débarrassai en hâte de mes chaussures et sautai dans le fleuve.

Le froid me saisit. Je tâchai de ne pas perdre de temps et plongai à sa recherche. La visibilité était mauvaise. L'éclairage public sur les quais ne parvenait pas à percer l'eau verdâtre de la

Miskatonic. Je m'efforçai de faire des cercles à partir de l'endroit où je l'avais vu disparaître, me demandant à quelle profondeur il pouvait bien être. Je finis par l'apercevoir. Il bougeait encore, se débattait faiblement pour remonter. Je parvins à le saisir par les aisselles et battis furieusement des jambes pour nous faire remonter. Lorsque nous atteignîmes enfin la surface, je lui maintins la tête hors de l'eau pour qu'il puisse reprendre son souffle. Le courant nous avait déportés vers le milieu du fleuve. Arthur toussait, soufflait et crachait comme s'il avait du mal à retrouver sa respiration. Ça n'avait vraiment pas l'air d'aller. Je renonçai à lui demander s'il pouvait nager jusqu'au bord, passai un bras autour de son torse avec quelques mots apaisants et entrepris de le remorquer jusqu'au quai. Il se laissait faire, mais ça n'avait rien de rassurant. Une fois au bord, il ne fit rien pour remonter et j'eus du mal à le hisser hors de l'eau. La pensée me vint qu'il n'était pas si léger qu'il en avait l'air, puis je remarquai sa main crispée sur la poignée de son fichu sac. Sur le quai, il resta étendu par terre, la respiration sifflante.

— Ça va aller ? m'inquiétai-je. Tu veux que j'aille chercher un médecin ?

Il y en avait un trois rues plus loin, mais je n'étais pas certain qu'il accepte de me suivre à pareille heure...

— Non, c'est pas... la peine, murmura Arthur. Aide-moi... juste à... me redresser.

J'obéis, même s'il me semblait de plus en plus évidant qu'il avait besoin d'un médecin. Après quelques tâtonnements, il sortit d'une poche de sa veste un étrange petit dispositif fait d'un manche orné de gravures, d'une sorte de réservoir et de trois petits tuyaux dont il ôta les capuchons avant de les porter à son visage. Les tuyaux devant sa bouche et ses narines, il aspira plusieurs fois, longuement, et parut se détendre. Ne sachant trop quoi faire, je m'assis à côté de lui, pas trop près pour ne pas avoir l'air indiscret, et étalai ma veste au sol pour la faire sécher.

Après un moment, il se mit à parler.

— Désolé, fit-il, c'est juste une crise d'asthme. Ça m'arrive...

Sa voix était encore un peu rauque, mais il respirait mieux. J'abandonnai l'idée de courir chercher le médecin.

— Souvent ? demandai-je.

— Non, il faut juste éviter les efforts... et les sensations fortes.

Il eut un geste fataliste et rangea son inhalateur.

— Merci beaucoup pour ton intervention, en tout cas, c'était très courageux de ta part. Je t'ai déjà vu à l'université, n'est-ce pas ? En cours de langues anciennes, avec le professeur Rice ? Je suis Arthur Paul Grant, de Boston, fit-il en me tendant la main.

J'hésitai un peu avant de la lui serrer.

— Walter Sanders, de Kingsport, fis-je machinalement, surpris de la froideur de sa poigne parcourue de frissons. Tu es gelé ! Il faut te sécher, vite, avant d'attraper la mort.

Je le remis sur ses pieds d'autorité. Il n'opposa guère de résistance.

— Tu loges sur le campus ? Ma chambre est plus près. Tu peux marcher ?

— Oui, tout de même...

Je scrutai les quais, en vain. Le voleur que j'avais assommé n'était plus là... et mes chaussures non plus. Je dus faire une tête comique, parce qu'Arthur parvint à rire.

— Je te laisserais bien les miennes, offrit-il charitablement, mais... je ne suis pas sûr que ça te soit d'une grande utilité.

Je regardai ses belles chaussures à boucles, et mes pieds plus grands d'au moins cinq pointures. Je souris à mon tour.

— Tant pis. Allez, viens, tu as besoin d'un bon feu...

Nous devions avoir fière allure, dégoulinants, tremblants, moi en chaussettes et Arthur la figure en sang, mais personne ne nous croisa d'assez près pour le remarquer et je le conduisis à la petite chambre sous les toits que je louais. J'eus la vague pensée en entrant que le logement allait paraître minable à mon compagnon. Ce n'était qu'une pièce en soupente, meublée d'un lit et d'un vieux bureau, mais équipée d'un petit poêle que je m'empressai d'allumer. Je tendis une serviette à Arthur et allai chercher de l'eau. À mon retour, il avait étalé ses vêtements mouillés autour du poêle et cessé de trembler.

— Je vais préparer du café, ça nous réchauffera, offris-je en me cherchant une tenue sèche. Je garde un peu d'eau pour ta figure...

Pour ce que j'avais pu en voir à l'université, Arthur avait un visage pâle et racé d'anglais, aux traits fins et réguliers, encadré de boucles blondes et illuminé d'un regard bleu de porcelaine. Pour l'heure, il avait perdu toute élégance, avec un œil poché déjà

bien visible et des gonflements là où il avait reçu des coups, sans compter les rigoles de sang séché. Un vrai massacre. Je soupirai et désignai le sac qu'il tenait toujours, serré contre lui.

— Il y a là-dedans quelque chose qui mérite vraiment qu'on risque sa vie ? fis-je, réprobateur.

Il hésita, puis parut décider que je méritais bien une explication.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Je viens d'en faire l'acquisition, je n'ai pas eu le temps de bien l'examiner... mais je ne pouvais pas le leur laisser ! Ils n'auraient même pas su ce que c'était...

Soudainement enthousiaste, il posa son sac sur le bureau, en sortit un coffret métallique (pas étonnant que le sac m'ait paru si lourd !), fit jouer deux verrous, sourit en constatant que l'eau n'avait pas pénétré à l'intérieur et attrapa délicatement un objet enveloppé dans plusieurs épaisseurs de papier de soie. Il écarta le papier et me tendit, comme si c'était un trésor, un livre qui me parut dans un état affreux, avec une couverture de cuir en partie moisi. Je m'en saisis néanmoins avec précautions, et l'ouvris.

— *De Vermis Misteriis* ? Les mystères du ver ? Drôle de nom...

Le texte était en latin, comme pouvaient l'employer les lettrés de la fin du Moyen Âge ou de la Renaissance. L'auteur était censé être un certain Ludwig Prinn.

— Il est incomplet. Ce n'est peut-être même qu'un faux, admit Arthur. On dit que Prinn a été brûlé vif par l'Inquisition à Bruxelles au début du XVI^e, et que la plupart des copies ont été détruites. S'il est authentique, c'est une vraie rareté ! Il paraît qu'on peut trouver des choses étonnantes à Arkham, surtout dans ce domaine...

Je ne pus qu'opiner. Même à Kingsport, qui n'avait rien d'une ville moderne, on considérait Arkham comme baignant dans le folklore et les ombres d'un passé légendaire.

— Le latin me semble correct... Mais tu devrais le montrer au professeur Armitage. Lui pourra certainement te dire si c'est un vrai ou pas.

Le professeur Armitage était le vénérable bibliothécaire de l'université. On le voyait moins depuis qu'un intrus s'était introduit nuitamment dans la bibliothèque, deux mois plus tôt. La rumeur disait qu'il avait assisté à la mort du malheureux, mis en pièces par un chien de garde, et que cette vision affreuse l'avait quelque peu chamboulé. Il valait peut-être mieux attendre encore

un peu pour lui montrer le livre, mais ses connaissances en matière d'ouvrages occultes étaient connues dans tout le pays, de même que la collection exceptionnelle de l'université Miskatonic.

— C'est bien mon intention, affirma-t-il en rangeant l'ouvrage. En tout cas, je te dois de fameux remerciements ! Et une paire de chaussures ! Tu es un sacré bon nageur... Je ne sais pas comment tu as fait pour me trouver dans cette eau sombre, je n'y voyais rien. Marin dans l'âme ?

Il désignait la seule décoration de la pièce, une aquarelle d'un vieux gréement.

— Oh, non ! C'était à mon père. Un vrai marin au long court. C'est lui qui m'a appris à nager, avant même que je sache marcher à ce qu'il paraît. Mais il a disparu en mer quand j'étais petit.

— Je suis désolé.

— C'est rien... Le café est prêt. Navré, je n'ai ni sucre ni lait. Par contre il doit rester quelques biscuits...

— Oh, ça ira très bien, affirma-t-il en se saisissant de la tasse ébréchée que je lui tendais.

J'avais tellement peu l'habitude de recevoir dans ma chambre que je ne possédais qu'une tasse, je servis donc mon propre café dans un bol. Je ne fréquentais guère les autres étudiants. Je ne savais que trop bien ce qu'ils pensaient de moi, le boursier de basse extraction. Ils n'osaient pas me reprocher directement ma présence, sans doute à cause de mes six pieds trois pouces de haut et de ma carrure de boxeur poids lourd, mais je le voyais à leur attitude, à leur façon de me regarder. Néanmoins, il n'y avait aucune réprobation ou gêne dans l'attitude d'Arthur, qui semblait aller de mieux en mieux, et nous parlâmes beaucoup ce soir-là. Enfin, ce fut surtout lui, au début, qui s'exprima, mais il avait une franchise et une sorte de naïveté qui mettaient rapidement en confiance, et finalement je me laissai aller à quelques confidences. Le père d'Arthur était associé dans une banque de Boston. Lui-même, excellent élève, aurait pu choisir l'université de Harvard, Boston ou Suffolk, mais il leur avait préféré Miskatonic, à cause de sa fameuse bibliothèque. En plus des langues anciennes, il étudiait l'histoire, l'archéologie et la paléontologie. Le passé le fascinait. Il avait une jeune sœur qui prétendait entrer prochainement à l'université.

Je lui parlai un peu de ma famille, de ma mère qui avait dû m'élever seule après la disparition de mon père, de son remariage avec un charpentier qui ne m'appréciait guère, de la bourse providentielle d'une fondation privée qui m'avait permis de continuer mes études. D'après mes professeurs, j'avais un don certain pour les langues qu'il aurait été criminel de ne pas exploiter. Il n'avait pas fallu qu'ils insistent beaucoup pour que je renonce à me faire marin et entre à l'université. La bourse ne payant que mes études, j'acceptais régulièrement quelques besognes rémunérées, surtout du déchargement de marchandises, pour subvenir à mes besoins. Arthur trouvait ça très courageux, et je n'osais pas trop lui rappeler que les fils de bonne famille qui n'avaient jamais à se soucier d'argent étaient plus que minoritaires dans la société. Au moins, cela lui avait été bien utile puisque c'est en revenant de l'un de ces à-côtés que je l'avais vu aux prises avec les voleurs.

Je le revis deux jours plus tard, lors d'un cours de grec ancien. Je m'asseyais généralement dans le fond de l'amphithéâtre, un peu à l'écart. Aussitôt entré, il me repéra et vint s'installer à côté de moi. Sa figure avait un peu désenflé, mais son œil gauche était cerné d'un violet profond. Au début je ne l'encourageai guère à parler, mais il n'était nullement gênant, au contraire, quand il se laissait aller à quelque commentaire discret, c'était toujours pertinent, et je m'habituai rapidement à sa compagnie.

Il insista pour m'emmener en ville afin de remplacer les chaussures perdues, dans une boutique où, à ma grande gêne, la moindre paire valait deux mois de mon loyer. Si le vendeur dut bien penser que je n'avais rien à faire là, il n'en laissa rien paraître devant Arthur, et les deux m'imposèrent un essai minutieux jusqu'à trouver le modèle qui, d'après eux, me convenait. Je protestai, mais Arthur se montra intransigeant, à sa façon aimable, mais ferme. Sa vie valait bien une paire de chaussures ! Je me résolus donc à marcher sur *trois* mois de loyer, au demeurant fort confortables.

Nous prîmes peu à peu l'habitude de travailler ensemble. Il n'avait pas mon aisance pour les thèmes et les traductions, mais sa culture historique était sidérante. Il avait toujours quelque anecdote surprenante ou amusante à raconter sur les sujets que

nous étudions. Nous devînmes rapidement amis, comme si c'était la chose la plus évidente du monde.

À Noël, il m'invita à passer quelques jours chez lui, dans sa famille, à Boston. Je fus tenté de prétendre que je préférerais passer les fêtes avec la mienne, mais je lui en avais assez parlé pour qu'il comprenne que ç'aurait été une mauvaise excuse. Seule ma mère aurait apprécié mon retour, tout en redoutant par avance les complications que je risquais de causer avec son actuel mari. Il valait encore mieux pour tout le monde que je m'abstienne de rentrer. Je pouvais certes rester seul à Arkham, mais même moi qui goûte particulièrement la solitude, éprouvais un léger malaise à n'avoir aucune compagnie pour les fêtes. Je décidai finalement d'accepter. Après tout, je n'étais jamais allé à Boston, et les parents d'Arthur étaient probablement assez policés pour ne pas me prendre de haut trop ouvertement. La cohabitation pouvait être tolérable.

Quelques jours avant de partir, je me mis en devoir de trouver un présent digne de l'amitié que me témoignait Arthur. Sachant où chercher, je pensais pouvoir dégoter assez facilement un livre susceptible de l'intéresser et à portée de ma bourse, une vieille édition ou un bel ouvrage illustré, mais je ne trouvais que des choses trop banales à mon goût. J'étendis donc mes recherches aux prêteurs sur gages officiels ou non et à quelques connaissances plus confidentielles, et finis par tomber sur un objet qui n'avait rien à voir avec un livre, mais dont j'étais sûr qu'il plairait à Arthur. C'était parfait ! Pour le coup, j'étais vraiment fier de ma trouvaille et j'avais hâte de la lui offrir pour voir sa réaction.

Le jour après la fin des cours, nous prîmes le train pour Boston. Pendant le trajet, Arthur me raconta la fondation de la ville par des puritains anglais fuyant les persécutions, puis la fameuse *Tea Party* de 1773 où des Bostoniens déguisés en Indiens montèrent à bord des navires de la trop anglaise Compagnie des Indes Orientales pour jeter la cargaison à l'eau. Il avait un talent certain pour raconter, avec une foule de détails, et je ne vis pas le temps passer.

Une voiture vint nous chercher à la gare, pour nous mener à une belle maison de style colonial sur *Chauncy Street*. Arthur était alors lancé sur le procès et l'exécution des anarchistes italiens

Sacco et Vanzetti qui avaient défrayé la chronique l'année précédente. Il fit une pause dans son récit pour me présenter sa mère et sa jeune sœur, Elaine, qui étonnamment le dépassait d'une bonne tête. Les deux me firent un accueil aimable. Si la mère d'Arthur ne me parla pas beaucoup, cela me parut plus être une retenue naturelle que de la désapprobation, car elle me sembla franche en affirmant qu'elle était contente de voir qu'Arthur s'était enfin fait un ami à l'université, lui qui préférait la compagnie des livres à celle de ses semblables. Elaine était beaucoup plus énergique et volubile, et nous entraîna rapidement dans une visite guidée de la maison. Elle parlait autant que son frère et partageait son goût pour les anecdotes. J'eus droit à de longs commentaires sur une remarquable collection d'antiquités réunies par leur arrière-grand-père, entassées dans des vitrines avec fort peu de soucis de chronologie. Leurs parents n'y voyaient qu'un moyen d'impressionner les invités, expliqua Elaine avec un soupir fataliste. La génération suivante, manifestement, avait beaucoup plus d'estime pour ces objets, et même sans m'y connaître j'en trouvai certains fascinants. Il y avait aussi une bibliothèque très bien fournie. Et beaucoup de tableaux, de boiseries, de brocards... c'était toute la maison et son aménagement qui reflétaient les moyens de leur propriétaire, non sans un certain goût, il fallait bien l'admettre.

— C'est important pour les réceptions avec les associés ou les clients de notre père, assura Elaine, comme si elle avait senti que tout cela me mettait mal à l'aise.

Du coup, je craignais un peu la rencontre avec leur père, mais quand il rentra le soir, il se révéla plutôt affable. J'étais finalement content d'avoir accompagné Arthur. Je m'étais fait de fausses idées sur sa famille, au final bien sympathique. Il faut dire qu'il m'avait rarement parlé de ses parents, hormis pour critiquer leur conformisme et leur manque d'intérêt pour tout ce qui le passionnait. Moi, j'aurais été très content de n'avoir que des choses de cet ordre à reprocher à mon beau-père...

J'eus évidemment droit à plusieurs sorties dans Boston, parfois seulement avec Arthur, parfois aussi accompagnés d'Elaine, qui avait l'air ravie d'avoir un prétexte pour quitter la maison. Elle fréquentait une école pour jeunes filles, mais ne semblait pas avoir beaucoup de vie sociale en dehors de la compagnie de ses

parents et de leurs connaissances, ce qui devait être assez normal pour une fille de son âge et de sa condition. En tout cas, elle était beaucoup plus agréable et fine que ma demi-sœur, Mildred. Elle paraissait beaucoup envier la liberté d'Arthur, mais essayait de ne pas se plaindre et cherchait des anecdotes amusantes à lui raconter sur ce qui s'était passé en ville en son absence. J'admirais assez la complicité qui existait entre eux. Arthur parlait tellement peu de sa sœur que je n'avais pas réalisé à quel point il y était attaché. Les jours passèrent agréablement et j'oubliais presque ma hâte d'offrir à Arthur son présent.

La réception de Noël des Grant se faisait en petit comité, avec pour seuls invités quelques membres de la famille plus éloignée. Pas besoin de trop s'apprêter, m'avait assuré Arthur, puisqu'il n'y avait aucun client de son père... Je ne m'inquiétai donc pas de ma mise, mais ne pus que constater une crispation dans l'expression de la maîtresse de maison en me voyant arriver dans le salon.

— Vous avez donc froid, jeune homme ? me demanda-t-elle. Voulez-vous que je fasse forcer le poêle ?

— Pardon ? fis-je sans comprendre.

— Cette écharpe que vous ne quittez pas... Il fait pourtant bon dans la maison.

— Oh. Ça n'a rien à voir avec la température..., répondis-je, encore plus gêné.

— Mère ! protesta Arthur. Ce n'est pas ce que vous croyiez...

Il l'entraîna un peu à l'écart et lui dit quelques mots, suite à quoi elle vint me présenter ses excuses pour son indélicatesse.

— Que lui as-tu dit ? demandai-je à Arthur, de plus en plus interdit.

— La vérité.

— À savoir ?

— À savoir que tu portes toujours une écharpe ou un col montant pour dissimuler les cicatrices que tu as dans le cou.

— Comment sais-tu ça ?

— Il ne faut pas être grand clerc pour deviner la vraie cause de ta frilosité... Mais non, je plaisante ! Je les ai vues quand tu te séchais, après notre bain dans la Miskatonic. Enfin, entraperçues. Oh, ne fais pas cette tête, je ne voulais pas être indiscret...

— De quoi parlez-vous, les garçons ? intervint soudain Elaine

en se glissant entre nous. N'importe quoi de plus intéressant que les visites médicales de tante Edna me conviendra très bien...

— Esthétisme masculin, fit Arthur avec une grimace, mais nous pouvons changer de sujet.

Ce qui fut fait, et je lui sus gré de ne pas revenir dessus.

Enfin vint le moment d'échanger les présents, et je donnai à Arthur la boîte que j'avais conservée dans ma poche toute la soirée. Il regarda quelques instants le petit paquet, le déballa, ouvrit l'écrin et fixa la bague avec perplexité. Puis il remarqua les motifs gravés et courut chercher une loupe pour les examiner. Je le laissai faire un moment, admirant le stylo-plume que lui-même venait de m'offrir.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ? finit-il par demander. Tu sais ce que ça représente ? D'où ça vient ?

Je ne m'étais pas trompé, l'objet le fascinait bel et bien. Un petit exploit, quand on voyait au milieu de quelles pièces de musée il avait grandi.

— À l'origine, d'une île du Pacifique, pour ce que j'en sais, fis-je pour exacerber encore sa curiosité.

— Comment... ?

— Il y a quelques générations, des habitants d'une petite ville côtière proche d'Arkham commerçaient régulièrement avec des Polynésiens, expliquais-je. On dit que leurs bateaux revenaient des îles les cales pleines d'objets faits de cet or étrange, avec le même genre de motifs, et qu'ils les faisaient fondre pour obtenir des lingots. Mais ils ont gardé certains bijoux, à ce qu'on raconte, et comme le commerce a pas mal périclité au fil du temps, il arrive d'en trouver dans la région, chez un prêteur sur gages, par exemple...

— C'est... fascinant. Quels drôles de personnages, je ne crois pas en avoir jamais vu de pareils. Ces silhouettes, on dirait des sortes... de poissons humanoïdes ?

— Elles ont plutôt un air de batracien, non ? fit Elaine qui s'était emparée d'autorité de la loupe.

— De quelle ville dis-tu que ça vient ?

— D'Innsmouth. C'est un port, à l'embouchure du Manuxet.

— Innsmouth ? Le nom me dit quelque chose...

— C'est normal. On en a pas mal parlé l'hiver dernier, quand la police y a mis fin à un trafic d'alcool. Les choses ont mal tourné,

il y a eu des combats. Il faut dire que ceux d'Innsmouth, c'est des cas. Rapport à la consanguinité, à ce qui se dit.

— Je m'en souviens ! N'y a-t-il pas eu des histoires d'explosions aussi, ou d'incendies ?

— Sans doute les deux. Il paraît qu'une partie des habitations était tellement vétuste qu'il a fallu les démolir pour empêcher qu'elles ne s'abattent sur les idiots qui s'entêtaient à revenir s'y entasser.

— Triste histoire...

Mais je voyais bien que son intérêt était entièrement absorbé par les motifs sur l'anneau et son étrange éclat. J'étais content d'avoir suscité une telle réaction. Si j'avais su alors les événements qui allaient en découler, j'aurais jeté l'anneau dans la Miskatonic. Que ne l'ai-je fait !

Je me doutais bien qu'à notre retour, Arthur ne manquerait pas de tenter de percer le mystère de l'anneau. La nouvelle année 1929 commença pour lui par des recherches effrénées. Je trouvais amusant de le voir soudain s'intéresser à l'histoire locale, lui qui rêvait d'expédition dans le désert d'Arabie, de fouilles dans la vallée des rois et de cités incas dissimulées par la jungle. C'était même à mon avis plus sain pour lui, car sa constitution fragile ne lui permettrait sans doute jamais d'aller explorer ni le désert ni la jungle.

Il parvint à dégoter un vieil article de journal comportant la photo d'une tiare portant le même genre de motifs, appartenant à la Société Historique de Newburyport. Un coup de téléphone à la conservatrice lui apprit que la tiare avait mystérieusement disparu l'année précédente, au moment où les tragiques événements d'Innsmouth prenaient fin. Il s'entretint longuement avec elle, évoquant faits et rumeurs sur les habitants mal aimés de la ville isolée. Il apprit aussi qu'un autre bijou de même facture, un bracelet, devait se trouver dans le musée même de l'université. Après l'avoir cherché en vain, il alla questionner le professeur Templeton, qui faisait alors office de conservateur, mais après avoir vérifié les réserves, celui-ci dut avouer son ignorance quant à l'emplacement de l'objet. Il paraissait plus croire à une étourderie de l'un des étudiants qui le secondaient qu'à un vol, et promit de le lui faire savoir s'il le retrouvait.

— Quelqu'un l'a peut-être juste dissimulé, caché pour ne plus le voir, hein ? commenta le professeur avec une grimace. C'est qu'il n'est pas très beau, ce bijou, même que certains le trouvent dérangeant, à se demander comment des hommes ont eu l'idée de s'en parer...

Arthur opina, un peu énervé que le conservateur ne s'affole pas plus que ça de la disparition d'un artefact aussi rare. Il comprenait qu'on trouve les motifs étranges, et même dérangeants. Il faut bien avouer que les personnages avaient une allure à la fois menaçante et grotesque. Et puis, il avait parfois l'impression qu'ils lui rappelaient quelque chose, sans pouvoir dire quoi. Mais comment ne pas se passionner pour le mystère de leurs origines ?

Il avait cherché dans les arts polynésien, indien, thaï, malaisien, sri lankais, même chez les aborigènes d'Australie, sans rien trouver de même vaguement ressemblant. C'était ancien, et pourtant il y avait dans les motifs une sorte de géométrie qui les faisait paraître modernes.

Il interrogea plusieurs professeurs qui ne purent pas plus l'aider, sinon que de formuler de vagues suppositions aux fondements plus vagues encore. Cela ne le découragea pas pour autant et il entreprit de rassembler plus d'informations sur Innsmouth et ses commerces du siècle passé. Évidemment, il finit par vouloir s'y rendre en personne. Il loua une automobile et je me laissai convaincre sans enthousiasme de l'accompagner.

Au début tout alla bien, puis nous dûmes emprunter une petite route dont l'état semblait se dégrader au fur et à mesure que nous approchions de notre destination. À plusieurs reprises, je dus descendre pour pousser le véhicule hors d'une ornière boueuse qu'Arthur n'était pas parvenu à éviter malgré ses précautions, tellement il y en avait. À l'évidence, même avant la descente de police, peu de monde passait par ici.

Nous arrivâmes enfin en vue des premières habitations, ou plutôt de ce qui en restait : quelques pans de murs noircis et des amas de gravats. L'incendie avait dû être terrible pour les laisser dans cet état. Arthur arrêta la voiture pour étudier un plan dessiné à la main qu'il sortit de sa poche.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ? demandai-je.

— Je l'ai fait à partir des discussions que j'ai pu avoir avec des gens qui ont habité ici un temps. Ça n'a pas été simple, à croire

que personne n'ait gardé un assez bon souvenir de cette ville pour avoir envie d'en parler...

— Pas étonnant, il fallait y être obligé pour venir dans ce repaire de dégénérés !

— Les préjugés sur cet endroit ont l'air bien violents dans la région... Cette rue devrait être *Federal Street*. En allant tout droit, on arrivera à Town Square.

Il redémarra et longea lentement la rue, inspectant du regard les ruines des bâtiments. Nous débouchâmes sur une place en demi-cercle d'où partaient plusieurs rues. Curieusement, Arthur n'y arrêta pas la voiture, mais continua jusqu'à traverser un pont, qui heureusement était encore solide, et atteindre une sorte de petite place où il stoppa le véhicule.

— New Church Green, commenta-t-il. L'église devrait être... ici.

Ce qu'il pointait du doigt ne pouvait décemment être considéré comme un bâtiment. Plus rien ne tenait debout. Le sol formait une sorte de cratère, comme si quelque chose avait explosé à cet endroit. De vagues débris carbonisés s'y entassaient.

— Si tu veux mon avis, l'église était plutôt là-bas, lui signalai-je en montrant de l'autre côté du carrefour des ruines encore en partie debout, qui conservaient une vague allure d'église.

— L'église baptiste, oui. Mais ça n'est pas celle-là qui m'intéresse. Tout à l'air détruit, mais je vais fouiller un peu. Tu m'aides ?

Et il se mit à chercher dans les débris avec une grande énergie. Je ne voyais pas ce qu'on pouvait y trouver, tout était broyé, noirci, en partie fondu, mais je l'aidai néanmoins à creuser les gravats. Sans doute lui fallait-il du temps pour admettre qu'il n'y avait plus rien d'intéressant ici.

Après plusieurs heures et bon nombre d'écorchures aux mains, Arthur m'appela. À mon grand regret, non pour annoncer la fin des recherches, mais pour me montrer une plaque noircie et en partie fondue qu'il avait frottée jusqu'à faire apparaître les restes d'une inscription gravée. J'arrivai à distinguer les lettres RDR... SOTER...E...E... AGO.

— L'église était bien là, affirma-t-il, l'église d'un culte bizarre dont on m'a parlé, l'ordre ésotérique de Dagon. Tu vois, l'inscription correspond !

— Quel genre de culte ? En tout cas, le nom n'inspire pas vraiment confiance...

— Je n'en sais rien ! Il y a bien un dieu phénicien du nom de Dagon, mais je ne vois pas de rapport avec un bourg de pêcheurs du Massachusetts. Les étrangers à la ville n'allaient pas dans cette église, j'ai eu l'impression qu'ils s'en méfiaient... mais c'est quelque chose de particulier, propre à Innsmouth et je pensais trouver ici des indices, des livres, des peintures, des objets de culte... Mais il n'y a plus rien. Tout a été détruit.

Voilà qu'il le réalisait enfin. C'était une bonne chose, parce que nous allions cesser de fouiller en vain, mais sa déception était profonde. Il voulut marcher jusqu'à l'océan et je l'accompagnai en respectant son silence. Le port n'était pas en meilleur état que le reste de la ville, mais la digue avait tenu le choc et nous allâmes nous asseoir à son extrémité, tournant le dos aux ruines. De là on voyait Plum Island, une partie de la baie d'Ipswich et un récif au large.

— C'est tout de même bizarre, soupira Arthur, sortant finalement de son mutisme. Ce qui s'est passé ici, cet acharnement dans la destruction du moindre bâtiment...

— Tout devait être complètement insalubre. Plein de rats et de maladies, suggérai-je.

— Et il ne reste aucun habitant pour en parler ! Je ne suis arrivé à joindre que des étrangers de passage. Ne me dis pas que tout le monde a été arrêté ! Il devait y avoir des vieillards, des enfants...

— Les enfants ont dû être placés dans des familles d'accueil ? Je ne sais pas, mais il ne devait pas rester grand monde... Ce n'était qu'une vieille communauté dégénérée, peut-être encore diminuée par les ravages de l'alcool frelaté qu'ils distillaient... Des gens incapables de s'occuper d'eux-mêmes qu'il a fallu interner pour leur propre bien.

Arthur fit la moue en observant l'écume des vagues battre le récif au loin. Toute cette histoire le gênait, je le sentais, et je commençais à me demander si lui offrir l'anneau avait été une si bonne idée.

— Je vais tâcher de savoir où ces gens ont été envoyés, décida-t-il. J'en trouverai bien un qui acceptera de me parler... Ils ne peuvent pas tous être débiles !

— Quand bien même, qu'est-ce que cette hypothétique personne pourrait bien savoir de l'anneau ? protestai-je. Il a dû être ramené par ici voilà un siècle !

— Sans doute rien... Mais je veux me renseigner quand même. Au cas où.

— Comme tu voudras, soupirai-je.

Je découvrais Arthur bien plus entêté que je ne l'avais cru. Mais au fond, pourquoi pas ? Si ça l'amusait. J'espérais juste qu'il ne serait pas trop déçu quand ses recherches passionnées ne donneraient pas les résultats escomptés...

Pendant un temps, Arthur essaya d'entrer en contact avec les membres de la police ayant participé aux événements d'Inns-mouth, les journalistes ayant couvert l'affaire et des personnes dont il avait appris qu'elles se trouvaient sur place au moment des faits ou peu de temps avant. S'il obtint des informations sur l'histoire de la ville et les particularités de ses habitants, il ne parvint à localiser aucune des personnes emmenées par le gouvernement.

— C'est tout de même étrange, broncha-t-il à plusieurs reprises. On dirait que tout le monde s'entend pour les dissimuler ! Même les journalistes ! Il y en a un qui m'a carrément conseillé d'oublier toute cette histoire... C'est pourtant leur travail de creuser et de révéler la vérité !

— Peut-être qu'ils ont creusé et n'ont trouvé qu'une histoire glauque que personne n'a envie d'entendre, supposai-je. Un triste et pathétique exemple de décrépitude humaine, le genre de chose qu'on n' imagine possible que dans des contrées reculées et isolées, mais pas à quelques kilomètres de nos villes modernes...

Mes explications banales le faisaient généralement soupirer ou hausser les épaules. Ce mystère l'intriguait, mais il ne voyait plus trop comment faire avancer son enquête. En désespoir de cause, il se mit à lire régulièrement la presse locale, l'*Arkham Advertiser*, la *Gazette* et des journaux de Salem, Ipswich et Newburyport qu'il se faisait envoyer et où l'article le plus trépidant traitait généralement du dernier tournoi de bridge ou du retard des trains.

Un matin, il me montra tout excité un article du *Salem News* qui racontait la mésaventure de deux jeunes gens dont la motocyclette s'était embourbée sur un chemin longeant la côte entre Martin's Beach et Manchester. Comme le chemin était peu fréquenté, ils

étaient partis à pied chercher de l'aide. Ils prétendaient s'être égarés dans un lieu désolé et sordide où ils avaient entendu des sortes de chants mystiques et des pleurs d'enfants, *sous leurs pieds*. Persuadés qu'il s'agissait d'une sorte de rituel satanique et meurtrier, ils avaient pris leurs jambes à leur cou et couru droit devant eux jusqu'à manquer se faire écraser par un automobiliste qui les avait emmenés voir le médecin de Manchester. Après avoir écouté leur récit décousu et constaté leur état de nervosité extrême, le praticien avait préféré prévenir la police. Un officier avait fini par tirer d'eux une histoire plus cohérente, quoique peu crédible, et des bribes du soi-disant chant, quelque chose comme *fnglui mlnqfh ctul erlié wga nagl ftagn* que l'un des deux jeunes hommes répétait en boucle.

— L'alcool frelaté continue de faire des ravages, on dirait, commentai-je.

D'après le ton ironique de l'article, le journaliste qui l'avait écrit était du même avis. Mais Arthur semblait croire qu'il pouvait y avoir plus.

— Aucune disparition d'enfant n'a été constatée dans la région, remarquai-je en terminant l'article. Et puis ce charabia, ça ne veut rien dire, dans quelque langue que je connaisse, et j'en connais beaucoup. C'est juste du délire d'ivrogne !

— Peut-être, soupira Arthur. Peut-être pas... J'ai l'impression que ces syllabes bizarres me rappellent quelque chose, mais je suis incapable de dire quoi.

Il était rare qu'Arthur ne se rappelle pas clairement une chose qu'il avait vue, lue ou entendue. Sa mémoire était proprement étonnante. Il chercha bien sûr à retrouver ce que l'article lui évoquait, et bien qu'il ne m'en dit rien, je crois bien qu'il trouva quelque chose, qui ne lui plut guère vu l'humeur taciturne et préoccupée qu'il afficha les jours suivants.

— Je veux aller là-bas ! me souffla-t-il soudain en plein cours. Il me fallut quelques instants pour comprendre de quoi il parlait.

— Là-bas ? Tu veux dire, sur le chemin côtier ?

— Oui. Tu connais bien la région, non ? Tu veux bien me le montrer ?

— C'est ridicule, enfin ! protestai-je.

Mais il fut assez rapidement clair qu'Arthur irait, avec ou sans moi. Je n'aimais pas ça. Je savais à quoi ressemblait le chemin et

il n'était guère étonnant que les deux idiots de l'article s'y soient embourbés. Depuis qu'une route goudronnée certes plus longue, mais bien plus praticable avait été construite dans les terres, il n'y avait plus grand monde pour emprunter le chemin de la côte, qui traversait un marais peu engageant. J'essayai de me rassurer en me disant que rien de sérieux ne pouvait lui arriver là-bas, mais la zone n'avait pas bonne réputation : il y avait des fissures dans la roche qui pouvaient provoquer chutes et bris d'os, le marécage insalubre, la falaise à pic non loin, que plus d'un promeneur avait vu trop tard pour éviter le grand saut... C'était le genre d'endroit où un accident était vite arrivé. Et Arthur n'était clairement pas d'une nature à bien résister aux accidents... Je fis donc mon possible pour le faire changer d'avis, arguant qu'un esprit scientifique comme le sien ne pouvait se laisser guider par des balivernes, que s'il y avait quelque chose là-bas, les gens du coin le sauraient depuis longtemps... Il se contentait de m'écouter, un léger sourire aux lèvres, et restait sur sa décision, à savoir explorer l'endroit le week-end suivant, après avoir rassemblé un peu de matériel, peut-être pour me prouver qu'il n'était pas aussi inconscient que je semblais le croire.

En désespoir de cause, j'allai confier mon inquiétude à un sympathique professeur assistant de littérature passionné de folklore, avec qui je savais qu'Arthur discutait régulièrement : Albert Wilmarth. Comme il avait longuement argumenté dans le journal l'année précédente pour réfuter des témoignages impliquant des choses soi-disant étranges et mystérieuses, je me doutais qu'il aurait la même interprétation de l'article que moi. Il m'écouta attentivement, prit mes craintes bien plus au sérieux que je ne l'aurais cru et promit de parler à Arthur. Il le fit bel et bien, et je ne sais pas ce qu'il lui dit, mais cela parut impressionner mon ami. Hélas, pas de la façon que j'avais espérée, car Arthur, bien qu'un peu perturbé par la conversation, semblait encore plus résolu à mener à bien ses recherches.

Évidemment, je finis par me résoudre à l'accompagner.

— Il faut qu'une personne de bon sens soit près de toi, puis-que tu sembles en manquer en ce moment, me décidai-je.

Et je commençai par imposer la visite en pleine journée et non à la tombée de la nuit, comme je compris qu'il avait l'intention de le faire. C'était juste le meilleur moyen de passer par-dessus la

falaise. Cela me renforça dans ma conviction : Arthur avait bel et bien besoin que je l'accompagne, pour sa propre sécurité. L'ironie de la chose, c'est que peut-être, sans moi, il s'en serait mieux tiré...

Nous dûmes laisser la voiture à la sortie de Martin's Beach. Le chemin de la côte n'était guère praticable pour une automobile, et j'aurai hésité à m'y engager avec une moto. À supposer que je sache conduire une moto. Cela ne découragea pas Arthur. Il avait réparti les affaires qu'il avait cru bon d'amener dans deux sacs à dos, et il me laissa le plus lourd avec un sourire faussement contrit.

— Nous devons être à cinq kilomètres de l'endroit où la moto s'est embourbée, peu ou prou, affirma-t-il en sortant de son sac une carte qu'il avait dessinée, comme à son habitude, d'après les informations qu'il avait pu rassembler en contactant les différents protagonistes, qui s'étaient montrés plus ou moins loquaces. Nous y serons dans une petite heure...

Je le trouvai optimiste, vu l'état du chemin et son choix de chaussures, mais je m'abstins de tout commentaire et le suivis quand il s'éloigna presque joyeusement. Il y avait de la brume, mais le temps était plutôt doux. La promenade pouvait être agréable, après tout...

La carte d'Arthur était plutôt bonne et nous trouvâmes facilement l'endroit où la moto s'était embourbée. Elle n'y était plus, mais il restait bon nombre de traces, et la planche de bois qu'on avait dû utiliser pour la sortir de la boue avait été laissée sur place.

— Ils ont piétiné dans tous les sens, broncha mon ami. Ça ne va pas être facile de trouver par où ils sont partis...

— Il a plu depuis, lui rappelai-je. Même si on trouve une piste, ce sera celle de ceux qui ont emporté la moto.

— C'est vrai... Celui qui a accepté de me parler m'a dit qu'ils n'avaient pas suivi le chemin. Comme je doute qu'ils aient foncé vers la mer, nous n'avons qu'à chercher par là, vers les terres...

— Vers le borbier...

— Justement, personne n'y va, c'est un bon endroit pour rester discret...

— Qu'est-ce qu'on cherche, au juste ?

— Je ne sais pas, n'importe quoi sortant de l'ordinaire. Un endroit qui pourrait servir de lieu de rassemblement ou de culte, avec des traces, ou quelque chose de spécial, peut-être une sorte d'autel, de pierre bizarre...

— D'accord, soupirai-je, quelque chose qui sort de l'ordinaire.

Nous cherchâmes donc, piétinant dans le marais, Arthur avec enthousiasme, moi le surveillant du coin de l'œil pendant des heures. Je ne le surveillais néanmoins pas d'assez près, car à un moment j'entendis un cri. Je me retournai, mais il n'était plus en vue.

— Arthur ?

Je me précipitai, le pensant tombé dans une mare ou dans les roseaux, mais je ne le trouvai pas.

— Arthur ? appelai-je plus fort, et d'une voix moins calme. Où es-tu ? Est-ce que ça va ?

J'écartai les hautes herbes, en vain, quand j'entendis une réponse, à peine audible.

— Walter ? Walter ? Fais attention ! Il y a un trou !

— Quoi ? Où es-tu ? Je t'entends mal...

— Je suis en dessous ! Je suis tombé ! Est-ce que tu pourrais me descendre la lampe ? Elle est dans la pochette de mon sac, je l'ai posé... contre un arbre, quelque part.

Il me fallut écarter les roseaux pendant un moment avant de trouver le fameux trou, tache sombre dans laquelle je faillis glisser malgré l'avertissement d'Arthur. Au lieu d'aller chercher le sac, je m'allongeai pour me pencher dans le trou, mais je ne pus rien distinguer à l'intérieur.

— Arthur ? Tu es là-dessous ? Est-ce que tout va bien ?

— Mmm... J'ai un peu mal à la cheville droite, je me demande si elle n'est pas foulée. Sans vouloir te commander... j'aimerais beaucoup avoir de la lumière, je suis dans le noir quasi complet, je ne te cache pas que c'est un peu angoissant.

— Tout de suite ! Attends, j'arrive !

— Je ne risque pas d'aller bien loin..., soupira-t-il. Oh, et si tu pouvais attacher la lampe et la descendre doucement, qu'elle ne se fracasse pas sur les pierres...

Je retrouvai le sac et fis comme il voulait, attachant en plus la corde à l'arbre le plus proche pour qu'Arthur puisse l'utiliser pour se hisser hors du trou.

— Si tu n'arrives pas à remonter, attache la corde autour de toi, je vais te hisser, proposai-je.

— Attends. Je veux d'abord voir où je suis tombé. On dirait une sorte de galerie...

— Ne prends pas de risques ! Ça ne m'a pas l'air très stable... Mais Arthur ne m'écoutait pas.

— Il y a un tunnel ! Il faut aller voir ça ! L'article disait bien que les sons venaient d'en dessous... Il doit y avoir une salle quelque part, une caverne... Allez, viens ! Et ramène les sacs.

— Nous n'avons pas le matériel pour faire de la spéléologie, Arthur ! Mieux vaut retourner en ville en chercher. Nous reviendrons demain !

— On le fera si c'est nécessaire, mais ça m'a l'air praticable... J'avance sans toi ! Tu ne serais pas un peu claustrophobe, dis-moi ?

— Non, c'est bon, j'arrive, attends-moi... Pousse-toi, j'envoie les sacs.

Ma lampe entre les dents, je suivis les sacs en me cramponnant à la corde, non sans difficultés, ma carrure me permettant à peine de passer. Je pris effectivement pied dans une sorte de tunnel trop bas pour que je m'y engage debout. Arthur, lui, y tenait tout juste.

— Je ne distingue aucune trace d'outils sur les parois, fit-il pensivement en promenant la lumière de sa torche sur la roche. Serait-il possible que ce soit l'eau qui ait creusé... ?

— Sans doute, je ne m'y connais guère en géologie...

— On dirait que ça va loin... J'ai une pelote de ficelle, tu n'as qu'à l'attacher à la corde, nous allons faire comme Thésée dans le labyrinthe, au cas où il y ait plusieurs galeries...

Arthur semblait enchanté par cette découverte et boitillait sans se plaindre. Je le suivis dans le tunnel, courbé pour ne pas me cogner, et nous avançâmes ainsi pendant un moment.

— Je crois que nous nous dirigeons vers la mer, soliloquait Arthur. Cela renforce l'hypothèse d'un passage creusé par l'eau...

Il se tut subitement quand nous arrivâmes dans une caverne assez vaste, que nos lampes peinaient à éclairer. Il n'y avait pas de formation géologique particulière ni stalagmite ni stalactite, juste des parois lisses et dans le fond de la caverne, une petite étendue d'eau. Arthur se mit à inspecter les parois, dans l'espoir

d'y découvrir une ouverture, peut-être un autre tunnel, mais ne trouva rien.

— Cet endroit est sans doute très intéressant pour un géologue, fis-je au bout d'un moment, mais je le trouve juste lugubre. Nous devrions faire demi-tour, remonter ne sera peut-être pas évident et il vaudrait mieux qu'il fasse jour pour retourner à la voiture...

— Viens plutôt voir par ici !

Je m'approchai pour regarder ce qu'il me montrait dans le halo lumineux de sa torche. Il s'agissait de marques indistinctes au bord de l'eau. Je frissonnai malgré moi.

— Des traces de pas ! affirma-t-il. Quelqu'un est passé par là !

— Des pas ? Ça ne ressemble pas à des semelles, on dirait plutôt des empreintes animales...

— Moi je vois plutôt des pieds nus. Très grands...

— Et mal formés aussi, non ? Je te dis que c'est un animal...

Arthur promena le faisceau de sa lampe sur le sol aux alentours, mais mis à part une sorte de sable vaseux autour du trou d'eau, il n'y avait que de la pierre incapable de conserver la moindre empreinte. Il observa longuement la surface sombre, soupira et ôta son manteau.

— Que fais-tu ?

— J'ai une théorie que je dois vérifier.

— Tu ne comptes tout de même pas nager là-dedans ?

— Si. Mais ne t'inquiète pas, tu peux rester au sec ici. Je regarde s'il y a un passage là-dessous et je reviens, c'est l'affaire de quelques instants...

— L'eau doit être froide, c'est un coup à tomber malade...

— Quelques minutes, à peine ! Après on rentre...

Il avait fini de se déshabiller et placé la lampe dans un sac hermétique. J'hésitai à le retenir de force, ça me semblait tellement stupide, mais il s'avança dans l'eau. Au lieu d'avoir pied comme je m'y attendais, il s'enfonça aussitôt. Je me rapprochai pour le voir refaire surface en crachotant.

— En effet, c'est froid, et profond, grogna-t-il. Fais-moi confiance pour ne pas être long !

Me disant que nous irions plus vite à deux, j'enfermai ma lampe dans un de ses sacs et commençai à me déshabiller.

— C'est bizarre, fit-il de plus loin, sa voix éveillant un écho, on dirait qu'il y a du courant par là. Hé...

Je vis sa tête brusquement disparaître. Jurant, je me débarrassais de mes chaussures et me jetai à l'eau encore en partie habillé. Le trou était effectivement très profond, et arrivé au milieu, je sentis le courant qui m'entraînait sous l'eau, vers la paroi opposée. La lumière de la torche, filtrée par la mince toile enduite du sac, me permit d'y distinguer vaguement une ouverture, et une sorte de lueur, qui ne pouvait venir que de la torche d'Arthur. Je m'engageai dans l'ouverture, nageant avec le courant pour le rejoindre plus vite, me demandant combien de temps il était capable de retenir sa respiration. Le conduit était étroit et le courant fort. Quand je le rejoignis enfin, je compris aussitôt qu'il était sur le point de suffoquer. Je pouvais l'attraper et le ramener dans la caverne en nageant à contre-courant, je m'en sentais capable, mais certainement pas assez rapidement pour qu'il ne manquât d'air avant que nous rejoignions la surface. J'optai pour la seule autre possibilité : nager avec le courant en espérant qu'il tiendrait jusqu'à la sortie du conduit. Je l'empoignai par un bras et l'entraînai aussi vite que je pouvais. À mon grand soulagement, nous sortîmes bientôt du tunnel submergé. Je nous fis remonter le plus rapidement possible et nous crevâmes bientôt la surface de l'eau glacée.

Pendant un moment, Arthur ne put que tousser et cracher, et je le laissai faire, l'aidant de temps à autre à se maintenir hors de l'eau. Puis je le poussai à nager vers la berge, que les torches m'avaient permis de repérer. Nous nous hissâmes hors de l'eau et restâmes quelques instants étendus contre la pierre, hélas très froide elle aussi.

— Il faut nous sécher, grommelai-je en retirant ce qu'il me restait de vêtements dégoulinants, où nous allons attraper la mort.

— J'ai bien cru que j'allais me noyer ! souffla Arthur, toujours hoquetant. J'ai vraiment de la chance que tu sois si bon nageur.

Il chassa l'eau de ses boucles blondes et se frictionna pour essayer de se réchauffer.

— Comment allons-nous sortir d'ici ? s'inquiéta-t-il soudain.

— Je pense être capable de nager à contre-courant dans le tunnel.

— Pas moi !

— Je vais te tracter. Peut-être pourrais-tu utiliser l'un de ses sacs comme réserve d'air...

— Je doute de tenir... Il vaut mieux explorer cet endroit à la recherche d'une autre sortie. J'ai l'impression qu'il y a un peu de lumière qui filtre jusqu'ici, on dirait qu'il fait plus clair. Hé, regarde ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le froid oublié, il se précipitait déjà vers la paroi où il venait de remarquer des sortes de motifs...

— Regarde ! On dirait des glyphes, des sortes de runes ou d'idéogrammes ! C'est fantastique ! Mais qu'est-ce que... hé ! Qui êtes-vous ?

Le faisceau de sa lampe venait d'éclairer la silhouette d'un homme immobile. Celui-ci le regarda fixement, avant de se tourner vers moi.

— Un contrebandier, Arthur, soufflais-je précipitamment. Nous sommes tombés dans un repaire de contrebandiers...

L'homme fixa son attention sur Arthur et opina.

— Ouais, mon gars, c'est comme qui dirait pas de veine. Et ce serait plutôt à moi de demander ce que vous faites là. Et où sont vos fringues, aussi...

L'homme avait l'air plus contrarié que menaçant, aussi Arthur parvint-il à répondre.

— Nous ne cherchons pas d'ennui, monsieur, fit-il précipitamment. Je suis tombé dans un trou, nous avons suivi un tunnel, et il y avait quelque chose de bizarre dans l'eau, dans la caverne, alors j'ai voulu voir, mais le courant m'a entraîné...

L'homme le considéra pendant un moment, se demandant sans doute s'il devait le prendre au sérieux.

— Il y a des tas de grottes et de tunnels dans le coin, admit-il. Tu dis que tu es venu de l'eau, là-bas ?

Arthur opina nerveusement.

— Monsieur, intervins-je, vous ne tenez certainement pas à attirer l'attention sur cet endroit, et nous ne cherchons qu'à en sortir. Si vous nous montrez une issue, vous n'entendrez plus jamais parler de nous... Vous avez notre parole.

L'homme parut réfléchir intensément quelques instants.

— La tuile, broncha-t-il. Sûr qu'il vaut mieux pas que la police vienne fouiner par ici à votre recherche, mais en même temps, votre parole, c'est un peu léger comme garantie. Mais j'ai peut-être une idée. Si je vous guide dehors, ce sera les yeux bandés, que vous ne puissiez pas revenir ici. Et si l'envie vous vient

de revenir fureter, je m'arrangerai pour que vous retrouviez votre tunnel bien bloqué... Qu'est-ce que vous en dites, mes p'tits gars ?

Arthur me lança un regard interrogateur. Il était sans doute nerveux à l'idée de se mettre ainsi à la merci du trafiquant, sans réaliser que nous l'étions déjà, sans arme, sans aucune idée de comment gagner la sortie.

— Ça me paraît raisonnable, affirmai-je avec toute l'assurance dont je disposais.

Arthur hésita encore un peu, et acquiesça.

— Je suppose que c'est la seule solution qui satisfasse les deux partis, concéda-t-il. Vous avez de quoi faire des bandeaux ? Nous sommes dramatiquement à court de tissu...

— Ça devrait pouvoir se trouver, garçon. Peut-être même de quoi couvrir vos carcasses avant que vous n'attrapiez la mort... Venez !

Nous avions à peine fait quelques pas qu'Arthur pointait la lampe vers la paroi.

— Dites, monsieur, ces signes sur le mur... Vous ne sauriez pas ce que c'est, par hasard ?

L'homme y jeta un coup d'œil, sembla ne pas apprécier ce qu'il voyait.

— Ça ? C'est là depuis longtemps. Certainement fait par les Indiens. Il y en avait par ici, avant. Allez, venez. Je ne suis pas seul ici et vous pourriez tomber sur moins compréhensif...

Il alla chercher dans un coin des sacs de toile de jute qu'il attaqua au couteau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? cria soudain une voix gutturale, déplaisante.

— Bon sang, manquait plus que lui, grommela l'homme.

Le nouveau venu s'avança dans la lumière des lampes, et son apparence fit reculer instinctivement Arthur. Il était grand, maigre, avec une curieuse démarche chaloupée et une tête assez horrible : étroite, le crâne chauve, de gros yeux globuleux, le nez plat, des oreilles minuscules et surtout une peau grisâtre, malade, qui pelait par plaques.

— Ça va, Zacharia, je m'occupe de ça, affirma le premier homme. Va-t'en.

— Qu'est-ce que vous complotez ? Qui c'est ?

— Des personnes qui se moquent totalement de nos activités de contrebandiers et qui vont s'en aller, Zacharia, affirma notre guide en appuyant chaque mot comme s'il parlait à un demeuré.

— Ah non, non, ça n'est pas selon les règles, Zacharia ne marche pas dans votre combine ! Des contrebandiers, hein ? Et il a gobé ça ? Ridi...

L'homme écœurant se tut soudain, alors que le premier lui tordait méchamment le bras.

— Zacharia, mon vieux, maintenant tu vas la fermer ! grogna-t-il. Ou je pourrais oublier pourquoi on te tolère ici...

Il l'envoya rouler à terre d'un coup de pied.

— Allez, venez, vous deux, si vous voulez retrouver l'extérieur rapidement !

Je lui emboîtai le pas, mais Arthur recula vers le fond de la grotte.

— Qu'est-ce que tu fais ? Viens !

— Non... Attendez, il y a quelque chose qui ne va pas ! protesta-t-il. Ça ne colle pas...

Zacharia, toujours à terre, se mit à rire.

— Il n'est pas si bête qu'il en a l'air, vous ne l'aurez pas comme ça...

— Viens ! ordonnai-je. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ces signes, là-bas, ça n'est certainement pas indien ! Et cet homme, qui est-ce ? Ne me dis pas que tu ne le connais pas ! Vous vous ressemblez trop ! Il a exactement les mêmes marques dans le cou que toi ! Et l'autre, qu'est-ce qu'il a, il est malade ? Pourquoi me racontes-tu des histoires, Walter ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je levai les mains en signe de reddition. Il fallait à tout prix éviter les ennuis.

— C'est mon oncle, avouai-je, le frère de mon père. Nous n'aurions jamais dû arriver ici, mais il va nous aider à sortir.

Il s'avança vers Arthur et lui tendit la main.

— William Sanders, je suis l'oncle et le parrain de Walter. Maintenant, si tu veux sortir d'ici sans encombre, viens avec moi !

— Vous me cachez quelque chose, n'est-ce pas ? lui demanda Arthur en le regardant droit dans les yeux.

— Pour ton bien, gamin !

— Dites-moi juste... les symboles ?

— Trop tard ! croassa soudain Zacharia. Les autres arrivent et le garçon va rester ici ! Ils vont sans doute le donner au vieux Zacharia...

Mon poing rencontra la mâchoire du vieux fou avec toute la force dont j'étais capable.

— Cet abruti a donné l'alerte ! grognai-je. Il va me payer ça !

Qu'est-ce qui se passe ici, enfin ?

La voix inaudible résonna dans nos cerveaux. Mon oncle Will rattrapa Arthur comme il s'évanouissait. J'allais au-devant des deux silhouettes qui venaient de sortir de l'eau.

— Père ! Grand-tante Hattie !

— Le garçon s'est introduit ici et ils ont essayé de le faire sortir en douce ! grogna Zacharia.

— Il croyait être tombé sur un repaire de contrebandiers ! protestai-je. Tout allait bien jusqu'à ce que ce vieux débris s'en mêle !

— C'est vrai, nous maîtrisions parfaitement la situation, m'appuya William.

— Le garçon allait tout découvrir, c'est sûr ! croassa Zacharia.

— Et si nous parlions du rituel qui a amené le garçon ici ? me retournai-je brusquement contre lui. Pourquoi des gens ont-ils entendu des prières immondes venant d'ici ? Ils en ont parlé à des journalistes ! N'importe qui peut trouver cet endroit ! S'il y a une menace ici, c'est cet abruti, pas Arthur !

Il nous a vus, intervint la voix mentale d'Hattie dans nos têtes.

— Rien qu'une fraction de seconde. Laissez-moi le ramener, je le convaincras qu'il était fiévreux après sa chute et qu'il a rêvé...

Trop incertain. Il faut en référer à la famille. Enfermez-le en attendant.

Arthur resta inconscient si longtemps que je commençai vraiment à m'inquiéter. Il finit néanmoins par reprendre conscience, le visage très pâle et l'air hagard. Il me fixa, puis regarda la lampe posée sur le bureau, les murs de pierre, et enfin la porte.

— Je suppose que je suis prisonnier ? fit-il d'une voix faible, sans même aller vérifier la porte.

J'opinai calmement.

— Oncle William a ramené tes vêtements, annonçai-je en l'aidant à se redresser, et il a laissé de l'eau et des biscuits...

Réalisant que son corps était simplement recouvert d'un morceau de toile, il fit un effort pour prendre ses habits et les passa en hâte.

— Tu n'as rien à craindre, affirmai-je. Je vais les convaincre que tu peux travailler avec nous. Ça va te plaire !

Il me fixa, non avec hostilité, mais plutôt avec une sorte de déception dans le regard.

— Tu me dois des explications, tu ne crois pas ? fit-il en se laissant tomber sur la seconde chaise de la pièce, la première étant occupée par moi-même.

— Oui, soupirai-je. Certainement. C'est juste que je ne sais pas vraiment par où commencer...

— Par le début ? souffla-t-il, acerbe.

— Ça dépend du point de vue... Peut-être par l'île ?

— Celle d'où vient l'anneau ? devina-t-il aussitôt.

J'opinaï. Pas de doute, il allait vraiment faire une bonne recrue.

— Elle se trouve dans le Pacifique, dans les archipels de Polynésie. Ceux qui l'habitaient... pendant plus de deux cents ans, ont été alliés à des créatures amphibies, celles qui sont représentées sur ton anneau. Ces créatures leur offraient de l'or et des poissons en abondance, en échange de sacrifices et du... métissage de la population de l'île. Au bout d'un moment, la plupart des habitants avaient du sang d'amphibie dans les veines, et cela se traduisait par une évolution plus ou moins tardive vers une forme hybride, qui finissait presque toujours par quitter la terre ferme pour gagner les cités aquatiques de ceux des profondeurs. C'est ainsi qu'on nomme les créatures amphibies.

— Est-ce que... Ce Zacharia est-il l'un de ces hybrides ?

— C'est cela. Il n'est plus vraiment humain, mais sa transformation n'est pas assez complète pour qu'il gagne les profondeurs... Il n'a même pas encore de branchies. Mais laisse-moi raconter, s'il te plaît. Les habitants des autres îles avaient fini par comprendre ce qui se passait, ils trouvaient ça abject et dangereux. Un jour, ils se sont réunis pour passer à l'attaque. Ils avaient avec eux des sorciers, qui utilisèrent une très vieille magie pour anéantir tout le peuple de l'île, et renvoyer leurs alliés dans les profondeurs. Ils pensaient avoir éradiqué ceux qui, d'après eux, pactisaient avec des démons... Mais il y eut une survivante. Une

jeune femme. Elle était la fille du sorcier de l'île et possédait elle-même quelques connaissances occultes. Surtout, elle était parvenue à contrôler en partie sa métamorphose. Ainsi, elle put plonger pour échapper aux assaillants, nager longuement sous l'eau sous une forme intermédiaire, et se rendre sur une autre île où elle reprit forme quasi humaine. Les seules séquelles furent des marques dans son cou, les mêmes que les miennes. Cette femme s'appelait Heimoana, et craignant d'être pourchassée par les Kanaks, elle parvint à convaincre un capitaine de goélette de l'emmener en Amérique. Il la débarqua à Kingsport, où elle épousa quelques années plus tard un marin et donna naissance à trois enfants, dont deux qui se révélèrent capables de maîtriser la même métamorphose. L'un d'eux est mon arrière-grand-père.

Arthur me dévisageait avec un scepticisme certain.

— Ce que tu essayes de me dire, c'est que tu es une sorte d'homme-poisson ?

— Je suppose qu'on peut dire ça, admis-je, même si je n'apprécie guère le terme.

Je voyais bien qu'il avait du mal à me croire, malgré ce qu'il avait vu, aussi ôtai-je mon écharpe, que William avait ramenée avec mes affaires en même temps que le reste.

— La première fois que nous allons dans les profondeurs, même si nous parvenons à reprendre forme humaine ensuite, les fentes branchiales restent, et les branchies également. Je ne saurais te dire pourquoi. Mais c'est bien pratique pour nager...

— On ne voit pas grand-chose, maugréa Arthur en approchant la lampe de mon cou. Il me faudrait plus que ça ! Transforme-toi !

— Quoi, ici ? Certainement pas ! Il n'y a pas d'eau... Et puis ça ne se fait pas en un instant, figure-toi que c'est assez long. Mais je peux te montrer quelque chose...

Je pris la carafe d'eau, en versai un peu sur le dos de ma main gauche et me concentrai. Cela prit plusieurs minutes, mais ma peau devint lisse et grise, avec une sorte de reflet huileux.

— Pas assez spectaculaire pour une carrière de music-hall, mais j'admets qu'il y a quelque chose, souffla mon ami en passant les doigts sur ma peau transformée. Tu es sûr que tu ne veux pas me montrer une transformation complète ?

— Une transformation complète serait irréversible, lui appris-je. Nous parvenons à redevenir humains tant que nous n'allons pas

trop loin, mais quand on décide de devenir une vraie créature des profondeurs, c'est sans retour.

— Comme ceux que j'ai aperçus ? Eux étaient complètement transformés ?

— Oui.

— Ils ont volontairement abandonné leur forme humaine, alors ? Pourquoi ?

— Il semble que plus l'on vieillit, plus l'appel des profondeurs se fait ressentir. Tu trouves certainement cette forme repoussante... Nous, plus nous avançons en âge et plus c'est la forme humaine qui nous paraît limitée et grotesque. Enfin, c'est ce qu'on m'a expliqué. Moi, je reste attaché à mon corps tel qu'il est... Mais je n'ai pas terminé mon histoire.

— Je t'en prie, termine.

— Ma trisaïeule, Heimoana, avait été profondément marquée par le sort de ses semblables sur l'île. Elle s'était promis de trouver un moyen de se protéger de l'antique magie qui les avait balayés. À Kingsport et dans la région, elle rechercha des informations sur les sciences occultes, et comme tu le sais, ça n'est pas ce qui manque par ici. Au même moment, à Innsmouth, un capitaine qui commerçait avec le roi de l'île et qui en avait appris certains rituels, s'allia avec ceux des profondeurs. Elle pensa un moment se joindre à eux, mais en se rendant sur place, elle réalisa que ce n'était pas du tout ce qu'elle avait espéré. Ceux des profondeurs lui apparurent comme une race dégénérée, passive, qui ne rêvait que de sacrifices à leurs dieux endormis et de fornications impies. Ce n'était pas ce qu'elle voulait pour sa nouvelle famille. Elle décida donc de se consacrer à la recherche des savoirs perdus, ceux de ses ancêtres et des autres races qui sont arrivées des étoiles et dont l'humanité ignore tout. Une fois ses enfants grandis et capables de poursuivre ses recherches sur terre, elle se transforma complètement et partit explorer les plus anciennes cités aquatiques. C'est ce que nous sommes, des chercheurs en savoirs perdus, depuis cinq générations. À Innsmouth, les choses ont pris une sale tournure, quelqu'un a compris ce qui se passait et alerté la police. Comme l'île un siècle plus tôt, le port a été ravagé, les hybrides massacrés ou capturés. Le gouvernement ne peut plus ignorer l'existence de ceux des profondeurs. Il a dû en faire disséquer des dizaines. Je ne les plains pas vraiment,

remarque. Ce n'était qu'une communauté dégénérée et meurtrière. Il paraît qu'ils cherchaient à créer un shoggoth, comme si des idiots pareils pouvaient contrôler une telle créature ! Peut-être avons-nous échappé à une catastrophe... C'est cet idiot de Zacharia qui nous a tout raconté. Il nous a trouvés alors qu'il fuyait Innsmouth, en piteux état, et nous n'avons pas eu le cœur de le renvoyer... Ça ne va pas ? Tu n'as pas l'air bien...

Je parlais sur le ton de la conversation, mais je remarquai qu'Arthur palissait au fur et à mesure de mes propos.

— Tout est vrai, alors ? murmura-t-il. Ce qui est écrit dans le *Necronomicon*, et dans les *Manuscripts Pnakotiques* ? Le plateau de Leng, la Cité sans Nom, Ib et Volusia, R'lyeh, tout ça existe vraiment ? Et le Tsathoggua des légendes hyperboréennes, les dieux archaïques venus de par-delà les étoiles ? Ont-ils vraiment créé la vie sur Terre *par plaisanterie ou par hasard* ?

Il me semblait proche de l'hystérie. Mais dans notre situation, impossible de se payer le luxe d'une crise de nerfs : Arthur devait faire bonne impression à ma famille. Je n'avais pas le temps pour la gentillesse et la douceur.

— D'après ce que nous avons déjà découvert, une grande partie de toutes ces choses est vraie, oui, admis-je. Mais tu t'en doutais, n'est-ce pas ? Tu es venu à l'université Miskatonic pour lire les livres qui en parlent, tu n'aurais pas fait ce choix si tu étais persuadé qu'il s'agissait de pures fadaises ! Tu savais, au fond de toi, qu'il y avait là l'expression d'une vérité ancienne et inimaginable. Tu brûlais d'en savoir plus... Eh bien, voilà l'occasion ! Ma famille peut te donner accès à des savoirs qu'aucun humain ne soupçonne. Mais tu t'es déjà évanoui une fois en les voyant, il vaudrait mieux éviter que ça se reproduise, ça fait mauvaise impression...

Je le comprenais néanmoins. Il avait dû lire tous ces livres avec la très vague conscience que peut-être, même si c'était improbable, quelques passages reflétaient, en la déformant, une obscure et ancienne vérité. C'était autre chose que de *savoir* que c'était vrai. Moi aussi, je les avais lus, en toute connaissance de cause, et certaines implications abjectes de ces textes maudits avaient de quoi terrifier un esprit équilibré. Je devinais qu'Arthur essayait de ne pas trop y réfléchir. En ce moment, sa merveilleuse mémoire devait être une malédiction.

— Il va falloir que j'aille leur parler, avant qu'ils ne prennent une décision. Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer, juste... essaye de rester calme. Je reviens bientôt

— Walter ?

— Oui ?

— Est-ce que par hasard tu aurais d'autres sombres secrets qu'il me serait utile de connaître ?

— Hé bien... Oui, sans doute. Le plus sombre de tous.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je déteste l'eau.

Qu'est-ce qui t'est passé par la tête de l'amener ici ?

Ils étaient une dizaine à me fixer, Heimoana elle-même parmi eux. Même si elle ne pouvait reprendre forme humaine, elle conservait une certaine maîtrise de son apparence et il y avait encore quelque chose dans son aspect de la jeune femme qu'elle avait été. Sa présence signifiait que la situation était prise très au sérieux par la famille, mais c'était mon père qui parlait.

— Je ne l'ai pas amené, il est venu tout seul, à cause de cet article dans le journal ! Si quelqu'un est à blâmer, c'est cet idiot de Zacharia ! Et si j'avais su qu'il existait un accès à nos grottes par là-bas, je me serais arrangé pour l'en détourner. Pourquoi personne ne m'a parlé de ce passage ?

Nous ne le connaissons pas nous-mêmes. Le principal problème n'est pas de savoir qui est responsable, mais ce que nous allons faire de l'humain.

— L'engager, fis-je avec toute la conviction dont j'étais capable.

Sérieusement ?

— Tout à fait. Vous vouliez que je vous trouve un expert ? Je l'ai trouvé. C'est lui. Il est tout ce que vous vouliez : instruit, intelligent, ouvert aux sciences occultes, c'est un vrai génie ! Seulement, un tel expert ne peut pas être aussi doué que vous le souhaitez sans jamais comprendre pour qui il travaille, ça n'est pas possible. Si vous voulez des employés aveugles à notre nature, engagez des idiots, mais si vous voulez les meilleurs, il est fatal qu'ils comprennent tôt ou tard... Nous ne sommes pas obligés de vivre dans le secret le plus complet. Nous pouvons avoir des associés humains. Arthur peut être un tel associé. Il ne nous trahira pas, je le sais. Après tout, nous pouvons lui offrir ce dont il a toujours rêvé.

Les humains ne sont pas dignes de confiance.

— La plupart, non, c'est vrai. Mais je connais Arthur. Il ne nous causera pas d'ennuis. Au contraire, nous allons faire de grands progrès avec lui !

À quel point en es-tu certain, enfant ?

Elle ne s'était que rarement adressée à moi, mais je reconnus aussitôt la voix mentale d'Heimoana.

— Je lui confierais ma propre vie sans hésiter, affirmai-je.

Je soutins le regard de ceux qui me dévisageaient. Je ne percevais pas leurs échanges, mais je devinais une vive discussion. Ils n'étaient pas d'accord.

Peut-être est-il temps. Peut-être cet humain est-il digne de ta confiance. Mais nous ne pouvons nous contenter de possibilités.

C'était à nouveau Heimoana qui s'exprimait.

Aussi allons-nous le mettre à l'épreuve. Nous allons vérifier ses talents... pour commencer.

J'étais assez nerveux quand je revins, mais je fis tout mon possible pour le dissimuler à Arthur. Je suppose que je m'en étais plutôt bien sorti. Il ne faisait aucun doute que certains avaient voulu se débarrasser directement de l'intrus et nous avions de la chance que ma trisaïeule se soit montrée plus ouverte, mais je comprenais bien que s'il ne se montrait pas à la hauteur, ou s'il ne paraissait pas capable d'accepter notre nature, il ne serait bientôt qu'un maladroit de plus à ne pas avoir vu à temps le bord de la falaise.

— Grande nouvelle, annonçai-je joyeusement, tu vas être autorisé à voir des merveilles !

— Quel genre de merveilles ? fit-il, méfiant.

Je l'avais retrouvé recroquevillé dans un coin de sa cellule improvisée, mais il paraissait calme et lucide, c'était déjà ça.

— Ma famille a installé dans une autre caverne une sorte de... *cabinet de curiosités*. Des choses que les meilleurs plongeurs d'entre nous ont ramenées de cités englouties, pour la plupart des ruines abandonnées, afin que tout le monde puisse les contempler et les étudier, même ceux qui ne peuvent pas encore aller dans les grandes profondeurs.

— Un musée ? s'étonna mon ami.

— En quelque sorte, oui, notre petit musée personnel. On y accède par un boyau complètement immergé, normalement il est

impossible d'y accéder sans branchies, même si on est très bon nageur, mais je peux t'y emmener. Tu n'as rien contre un bain de plus ?

— Ai-je le choix ?

— En fait... non, pas vraiment. Mais c'est une chance ! Tu as juste un petit test de compétence à passer. Tu choisis une pièce, tu en déduis tout ce que tu peux et tu leur fais un petit exposé. Il y a bon nombre de statues et de bas-reliefs, des choses faciles à analyser. Écoute, je suis le seul de la famille à être allé à l'université, et je n'ai pas le tiers de tes connaissances, ça ne va pas être trop difficile de les impressionner.

— Ta fameuse bourse, un heureux hasard, hein ?

— Peut-être que ma tante Magda a un peu influencé un membre du comité en ce sens. Je vois que ton cerveau fonctionne à nouveau, c'est bien ! Allez, viens avec moi et fais-moi confiance !

Il y avait tout un réseau de grottes et de galeries dans la falaise entre Manchester et Martin's Beach, dont une bonne partie immergée, ce qui en faisait un domaine de choix pour les miens, où les plus humains comme ceux qui avaient achevé leur transformation pouvaient se retrouver en étant tous à leur aise. Le cabinet de curiosités, comme je surnommais l'endroit, était une vaste caverne où l'on avait seulement les pieds dans l'eau, dotée de deux accès complètement inondés, l'un sur l'océan et l'autre sur le réseau de galeries. Un membre de la famille, j'ignore lequel, avait eu la bonne idée d'y amener des sortes d'algues phosphorescentes qui plongeaient la pièce dans une lueur pâle et irréelle.

Arthur toussa et cracha beaucoup quand je le hissai hors de l'eau, bien que j'aie nagé aussi vite que je le pouvais pour ne pas trop l'éprouver, mais il parvint à reprendre contenance en se séchant et en se rhabillant – oncle William ayant eu la prévenance, une fois de plus, de transporter nos habits dans des sacs étanches.

Nous étions encore dans la galerie d'accès, si bien qu'il ne voyait pas les vestiges. À mon grand soulagement, il ne s'évanouit pas, et conserva même un air neutre à l'apparition de cinq membres de ma famille entièrement transformés, dont Heimoana elle-même. Elle s'intéressait vraiment de près à cette affaire. Je trouvais ça bon signe. Les connaissances d'Arthur

devaient l'intéresser. Mon père était présent également, et j'espérais que c'était plus par intérêt pour moi.

Il paraît que tu es doué, jeune intrus. La voix mentale de mon aïeule résonnait dans nos têtes. Je regrettai aussitôt de ne pas avoir rappelé à Arthur leur mode de communication. Il sursauta, mais parvint à opiner.

Nous, nous sommes doués pour explorer les fonds marins. Nous y avons découvert des cités merveilleuses, et nous en avons ramené ces quelques objets, pour que ceux d'entre nous qui sont encore très humains puissent les voir. Tu vas être le premier, en dehors de la famille, à pouvoir les contempler.

— C'est un très grand honneur...

Il n'avait pas l'air de se sentir si honoré que ça, mais sa voix ne tremblait pas.

Va. Admire toutes ces choses. Nous te laissons l'une de vos heures. Une fois ce délai écoulé, tu nous diras ce que tu penses avoir compris de ceux qui vivaient dans ces cités. Qui ils étaient, comment ils vivaient, ce qui leur est arrivé... Si tu y arrives, tu vivras.

J'avais espéré qu'elle ne menacerait pas sa vie aussi directement, mais Arthur avait sans doute déjà compris ce qui l'attendait s'il échouait, ou alors il cacha bien l'effet que lui firent ces paroles. Les cinq s'écartèrent pour le laisser entrer dans la caverne, ce qu'il fit lentement, tête baissée, l'air de juste regarder où il mettait les pieds. Quand il releva la tête, la stupéfaction se peignit sur son visage, et pas seulement à cause de l'étrange lumière. Des objets d'art et des pièces d'architectures les plus diverses s'accumulaient dans la caverne. Il y avait des statues de créatures étranges, bien loin de ce que l'imagination humaine peut créer, des monolithes gravés, des colonnes, un morceau d'escalier aux proportions troublantes, des sortes de masques, des bas-reliefs ouvragés, des livres étranges dont la matière ressemblait à la cellophane, et même quelques croquis des fameuses cités. Je savais qui en était l'auteur, mon père avait eu dans sa période humaine un très bon coup de crayon, mais je n'avais jamais osé lui demander comment il parvenait si bien à manier le fusain avec ses mains actuelles. C'était les pièces que j'avais passé le plus de temps à examiner, car elles traduisaient mieux que tous les autres objets l'étrangeté, l'inhumanité de ces ruines. Sur certains dessins on découvrait des proportions écrasantes, des angles illogiques, impossibles, d'énormes blocs cyclopéens qui formaient un labyrinthe de cauchemars.

D'autres croquis montraient des bâtiments d'allure plus structurée, plus logique, coniques ou pyramidaux, mais où la taille et la forme des ouvertures, portes et fenêtres, ne correspondaient en aucun cas à ce qu'on pouvait trouver dans des constructions humaines. Quelques-uns montraient des paysages plus élégants, plus rassurants, avec des palais translucides, de nombreuses colonnes et de charmants jardins de corail en terrasses. C'était là, je le savais, qu'habitaient ceux des profondeurs, mes presque cousins aux mœurs écœurantes.

J'aurais voulu posséder la capacité de mes aïeuls à communiquer par la pensée, pour rassurer et guider Arthur, mais il devait se débrouiller seul. Pour le moment, il allait d'un objet à l'autre, s'approchait sans oser les toucher, comme un gamin trop bien élevé dans un magasin de jouets.

Plus que tu n'as jamais imaginé, hein, mon ami ? Bien loin de la gentille collection de ton arrière-grand-père, encore mieux qu'une cité perdue, en voilà plusieurs, et tellement plus vieilles que l'humanité ! Vas-y, émerveille-toi tant que dans une heure tu peux nous montrer de quoi tu es capable !

J'étais sincèrement convaincu que tout allait bien se passer. En échangeant presque calmement avec mes aïeux aquatiques, sans paniquer, j'estimais qu'il avait fait le plus difficile. Maintenant, il était dans son domaine, l'archéologie, il ne pouvait que les impressionner ! Mais il se passa quelque chose. Arthur était en train d'examiner un énorme bas-relief, carnet et crayon en main, quand il les laissa tomber et les rejoignit peu après sur le sol recouvert d'une dizaine de centimètres d'eau. Il me fallut quelques instants pour comprendre.

— C'est son asthme ! expliquai-je à ma famille. Il fait une crise...

Je me précipitai à ses côtés. Effectivement, il respirait avec beaucoup de difficulté. J'eus la brève impression que nous étions retournés sous l'eau, où ses poumons étaient inefficaces. Péniblement, il s'était saisi de son inhalateur. Il prit plusieurs bouffées de la médication qu'il contenait...

— Ça va aller, fis-je en l'aidant à s'asseoir. Je vais m'arranger pour que ce soit déduit de ton temps de préparation, ne t'inquiète pas...

Mais il continuait d'inspirer désespérément, comme si l'air refusait de pénétrer dans ses poumons. Son visage était très pâle

et ses lèvres commençaient à bleuir. Quelque chose n'allait pas, le médicament n'agissait pas assez vite.

— La seringue ! Il faut prendre ton traitement d'urgence !

Je me mis à chercher dans ses poches. Il m'avait expliqué posséder un flacon d'un médicament qu'on ne donne généralement que dans les hôpitaux, sous la surveillance d'un médecin, car il contenait une substance au dosage très délicat qui pouvait aussi bien tuer le patient que le sauver. Son médecin de famille le lui avait obtenu, car son asthme était sévère et il savait qu'Arthur était un garçon sérieux. Pour éviter un accident, le flacon ne contenait qu'une seule dose, que le praticien avait calculée avec grand soin en fonction du poids et de la taille d'Arthur. Je finis par trouver l'étui. Je savais qu'il contenait le fameux flacon et une seringue. Arthur ne me paraissait pas en état de se faire l'injection, j'allais la faire pour lui. Je ramenai l'étui vers moi quand sa main se referma sur la mienne, froide, mais étonnamment forte.

— Non... Je t'en prie..., souffla-t-il entre deux halètements.

Il y avait une telle supplique dans ses yeux que je suspendis mon geste, malgré l'urgence.

— Que se passe-t-il ? cria l'oncle William depuis l'extrémité de la caverne.

— Je...

Je regardai une nouvelle fois mon ami sans comprendre. C'était la même expression sur son visage, déterminée. Il me regarda droit dans les yeux. Je ne pouvais me méprendre sur sa volonté. Je glissai l'étui dans ma manche.

— Je ne trouve pas son médicament ! criai-je avec une angoisse que j'éprouvais vraiment. Il a dû le perdre dans les galeries.

— Je vais le chercher ! offrit aussitôt William. À quoi est-ce que ça ressemble ?

— C'est un étui noir, avec un fermoir métallique...

Je l'entendis plonger. Je regardai à nouveau Arthur. Il semblait soulagé, à présent. Autant que peut l'être une personne en train d'étouffer. Je me penchai vers lui.

— Pourquoi ? soufflai-je.

Sa main serra plus fort la mienne.

— Ne les... laisse pas... faire, hoqueta-t-il. Promets... moi ! Les laisse... pas faire !

— Faire quoi ?

Mais il ne faisait qu'inspirer désespérément, incapable d'émettre un son.

— Arthur ! Dis-moi ! Qu'est-ce que je ne dois pas les laisser faire ?

Ses yeux s'exorbitèrent, tous ses muscles se contractèrent et ses ongles rentrèrent dans la peau de ma main. Je ne le lâchai pas.

— Je te le promets, murmurai-je.

Je ne sais même pas s'il m'entendit. Au même moment, ses muscles se relâchèrent et sa tête tomba en arrière.

— Arthur, mon ami, gémis-je.

Je me sentais effroyablement mal et dus me retenir de me détourner pour vomir. Je ne sais pas si c'était parce que je venais d'assister à la mort de mon seul ami, ou parce que l'étui contenant le médicament qui aurait pu le sauver pesait dans ma manche.

Seul mon père s'approcha. Il posa une main sur le visage d'Arthur, et lui ferma les yeux.

Les humains, ils sont si fragiles..., fit-il à ma seule adresse.

Je sentis en lui une sorte de compassion à mon égard. Cela m'étonna : il n'avait que peu d'estime pour les humains et avait gagné les profondeurs très tôt, pour un membre de la famille. Autant dire qu'il ne s'était jamais beaucoup soucié de ma personne, sauf pour m'apprendre le rituel qui devait conduire à ma première transformation. J'avais six ans, et il ne m'avait donné aucune explication, avant de disparaître soudain de ma vie. Pendant des années, j'avais oublié ce qu'il m'avait appris, jusqu'à ce que ça me revienne à l'adolescence et que je veuille soudain essayer. J'étais le seul à m'être transformé sans l'assistance d'un membre de la famille et j'avais bien failli me noyer ce jour-là.

Tu veux que je m'occupe du corps ?

— Non !

J'avais crié. Soudain pris de dégoût pour cet endroit, je soulevai le corps sans vie d'Arthur et courus jusqu'à la galerie submergée pour y plonger. Je connaissais bien le réseau de tunnels, je me dépêchais d'en sortir en évitant la caverne de Zacharia. Je ne voulais pas qu'il pose ses gros yeux globuleux sur le corps de mon ami. Aussitôt dehors, je sortis l'étui de ma manche, pris la seringue, l'emplis du contenu du flacon et l'injectai à Arthur. Je l'appelai, le secouai, le frictionnai pour tenter de rétablir la circulation du sang. Ce fichu médicament était très fort...

J'étais idiot. Mon ami était mort et rien ne pouvait le ramener à la vie. J'aurais pu le sauver, moi, mais je l'avais laissé mourir, parce que c'était ce qu'il voulait et j'avais ressenti son besoin impérieux de partir ainsi.

— Pourquoi ? demandai-je au corps inerte. Pourquoi ?

Je hurlai maintenant, mais il n'y avait personne pour me répondre, personne pour m'entendre.

Arthur était mort, moi qui l'aimais tant l'avais laissé mourir, et je ne savais même pas pourquoi. Qu'est-ce qui lui avait causé un choc au point de déclencher cette crise ? Pourquoi n'avait-il pas voulu de l'injection ? Ce n'était pas directement ma famille, il les avait vus, leur avait parlé, la crise n'avait commencé que bien après, quand il étudiait le bas-relief... Est-ce qu'il y avait vu, reconnu, quelque chose dont l'horreur m'avait échappé ? Je devais savoir, il me fallait retourner dans la caverne, mais je ne pouvais pas laisser le corps ainsi...

Soudain ramené à mes devoirs envers mon ami, j'allumai un feu pour sécher ses habits encore mouillés et arrangeai ses cheveux. Je voulais qu'il conserve une apparence digne. Quand je fus satisfait, je le pris à nouveau dans mes bras et me mis en route. Il avait l'air tranquille maintenant...

Je ne me souviens pas trop comment je suis retourné à Martin's Beach. Au lieu de rejoindre l'automobile, il paraît que je suis allé droit au village en appelant à l'aide. Mon récit était hésitant, mais personne ne le mit en doute. Arthur avait fait une mauvaise chute dans le marais, et le choc ou la peur avait déclenché une crise d'asthme. Son inhalateur n'avait pas suffi à le soigner et il avait perdu l'étui à la seringue dans sa chute. J'avais essayé de le retrouver, mais le temps que j'y parviens, la crise l'avait déjà tué. Un rapide examen médical confirma la cause de la mort, les marques d'une chute et mon injection trop tardive. Personne ne me reprocha quoi que ce soit, au contraire, on fit montre à mon égard de beaucoup de sollicitude, même des gens qui m'ignoraient d'ordinaire. Jusqu'à ce télégramme touchant des parents d'Arthur qui me remerciaient d'avoir essayé de sauver leur fils ! Me remercier, moi qui avais été la cause de sa mort ! S'ils savaient...

Comment avais-je pu laisser faire ça ? Tout était de ma faute, moi et mon si brillant cadeau. Je savais pourtant qu'Arthur allait

en chercher l'origine, je savais qu'il trouverait au moins des éléments de réponse. Je réalisais d'ailleurs que quelque part, plus ou moins inconsciemment, je l'avais espéré. J'avais voulu lui laisser entrevoir mon monde. Même quand il s'était trop rapproché de la famille, je l'avais laissé faire. Certes, je n'avais pas cru qu'il les trouverait vraiment, j'avais tout de même tenté de le dissuader d'y aller, mais... je n'avais pas fait tout mon possible.

Quand Arthur a découvert le tunnel, j'aurai dû l'assommer, le ramener en ville, prétendre qu'une pierre lui était tombée sur la tête et m'arranger pour qu'il retrouve le passage bloqué à sa prochaine visite. J'y avais pensé ! J'avais failli le faire ! Et je réalisais maintenant que ça n'était pas par amitié pour lui que je m'étais abstenu. Non, une part de moi espérait la rencontre, parce qu'Arthur et sa famille m'avaient si bien accueilli, je pensais naïvement que l'inverse pouvait être vrai ! Qu'il pourrait apprendre la vérité sur moi sans être horrifié, qu'il pourrait nous rejoindre dans notre quête... Quel idiot j'avais été, vraiment ! Maintenant, la seule chose que je pouvais faire, c'était respecter sa dernière volonté. Pour ça, il fallait déjà que je la comprenne...

Je suis retourné dans la caverne, j'ai examiné le bas-relief, sans comprendre. Je l'ai copié pour continuer les recherches à l'université. En repartant, je suis passé par la grotte de Zacharia, avec la ferme intention de voir combien de temps il tenait sous l'eau sans branchies. Après tout, sans ses prières idiotes, Arthur ne serait jamais venu ! Mais il n'était pas là, et des traces de luttes me firent croire que la famille avait réglé le problème Zacharia une fois pour toutes. Je regrettai quelque part de ne pas avoir pu le faire moi-même. En cherchant des indices de ce qui s'était passé, mon attention fut attirée par les dessins sur la paroi, ceux qui avaient intrigué Arthur et qu'oncle William avait prétendu d'origine indienne. Ils n'y étaient pas quelques mois plus tôt, je le savais. Ce devait être l'œuvre de Zacharia, puisqu'il s'était installé là. Mais ce qui m'avait intrigué, c'est que les symboles étaient les mêmes que ceux du bas-relief. Arthur avait forcément fait le rapprochement ! Il fallait que je sache à quoi ils correspondaient. J'avais lu tous les livres de la bibliothèque occulte de l'université, je n'avais pas la mémoire d'Arthur, mais j'en avais rédigé des traductions pour la famille. Si les inscriptions se trouvaient dans ces livres, tout de même, j'aurai dû au moins vaguement m'en souvenir...

Une évidence me frappa soudain. Il y avait bien un livre, un seul, qu'Arthur avait lu sans doute avec grande attention alors que je ne l'avais que rapidement feuilleté. Son fameux exemplaire du *Vermis Misteriis*, celui qu'il refusait de remettre aux voleurs à notre première rencontre ! Il n'avait pas eu l'occasion de le montrer au professeur Armitage, mais il avait bien dû le lire, l'examiner en détail... Je me dépêchai d'aller jusqu'à sa chambre. Ses parents ne devaient arriver que le lendemain, sans doute personne n'avait encore touché à ses affaires, et je savais où il cachait un double de la clé.

Je me sentis très mal à l'aise en pénétrant ainsi chez lui. Tout y était à sa place, comme s'il allait bientôt rentrer. Je m'efforçai d'ignorer mon malaise et cherchai le livre. Il était simplement au fond d'un tiroir de son bureau, avec un tas de notes. J'ignorai les notes et me mis à lire l'ouvrage...

C'était une sorte de recueil de rituels magiques, avec une propension à l'invocation de démons, au sacrifice d'animaux ou d'enfants et autre sorcellerie satanique. Ce livre écœurant me donnait envie de le jeter au feu, mais il fallait que je trouve. Et je finis par trouver. Il y avait tout un passage sur Cthulhu, le Grand Ancien qui rêve et attend dans la cité morte de R'lyeh. Je lus avec attention. Je ne connaissais que trop bien l'existence du grand Cthulhu : ceux des profondeurs, nés de ses serviteurs Dagon et Hydra, l'adoraient et lui offraient des sacrifices aussi bien qu'à Dagon. Certains membres de la famille s'étaient rendus jusqu'à R'lyeh. Il ne faisait aucun doute pour eux que là-bas, une puissance phénoménale sommeillait.

« N'est pas mort ce qui à jamais dort », comme le disait Abdul al-Hazred l'Arabe fou dans le *Necronomicon*. Les miens avaient prudemment décidé d'éviter l'endroit.

Le *Vermis Misteriis*, lui, ne parlait de rien de moins que réveiller le Grand Ancien. Il était question de position des étoiles, de rituel et de sacrifice humain. Et les paroles de ce fameux rituel étaient sans *aucun* doute possible les inscriptions du bas-relief, dont le livre donnait traduction et transcription phonétique afin que le lecteur soit capable de les prononcer. Ce Ludwig Prinn était-il fou ou inconscient, pour avoir permis la publication de pareille chose ? À moins qu'il ne souhaitât le réveil de Cthulhu, comme ceux des profondeurs et ce déchet de Zacharia ? Quel bien cela

pourrait-il faire à un humain, à moins qu'il ne détestât sa propre espèce au point de vouloir la voir réduite au néant ou la servitude ? Quelle folie !

Je revins aux notes d'Arthur. Il avait beaucoup travaillé sur ce maudit livre, y compris sur le rituel. Il avait entre autres cherché les dates correspondant aux alignements d'étoiles. D'après lui, il devait y en avoir un parfait la nuit prochaine. Ça ne pouvait pas être une coïncidence ! Arthur devait se souvenir de cette date, il avait reconnu les paroles citées dans le journal, entendu Zacharia le réclamer pour lui, et sans doute compris avec le bas-relief à quoi pouvait mener son sacrifice. Au réveil d'un Grand Ancien... Oui, je comprenais maintenant pourquoi il avait préféré se laisser mourir, pourquoi il avait tant voulu que je ne le sauve pas. Mais... c'était trop bête ! Jamais Zacharia n'aurait eu la moindre opportunité de le sacrifier, jamais la famille ne l'aurait laissé faire ! Et puis il n'était certainement pas capable de mener ce rituel compliqué à bien !

Je me laissai tomber à terre, atterré à l'idée que mon ami soit mort pour rien. Pour une fois, Arthur avait commis une erreur de jugement, il ne risquait rien, j'aurai dû le sauver ! Qu'est-ce qui m'avait pris de lui obéir ? Je comprenais maintenant ces dernières paroles, ce que je ne devais pas laisser faire. Rien de moins que le réveil du terrible Cthulhu ! Sauf qu'il n'y avait jamais eu le moindre risque, la famille méprisait le culte de ceux des profondeurs et ne voulait rien avoir à faire avec les Grands Anciens, jugés bien trop dangereux. Arthur avait paniqué pour rien ! Pourquoi y avait-il cru ?

Un frisson glacé me parcourut l'échine. Pourquoi ? Mais si, je savais pourquoi ! Arthur l'avait compris bien plus vite que moi, comme à son habitude ! La caverne où se trouvait le bas-relief était inaccessible sans branchies, je le lui avais certifié. Il était donc impossible que Zacharia s'y soit rendu seul car il était dépourvu de branchies, et ceux d'Innsmouth n'en savaient certainement pas tant sur le rituel, sinon Cthulhu arpenterait déjà cette terre. *Quelqu'un* lui avait permis d'entrer dans la caverne, de voir les gravures, de comprendre les paroles, et l'avait même laissé les reproduire sur les parois de sa grotte ! *Quelqu'un qui appartenait à la famille* ! Ce n'était pas possible autrement ! Atterré, je revins au livre et aux notes, dans l'espoir de trouver une indication sur le

lieu du rituel. Mon attention fut attirée par une enveloppe de papier kraft portant la mention *confidentiel*. Une inscription manuscrite dans un coin disait *Après notre conversation téléphonique, je me suis dit que ceci vous offrirait un éclairage nouveau*. Il n'y avait pas de signature. Intrigué, j'ouvris l'enveloppe. Elle contenait une sorte de dossier médical, avec des rapports d'autopsie, des croquis et des photos de dissection. Je laissai tout tomber pour aller vomir dans les toilettes. À mon retour, tous les documents étaient éparpillés sur le sol, ceux des profondeurs étaient partout sur le parquet, en planches anatomiques, schémas annotés, rapport d'expert. Il y avait même un dessin de l'évolution des hybrides, depuis l'humain normal jusqu'à la créature aquatique. Sur son cou, les fentes branchiales étaient bien visibles. Je me mis à ramasser les documents avec une sorte de frénésie. Personne ne devait voir ça ! Mais Arthur les avait vus. Arthur savait... quoi exactement ? Qu'avait-il compris ? Croyait-il que j'étais un hybride d'Innsmouth ? Je récupérai les notes, le livre, et quittai la chambre en courant.

La caverne n'avait pas été difficile à trouver, même si le livre ne donnait aucun détail sur la localisation du rituel. Il m'avait suffi de chercher dans les zones peu fréquentées et accessibles aux sans-branchies comme Zacharia du réseau de grottes, jusqu'à en trouver une aux parois couvertes d'inscriptions désormais familières. La présence d'un autel de pierre m'avait aussi semblé un bon indicateur. Malheureusement, la seule cachette que j'y avais trouvée ne permettait pas de bien voir l'intérieur une fois qu'on y était dissimulé. Pour regarder, il fallait se découvrir. J'attendais donc en aveugle, vérifiant pour la énième fois les armes que j'avais pu me procurer, une vieille Winchester 94 Legacy à douze coups, une autre plus récente avec un mécanisme à pompe et un vieux revolver. J'avais pris le temps de m'entraîner à tirer, ce matin. Manifestement, je n'étais qu'un tireur moyen, mais vu la taille de la grotte, mes cibles n'allaient pas être bien loin... Je n'avais pas vraiment de plan, juste un objectif : empêcher le rituel. J'essayais de ne pas imaginer qui de la famille allait être présent. Mon père ? Heimoana elle-même ? Tout le monde ? Ça ne changeait rien, me répétais-je. L'important était de les empêcher de nuire.

À défaut de les voir, je les entendis arriver. Ils chantaient. Je ne comprenais pas les paroles, mais les sonorités étaient rugueuses, déplaisantes à l'oreille. Il me sembla aussi entendre des pleurs d'enfant. Je me retins de sortir de ma cachette. Il valait mieux attendre qu'ils se rapprochent, qu'ils s'immobilisent. Les premiers devaient avoir atteint l'autel quand une voix reconnaissable se fit entendre. Je serrai la Winchester à m'en faire mal aux jointures. Le chant avait cessé, il n'y avait plus que la voix qui semblait haranguer les autres, et en sourdine les pleurs. Je ne pus le supporter très longtemps et sortis brusquement de ma cachette. Ils avaient allumé des bougies, je n'eus aucun mal à trouver ma cible. Je crois que je hurlais en tirant. La balle passa au-dessus de sa tête. Il se tourna vers moi.

— Qu'est-ce que tu fais ? criai-je. C'est quoi ce cirque ?

— Walter..., fit-il d'une voix apaisante. Ce que je fais ? Je prépare notre avenir, vois-tu. Un avenir glorieux, auprès de nos puissants parents revenus des profondeurs. Beaucoup mieux que de se terrorer de peur que ces pathétiques humains nous découvrent, ne crois-tu pas ?

Oncle William portait une robe aux motifs compliqués et beaucoup de bijoux, du même genre que l'anneau d'Arthur. Il aurait eu l'air ridicule s'il n'avait tenu un couteau et maintenu allongée sur l'autel une gamine d'une dizaine d'années. Je reconnus la petite Alice Kinkaid, la fille de ses voisins.

— Un avenir à servir un ancien dieu grotesque et sanguinaire ? ne pus-je m'empêcher de demander.

— Sanguinaire pour les humains, sans doute, mais nous, Walter, nous sommes ses enfants les plus doués ! Nous serons ses bras droits, ses...

Cette fois, la balle atteignit sa cible. Ça me faisait mal de l'entendre débiter des idioties pareilles. Je regardai enfin l'assemblée. Ils avaient tous des costumes ridicules. Il y avait surtout des hybrides, sans doute des rescapés d'Innsmouth, mais aussi des humains, et à mon grand regret, des membres de la famille. Mais pas mon père, notai-je avec un certain soulagement, ni Heimoana. Ils sortaient de l'hébétude causée par mon intervention et me fixaient avec hostilité. J'assurai ma prise sur la carabine. J'hésitai une fraction de seconde quand Alice, libérée de son tortionnaire, vint se réfugier à l'endroit qui lui paraissait le plus sûr : derrière moi. Sans

victime à sacrifier, le rituel allait forcément échouer... mais je visai les premiers sectateurs qui se précipitaient sur nous. Je ne pouvais pas abattre une gamine de sang-froid, même pour une bonne cause. J'étais peut-être bien plus humain que je ne le croyais. Je me mis à tirer dans le tas, sans vraiment viser. Ça n'était pas vraiment nécessaire, ils étaient tellement nombreux à se précipiter sur moi... les balles les fauchaient en pleine charge. Rapidement, la première carabine fut vide. J'attrapai la seconde. Ces armes étaient très efficaces. Dommage qu'ils soient aussi nombreux. Même si Alice m'aidait à recharger, je n'allais pas avoir assez de munitions pour tous. Mais je devais en avoir suffisamment pour gâcher leur odieux rituel, c'était tout ce qui importait. Je venais de vider le revolver et cherchais mon couteau pour une tentative de défense désespérée quand une lumière aveuglante baigna la grotte. J'entendis de nouvelles voix, des tirs, des cris, ressentis une vive douleur dans la poitrine et sombrai dans l'inconscience.

Quand je revins à moi, j'étais allongé dans un lit. J'étais étonné d'être encore en vie. L'endroit ressemblait à un hôpital. Des sangles de cuir m'empêchaient de bouger, même ma tête était immobilisée. Un militaire en uniforme entra dans mon champ de vision. Les rapports d'autopsie me revinrent aussitôt en mémoire. Il aurait peut-être mieux valu que je sois mort, en fin de compte.

— Ah, notre cow-boy se réveille ! fit-il joyeusement. Heureusement que tu as le cuir épais, ils t'ont bien amoché avant qu'on puisse te récupérer. Enfin, tu nous as fait une belle diversion, ça a bien facilité le boulot de mes gars...

— Alice ? demandai-je, profitant qu'on ne m'ait pas bâillonné.

— La petite fille ? En sécurité avec sa famille. Quelques blessures légères, rien de grave. Elle t'a reconnu, tu sais ? J'ai douze hommes qui ont débarqué dans cette grotte pour la sauver, mais elle n'a quasiment parlé que de toi aux journalistes. Te voilà un héros...

Il m'observa pendant un moment.

— Un héros totalement en votre pouvoir, fis-je amèrement. Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? Des expériences pseudo-scientifiques ?

Il afficha une sorte de sourire en coin.

— Je ne vais pas te mentir, la section scientifique a déjà fait une demande en ce sens. Il semblerait que tu sois un cas particulier, ils sont tout excités à l'idée de te... t'examiner. Il serait facile de prétendre que tu as succombé à tes blessures. Mais je considère ça comme l'option B.

— Dois-je en déduire qu'il existe une option A ?

— En toute logique. Vois-tu, quand ton ami, le jeune Arthur Grant, est entré en contact avec moi, nous avons eu des échanges forts intéressants. Il arrivait à comprendre beaucoup de choses, malgré le manque d'informations, et le reste, il semblait capable de le deviner...

— C'est vous qui lui avez donné les documents sur les hybrides et ceux des profondeurs.

— Oui. Je voulais voir jusqu'où il pouvait aller avec plus de données.

— Il est allé jusqu'à la mort, grognai-je.

— Regrettable. Très regrettable. J'avais des projets pour ce jeune homme. Un civil aussi brillant et instruit que lui aurait pu nous amener un autre point de vue, chercher des informations là où des militaires n'ont que faire...

— Dans une bibliothèque, par exemple ? ricanai-je. Arthur était un génie. Il vous aurait été effectivement très utile... si vous ne l'aviez pas encouragé à chercher vos fichues informations en mettant sa vie en danger !

Je comprenais mieux l'entêtement de mon ami, maintenant. Que ne m'en avait-il parlé !

— Je ne pensais pas qu'il serait aussi efficace. Ni qu'il agirait sans m'en parler. Mais puisqu'il est mort, aussi regrettable que cela soit, je pourrais me contenter d'engager ce qui reste de son équipe, ce serait toujours mieux qu'une batterie de tests scientifiques sur ta personne, ne crois-tu pas ?

— Vous voulez que moi, je cherche des informations pour vous à sa place ? réalisai-je.

C'était totalement inattendu, incongru, mais si ça me permettait de ne pas faire l'objet prochain d'un rapport médico-légal, je n'allais pas faire la fine bouche.

— C'est ça. Dans ces endroits pleins de vieux livres écrits dans des langues que plus personne ne parle. Arthur m'a parlé de toi, il disait que tu étais un expert en traduction. Je te propose

d'être une sorte de... consultant en savoirs occultes anciens ? Je pourrais demander à un savant de ton université, mais j'ai peur que ça ne fasse des complications... tandis que toi, tu connais la réalité de la situation. Tu sais déjà beaucoup de choses. Surtout, tu as plus intérêt que n'importe qui à garder le secret. Et puis tu es un garçon solide qui n'a pas froid aux yeux et qui ose agir quand la situation l'exige. J'aime ça. Je crois que vous ferez de bonnes recrues. Tous les deux.

— Les deux ? De qui parlez-vous ?

— Arthur ne travaillait pas seul. Ils étaient deux pour faire toutes ses recherches. Tu ne le savais pas ?

— Non, je... enfin, si, je vois de qui vous parlez.

Ça ne pouvait être qu'Albert Wilmarth, le professeur assistant de littérature passionné de folklore. Arthur s'entretenait très souvent avec lui, surtout ces derniers temps. Je n'avais juste pas réalisé qu'ils collaboraient aussi étroitement. Décidément, Arthur me cachait beaucoup de choses...

— Tu penses que vous pourrez faire équipe, tous les deux ?

— Hein ? Bien sûr, c'est une personne très compétente et aimable.

— Je suis ravie de l'entendre, annonça Elaine en s'avancant soudain dans mon champ de vision.

Elle portait une sévère robe noire de deuil et ses yeux étaient rougis d'avoir pleuré, mais elle m'adressa un faible sourire.

— Je suis sûre qu'Arthur aurait été heureux de nous voir poursuivre ses recherches...



L'hôte de Marsden Hall

David Verdier

Né en 1977, David VERDIER est un grand lecteur depuis toujours. Il est également un cinéphile inconditionnel : il a écrit sur le cinéma et tourné des courts-métrages amateurs.

À partir de 2010, il publie une série de polars, un roman d'aventures ainsi que trois bandes dessinées en tant que scénariste.

Certaines de ses nouvelles sont parues dans des recueils collectifs chez divers éditeurs, dont le présent volume aux éditions Nestiveqnen.

Aimant se fondre régulièrement dans des ambiances fantastiques à travers ses écrits, rendre hommage à Lovecraft, l'un des fondateurs du genre, lui est apparu comme une évidence, car David Verdier se replonge périodiquement dans l'univers du Maître de Providence.

L'hôte de Marsden Hall

de David Verdier

J'étais arrivé un peu avant sept heures chez mon ami James Wilbur Arnold. Il m'avait invité à dîner deux jours auparavant, alors que je l'avais croisé sur la route qui menait au village de Bron.

James était un homme de cinquante ans, vivant seul dans un grand manoir parfaitement entretenu par sa fidèle Irene, une femme à peine plus âgée que lui mais qui avait toujours servi les propriétaires successifs des lieux.

Ayant touché un gros héritage quelques années plus tôt, James avait décidé de devenir propriétaire d'une grande demeure qui pourrait abriter tous ses biens et avait fait l'acquisition de Marsden Hall. Il avait en effet la fâcheuse manie de ramener de ses nombreux voyages à travers le monde des souvenirs, à mes yeux aussi inutiles qu'encombrants. Statues, tableaux, reliques historiques et ouvrages en tout genre meublaient l'endroit, donnant l'impression que le maître des lieux ne voulait pas laisser le moindre espace vide.

Ce soir-là, nous avons dîné dans la salle à manger qui paraissait bien triste lorsqu'on s'y retrouvait à deux. J'avais souvenir de soirées où nous étions une douzaine assis autour de la longue table rectangulaire en chêne massif. Cela présentait l'avantage d'amener une certaine animation dans ce manoir que je trouvais un rien sordide malgré les évidents efforts de James pour le rendre plus chaleureux.

Chaleureuse, la pièce dans laquelle nous nous étions retirés après le repas l'était incontestablement. Ce salon consistait en un grand espace dont les murs étaient couverts de tableaux de grande taille et de tous les styles, allant de la représentation d'une bataille navale à une composition fort réaliste montrant plusieurs femmes dans le plus simple appareil, en passant par une scène de combat au milieu de laquelle l'Empereur Napoléon semblait hurler des ordres à ses hommes... Une armure de chevalier, placée près de la porte, accueillait les visiteurs.

La journée, deux grandes fenêtres donnaient sur l'immense terrain qui entourait la bâtisse. Sur le mur opposé, une large bibliothèque en bois sombre trônait, offrant à la vue des bibliophiles avertis qui venaient ici, les tranches de quelques incunables. Le moindre livre entreposé sur ces étagères paraissait avoir une grande valeur.

Pour l'heure, les seules lumières qui nous éclairaient étaient celle que dispensait le feu de cheminée près duquel nous nous trouvions et l'autre, plus tamisée, que diffusait une lampe posée sur un guéridon entre nos deux fauteuils.

Nous nous faisions face, avec mon ami, dégustant un verre de whisky accompagné d'un cigare. En début de soirée, j'avais cru déceler chez James un caractère légèrement préoccupé. Je m'étais abstenu de faire la moindre remarque, pensant que si quelque chose le tracassait, il finirait par m'en parler. Cela se confirma lorsque je constatai les moments de silence de plus en plus longs entre chacun de nos échanges, ce qui ne lui ressemblait pas du tout.

Je me décidai finalement à le questionner alors que nos verres étaient presque vides et que l'alcool commençait à faire effet. Bougeant dans mon fauteuil afin de me redresser, je demandai :

— Me diras-tu ce qui te tracasse ?

Le ton était léger, pas le moins du monde inquisiteur. James me fixa, l'air grave. Peut-être avais-je sous-estimé ses problèmes. Mon cœur se mit à battre un peu plus vite, alors que j'attendais une réponse qui tardait à venir.

— Voilà ce qui arrive avec les amis qui vous connaissent bien, commença-t-il. Ils comprennent certaines choses alors que rien n'a encore été dit.

D'inquiétant, cela devenait progressivement intrigant.

Avant qu'il ait pu ajouter quoi que ce soit, Irene entra discrètement dans la pièce. Elle tenait devant elle un plateau en argent avec deux tasses fumantes posées dessus. Nous la regardâmes le déposer près de nous puis, sans un mot, se diriger vers la porte. Lorsqu'elle passa devant moi, je vis le regard étrange qu'elle me jeta alors que mon ami ne pouvait apercevoir son visage. Quelque chose dans ses yeux me fit presque frissonner : elle les écarquilla comme si le fait de m'observer l'avait effrayée.

Je me raclai la gorge une fois que nous fûmes seuls avec James. Déstabilisé, j'eus toutes les peines du monde à me concentrer à nouveau sur les derniers mots énigmatiques de mon hôte.

— Buons notre café avant qu'il refroidisse ! fit James avec une pointe de jovialité.

Sa mine se rembrunit lorsqu'il eut avalé une gorgée.

— Il se passe des choses étranges, fit-il sans transition.

Je le fixai avec un air étonné. D'un geste de la main, je l'invitai à développer.

— Vois-tu, je suis tombé sur un vieux manuscrit chez mon bouquiniste habituel. Ce qui est curieux, c'est qu'il n'a pas su le dater avec précision, alors que d'habitude, il me fait un historique détaillé de l'ouvrage.

— Qu'avait-il de si intéressant, ce bouquin ?

— Eh bien, il y a de grandes chances pour que ce soit une retranscription du fameux *Necronomicon*.

J'avais vaguement entendu parler, comme beaucoup de monde, de ce livre maudit. Pour moi, il faisait partie de tout un folklore auquel j'étais totalement hermétique. James ne m'avait jamais fait part de son intérêt pour l'occulte, c'est pourquoi l'entendre aborder un tel sujet m'interpella plus que de raison.

— Dans quoi veux-tu te lancer pour en être rendu à faire une telle acquisition ?

Mon ami se redressa, le coussin de son fauteuil faisant un léger bruit.

Dehors, le vent commençait à souffler. D'ordinaire, cela me procurait une sensation de plaisir de sentir les éléments se déchaîner lorsque j'étais confortablement installé dans un intérieur chaud et douillet. Cela aurait dû être le cas ce soir-là, mais il n'en fut rien. Au contraire, je ressentais un malaise grandissant dont j'aurais été bien incapable d'expliquer la cause.

James, ne soupçonnant pas le moins du monde les sensations qui se bousculaient en moi, reprit :

— À ma connaissance, il n'y a pas de copies du texte original du *Necronomicon*. Je t'avoue que je ne me suis pas posé de questions lorsque je suis tombé dessus. Sa valeur réside dans sa rareté !

Je haussai les épaules pour signifier ma désapprobation. J'objectai :

— Qu'est-ce qui te prouve son authenticité ?

— Il y a des choses que l'on ressent ! C'est le cas ici. La lecture de ce document est censée ne pas laisser indifférent celui qui pose les yeux dessus. Tant de choses ont changé depuis que j'ai fait l'acquisition de ce livre !

Si je ne connaissais pas aussi bien James, j'aurais été convaincu d'avoir à cet instant précis affaire à un illuminé. Son comportement était vraiment bizarre. Autant j'aurais pu comprendre une telle passion dans les propos s'il avait été question d'une femme, autant concernant un vieux manuscrit poussiéreux, cela me dépassait.

James ne s'arrêta pas en si bon chemin :

— Tu n'ignores pas que je suis un grand curieux ! J'avais envie de découvrir ce qui effrayait tant de monde dans le *Necronomicon* !

Ayant du mal à concevoir qu'un simple texte puisse terroriser ceux qui le lisent, je n'en écoutais pas moins mon ami, ne serait-ce que par correction et pour ma culture personnelle.

— Il y est question de créatures cachées depuis des siècles, enfouies dans les abysses des océans, de peuples de l'ombre qui prennent possession de petits villages dans les contrées les plus reculées... tout cela est fascinant, n'est-ce pas ?

Un frisson me parcourut le dos. Je me levai, éprouvant le besoin de bouger pour être sûr que j'étais encore libre de mes mouvements. Ce n'était pas tant ce que me racontait James qui me perturbait que l'ambiance qui nous enveloppait. J'avais soudain la curieuse sensation que la température avait sensiblement chuté alors que le feu dans la cheminée était toujours aussi vif.

Furtivement, je revis le visage étrange d'Irene lors de son dernier passage.

— Je vais te montrer le livre, que tu puisses te rendre compte par toi-même.

Accompagnant ses paroles, James se leva à son tour, se dirigeant vers la bibliothèque. Je le regardai sortir un épais volume qu'il me ramena en me le tendant avec des gestes précautionneux.

— La reliure est récente mais d'une grande qualité. Le cuir de la couverture est très agréable à toucher, non ?

Je fus bien obligé de constater que le livre était superbe. Il avait été fort bien conservé, les pages n'étaient pas tachées et craquaient encore lorsqu'on les faisait défiler entre nos doigts. Même l'odeur qu'il dégageait était agréable. Rien à voir avec les volumes stockés dans des endroits humides...

Il n'y avait aucun titre sur la couverture, pas plus que le nom de l'auteur. Comme si cet ouvrage avait quelque chose d'universellement reconnaissable, rendant futile toute précision quant à son origine et son contenu.

— Il est beau, en effet, concédai-je en manipulant délicatement le bien de mon ami.

— C'est une splendeur, tu veux dire ! Regarde les gravures intérieures, c'est d'une finesse...

Des dessins recouvraient en effet des pages entières, montrant des créatures toutes plus répugnantes les unes que les autres. Quelques-unes auraient pu sortir tout droit d'un esprit dérangé tandis que certaines ressemblaient étrangement à des animaux marins qui auraient subi des mutations incroyables... je ne savais si je devais me moquer de telles représentations ou au contraire m'en effrayer.

— Que retires-tu de tout ça, James ?

— Tu ne sais pas ? Voyons, ceci est la preuve que les hommes sont bien loin d'imaginer toute la vérité sur notre monde ! C'est comme un iceberg à la surface de l'océan, nous n'en connaissons qu'une infime partie, la plus grande restant totalement mystérieuse pour nous !

— Tu veux me faire croire que ces... *choses* existent ? Allons...

Si nous nous décidions à poursuivre dans cette voie, nous avions de grandes chances de nous disputer. Je ne souhaitais vraiment pas en arriver là. D'ailleurs, la situation pour le moins tendue qui s'annonçait fut désamorcée par l'entrée d'Irene. Sans frapper, elle était apparue et avançait à présent dans la pièce. Son visage impassible contrastait furieusement avec la discussion en

cours. Il me traversa l'esprit qu'elle était peut-être en train d'écouter derrière la porte et qu'elle venait nous interrompre dans le seul but de nous narguer, ravie – pour une raison que j'ignore – de couper court à notre conversation.

James la toisa du regard tandis qu'elle ramassait le plateau. Puis, sans dire un mot, elle revint vers la porte. Machinalement, je la lui ouvris en grand afin qu'elle la franchisse sans encombre. Au moment où elle passait près de moi, elle me fixa comme elle l'avait fait auparavant. Je fus pétrifié par l'expression de ses yeux ronds comme des billes. Voulait-elle me déstabiliser ou bien était-ce la sénilité qui commençait à faire des siennes ?

Visiblement, quelque chose ne tournait pas rond chez cette femme et je faillis la suivre dans le couloir afin d'en avoir le cœur net. Mais cela aurait mis la puce à l'oreille de mon ami et je ne voulais pas me couvrir de ridicule en lui avouant que sa gouvernante me mettait mal à l'aise.

— Reviens près du feu, me lança brusquement James.

En effet, la température baissait un peu plus encore lorsqu'on se trouvait à l'autre bout de la pièce. Je revins donc me caler dans le fauteuil en face de mon ami. Il avait toujours à la main le manuscrit. Il semblait le garder religieusement comme si une présence invisible menaçait de s'en emparer.

— Ce livre a au moins un siècle si on en juge par de petits indices ici ou là, expliqua-t-il en tenant l'ouvrage devant lui. Il a été imprimé en Italie. C'est le seul détail mentionné concernant son origine. Pour le texte, difficile d'en connaître la source exacte. Comme tu le sais peut-être, le *Necronomicon* a été écrit il y a des siècles par un homme dont la biographie demeure bien mystérieuse. Il s'agit de l'Arabe dément Abdul al-Hazred. De grands secrets lui auraient été révélés qui l'auraient ensuite poussé à coucher sur le papier ce qu'il avait appris. Au cours des siècles, on a connu différentes versions du manuscrit qui ont circulé dans des mains pas toujours bienveillantes. Le *Necronomicon* est aujourd'hui connu surtout des bibliophiles et des experts en occultisme.

Je pouvais comprendre la joie de mon ami d'avoir trouvé un tel ouvrage mais pour ma part, j'aurais été bien plus fasciné par un original de la main de Shakespeare ou de Montaigne. Il me paraissait difficile d'attribuer une grande valeur à un livre datant

d'un siècle, tout au plus, et retranscrivant les élucubrations d'un illustre inconnu.

— Bon. Il se fait tard, dis-je en me levant. Je vais te laisser.

James m'imita avec un geste vif et, me prenant par le bras, répliqua :

— Je voudrais te lire au moins un extrait, que tu te rendes compte de la force de ses évocations !

Il était difficile de refuser sans le vexer. Aussi le laissai-je me faire la lecture d'un passage auquel je ne compris strictement rien. Il y mit le ton, accompagnant ses paroles de grands gestes de sa main libre. On aurait cru un homme politique en train de réciter son programme avec une conviction farouche.

Lorsqu'il eut terminé, j'hésitai presque à applaudir. J'avais vraiment eu l'impression d'assister à un spectacle, au-delà de l'aspect déplaisant de ce que paraissait dégager la prose scandée par James. Sauf qu'à partir de ce moment-là, tout bascula.

Je m'en rendis compte au fur et à mesure que les minutes passaient : James, des gouttes de sueur glissant sur ses tempes, semblait en proie à une agitation intérieure qui allait grandissante.

— En fait, *ils* sont là ! Cela fait déjà si longtemps qu'*ils* sont là !

Il m'avait lancé ces mots comme si j'étais coupable de quelque chose. Son ton accusateur s'adressait à moi mais il aurait tout aussi bien pu parler à quelqu'un d'autre. Ses yeux ne fixaient plus rien en particulier et je soupçonnai même une certaine détresse dans son regard.

Je repensai alors à Irene et à son comportement étrange : je savais mon ami sain d'esprit. Je le connaissais depuis trop longtemps pour le croire fou. En revanche, cette femme qui vivait renfermée dans ce manoir depuis des décennies dégageait un je-ne-sais-quoi de malsain. Et ce n'était pas les expressions que son visage arborait lorsqu'elle me croisait qui allait me faire dire le contraire !

Je décidai cependant de calmer le jeu : alors que la température ambiante me paraissait avoir encore chuté d'un ou deux degrés et que le vent redoublait de violence dehors, je me penchai vers mon ami, bien décidé à lui faire entendre raison.

— Écoute, James, je ne sais pas quelle vie tu as en ce moment, mais je te trouve un peu surmené. Ne crois-tu pas que prendre l'air, t'échapper quelques jours de chez toi...

Il me coupa la parole, presque indigné par ce que je venais de lui suggérer :

— Mais enfin, tu ne comprends rien à ce que je dis ! Je vais pouvoir dévoiler au monde des choses que nul ne soupçonne ! Ce que je sais va balayer toutes les croyances que l'on nous assène depuis des siècles ! La religion telle que nous la pratiquons aujourd'hui est une escroquerie ! D'ailleurs, tu connais beaucoup de gens qui vont à l'église tous les jours et qui voient leur vie s'améliorer ? Moi pas ! Tu sais, depuis que j'ai plongé mon âme dans ce manuscrit, je *vois* des choses... je *sais*...

— Tu sais quoi, bon Dieu ? Me diras-tu que tu as vu des créatures rampantes circuler dans tes couloirs ? Que des fantômes t'annoncent un futur florissant ? Allons, ressaisis-toi !

La suite de notre échange est indigne d'être rapporté ici. L'énervement nous gagna tous les deux puis la colère nous fit dire des choses terribles.

Je ne sais plus comment je me retrouvai dans le couloir, me dirigeant vers les toilettes. Je m'en voulais de la tournure prise par les événements. En même temps, James savait que je n'avais pas un esprit très ouvert lorsqu'on abordait des sujets tels que ceux qui avaient occupé une bonne partie de notre soirée. Il s'était obstiné à vouloir m'en parler et le résultat était prévisible.

Lorsque, un instant plus tard, je sortis des toilettes, je fus frappé par le silence pesant qui régnait autour de moi. Il faisait bien plus froid dans le couloir que dans le salon et je frissonnai en faisant de grandes enjambées pour regagner la pièce où mon ami m'attendait.

Je stoppai à mi-parcours alors que mes yeux s'étaient arrêtés sur des traces brillantes au sol. Je me penchai et réalisai qu'il s'agissait de traînées humides. Elles traversaient le couloir dans tous les sens. De quoi pouvait-il s'agir ? Irene avait-elle renversé quelque chose ? Dans ce cas, il était surprenant qu'elle n'ait pas pris la peine de nettoyer.

Comme je m'apprêtais à suivre les traces, la femme fit irruption. Elle me fit presque sursauter, ne l'ayant pas entendue approcher.

— Il faut que je vous parle...

Elle avait murmuré ces mots comme si une foule nous épiait, l'oreille tendue. Je ne pus m'empêcher de regarder autour de moi, inquiet. Elle reprit :

— *Ils* ne viendront pas ce soir... il n'y a que *lui*... partez pendant qu'il est encore temps !

— Qui c'est, « *lui* » ?

— *Molt an thrur, fank dra salgerd rah loun abar thot !*

Je la fixai, hébété. Avait-elle perdu la raison ? Ces mots étaient sortis naturellement de sa bouche. Je ne les compris évidemment pas, me contentant de tourner la tête vers la porte du salon. Un bruit m'avait semblé venir de cette direction.

— Écoutez, Irene, fis-je en reculant d'un pas, je vais rejoindre James. En attendant, si vous voulez bien nettoyer les traces par terre...

La vieille femme baissa la tête pour voir ce que je désignais du doigt. Ses yeux se figèrent, elle devint blême.

— *Il* est revenu ! Fuyez ! Fuyez !

Elle m'avait littéralement jeté ces mots à la figure, ayant oublié toutes les règles de bienséances qui régissaient les rapports entre une gouvernante et un invité. Je décidai de ne pas m'en offusquer et me dirigeai vers la porte du salon.

Je Pouvris, recevant instantanément une vague de fraîcheur en plein visage. Cela était d'autant plus incroyable que le feu était toujours aussi vif dans la cheminée. Les fenêtres étaient verrouillées, il n'y avait aucune raison pour qu'il fasse aussi froid !

James n'était pas là. C'est en tout cas ce que je crus de prime abord. Puis un craquement derrière moi me fit faire brusquement volte-face : dans l'encadrement de la porte que je venais de franchir, une sorte de toile d'araignée gigantesque occupait désormais l'espace. Un bruit de suintement parvint jusqu'à mes oreilles. Au bout de quelques secondes, j'avais l'impression qu'une multitude de gouttes d'eau tombaient autour de moi, venant percuter le sol en faisant un boucan anormal.

Une silhouette était assise dans le fauteuil où s'était tenu mon ami durant une bonne partie de la soirée. Malgré l'éclairage du feu de cheminée, je ne distinguais pas les traits de James. Son corps était luisant, comme s'il avait revêtu une tunique intégrale en latex.

L'individu en face de moi – je savais déjà qu'il ne s'agissait pas de James – tourna lentement la tête. Il me fixa sans bouger, attendant je ne sais quoi, jouant indéniablement avec mes nerfs.

Après une hésitation qui me parut durer une éternité, je m'avançai vers lui. Je voulais savoir où était mon ami, qui était l'être qui avait pris sa place...

Un bras se dressa alors lentement, se détachant de la masse qui regroupait le fauteuil et son occupant. Un filet d'eau coula le long du membre, laissant des gouttes tomber par terre.

— James... je... vous êtes...

En réponse à mes balbutiements, la créature, qui ne ressemblait pas vraiment à James, me rappelant mon ami seulement à travers les rares gestes qu'elle faisait, s'exprima. Je ne saisis pas ses propos mais ce dont j'étais persuadé, c'est qu'il s'agissait de la même langue que celle qu'Irene avait employée un peu plus tôt.

Ce fut alors à mon tour d'écarter les yeux comme la vieille femme l'avait fait lors de ses passages dans le salon. Je ne pus détacher mon regard de la vision d'horreur qui s'offrit à moi lorsque m'apparurent précisément les traits de la créature : on aurait dit un être à mi-chemin entre un homme et une sorte de poisson, des traits lisses et grossiers, déformés, en lieu et place d'une figure humaine. Ses yeux, comme des billes, étaient noirs.

Je demeurai immobile comme si une force invisible m'empêchait de bouger, et même le cri que je sentis monter dans ma gorge ne put franchir mes lèvres.

Puis, après un instant de silence durant lequel même le temps semblait s'être arrêté, je perçus, comme s'ils provenaient des entrailles de la terre, les mots suivants :

— *Al guarke mel drop af girun milf vong !*



Sutures spatiales

Francis Thievicz

Né de la rencontre de géométries non-euclidiennes et de cauchemars spongieux, Francis THIEVICZ doit porter un masque de cire pour cacher sa véritable nature. Certains médisants prétendent qu'il n'est qu'un fou écrivant dans le cadre d'ateliers littéraires proposés à l'asile d'aliénés où il réside. Ce n'est pas impossible, mais ce qui est sûr c'est que vous pourrez consulter ses vésanies régulièrement postées sur le blog Les Deux Zeppelins, et lire ses ouvrages : Le miroir noir et autres curiosités (Éd. de l'Antre), Les vanités et autres curiosités (Éd. Heresie.com), Suicide club et autres curiosités (Éd. Heresie.com), La célesticide et autres miniatures (Éd. Les Deux Zeppelins), In nomine meo (Éd. Nocturlabe).

Sutures spatiales

de Francis Thievicz

Chères Éditions Nestiveqnen,

*A*yant repéré votre appel à textes, j'ai pensé que ce ne serait pas une trop mauvaise idée que de vous soumettre le document suivant. Il ne répond pas à votre exigence concernant le fait implicite que l'œuvre doit être une composition fictive, de plus je n'en suis pas l'auteur, mais les lecteurs se laisseront duper pour peu que je sois bien crédité comme étant celui qui a imaginé la missive et sa conclusion.

Que vous doutiez ou non de l'authenticité du fac-similé que je joins m'importe peu, mais je n'habite pas très loin de votre siège et peux le soumettre à votre attention si vous le souhaitez, je serais d'autant moins contre que j'entretiens quelques doutes quant à certains mots rendus illisibles par l'humidité.

Pour la petite histoire, ces feuillets, je les ai trouvés dans le vieux meuble d'un parent dont j'ai hérité. Les dates et l'origine du meuble coïncident avec l'époque durant laquelle mon arrière-arrière-grand-oncle, un naturaliste du nom de Théophile Thievicz, aurait été retrouvé pendu à l'intérieur de la bâtisse dans laquelle j'ai découvert ces écrits. Le détail est cocasse, mais comment l'exploiter ?

Annotation en haut de page d'une autre écriture :

« Je n'ai jamais reçu d'autre lettre de P. lors de l'année 1904 ; et encore à l'heure actuelle ignoré-je si cette missive est bien la sienne ou l'œuvre d'un faussaire qui se serait servi de sa disparition pour laisser libre cours à son odieuse imagination. »

31 avril 1904

Cher Théo,

Puisque tu ne daignes me répondre, à moi qui te pensais mon ami, je vais me laisser happer par les rais éthérés de l'atrium. Rester sous le menaçant couperet est une torture plus nuisible que d'actionner le mécanisme qui aura raison de mon existence.

Il est étrange de se savoir condamné à quelque funeste destinée, car, vois-tu, seulement dans les fictions romanesques les personnages s'enhardissent, s'abîment dans de suprêmes émotions ou s'emploient avec passion et hardiesse à préparer ce qui restera après eux.

C'est en somnambule que je me laisse guider au trépas, presque neurasthénique. Je suis conscient mais hagard, lucide mais abruti. Assurément certaines sciences confinent les pantins que nous sommes aux confins de l'effroi, nous restons des atomes dont la seule conscience consiste à élaborer d'ineptes et risibles stratagèmes visant à nous persuader que nous sommes pourvus de libre arbitre, et peut-être est-ce dans ce dessein, bravant l'inclination de tout ce qui vit à le rester, pour me figurer libre, que je choisis le trépas, même si de cet acte ultime, il ne me restera aucun orgueil dont jouir.

Les voix ne cessent plus de résonner, elles se servent des murs, des sols et des plafonds, de l'air ambiant, des bougies, de tout support pour se répandre. Je ne les distingue toujours pas mais j'en suis arrivé à la conclusion que je ne suis pas en mesure de les comprendre pour la simple raison qu'elles ne sont pas humaines, ni animales, ni même de cette réalité — oublie donc toutes les retranscriptions phonétiques que je t'ai communiquées, elles ne sont que les travestissements élaborés par un sens de l'ouïe trop anthropomorphique, perçues par des

organes atrophiés par les existences fades de nos ancêtres et un pitoyable atavisme confortant les mièvres illusions dont nous nous affligeons depuis que les cellules primordiales se sont conglomérées en amas prétendument complexes (ah ! cette plèbe qui se flatte et qui toujours corrompt les termes ; nous sommes complexes, sans en entendre la nature scientifique).

Les abcès ont fini par éclater dans la bibliothèque où cet infâme livre aurait dû rester et où j'aurais eu l'heur de le perdre et l'oublier si tu ne m'avais obligé à t'en recopier ces immondes passages dont j'ignore quel sardonique usage tu peux faire. Aux purulences miasmatiques j'ai abandonné tous mes livres. Cette pièce malade a fini par s'abandonner à la mort comme j'aurais dû le faire il y a bien des semaines. Par la serrure j'ai jeté un coup d'œil, comme on forerait un trou dans un cercueil, et à ce que j'y ai aperçu je préférerais la vision d'un humain cadavéreux au pire instant de sa décomposition, ou quelque grotesque vision du même acabit comme on en peut rencontrer dans de grotesques ouvrages anglais. Des chancres, des matières spongieuses, des purulences, de la vie sous ses formes les plus révoltantes. Te souviens-tu de nos examens entomologiques ? De magnifiques plaisanteries !

De l'atrium, l'autre pôle de résurgence, filtrent des fragments d'époques et de temps, véritablement : du temps. Je sais que des heures s'écoulent, mais je ne les ressens pas, mes horloges et mes sabliers pas plus que moi-même, mais je sais que des heures se perdent et que d'autres, exotiques, se greffent à ce corps infernal que sont devenus ma résidence et ses alentours. Par les parois vitrées d'insanes enchevêtrements croissent et se meuvent sous l'impulsion de... de ce que nul ne saurait prétendre connaître ni décrire sans se noyer dans un océan de mensonges. Je n'y pénètre plus, dans cet antre infernal, j'y ai trop vu ses végétations et ses minéraux s'animer de cette vie blasphématoire que je ne t'ai déjà que trop décrite, mais désormais le rythme de ces vésanies végétales n'est rien d'autre que frénétiquement révoltant.

Une pesanteur n'ayant rien de commun avec la gravité connue a ici cours, une hideuse singularité, une déchirure causant une pression. Oui, c'est cela, ce n'est pas une pesanteur, c'est une pression, ou plutôt une décompression inversée, dans des strates plus profondes encore que ce que peuvent décrire les lois de la physique dans ce qu'elles peuvent receler de plus abstrait, plus écœurant que ce qu'hébergent certains angles impossibles.

Je pourrais évidemment fuir, mais à quel prix ! Peut-on réellement quitter des lieux où se sont perdus des fragments essentiels de ce que l'on nomme âme ? Si je vais pénétrer ces limbes, ne crois pas que c'est en victime des forces extérieures, non ! C'est par ma volonté de demeurer intègre jusqu'à la fin, et même au-delà. J'en apprendrai davantage, et pourtant je sais que ce savoir aura raison de tout. Fuirais-je tandis que je sais que nous sommes tous condamnés à échéance, tous à proximité d'un péril bien plus effroyable que la mort ?

Pour eux nous ne sommes que quantités négligeables, des formes dégénérées de l'éther, de simples matières impotentes. Ils ne noteront même pas ma présence. Ils n'auront pas plus cure de nous que nous des insectes lorsque nous labourons les champs ou marchons en écrasant des légions sur le sol.

P.

Annotation en bas de page, d'une autre écriture que le reste :

« Vous vous attendrez sûrement à ce que je vous révèle qu'en me rendant sur les lieux j'ai découvert une masse calcinée résu-mant le sort de la propriété de P. Combien vous pouvez vous féliciter d'avoir si peu d'imagination ; dans quel confort votre âme doit se complaire ! Chers amis, j'aurais pour vous une certaine affection si vous ne portiez si haut votre arrogance.

La propriété de P. avait tout simplement disparu, ne laissant aucune cavité ni lacune. Elle s'est simplement soustraite au monde, et, dans l'espace vide laissé par son annihilation, se sont réunis des espaces naguère séparés par une vaste demeure, son jardin et son atrium. Vous connaissez l'adresse, désormais les voyages sont bien moins onéreux et vous devez, comme moi, vous être retiré des affaires. Allez-y et cherchez. Bon courage. »



La Vérité sur Alexis Chandhor

Alain Delbe

Né en 1954, Alain DELBE a publié de nombreuses nouvelles dans des revues comme la N.R.F, Fluide Glacial, Faeries, Phénix, Ténèbres, etc., ainsi que dans des fanzines et anthologies. En 1994, son roman Les îles jumelles (Phébus) reçoit le prix Alain-Fournier. Suivent François l'Ardent (Climats, 1999), Golems (Phébus, 2004), Le Complexe de Médée (court roman associé à une vingtaine de nouvelles – Nestiveqnen, 2004) et Sigiriya, le Rocher du Lion (Argemmius, 2012).

À la question « Pourquoi Lovecraft ? » il répond qu'il n'y a pas d'autre raison que d'avoir trouvé le journal de son grand-père Floréal. Et on peut lui faire confiance, il n'est pas du genre à raconter des histoires.

La vérité sur Alexis Chandhor

d'Alain Delbe

J amais je n'aurais imaginé avoir un jour à présenter un texte sur Alexis Chandhor – un de mes auteurs préférés –, un texte qui non seulement va bouleverser par ses révélations tout ce que l'on sait de ce célèbre écrivain, mais qui va aussi éclairer d'une façon inattendue l'œuvre d'un autre grand écrivain, Howard Phillips Lovecraft, et peut-être même des pans entiers de la littérature fantastique, je n'en dis pas plus pour l'instant...

Il y a six mois, j'ai hérité de la maison de mon grand-père. Ce grand-père, Floréal de son prénom, homme d'une grande culture ayant réussi dans les affaires, avait pu vers la cinquantaine se contenter de vivre de ses rentes. Je parle de « la maison de mon grand-père » parce que c'est lui qui l'a achetée, il y a plus de soixante-dix ans. Il y mourut de ses vieux jours en 1964. J'éprouve aujourd'hui un vif plaisir à me savoir le propriétaire de cette maison qui est le décor de nombre de mes souvenirs d'enfance, de vacances en particulier où l'on m'envoyait invariablement passer quelques jours en compagnie de mon aïeul.

Toujours est-il qu'en explorant, il y a deux mois, le fouillis qu'abritait le grenier de cette maison, j'ai découvert plusieurs malles où s'entassaient de très vieux livres pas trop mal conservés : les survivants de la bibliothèque de mon grand-père. Vous imaginez avec quelle excitation je me ruai sur ces trésors. D'autant que je découvris que mon grand-père avait en littérature des goûts identiques aux miens. Lui aussi se délectait de récits fantastiques. Personne ne m'avait mentionné ce détail et, à l'époque

lointaine où je le voyais, j'étais trop jeune pour qu'il abordât ce sujet avec moi.

Tout ému, je sortis un à un les précieux volumes. Quelle ne fut pas ma joie de voir que mon grand-père possédait dans l'édition originale tous les livres d'Alexis Chandhor ! Deux d'entre eux étaient même dédiacés ! Alexis Chandhor ! Le génie de la littérature d'épouvante ! L'auteur de tant de chefs-d'œuvre aujourd'hui devenus des classiques !

Il me restait encore à faire la plus surprenante des trouvailles : un dossier constitué d'une copie manuscrite de la célèbre nouvelle *Attention tombe glissante*, de messages mystérieux sur des billets, d'articles de presse des années vingt et du propre journal de mon grand-père dont un grand nombre de pages étaient consacrées à Chandhor ! Au comble de l'excitation, je le feuilletai et suffoquai de joie en apprenant que mon grand-père Floréal avait personnellement connu le très énigmatique Alexis Chandhor ! Et ceci pour avoir été, pendant plusieurs années, son voisin de palier !

On sait qu'Alexis Chandhor fut l'auteur fantastique le plus apprécié des années vingt. De lui, nous connaissons des dizaines de contes et un roman, *Célestin, le canard démoniaque*.

Le succès de cette œuvre fut certainement favorisé par le mystère dont s'entoura son auteur. Les rares biographies d'Alexis Chandhor – il s'agit bien sûr d'un pseudonyme – n'ont d'ailleurs fait, par le peu de renseignements dont elles disposaient, qu'épaissir le mystère et multiplier les questions.

Tout ce que l'on connaît d'Octave Bantillet – l'écrivain caché sous le nom d'Alexis Chandhor – est en effet bien mince. Le seul détail contrastant avec la banalité du personnage était – du moins pour sa période créatrice – la farouche solitude dans laquelle il se complaisait. Personne ne put jamais se flatter d'avoir franchi la porte de son appartement. Pas même une femme car, toute sa vie, il demeura un célibataire endurci. Lorsqu'on l'interrogeait sur ce sujet, il répondait que son appartement était l'endroit où l'inspiration lui venait le plus facilement et, superstitieux comme la plupart des écrivains, il craignait que la présence d'une personne étrangère en ce lieu vînt en briser le charme. Quand on lui demandait d'où lui venaient cette inspiration et les images terrifiantes dont son œuvre était remplie, invariablement il répondait

qu'il trouvait celles-ci dans ses rêves et qu'il n'avait rien d'autre à en dire.

Aucune enquête, même la plus acharnée, ne put le faire sortir de sa réserve, sa gentillesse ayant toujours été le meilleur rempart de sa vie privée.

Sa mort brutale en 1924, à l'apogée de son talent – on sait qu'il périt dans l'incendie de son appartement – attrista ce que la France comptait d'amoureux de littérature fantastique. Le mystère de cette mort, ajouté à celui qui avait entouré sa vie, excita encore la curiosité du public et n'est pas étranger au succès de son œuvre.

Dans ces conditions, on comprendra l'importance que revêt le témoignage de mon grand-père qui eut, je le répète, en sa qualité de voisin, l'occasion de rencontrer presque quotidiennement le très secret Bantillet-Chandhor.

Je dois cependant avertir le lecteur, afin de prévenir une éventuelle déception, que le mystère entourant ce personnage et son œuvre sera loin d'être ici totalement éclairci. J'ai peut-être été prétentieux d'intituler cette communication *La Vérité sur Alexis Chandhor* mais j'espère que, vu l'intérêt des pages qui vont suivre, on me pardonnera cette hardiesse. Si beaucoup de questions ne seront ici que déplacées, on verra également se profiler une dimension insoupçonnée à cette affaire, plus terrifiante que tout ce que nous avons pu imaginer.

Le journal de mon grand-père – que je présenterai accompagné des articles de presse appartenant au dossier constitué par ses soins – rapporte des événements survenus de septembre à décembre 1922. À cette époque, Alexis Chandhor-Octave Bantillet était depuis quatre ans à la retraite et avait commencé sa carrière d'écrivain. Mon grand-père était alors âgé de 32 ans.

Afin de faciliter la lecture des textes ici rassemblés, j'ai dû par endroits pratiquer des coupures. De même, je me suis parfois permis de retoucher certaines phrases de mon grand-père qui, bien sûr, écrivait pour lui seul, sans intention d'être publié. Il reste que ceux qui souhaiteront consulter ces documents dans leur intégralité pourront le faire à la Bibliothèque Municipale de Lille, à laquelle je les ai confiés.

Cette introduction terminée, je m'éclipse et laisse se lever devant vous une partie du voile qui recouvre l'étrange personnalité d'Alexis Chandhor.

Le Courrier du Nord. Édition de Lille du 7 septembre 1922. Article de Clément Déjardin (responsable de la chronique littéraire) intitulé : Un Edgar Poe Lillois.

[...] Oui ! Notre ville peut être fière de compter parmi ses enfants un de ces explorateurs de l'imaginaire qui, tel le grand écrivain américain, savent plonger le lecteur dans la terreur la plus noire ! Nous avons déjà, dans cette rubrique, témoigné du plaisir et de l'effroi que la lecture des recueils de nouvelles d'Alexis Chandhor nous procure (cf. l'édition du 12 janvier 1919 pour *Le bossu de Madame Depary*, et celle du 4 mars 1921 pour *Maman, on peut jouer avec le mort ?*). C'est avec joie que nous avons vu notre avis partagé par un public enthousiaste qui a accueilli ces ouvrages comme ils le méritent. Signalons que le premier recueil en est aujourd'hui à sa quatrième réédition, et le second à sa deuxième réédition.

Dans ma chronique de mars 1921, j'avais exprimé le regret que l'on ignorât tout d'Alexis Chandhor. Non seulement il était inconnu des salons et des milieux littéraires, mais son éditeur refusait de communiquer tout renseignement, se conformant en cela, précisait-il, à la volonté de Chandhor lui-même. Cet auteur à la biographie inexistante était un cauchemar pour les chroniqueurs littéraires soucieux de satisfaire la curiosité légitime des lecteurs.

Cette situation arrive aujourd'hui à son terme : par une source que nous ne pouvons dévoiler, nous sommes en mesure de révéler qu'Alexis Chandhor s'appelle en réalité Octave Bantillet et qu'il demeure, depuis de longues années, dans notre chère capitale des Flandres !

Né en 1865 dans le Nord, ancien instituteur dans une école lilloise, monsieur Octave Bantillet consacre aujourd'hui sa retraite à écrire des histoires fantastiques dont nous ne soulignerons jamais assez la qualité. La rumeur parle d'un troisième recueil de contes qui sortirait à la fin de l'année. Notre confiance est totale dans le talent de monsieur Chandhor-Bantillet et nous sommes heureux de lui exprimer ici notre orgueil de le savoir enfant de notre région !

*Journal de Floréal Delbe**Le 7 septembre 1922 (14 heures)*

Extraordinaire ! Je viens d'apprendre par le journal qu'Octave Bantillet, mon voisin de palier, n'est autre qu'Alexis Chandhor, l'auteur de *Maman, on peut jouer avec le mort* ? ! Ça alors ! Je n'en reviens pas ! Comment me serais-je douté que ce bonhomme rondouillard, aux favoris grisonnant de part et d'autre d'un crâne dégarni, aux petites lunettes d'acier, que je croise tous les jours, était justement mon auteur préféré !

Oh ! Que je regrette de n'avoir pas lié connaissance plus intime avec lui depuis toutes ces années où nous sommes voisins ! J'ai essayé un temps mais j'ai cru comprendre qu'il ne souhaitait pas de telles relations et j'ai limité nos rapports à une sociabilité polie et superficielle. J'aurais dû insister. Peut-être ai-je pris pour de la froideur ce qui n'est que timidité ? Peut-être m'aurait-il confié sa double identité ? J'aurais été une des rares personnes dans le secret !

Je me souviens de la seule fois où il a accepté de prendre un verre chez moi. Comme il examinait ma bibliothèque, je lui parlai de mes goûts pour l'étrange et le fantastique. Je crois même que je lui flattai ses propres livres, ignorant que leur auteur était devant moi ! Il ne fit alors aucune remarque et j'ai cru que ce sujet ne l'intéressait pas. Comme toujours en pareil cas, je n'ai rien ajouté car, lorsque ce goût pour l'étrange n'est pas partagé, il est vite considéré comme une manie idiote.

Ah ! Si j'avais su que, peut-être juste après, il allait se lancer dans l'écriture d'un de ses contes... !

Il ne m'a jamais rendu la politesse de m'inviter, prétextant que son appartement était moins bien tenu que le mien et qu'il aurait honte à m'imposer son désordre. Le cachottier ! Je suis sûr qu'il ne voulait pas que je découvre son bureau avec ses manuscrits, sa bibliothèque encore plus fournie que la mienne !

Ah oui ! Je vais lui dire qu'il est un cachottier – et aussi le féliciter et lui demander de me dédicacer ses ouvrages !

(17 heures)

Je viens de rencontrer Bantillet, le maintenant célèbre monsieur Bantillet, à la porte de l'immeuble. Je lui ai tout de suite dit que j'avais lu le journal et que j'étais flatté d'avoir un tel voisin. Il a paru embarrassé mais je crois que cela lui a quand même fait plaisir. Il a rougi et a bredouillé : « Ces journalistes, ils ne savent pas se taire. » Puis il s'est excusé d'être pressé. J'ai réussi à lui arracher la promesse de passer demain chez moi pour dédicacer ses livres. J'espère qu'il me fera des confidences sur ses projets...

Le 8 septembre (22 heures)

Bantillet est venu prendre un verre, comme je l'y avais invité. Il s'est montré aimable et courtois, ainsi qu'à son habitude. Comment cet homme si paisible peut-il être l'auteur d'histoires aussi terrifiantes ? Gentiment, il m'a dédicacé ses deux recueils de contes. Il s'est encore excusé de ne pas m'inviter chez lui, s'avouant trop superstitieux et ne pouvant s'ôter de la tête l'idée qu'il suffirait d'un visiteur dans son appartement pour en rompre le charme inspirateur. Je lui ai pardonné à la condition qu'il vienne me voir plus souvent. Il a souri puis m'a demandé si le *Courrier du Nord* avait beaucoup de lecteurs. Il semble craindre par-dessus tout que la gloire vienne troubler sa petite existence. « Vous comprenez, à mon âge, on tient à sa tranquillité. Les gens sont tellement envahissants... Moi qui suis d'une nature timide. » Il en était attendrissant.

Nous avons ensuite discuté de son œuvre. Il paraissait gêné. Ces artistes ! Quelle mentalité à part ! Il m'a cependant confié qu'il avait terminé son troisième recueil et qu'on y lira la suite de *Bonne haleine, bonne santé*. Dans cette nouvelle histoire, le sinistre marchand d'ail Dumoulloux importe dans une ville des vampires afin d'obliger la population à acheter sa marchandise !

Il m'a également avoué – en touchant du bois – que, si les muses de l'horreur voulaient l'inspirer, il aimerait écrire un roman. Je l'y ai vivement encouragé et là encore, tout en lui faisant plaisir, mon enthousiasme a paru l'embarrasser.

Nous avons parlé ainsi pendant une heure, puis il s'est levé. « Je suis un couche-tôt, m'a-t-il dit, et vous savez, mes petites habitudes, j'y tiens. » Nous avons pris congé avec une chaleureuse poignée de main.

Mais je suis sûr que, sitôt chez lui, ce cachottier s'est mis à écrire. Car je viens de jeter un coup d'œil sur le palier, et il y a encore un filet de lumière sous la porte de son appartement.

J'ai mis ses ouvrages à une place encore mieux en vue dans ma bibliothèque – une place d'honneur – et, tous les quarts d'heure, je les regarde avec fierté. Sacré Bantillet !

Le 9 septembre

Pas vu Bantillet aujourd'hui. Dommage. Je me suis retenu pour ne pas frapper à sa porte. Je crois qu'il appréciera mieux ma compagnie s'il voit que j'entends respecter sa réserve.

J'ai relu son conte *Deux canines pour Alphonsine*. Quel humour ! Il doit bien s'amuser à écrire de pareilles histoires. Je l'imagine, riant tout seul dans son bureau...

Le 10 septembre

Ayant croisé Bantillet dans l'escalier, je l'ai invité à partager mon dîner. Mais il a décliné l'invitation, disant qu'il avait trop de travail et qu'il préférerait venir discuter juste une petite heure comme la dernière fois. À 21 heures précises, il frappait à ma porte. Nous avons parlé de choses et d'autres. Sa conversation est agréable et intéressante. Néanmoins, je ne le trouve pas aussi détendu qu'il pourrait l'être, maintenant que nous nous connaissons bien. C'est un homme cultivé mais qui hésite à le laisser paraître. Sauf à propos de magie, domaine qui semble le passionner et qui l'a rendu un instant plutôt bavard. Il m'a paru ensuite regretter ce moment d'exaltation. J'ai pourtant montré combien ce sujet m'intéresse aussi.

Quant aux suites de l'article du *Courrier du Nord*, il ne cesse de s'en plaindre. Cette soudaine renommée le met, d'après lui, mal à l'aise face à ses connaissances, commerçants ou anciens collègues, et surtout face à ses anciens élèves qui l'auraient surnommé, paraît-il, « le marquis Alexis » en référence à son conte

Encore un os pour la marquise, cette horrible histoire de cannibalisme conjugal.

Le 11 septembre

Aujourd'hui vendredi, je n'ai pas vu Bantillet. Madame Fanchon, ma brave Augustine que j'emploie tous les matins pour faire mes courses, le ménage, et préparer mon déjeuner, m'a dit l'avoir rencontré à la poissonnerie. Il y achetait trois harengs, une grosse tranche de cabillaud et un rouget. Il n'y a qu'elle pour retenir pareils détails. J'ai quand même noté le renseignement : mon cher voisin semble adorer le poisson.

Le 15 septembre

Petite heure de discussion avec Bantillet. J'espère établir cela comme une habitude hebdomadaire. J'ai renouvelé mon invitation à dîner et, avec un clin d'œil, j'ai suggéré qu'Augustine pourrait nous signoler un repas de poisson. À ma surprise, je l'ai vu frémir et me jeter un drôle de regard par-dessus ses lunettes, comme s'il me suspectait de quelque chose. Contrairement à mon attente, il a encore décliné l'invitation.

La séduction par le poisson a échoué. Il me faudra me contenter de nos discussions autour d'un verre. Par chance, il apprécie mon cognac.

Le 16 septembre

Je viens de faire une découverte. L'événement est prosaïque mais a peut-être son importance. Ce matin, j'ai descendu ma poubelle dans le couloir de l'immeuble. Chaque mercredi, tous les locataires font de même afin que, le soir, la concierge les mette sur le trottoir.

En déposant ma poubelle, j'ai remarqué que celle de Bantillet s'y trouvait déjà. Sous l'effet d'une curiosité irréprensible, j'en soulevai le couvercle et y jetai un coup d'œil. Je ne suis pas fier de cette indiscretion, mais la trouvaille que j'ai faite adoucit mes remords. Juste au-dessus, il y avait une vingtaine de feuilles pliées en deux. Je m'en emparai et les glissai sous mon manteau. Je

remis le couvercle et, serrant mon butin contre mon cœur battant de honte et d'émotion, je remontai chez moi. Là, je dépliai les feuillets : ô joie ! Une nouvelle manuscrite d'Octave Bantillet ! L'original d'un texte de Chandhor !

Mon Dieu ! Est-ce possible que le ciel fasse de si beaux cadeaux aussi mal acquis ? Sans davantage me tourmenter, je m'installai dans mon fauteuil, allumai ma pipe emplies de mon meilleur tabac et parcourus le manuscrit, en savourant chaque mot. Il s'intitule *Attention tombe glissante*. L'histoire est menée, d'un bout à l'autre, à un train d'enfer – c'est le cas de le dire – et mêle superbement la terreur, le suspens et l'humour.

Ah ! Voilà un chef-d'œuvre digne du meilleur Chandhor ! Cette histoire de fiancée délaissée qui, par-delà la tombe, revient punir son amant... Allez, je ne résiste pas au plaisir de recopier la dernière phrase : « Je te rapporte tes chrysanthèmes, chéri, tu vas en avoir plus d'usage que moi... » Ça, c'est du talent !... Tiens, mais j'y pense... Pourquoi Bantillet a-t-il jeté à la poubelle un aussi bon texte ?... Je regarde de nouveau les feuillets couverts de sa belle écriture, presque sans ratures... Mais... cette écriture... ! Saisi d'un doute, je me précipite vers la bibliothèque et ouvre mes livres de Chandhor aux pages qu'il m'a dédiées l'autre soir... C'est bien ça : ce n'est pas la même écriture !

Mince ! Comment cela se fait-il ? L'écriture de Bantillet est rapide, les a et les o sont à peine fermés, les l et les f sont de grands traits nerveux. Rien de tout cela dans l'écriture du manuscrit qui est appliquée, liée... Alors, qui a écrit ce manuscrit ? Une seule explication me vient : Bantillet reçoit des manuscrits que de jeunes écrivains lui soumettent. Mais alors, pourquoi jeter ce texte et ne pas le renvoyer à son auteur ? Et Bantillet est-il déjà si connu qu'on lui envoie ainsi des manuscrits ? L'article du *Courrier du Nord* ne date pas de si longtemps et il ne mentionnait pas son adresse. Curieux... vraiment curieux.

L'esprit occupé par ces réflexions, tirant sur ma pipe de longues bouffées, je me mets à arpenter mon salon. C'est alors que j'aperçois un papier sur le tapis. Il était sûrement glissé entre deux feuilles et a dû tomber sans que j'y prête attention. Quelques mots y sont écrits de la même écriture que celle du manuscrit :

Maître,

Le cercle est trop étroit. Il m'est de plus en plus difficile de travailler dans ces conditions. En outre, le pentacle de gauche sur la troisième étagère m'a fait souffrir toute la soirée. De grâce, soyez aimable de remédier à cette situation.

Ce n'est pas signé. De quoi s'agit-il ?

Le 19 septembre

Soirée en compagnie de Bantillet et de quelques liqueurs. La conversation a tourné autour des voyages. Moi qui adore voyager, j'étais à mon aise. On ne le devinerait pas à le voir, mais Bantillet a également beaucoup voyagé pendant les longues vacances que lui laissait son métier d'instituteur. Avec notre goût pour la littérature fantastique, c'est un nouveau point commun entre nous.

Juste après sa retraite, Bantillet s'est offert un séjour de deux mois au bord de la mer Baltique. Ce fut le dernier de ses nombreux voyages qui, c'est curieux, le conduisirent toujours sur les rivages de l'Europe, de l'Égée à la Baltique. J'ai pensé le taquiner en rapprochant cette particularité de son penchant pour le poisson, mais je me suis finalement abstenu.

Je lui ai demandé les raisons de cette préférence. Il m'a répondu que le but de ses voyages était de recueillir des légendes et histoires populaires dont il s'inspire pour ses contes. D'après lui, celles que l'on raconte encore dans les ports perdus aux confins de l'Europe sont les meilleures.

— Pourriez-vous m'en raconter une ? le priai-je.

— Hum, je ne préfère pas. Par superstition, j'aime faire le secret sur mes sources.

— Oh ! S'il vous plaît...

— Non, non... Mais je peux quand même vous confier ceci : dans plusieurs ports pourtant très éloignés les uns des autres, j'ai rencontré de vieux marins qui disaient tous que leurs meilleurs contes, leurs légendes les plus terrifiantes, n'étaient pas des créations populaires propres à leur folklore, mais qu'ils leur avaient été racontés, en des temps anciens, par une espèce de dieu marin,

créature qu'ils décrivaient en des termes aussi effrayants que contradictoires. Ce dieu qui aimait raconter des histoires avait, on ne sait pourquoi – peut-être pour les remercier du culte qu'ils lui vouaient – apporté à leurs ancêtres ces récits que la tradition avait conservés. Étrange, n'est-ce pas ?

— Effectivement... À propos d'histoires de marins, je peux vous en raconter une que vous ne connaissez sûrement pas et qui vous fera frissonner, vous, le maître de l'horreur !

Et je lui racontai l'histoire du *Haricot Flottant*, ce bâtiment parti pour de lointaines expéditions et dont l'équipage périt, dévoré par ses vivres soudain animés d'une vie vengeresse et carnivore.

Bantillet apprécia cette histoire, et j'en fus très flatté. « Si vous le permettez, ajouta-t-il, je vais m'en inspirer pour une de mes nouvelles. » Je rougis jusqu'aux oreilles en l'assurant que c'était le plus grand honneur qu'il pût me faire. Et nous nous sommes quittés sur ces mots.

Inspirer une nouvelle à Chandhor ! Moi !...

Le 21 septembre

Voilà deux semaines que Bantillet et moi sommes amis et il est toujours aussi réticent à m'inviter chez lui. Drôle de personnage.

Le 23 septembre

Aïe ! aïe ! Que j'ai honte ! Mon Dieu, que j'ai honte ! Comme mercredi dernier, j'ai descendu ma poubelle et j'ai remarqué qu'une fois encore, celle de Bantillet était déjà dans le couloir. Dans l'espoir d'une nouvelle pêche miraculeuse, j'ai voulu y jeter un coup d'œil. Mais j'avais à peine soulevé le couvercle que, surgissant d'une porte donnant dans l'escalier des caves, Bantillet se tenait devant moi !

Je suis pourtant sûr de ne pas l'avoir entendu monter cet escalier. Ou est-ce que, dans mon excitation, je n'ai pas voulu l'entendre ? Bantillet, se doutant de quelque chose, se tenait-il à l'affût ? Allons, je me fais des idées, que peut-il soupçonner ? Rouge comme une pivoine, j'ai reposé le couvercle en bredouillant :

« Excusez-moi, j'allais repousser votre poubelle contre le mur pour laisser plus de place dans le couloir... »

— Vous êtes sûr qu'elle gêne ? dit-il avec un air méfiant, attendez, je vais le faire moi-même. »

Et il poussa sa poubelle sèchement contre le mur... un centimètre plus loin.

Je ne sais plus ce que je lui ai raconté après, tandis qu'il me regardait sans un mot, et je suis remonté chez moi, couvert de honte et de confusion.

Le 24 septembre (Jeudi)

En passant ce matin devant la poissonnerie Defresnes, j'ai vu mon voisin en train de faire ses achats. La caisse est au fond du magasin et, à moins qu'il ne se fût retourné, il ne pouvait me voir. Quand bien même l'aurait-il fait, j'ai le droit d'admirer les moules et les sardines en vitrine. Mais l'épisode d'hier est encore cuisant et j'ai préféré m'en aller. J'ai pu toutefois me rendre compte, au nombre d'allées et venues que Defresnes faisait entre l'étal, la balance et la caisse, que Bantillet a acheté aujourd'hui une quantité impressionnante de poisson. On dirait une véritable passion.

Le 25 septembre (Vendredi)

Ma brave Augustine, qui fait ses courses vers 10 heures – Bantillet fait aussi les siennes vers cette heure-là – m'a dit aujourd'hui avoir rencontré mon voisin à la poissonnerie Lecaron. D'après elle, il y achetait pour au moins quatre jours.

— Comment ? dis-je. À la poissonnerie Lecaron ?

— Oui, monsieur. C'est toujours là que je vais. Je trouve qu'ils sont les plus aimables.

— Et il a acheté tant que ça ?

— Oui, monsieur. J'étais juste derrière lui, à faire la queue. Même qu'il a paru gêné quand il m'a vue. Il a bien pris trois harengs, deux soles, deux tranches de cabillaud et encore autre chose. Et c'est pas la première fois, souvent je l'ai vu faire pareil quand je suis chez Lecaron. Il doit avoir bon appétit, parce qu'il doit le manger vite s'il veut que tout ça reste frais.

Vraiment étonnant. Quand j'ai vu hier Bantillet à la poissonnerie Defresnes, j'ai pensé qu'il achetait tellement de poisson

que c'était forcément pour les jours suivants. Mais voilà qu'il en achète encore. Qu'en fait-il, lui qui ne reçoit jamais d'invités ? Se prend-il pour un phoque ?

Et puis, chacun sait qu'il vaut mieux avoir ses habitudes chez le même commerçant si l'on veut être bien servi. Alors, pourquoi change-t-il de poissonnerie ? Apparemment, il va chez Lecaron le vendredi puisque c'est le jour où Augustine y achète son poisson. Peut-être va-t-il régulièrement le jeudi chez Defresnes, comme je l'y ai vu hier ? Et pourquoi pas une autre le samedi ?

Le 26 septembre (Samedi)

Je me suis payé le culot de le suivre. Je me suis posté sur le trottoir face à l'immeuble, discrètement caché. Il est sorti vers 10 heures. Après avoir descendu la rue du Molinel, traversé la place de la République et emprunté quelque temps la rue de la Poste, il est entré dans la poissonnerie Vanuxeem. Dix minutes plus tard, il ressortait, un énorme paquet sous le bras. J'en savais assez.

Le 28 septembre (Lundi)

Poissonnerie Landais.

Le 29 septembre (Mardi)

J'ai volontairement croisé Bantillet au moment où il sortait de la poissonnerie Labbé. Il marchait le regard vers le sol et il ne m'a pas vu. A-t-il fait semblant ?

Le 30 septembre (Mercredi)

Poissonnerie Duhem. La boucle est bouclée. C'est ce que je pensais : une poissonnerie différente pour chaque jour de la semaine et toujours pour des achats importants. Et pourquoi, si ce n'est pour éviter des soupçons ?

Depuis qu'il m'a surpris en train de regarder dans sa poubelle, je n'ai pas osé le réinviter. Il faut trouver le moyen de le faire. Sinon, nos rapports vont se dégrader.

(21 heures)

Ce soir, je n'ai pas pu résister à une nouvelle envie d'inspecter sa poubelle. Je savais qu'il était dans son appartement. Comme je m'y attendais, je n'ai rien trouvé. Pas de manuscrit, pas de mot, pas d'enveloppe déchirée témoignant d'une correspondance. Il n'y avait rien que des ordures ménagères. Mais le mystère est peut-être là. Car je suis sûr d'avoir bien regardé et je peux jurer que, dans cette poubelle, il n'y avait aucune arête de poisson !

Le 3 octobre

Ce matin, j'étais un peu fatigué et je n'ai pas eu le courage de continuer mes filatures. Je savais d'ailleurs qu'aujourd'hui, comme tous les samedis, Bantillet se rendrait à la poissonnerie Vanuxeem, ce qui ne m'aurait rien appris de plus.

Vers 10 heures, j'étais dans mon fauteuil, réfléchissant à cette affaire, lorsque j'entendis mon voisin claquer sa porte et descendre : réglé comme une horloge, il partait faire ses courses.

Dix minutes plus tard, j'entendis de nouveau un pas dans l'escalier qui s'arrêta sur notre palier. Ah ! me dis-je, c'est une visite pour moi ou Bantillet qui a oublié quelque chose. Mais non, on sonnait à sa porte ! Une visite pour Bantillet, m'étonnai-je, ce serait la première fois. Et je tendis l'oreille. On sonna une seconde fois. Personne ne répondait, évidemment, Bantillet venait de sortir. J'entendis qu'on piétinait, s'impatiait. Puis je sursautai, on sonnait à ma porte !

Augustine, qui préparait le déjeuner dans la cuisine, s'essuyait déjà les mains et s'apprêtait à ouvrir. Je me précipitai.

« Laissez, Augustine, je vais ouvrir moi-même ! » Je craignais qu'elle ne rabrouât ce visiteur sans me donner le temps de le voir.

J'ouvris et trouvai un homme distingué, tiré à quatre épingles, la mine austère, aux lèvres pincées. Il tenait un chapeau feutre à la main. Je crus qu'il s'agissait d'un représentant et je m'en sentis déçu.

— Excusez-moi, monsieur, me dit-il, monsieur Bantillet n'est pas chez lui ?

— Vous avez pu vous en rendre compte si vous avez sonné à sa porte, répondis-je, ravi qu'il cherchât bien mon voisin.

— Euh... permettez-moi de me présenter, fit-il en me tendant la main, je suis journaliste... Monsieur Clément Déjardin... et je voudrais faire une interview de monsieur Bantillet.

— Monsieur Déjardin ! m'exclamai-je. C'est vous qui tenez la chronique littéraire du *Courrier du Nord*, n'est-ce pas ? J'apprécie beaucoup vos articles. (Il se tortilla presque sous le compliment.) En quoi puis-je vous être utile ?

— Monsieur Bantillet ne s'est pas absenté pour longtemps, au moins ?

— Non, il sera bientôt de retour, il doit être parti faire une course.

— Ah bon...

L'homme ne semblait pas sympathique, mais je fis l'aimable pour en tirer le plus de renseignements possible.

— Entrez vous asseoir, dis-je, nous l'attendrons ensemble.

Il ne se fit pas prier.

— Merci, souffla-t-il en prenant possession du canapé. Comme je vous le disais, je souhaiterais réaliser une interview de monsieur Bantillet. Vous savez qu'il est écrivain, n'est-ce pas ? Sous un pseudonyme : Alexis Chandhor.

— Je le sais depuis votre article, monsieur Déjardin !

(Mon Dieu, comme cela lui fit plaisir !)

— Ah ! Eh bien, je voudrais, pour nos lecteurs, percer un peu le mystère qui entoure cet auteur...

— Vous aurez du mal à lui arracher des confidences. Vous le voyez, il m'a fallu attendre votre article pour apprendre que cet écrivain, qui de plus est mon préféré, était mon propre voisin depuis des années ! Encore maintenant, lorsque monsieur Bantillet me parle, il reste infiniment discret sur ses activités littéraires.

— Que pourriez-vous me dire de lui ?

— Je... C'est un voisin charmant... très réservé, peut-être un peu timide.

— Connaissez-vous des événements de sa vie qui pourraient intéresser le lecteur ?

— C'est une question délicate. Monsieur Bantillet est un homme très secret qui souhaite faire le moins de bruit possible autour de sa personne. Je craindrais beaucoup de le fâcher en vous confiant des informations dont la divulgation lui déplairait. D'ailleurs, je ne crois pas en posséder. Monsieur Bantillet mène

une existence tranquille, ordonnée, ordinaire même si l'on ignore son activité d'écrivain.

J'étais embarrassé : d'un côté, je brûlais d'envie de partager avec quelqu'un ce que j'avais découvert sur Bantillet, et d'un autre, des révélations maladroites risquaient de nuire à mon enquête.

Bientôt des bruits de pas et de serrure signalèrent le retour de Bantillet.

— Ah ! J'entends que mon voisin est rentré et je vais quand même vous confier une chose : il a absolument horreur de recevoir quelqu'un chez lui. Moi qui suis son ami, je n'ai jamais pu entrer dans son appartement. Aussi, je suis sûr qu'il refusera de vous parler chez lui. Mais, si vous le voulez bien, je peux aller le chercher et l'informer de votre visite. Peut-être acceptera-t-il de vous rencontrer chez moi. À mon avis, c'est la seule chance que vous ayez de lui parler.

— Si c'est la seule chance, je vous en prie, faites...

Je me précipitai à la porte de Bantillet, excité à l'idée d'assister à son interview.

Il parut à la fois gêné et surpris que je vienne le déranger. Il avança même sur le palier en refermant sa porte derrière lui, comme pour empêcher un simple coup d'œil dans son appartement.

Je fis semblant de ne pas remarquer son manège et lui expliquai l'affaire en deux mots. Dire qu'il eut l'air ennuyé est trop peu. Une facture imprévue lui engloutissant ses économies n'aurait pu davantage le contrarier. Il me jetait des regards soupçonneux, comme s'il me croyait complice du journaliste.

— Écoutez, lui dis-je à voix basse, je sais que vous détestez ce critique et pour être franc, il ne me plaît pas non plus. Mais il s'est vraiment incrusté chez moi et je n'arrive plus à m'en défaire. J'ai déjà préparé le terrain en lui disant que probablement vous n'accepteriez pas de le recevoir chez vous. Je crois que le plus simple serait que vous veniez chez moi. Ainsi, l'interview pourra se faire et vous partirez dès que vous le souhaiterez. Il ne pourra vous importuner longtemps.

Voyant que j'étais de son côté, il prit aussitôt une mine plus avenante et accepta ma proposition.

Nous rentrâmes alors chez moi et je fis les présentations. À ma surprise, Bantillet ne prit pas le fauteuil que je lui indiquais

mais s'assit à l'autre bout du canapé où était déjà le journaliste. Je m'installai dans le fauteuil, faisant ainsi face à Bantillet et à Déjardin qui, en professionnel, crayon et bloc-notes en main, assaillit aussitôt mon célèbre voisin de questions.

— D'où vous viennent les idées de vos contes ?

— De mes rêves, pour la plupart. Pour les autres, de mon imagination. Comme pour tous les écrivains, je pense.

— Connaissez-vous d'autres écrivains célèbres ?

— Pas personnellement.

— Pourquoi n'écrivez-vous que des histoires fantastiques ?

— Parce que les idées qui me viennent ne sont que fantastiques.

— Pourquoi tenez-vous à autant de secret autour de votre personne ?

— Le seul succès que je souhaite est celui de mes contes. Quant à la célébrité, je ne vois pas ce qu'elle m'apporterait, hormis des désagréments : être toujours sollicité, dérangé...

Ainsi de suite, les réponses de Bantillet-Chandhor, toujours brèves et fuyantes, alternèrent avec les questions du journaliste, visiblement désappointé de ne pas être mieux reçu par le célèbre écrivain « enfant de notre région ».

Mon voisin ne cachait pas son irritation devant les questions, à vrai dire peu intéressantes, de Déjardin. À un moment, il se saisit même du chapeau que le journaliste avait posé entre eux sur le canapé. Comme pour chercher un dérivatif à son ennui, il le tourna distraitement, regarda la marque inscrite à l'intérieur, sembla en vérifier la propreté. Bantillet m'avait toujours paru timide et jamais je ne l'aurais cru capable d'une telle désinvolture. Déjardin était gêné (j'en jubilai intérieurement), mais il n'osa pas reprendre son chapeau.

Finalement, Bantillet reposa le chapeau sur le canapé et se leva :

— Écoutez, monsieur, toutes ces questions sont-elles nécessaires ? Vous dites aimer ce que j'écris, j'en suis très heureux, mais croyez-vous que ma petite existence intéresse tant le lecteur ? Cela se justifie lorsque la vie de l'écrivain est aussi riche que son œuvre, mais j'avoue hélas que ce n'est pas mon cas. Dans ces conditions, je pense qu'il vaut mieux laisser entier le « mystère », si mystère il y a, plutôt que de confier à votre journal de telles platitudes.

— Je ne suis pas d'accord, protesta Déjardin dont on voyait bien qu'il aurait adoré, lui, que sa vie s'étalât en première page de son quotidien. Le lecteur doit tout savoir des auteurs qu'il aime.

— Alors faites votre devoir, si vous le concevez ainsi.

Il serra la main du journaliste et, se dirigeant vers la porte, m'adressa un clin d'œil amical. Une fois seul avec Déjardin, je lui versai un verre de cognac qu'il sembla apprécier. Un homme ne peut avoir tous les défauts.

— Vous voyez, lui dis-je, ce Bantillet n'est pas un homme, c'est une forteresse.

— Oh ! soupira-t-il, en brochant un peu, ça fera bien un papier pour lundi. C'est souvent ça, le métier de critique : faire beaucoup de bruit autour de rien.

— Je retiendrai cette définition, répondis-je en souriant.

Le 4 octobre

Soirée avec Bantillet. Nous avons reparlé de Déjardin. Bantillet n'est pas mécontent de l'avoir ainsi frustré :

— Après tout, dit-il, c'est de bonne guerre. Si je le laisse faire, il ne tardera pas à m'empoisonner l'existence. Vous savez, autant cela me fait plaisir que l'on parle de mes contes, autant je trouve désagréable que l'on parle de moi.

— Je m'en suis aperçu, ajoutai-je, et c'est pourquoi je ne crois pas vous avoir trop ennuyé de mes questions...

— Et c'est pourquoi je suis heureux de vous compter parmi mes rares amis, Floréal.

Inutile de dire la fierté que me fit ce compliment...

Le 5 octobre

Ce matin, je me suis précipité sur le *Courrier du Nord* pour lire l'article de Déjardin. Quel événement : une interview de Chandhor à laquelle je suis mêlé ! Eh bien non ! À l'emplacement de la chronique habituelle de Déjardin, un simple entrefilet :

Monsieur Clément Déjardin, notre talentueux critique littéraire, est souffrant et ne pourra assurer sa chronique pendant quelque temps. Dès lundi prochain, monsieur Gilles Dumont le remplacera jusqu'à son retour que nous souhaitons très proche.

Mince.

Cette brusque maladie de Déjardin m'étonne. D'autant plus que, en y repensant, il m'est revenu un détail auquel je n'avais pas prêté attention : lorsque Bantillet s'est saisi du chapeau du journaliste et qu'il le retournait comme pour en lire la marque, j'ai vu qu'il avait ensuite porté la main à sa poche. J'ai cru qu'il allait en sortir un mouchoir, comme pour essuyer le chapeau, mais ce ne fut pas le cas. Eh bien, réflexion faite, je pense pouvoir dire ceci, même si c'est lourd de conséquences : je crois que Bantillet a mis à ce moment-là dans sa poche un cheveu de Déjardin, pris sur son chapeau !

Pour quoi faire ? Si j'étais un personnage de Chandhor, je penserais à ces histoires de poupées qu'on pique, d'envoûtements qui rendent les gens malades...

On ne trouve rien d'essentiel dans le journal de mon grand-père de la fin octobre à début décembre : quelques discussions avec Octave Bantillet sont mentionnées (aux dates des 15 et 21 octobre, puis des 7, 13 et 23 novembre) dont les contenus ne sont pas précisés. Trois « inspections de poubelle » également, sans résultats si ce n'est toujours l'absence de restes de poisson, et, le 15 novembre, un billet écrit de la même écriture énigmatique que celle du manuscrit de « Attention, tombe glissante » :

Pourriez-vous, si je n'abuse pas de votre patience en formulant cette demande, avoir l'amabilité d'agrandir le cercle de Pnatir. Mes mouvements en seront forcément plus libres et cela sera du meilleur effet sur mon travail.

Ici et là, quelques notes signalent la prolongation de la maladie de Déjardin, toujours dans l'impossibilité d'assurer sa chronique.

Nous reprenons le journal à la date du 4 décembre 1922.

Le 4 décembre

Ah ! Grand événement : le dernier recueil de nouvelles de Chandhor va paraître pour les fêtes de fin d'année. Bantillet m'en

a gentiment remis un exemplaire avant sa commercialisation. Il s'intitule *Histoires à pourrir debout*.

Vraiment, il est au meilleur de sa forme. Je suis sûr que *Stanislav, le loup-garou végétarien* va devenir un classique.

Ce recueil rassemble quinze nouvelles. Je ne les ai pas encore toutes lues mais j'ai été surpris d'y voir *Attention tombe glissante*, le texte que j'ai trouvé dans la poubelle de Bantillet et qui, de toute évidence, n'est pas écrit de sa main.

Alors ? Y aurait-il d'autres nouvelles dont Bantillet ne serait pas l'auteur et qu'il s'attribuerait ? Je ne peux croire à une telle malhonnêteté. Son écriture se transforme-t-elle quand il écrit, comme s'il était en transe ? Mais les billets demandant d'élargir des cercles, d'éloigner des pentacles... Un dédoublement de la personnalité ?

Le 5 décembre

J'ai terminé les *Histoires à pourrir debout*. Eh bien, nouvelle surprise : une histoire intitulée *Toutes voiles vers la cuisine* reprend exactement celle du *Haricot Flottant* que j'ai moi-même racontée à Bantillet. Là n'est pas la surprise, il m'avait prévenu qu'il s'en inspirerait. Le problème, c'est que ce texte n'est pas du tout écrit avec le style, l'humour, l'imagination de Chandhor ! Il dénote nettement par rapport aux autres. On jurerait que *Toutes voiles vers la cuisine* et les autres nouvelles ont des auteurs différents.

Si *Toutes voiles vers la cuisine* – puisque je lui en ai donné l'idée – n'a pu être écrite que par Bantillet, qui a écrit les autres, excellentes, incontestablement de la plume de Chandhor ?

Qui se cacherait en réalité sous le pseudonyme d'Alexis Chandhor ?

Le 7 décembre

Plus j'y réfléchis, plus je me persuade que je dois élargir le cadre de mon enquête. J'ai besoin d'autres sources d'information.

Je viens d'avoir une idée mais il me faudra du culot pour la réaliser : si j'allais voir Lehéron, l'éditeur de Chandhor ? Sous quel prétexte ?

Le 9 décembre

Je ne pouvais plus tenir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, tant m'obsède l'idée de rendre visite à Lehéron. Debout à l'aube, j'ai laissé un mot avertissant Augustine de mon absence et j'ai couru prendre le premier train pour Paris.

À 10 heures, j'arrivais Gare du Nord. À 10 heures 45, j'étais devant les éditions Lehéron. Pendant tout le trajet, je me suis demandé si j'oserais franchir cette porte. Passant outre ma timidité, j'appuyai sur la sonnette. Les dés étaient jetés.

Une secrétaire vint m'ouvrir. Par chance, elle était aimable.

— Excusez-moi, dis-je, je m'intéresse à un auteur de votre catalogue, Alexis Chandhor. J'envisage d'écrire un livre sur lui mais j'ai peu d'informations sur cet écrivain. Pensez-vous que l'on voudra bien ici m'en donner quelques-unes ?

Elle parut croire à mon histoire et me fit introduire dans le bureau de Sylvain Lehéron en personne.

La quarantaine élégante et décontractée, il m'écouta avec courtoisie. Il me demanda si j'avais déjà écrit des livres et, malgré ma réponse négative, il voulut bien me parler de Chandhor. Cela se résuma à peu de choses. Lehéron, qui n'a rencontré Chandhor-Bantillet qu'à l'occasion des signatures de contrats, déplore lui-même la discrétion observée par son auteur.

Ma démarche ne fut pourtant pas inutile car on me permit de jeter un œil sur le manuscrit original des *Histoires à pourrir debout*, qui était justement dans ce bureau. Eh bien, toutes ces nouvelles, y compris *Attention tombe glissante*, sont écrites de la main de Bantillet, c'est-à-dire de cette écriture avec laquelle il m'a dédié ses livres.

Je confiai à Lehéron que *Toutes voiles vers la cuisine* me paraissait inférieur aux autres contes. Il alla dans mon sens et avoua s'en être ouvert à Bantillet, lui proposant même de le retirer. Mais, bien qu'il en admît les défauts, Bantillet avait insisté pour le garder. « C'est un texte de jeunesse, avait-il dit, qui intéressera sûrement à ce titre les futurs exégètes de mon œuvre. » Lehéron avait cédé à cet argument.

Il a demandé mes coordonnées, pour le cas où il aurait d'autres renseignements à me communiquer. Je lui ai laissé un faux nom et une fausse adresse ; il ne faudrait pas que Bantillet apprenne

cette visite. Puis j'ai pris congé de cet homme charmant en promettant de lui donner des nouvelles de mon livre sur Chandhor. Dommage que je n'aie pas le talent pour tenir cette promesse.

Le 10 décembre

Je viens de trouver ce mot dans la poubelle de Bantillet :

Maître,

Merci d'avoir élargi le cercle de Pnatir. Je me sens mieux. Puis-je vous prier de m'apporter des crevettes grises de chez Leca-ron ? Elles sont délicieuses. Par contre, les dernières soles de Labbé n'étaient pas fraîches.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce n'est pas Bantillet qui mange tout ce poisson ?

Le 11 décembre

Bantillet cache quelque chose. Sa crainte des visites, ses superstitions d'écrivain, je n'y crois plus.

Le manuscrit de *Attention tombe glissante* prouve qu'il n'est pas Alexis Chandhor. Il a voulu me convaincre du contraire avec *Toutes voiles vers la cuisine*, mais c'est trop mal écrit, ce n'est pas du Chandhor. Il a menti à Lehéron. Bantillet usurperait le talent d'un autre ? Pourquoi ? Il fuit la gloire et son train de vie est des plus modestes ! Pourquoi empêche-t-il Chandhor de jouir de sa légitime célébrité ?

Et puis, ce mystère sur son appartement, son refus des journalistes... Et la maladie soudaine de Déjardin après que Bantillet – j'en suis sûr – s'est emparé d'un de ses cheveux ! Je dois l'admettre : Bantillet est un magicien, il envoûte et rend malade qui le gêne !

Cela concorderait avec les billets (de Chandhor ?) parlant de pentacles, de cercles, et priant quelqu'un appelé « Maître » (Bantillet ?) de les déplacer afin de permettre « un bon travail ». Quel travail ? L'écriture de récits fantastiques, l'œuvre de Chandhor ?

Et les poissons ? Le billet trouvé hier dans sa poubelle répond : les poissons servent à nourrir Chandhor ! Pourquoi

autant ? Je sais que le phosphore du poisson stimule le travail intellectuel, donc la création littéraire, mais à ce point !

J'ai écrit dans ce journal en guise de plaisanterie : Bantillet se prend-il pour un phoque ? C'est peut-être une piste. Il existe dans nos asiles des fous qui se prennent pour n'importe quels animaux. Ainsi, j'ai entendu parler d'un homme qui croyait être un singe et ouvrait des noix de coco avec ses dents sans dommage pour ses incisives. Chandhor serait-il de ceux-là, capable d'avaler des poissons entiers ? Cette folie de Chandhor expliquerait le secret dont Bantillet l'entoure et pourquoi il se fait passer pour lui : pour finalement le protéger, et lui permettre d'accomplir son œuvre. D'un autre côté, comment quelqu'un qui se prend pour un phoque peut-il juger l'écriture compatible avec ses activités de phoque ? C'est peut-être là qu'interviennent les cercles magiques et les pentacles. Si Bantillet a un jour rencontré un écrivain fou se prenant pour un phoque, il est possible qu'il l'ait obligé par des menaces « magiques » à poursuivre son œuvre. Un peu comme d'autres, sous la contrainte du bâton, obligent de vrais phoques à faire tourner des ballons sur leur nez, ce qui n'a rien à voir avec leurs habitudes naturelles. De plus, si Chandhor est fou, la magie de Bantillet n'a pas besoin d'être réelle : il suffit qu'il y croie. Oui, mais Déjardin, lui, est vraiment tombé malade...

Si Chandhor est fou – un grand écrivain peut l'être, les exemples ne manquent pas – et que Bantillet le nourrit de poisson, où et quand le fait-il ? Bantillet ne reçoit jamais, pas plus qu'il ne va manger ailleurs. Il faut donc en conclure que Chandhor se trouve en permanence chez Bantillet, que c'est chez lui qu'il est nourri et qu'il écrit ses contes fantastiques ! C'est pour cette raison que Bantillet refuse de laisser entrer quelqu'un !

Mon Dieu ! Serait-ce cela ? Mon voisin pratique la magie et garde chez lui un fou qu'il oblige à écrire tout en le nourrissant de poisson ! Est-ce possible ? Mais alors... qui est ce Chandhor qui vit juste à côté de chez moi dans l'appartement de Bantillet !

Le 12 décembre

Non ! Ce n'est pas vrai ! C'est une hallucination ! Toutes ces histoires que j'ai lues m'ont-elles rendu fou ? Je dois raconter ce qui s'est passé ! Oui ! Ça s'est réellement passé ! Là, juste à l'instant !

Oh ! Comment est-ce possible ? Il faut que j'écrive tout, seconde par seconde.

Je suis rentré chez moi à onze heures moins le quart. Je n'avais rien dans la boîte aux lettres et la concierge m'a dit que le facteur était en retard. Il venait juste de distribuer le courrier de l'autre côté de la rue, et ne pourrait déposer le nôtre qu'après onze heures et demie. Je suis monté.

Dix minutes plus tard, j'ai entendu Bantillet rentrer chez lui. Sa serrure est un peu dure et il lui faut toujours claquer la porte. À cette heure, il devait rentrer de ses achats de poisson, et n'avait donc pas trouvé non plus son courrier.

À midi moins le quart, n'attendant rien d'important, j'ai renoncé à descendre prendre mon courrier. À ce moment-là, j'ai entendu Bantillet ouvrir sa porte et descendre. J'étais sûr qu'il allait voir si le facteur était passé et j'ai bien remarqué qu'il n'avait pas refermé sa porte derrière lui ! Ce qui est logique puisqu'il ne s'absentait que le temps de descendre et de remonter les trois étages.

Mon Dieu ! Pourquoi n'a-t-il pas fermé cette satanée porte ? Une irrésistible impulsion me saisit : j'allais profiter que son appartement était resté ouvert pour y jeter un coup d'œil ! Maudite curiosité ! Sans réfléchir, je sortis de chez moi, traversai le palier et m'engouffrai dans l'appartement de Bantillet.

J'y suis resté à peine quinze secondes mais tout s'est gravé en moi comme si j'avais passé là une journée entière ! Les appartements de l'immeuble sont construits de manière symétrique de part et d'autre du palier. Il m'était facile de me repérer en me souvenant de la disposition de mon propre appartement.

En avançant dans le vestibule, je remarquai que toutes les portes sauf une étaient entrouvertes. Cette seule porte m'attira, celle du fond, qui, comme chez moi, donne sur une petite chambre. Je l'ouvris. Je regardai. Je retins un cri et refermai brutalement. En réprimant la nausée qui me nouait l'estomac, je courus chez moi.

Je n'y étais pas de dix secondes que mon voisin était de retour.

Je donnerais n'importe quoi pour oublier ce que j'ai vu. Mon Dieu ! Comment chasser cette image, cette horreur, de mon esprit !

Sitôt la porte ouverte, une infecte puanteur me coupa le souffle. Une odeur de mer, d'algue et de poisson pourri. Mais cela n'est rien à côté de lui ! Oh ! J'en tremble encore ! (*l'écriture de mon grand-père est effectivement pour cette page difficilement lisible*) Il était là, lui, dans cette chambre aux rideaux tirés, éclairée seulement d'une lampe sur le bureau ! Oui ! Il y a un bureau et un fauteuil dans cette pièce, entourés de cercles tracés sur le plancher : des rouges, des blancs, parsemés de dessins bizarres. Sur une étagère sont posées des pierres sculptées : les pentacles qu'il demande à Bantillet d'éloigner !

Cette étagère est sur le mur du fond, face au fauteuil. Et lui, il était assis dans le fauteuil, me tournant le dos, penché sur le bureau couvert de feuilles de papier ! Il me tournait le dos mais j'en ai vu assez pour ne jamais oublier. Car ce que j'ai vu, c'est un crâne énorme, rond, chauve, d'une couleur vert-sale avec de grandes taches foncées. Un crâne gluant, visqueux. De dessous le fauteuil pendaient de répugnants tentacules d'une taille monstrueuse, qui traînaient sur le sol, serpentant à l'intérieur des cercles. Un seul tentacule s'étalait sur le bureau et – oui, j'ai vu cela ! – il tenait en sa main – comment puis-je dire cela ? Il n'avait pas de main ! – il tenait en son extrémité enroulée... un crayon ! Et ce tentacule écrivait !

Le bruit que j'ai fait en ouvrant la porte a éveillé l'attention du monstre. Il a émis un grognement abominable et j'ai vu sa tête entamer un mouvement de giration, lent, très lent, vers moi. Oh ! Je n'ai pas attendu qu'il me voie, je serais mort sur-le-champ ! Je me suis sauvé mais j'ai eu le temps de voir son profil. Ou plutôt son absence de profil ! Pas de nez ! Rien, un visage lisse ! Et l'œil ! L'œil que j'ai distingué dans ce profil ! Une croûte jaunâtre et globuleuse comme un œil de crapaud ! Quelle horreur ! C'est lui ! C'est lui qui écrit sous la contrainte magique de Bantillet ! C'est lui Alexis Chandhor ! Alexis Chandhor est un gigantesque poulpe ! Alexis Chandhor est un monstre ! Puant, infect, ignoble ! Un monstre !

Le 13 décembre

Je garde la chambre, en proie à la fièvre, agité. J'appréhende de voir le monstre faire irruption chez moi. Je reste, des heures

durant, les yeux fixés sur le mur qui sépare mon appartement de celui de Bantillet.

Bantillet est venu me rendre visite ! Quand Augustine me l'a annoncé, je me suis retenu de hurler et de me cacher sous mes couvertures. J'ai dit que j'étais trop malade pour le recevoir. Heureusement il est parti. Mais j'ai eu peur. Oui, peur ! Peur qu'il vienne ici dans l'intention de me jeter un sort comme à Déjardin. Peut-être ai-je laissé une trace de mon passage ? Peut-être l'immonde créature a-t-elle eu le temps de me voir et qu'elle lui a parlé ?

Le docteur, que j'ai finalement accepté de voir, trouve que je souffre de surmenage intellectuel. S'il savait ! J'ai failli tout lui dire mais comment faire croire une chose pareille ? C'est à l'asile qu'il m'aurait envoyé !

Tout s'éclaire maintenant : le poisson que Bantillet achète, c'est pour nourrir ce poulpe immonde ! Ses voyages vers les rivages lointains de l'Europe, c'était pour le chercher ! Et si, après un dernier voyage, il est devenu écrivain, c'est parce qu'il l'avait trouvé. Cette histoire que des marins lui ont racontée, selon laquelle leurs meilleurs contes leur ont été transmis il y a longtemps par un « dieu » de la mer, ce n'était pas une légende ! La créature vit toujours, Bantillet a su la trouver et se la soumettre ! Oh ! Comment a-t-il pu sortir ce monstre de la mer et le forcer à venir chez lui ? Et ces pentacles, ces cercles magiques qui l'obligent à rester là... et à écrire pour son « maître » des histoires d'horreur !

J'étouffe dans cette chambre. J'entends quelque chose... on vient !... Non, c'est Augustine qui fait le ménage. Que faire ? Dois-je crier la vérité ? Une chose est sûre : je ne peux rester dans cet appartement, avec un magicien et un monstre pour voisins, séparé d'eux seulement par quelques briques ! Il faut que j'aille vivre ailleurs. N'importe où, mais loin d'ici.

Le 18 décembre

Grâce au ciel, ma santé s'est rétablie. C'est surtout l'idée de trouver un nouveau logement qui m'a remis sur pied. Sans cela, je me serais morfondu dans ma chambre pendant des semaines, à craindre de voir le monstre surgir à tout moment.

Six jours se sont écoulés depuis que je l'ai vu. J'ai eu le temps de réfléchir plus froidement.

Bantillet est venu hier prendre de mes nouvelles. J'ai jugé préférable de le recevoir. Notre entretien s'est déroulé de manière cordiale. J'ai fait attention à ce qu'il ne me prenne pas de cheveux mais cela ne semblait pas le but de sa visite. Je ne pense pas qu'il soupçonne quelque chose.

Je l'ai informé de mon projet de déménagement. Il s'est dit attristé de mon départ et m'a confié qu'il m'appréciait comme voisin. Je crois que cela était sincère et, malgré ce que je sais, j'avoue me sentir flatté de cette amitié.

Car je n'ai au fond aucune raison de lui en vouloir. Tout ce que souhaite cet homme, c'est donner à la littérature fantastique ses plus beaux chefs-d'œuvre. Moi qui partage la même passion, comment pourrais-je le lui reprocher ?

Le seul mal qu'il ait fait, c'est envers le journaliste Déjardin. Mais ce dernier était franchement antipathique et risquait par sa maladresse de gêner l'œuvre de Chandhor.

Dans cette histoire, Bantillet m'apparaît comme un homme désintéressé, indifférent à la gloire et à l'argent. Pour l'art, pour la littérature, et dans ce seul but, il a voyagé, il s'est initié à la magie et, après des expéditions dangereuses, il est devenu le mécène, en quelque sorte, d'une étrange créature pleine de talent, même si celui-ci s'exerce sous des contraintes magiques. Je ne vois pas pourquoi j'irais clamer sur les toits qu'une pieuvre-écrivain, le célèbre Chandhor, habite à côté de chez moi. Non, je vais faire mien le secret de Bantillet.

Tout ce que je souhaite, c'est quitter mon appartement. Car je ne peux supporter la proximité de cette créature, même si je sais que la magie de Bantillet la rend inoffensive. Peut-être continuerai-je à inviter Bantillet dans mon nouveau logement ? Et puis, bien sûr, je resterai surtout un lecteur admiratif d'Alexis Chandhor. Mon silence sera une manière de participer à cette géniale création.

Le 20 décembre

J'ai trouvé un nouvel appartement, rue Esquermoise. Ce n'est pas l'idéal mais permettra de parer au plus pressé. Vite !

Être loin du monstre ! L'horreur dans les livres, je veux bien, mais pas à côté de chez moi ! Si tout se passe bien, je déménagerai début février.

À partir de ce jour, les pages concernant Octave Bantillet se font rares dans le journal de mon grand-père. Elles n'apportent rien à ce que nous savons déjà.

Mon grand-père déménagea en février 1923. Il continua à tenir son journal et, environ une fois par mois, il est noté « Visite d'Octave Bantillet » ou « Rencontre de Bantillet dans la rue, pris un verre au café », etc. Malheureusement, mon grand-père ne dit rien du contenu des entretiens qu'il eut avec son ancien voisin. Puis, en juin 1923, il délaissa son journal. Celui-ci sera repris, pour la dernière fois, à la date du 25 octobre de la même année, pour ce bref commentaire :

Chandhor vient de publier un roman, *Célestin, le canard démoniaque*. C'est un régal d'épouvante et d'humour, comme lui seul sait en écrire. Ce livre fait taire ce qui me restait de scrupules de ne pas avoir révélé sa véritable identité. Je suis même fier que mon silence ait permis à la littérature fantastique d'acquérir là ce nouveau chef-d'œuvre.

Avec ces lignes s'achève le journal de mon grand-père. Dans le dossier rassemblé par ses soins, on trouve encore des articles de presse rendant compte de Célestin de manière élogieuse. Doit-on rappeler le succès immédiat de ce roman, succès non démenti depuis, puisque nous en sommes aujourd'hui à la seizième édition...

Vient ensuite un article du Courrier du Nord du 28 janvier 1924 relatant la mort tragique d'Octave Bantillet-Alexis Chandhor dans l'incendie de son appartement, dans la nuit du 26 au 27. En voici un extrait, suivi d'un autre article, de L'Écho Lillois, seul à rapporter des éléments intéressants, compte tenu de ce que nous a appris le journal de mon grand-père :

Le Courrier du Nord. Édition du 28 janvier 1924.

ALEXIS CHANDHOR N'EST PLUS.

Octave Bantillet, le célèbre écrivain fantastique plus connu sous le pseudonyme d'Alexis Chandhor vient de trouver une mort atroce dans l'incendie de son appartement de la rue du Molinel à Lille, dans la nuit du 26 au 27 janvier, vers deux heures du matin.

L'incendie s'est déclaré dans la chambre même de l'écrivain qui, surpris dans son sommeil, ne put échapper aux flammes. Une enquête devra établir les causes du sinistre.

L'intervention immédiate des pompiers a permis de circonscrire rapidement l'incendie, trop tard hélas pour sauver Octave Bantillet qu'on retrouva mort dans son lit. [...]

L'Écho Lillois. Édition du 30 janvier 1924.

En commentant la disparition tragique d'Alexis Chandhor, nous avons signalé que seule la chambre de l'écrivain avait été ravagée par les flammes. Dans le bureau épargné par le feu, on vient de retrouver des manuscrits inédits¹ ainsi qu'un billet dans la corbeille à papiers qui laisse soupçonner une origine criminelle à l'incendie :

*Je me vengerai.
Cthulhu.*

S'agit-il de menaces ? Qui est ce mystérieux monsieur Cthulhu ? C'est ce que devra déterminer l'enquête qui, précisons-le, s'avère difficile, vu l'isolement dans lequel se complaisait le grand écrivain.

Il est connu que cette enquête n'aboutit à rien. On considéra le billet signé Cthulhu comme une simple note en vue d'un récit et l'on abandonna la thèse de l'origine criminelle de l'incendie. Nous trouvons dans le dossier de mon grand-père d'autres articles qui complètent cette histoire. Bien sûr, seul mon grand-père qui connaissait la vérité pouvait faire le rapprochement entre ces événements et le mystérieux écrivain.

1. Ceux-ci, écrits de la main de Bantillet, recopiés donc, sont parus en deux volumes. L'un en 1926 sous le titre *Qui a coupé papa en quatre ?* le second en 1928 intitulé *Je vous jure que la momie vient de se gratter* (Éditions Lehéron).

Ainsi, par exemple, un entrefilet dans Le Courrier du Nord du 29 janvier 1924, annonçant que Clément Déjardin, enfin guéri d'une maladie longue de deux ans, pourrait dès la semaine suivante assurer de nouveau sa chronique.

Ou cet article du 2 février rendant compte de dégâts causés à la poissonnerie Lecaron dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février. Nous en citons un passage :

Il semble que cet acte soit à mettre au compte du vandalisme car monsieur Lecaron ne se connaît pas d'ennemis. Seules d'importantes quantités de poisson ont été emportées. Si la caisse a bien été forcée, peu d'argent y a été dérobé. Les voleurs ont-ils été dérangés dans leur méfait ? Dans la même nuit, la vitrine de la poissonnerie Labbé s'est vue couverte d'inscriptions malveillantes comme « Poisson pas frais », sans doute de la main des mêmes voyous.

Et puis surtout celui-ci, du 5 février, que voici intégralement :

INCIDENTS À LA GARE DE DUNKERQUE

Hier mardi 4 février, des usagers du train Lille-Dunkerque de 8 heures 45 eurent la surprise de se trouver en compagnie d'un étrange passager. De taille imposante, massif, la tête couverte d'une cagoule, portant des gants, il était vêtu d'un manteau qui le couvrait jusqu'aux pieds. Cet individu répandait dans tout le compartiment une insoutenable odeur de poisson. Néanmoins, il était en possession d'un titre de transport – ainsi que s'en assura un contrôleur – et on ne put rien faire d'autre que d'ouvrir les fenêtres malgré la froidure de l'hiver. Un étudiant de 25 ans, monsieur Guy Delmotte, s'attacha à observer attentivement le voyageur :

« Il avait l'air vraiment bizarre, a-t-il confié à notre journaliste. Sa tête était énorme, à en juger par la manière dont elle gonflait sa cagoule, une cagoule percée de deux trous à la hauteur des yeux, mais plus bas que pour un homme normal, ce qui laissait supposer un front très haut et bombé. Il empestait le poisson, au point que plusieurs passagers durent changer de compartiment. Moi, je me suis efforcé de rester car il m'intriguait. Il m'a fait penser à ce célèbre homme-éléphant anglais

dont l'histoire malheureuse défraya la chronique, il y a une quarantaine d'années. Je venais de lire un article sur ce personnage et je me sentais plein de pitié pour l'être que j'avais en face de moi. J'ai cru qu'il s'agissait aussi d'un monstre qu'on allait exhiber dans une fête foraine à Dunkerque.

Il n'a pas bougé de tout le trajet, regardant sans un mot le paysage par les fenêtres. Lorsque le contrôleur est venu vérifier son billet, il le présenta sans difficultés mais j'ai remarqué alors que son gant n'était pas « plein » à tous les doigts.

Arrivé à Dunkerque, il s'est levé péniblement et est descendu sur le quai. Il se déplaçait lentement, comme en glissant et un peu par à-coups comme une chenille. Je le suivais de quelques pas lorsque j'ai vu qu'il venait de perdre un gant. J'allais le ramasser pour le lui rendre mais une femme d'une cinquantaine d'années, qui s'en était également aperçue, m'a devancé. Elle a pris le gant et a tapé sur l'épaule de l'individu afin d'attirer son attention. Il s'est retourné. De sa manche ne sortait pas une main, mais bel et bien un tentacule, comme d'une véritable pieuvre. La femme s'est mise à hurler et s'est évanouie dans mes bras. Cela a provoqué un début de panique et une bousculade dont l'individu a profité pour s'éclipser. On ne l'a pas retrouvé. »

Cet article clôt le dossier de mon grand-père.

Est-ce d'avoir cédé aux demandes insatiables de son prisonnier (d'écarter tel pentacle, d'élargir tel cercle magique, etc.) qu'Octave Bantillet a peu à peu ouvert lui-même à sa créature les portes de sa prison ? Comment celle-ci se vengea-t-elle par le feu ? On ne le saura jamais. Les risques étaient grands. Bantillet les connaissait et les avait acceptés. Quand on sait que seul l'animait le désir de donner à la littérature fantastique ses plus brillants chefs-d'œuvre, on ne peut être qu'admiratif devant le courage et le désintéressement de cet homme. Si l'on ajoute à ces qualités morales les talents de magicien qu'il dut mettre en œuvre, je pense que ce personnage sort grandi de la lecture de ces pages, même si celles-ci nous apprennent qu'il n'était pas le véritable Alexis Chandhor.

Qui était donc le vrai Alexis Chandhor ? Quelle était cette hideuse créature au talent littéraire hors du commun ?

Avec le billet trouvé dans la corbeille de Bantillet après sa mort, billet reproduit dans *L'Écho Lillois* du 30 janvier 1924, le nom de Cthulhu apparaît pour la première fois puisque la nouvelle de Lovecraft *L'appel de Cthulhu* n'a été écrite qu'en 1926, et publiée en 1928. Qu'en penser ? Cthulhu serait-il un nom que la créature de Bantillet se serait donné elle-même, puisé aux mêmes sources que Lovecraft, sources que nous ignorons dans les deux cas ?

Dans *Épouvante et surnaturel en littérature*, Lovecraft avoue admirer les livres de Chandhor. S'est-il intéressé à l'existence d'Octave Bantillet-Alexis Chandhor ? A-t-il eu connaissance de l'article de *L'Écho Lillois*, et repris le nom de Cthulhu pour désigner son terrifiant dieu marin ?

Peut-être, mais entre le monstre décrit par mon grand-père et le dieu de Lovecraft, il n'est pas qu'une similitude de noms, il existe une ressemblance troublante. Et Lovecraft n'a jamais lu le journal de mon grand-père... Alors ?

Une idée m'est venue. On connaît l'aversion que l'écrivain de Providence éprouva toute sa vie envers la mer, aversion exprimée dans son œuvre de façon récurrente. La raison n'en serait-elle pas qu'il y rencontra un jour une créature, la même que celle d'Octave Bantillet, qui lui rapporta ses meilleurs récits, comme aux marins dont parlait le voisin de mon grand-père. Peut-être dans le but de faire connaître son nom (ce en quoi Lovecraft a parfaitement réussi), voire afin que certains lui vouent de nouveau un culte. Quand on questionnait Lovecraft sur son inspiration, il répondait toujours qu'elle lui venait de ses rêves. Comme Bantillet, la même dérobade... pour cacher la même vérité ? J'ai pensé trouver la confirmation de ce que j'avance dans une anecdote rapportée par August Derleth, l'ami et éditeur de Lovecraft : alors qu'ils s'entretenaient justement de la nouvelle *L'appel de Cthulhu*, Lovecraft glissa à l'oreille de Derleth, sur le ton de la confidence, que ce texte n'était pas le fruit de sa propre imagination mais une espèce d'autobiographie romancée, écrite par Cthulhu lui-même.

Bien sûr, Derleth crut à une plaisanterie de son célèbre ami.

Magda

Hugo Jalurid



Hugo JALURID a 30 ans et travaille en bibliothèque. Il lit essentiellement de la littérature fantastique, de la BD et des ouvrages politiques. Son master de Lettres modernes a été consacré à Lewis Carroll et à H. P Lovecraft. « Le cauchemar d'Innsmouth » et « La couleur tombée du ciel » sont d'ailleurs ses nouvelles préférées.

*Il pratique le yoga, le kung-fu et le tricot.
« Magda » est sa première publication.*

Magda

de Hugo Jalurid

1.

Je me trouve dans le coin gauche de la chambre que j'occupe à l'étage. Un espace réduit qui a toute mon affection car je vois parfaitement le ciel. Un ciel qui, couvert ou dégagé, me semble sans limites car je ne vois pas les toits. Le sol pourrait bien avoir disparu aussi.

Ma fenêtre est couverte de rideaux, plusieurs, afin de constituer une épaisseur qui me cache du monde. Je peux quand même voir le mouvement des nuages, de la lumière, et deviner les ombres.

Quand ladite fenêtre est entrouverte, je peux sentir l'odeur de l'extérieur, comme elle change selon la saison. Je peux aussi entendre les bruits, les bribes de conversation ou les chants lorsqu'ils portent assez loin.

Maintenant, elle est close. Une aube grise se lève sur le monde par-delà la vitre. Je me réveille tôt, presque toujours à cause de mes nuits peuplées de cauchemars.

Quand je ne parviens pas à me rendormir, ce qui arrive régulièrement, je m'assois dans ce coin, je lis un de mes romans ou je regarde les images des livres de voyage. Ils m'apportent le plaisir de m'emmener loin de ma maison, de ma chambre, de ma cellule.

Je suis née à Greydale au sud d'Arkham, au bord du fleuve Miskatonic, dans une communauté de 300 âmes, isolée mais très

unie. Nous restons entre nous, ce qui nous amène une mauvaise réputation au-delà de la rivière. Je peux comprendre par moments. Les étrangers craignent ce qu'ils ignorent et nous sortons très peu. Deux fois l'an, pour vendre les produits de nos petits ateliers de tissage.

Quand le frère de Zachary, un de mes camarades de classe a eu 16 ans, il a pu accompagner son père en dehors du village pendant une journée. Quand il est revenu, il nous a raconté combien les gens de l'extérieur étaient laids, hautains. Ils étaient sans doute fainéants, au vu de leurs vêtements impropres au travail manuel. Leurs femmes étaient disgracieuses et se grimaient avec vulgarité. Ils vénéraient des idoles impures.

Nous avons écouté le frère de Zachary, angoissés et fascinés. J'ignore s'il le faisait exprès mais il amplifiait les histoires de nos parents, étouffant en nous toute volonté d'aller découvrir cet autre monde peuplé de créatures hideuses se complaisant dans l'erreur.

Je me souviens qu'à l'époque, nous nous ressemblions tous, je veux dire, nous, les enfants du village. Les changements physiques qui nous rapprocheraient de nos parents n'étaient pas encore en cours, pas encore. Le frère de Zachary commençait juste à changer. L'avenir nous semblait clair.

Là, je parle pour moi, les autres ont eu l'existence correspondant à leur attente. Seul mon destin à diverger. Je n'ai pas eu la chance de changer comme les autres. Les plus chanceux entament leur « transcendance » à l'âge de 12 ans. Les retardataires évoluent à partir de 14 ans. J'en ai 16 et aucune des métamorphoses promises par le culte ne se sont produites en moi. Ma sœur Morène, de 5 ans ma cadette, a déjà commencé à changer.

C'est pour ça que je suis enfermée dans ma chambre, je suis une tare vivante pour cette communauté, la honte de mes parents, un sujet de moquerie pour ma sœur.

Seule ma mère m'adresse la parole, à travers la porte.

Elle me glisse mon repas par une chatière. Et parfois des livres, quand mon père ne la surveille pas. J'ignore comment elle les récupère mais elle s'arrange pour qu'il y ait plus de textes que d'images. C'est aussi bien, mon imagination me suffit. Les livres me tiennent chaud à l'âme.

Le monde au-delà de la rivière me semble bien plus séduisant à travers les pages. J'en rêve souvent quand j'échappe aux

cauchemars. Bien sûr, le sens de certains mots m'échappe, mais je saisis le plus important. Juste assez pour m'évader.

En dehors de la lecture, ma mère me donne aussi à faire des ouvrages de couture. Elle dit que je suis douée avec mes mains. Être occupée me rend libre.

J'aime les jours ensoleillés. Ma famille reste souvent à la maison car les travaux en extérieur sont plus complexes. J'écoute les bruits qu'ils font au rez-de-chaussée. La voix profonde de mon père, la voix chantante de ma mère, la voix fluette de ma sœur. La vie dont je suis exclue.

Là encore, je ne suis pas capable de tout comprendre. Parfois ils se parlent dans la langue des anciens. Certaines subtilités sont hors de ma portée. C'est guttural, profond, plein de claquements de langue et de mâchoire.

Je ne peux pas la parler. Ma bouche et ma gorge ne sont pas faites pour, et ça n'évoluera pas. Celles de mes parents se sont élargies et transformées pour que ce soit possible.

C'est dans les lieux de culte que l'on apprend la langue des anciens. Tout ce que j'en sais, je l'ai déduit, écouté, presque volé. Mon père ne s'adresse jamais à moi, pas plus que ma sœur, quant à ma mère, elle fait déjà preuve de trop de sensibilité à mon égard. Me transmettre ce savoir sacré dont je suis indigne serait un sacrilège.

Pourtant, je sais qu'elle croit encore à un miracle me concernant. Elle prie pour cela sur l'autel de la maison. C'est sa façon à elle de vivre sa culpabilité. Elle se sent responsable de ce que je suis. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à le croire.

J'ai entendu mon père l'accabler plusieurs fois. Dans un moment de colère, il l'a même accusée d'avoir fauté avec un homme d'au-delà de la rivière. Bien sûr, c'était impossible, ma mère n'étant sortie qu'une fois et ce, bien avant ma naissance. Elle s'est beaucoup lamentée ce soir-là.

Je suis bien leur fille à tous les deux, même si mon père se demande encore ce qu'il a fait pour subir une telle punition. Les premières transformations de Morène ont apaisé sa détresse. Il devait être tellement fier lorsqu'elle lui a montré les trois lignes dans son cou qui se dilataient au rythme de sa respiration.

Je ne sors jamais de ma chambre. Cependant, je suis contrainte de porter un voile épais sur mon visage les jours où ma fenêtre est ouverte. Elle ne s'ouvre que de l'extérieur. C'est ma mère qui se charge d'actionner le loquet avec une perche.

Ma famille refuse de prendre certains risques. Les miens vivent avec le poids de mon existence. Nos voisins ont, pour la plupart, pitié d'eux, ou bien ils croient à une mise à l'épreuve de nos dieux.

Dans ma jeunesse, je promettais beaucoup. Je suis un exemple qui proclame que rien n'est jamais gagné.

Depuis qu'ils ont compris que je ne changerai pas, mes parents se sont arrangés pour que personne n'ait plus l'occasion de voir mon visage. Certes, je dégoûte et inquiète, néanmoins, je reste une curiosité. Lorsqu'ils passent sous nos fenêtres, les autres villageois cherchent à m'apercevoir, surtout mes anciens camarades d'école, c'est plus fort qu'eux. Pour les plus jeunes, c'est devenu une sorte de jeu. Ils jettent parfois des cailloux sur les vitres pour attirer mon attention, ils m'interpellent ou m'insultent. Tout est bon pour tenter de voir le « monstre ».

Quand cela arrive, je sais plus encore que je ne dois pas me montrer. J'obéis, pourtant, je me rapproche des rideaux et je les écoute. Leurs mots sont malveillants, mais au moins, ils me parlent. Alors je reste là jusqu'à ce que mes parents les chassent.

Ma mère vient me réconforter régulièrement. Elle parle tout contre la porte, d'une voix douce pour que mon père ne puisse pas l'entendre. J'ai parfois du mal à capter ses mots. Elle dit qu'un jour je sortirai de cette pièce, qu'un garçon plus âgé voudra peut-être m'épouser.

Elle pense à ceux qui commettent des erreurs, qui offensent les dieux ou partent au-delà de la rivière – avant d'en revenir. En s'unissant à moi, ce garçon plus âgé, pourrait se racheter auprès des nôtres. Et me permettre d'échapper à mon destin. Une sorte de sauvetage mutuel, en somme.

Je sais que mon existence est tolérée pour cette raison. Je suis un moyen. Je peux être utile dans certaines situations. Je peux et dois m'en satisfaire.

Il m'arrive encore d'y croire. Avoir un mari, peut-être même des enfants. Les autres villageois accepteraient que je sorte, avec

mon voile évidemment. Je serais un membre à part entière de la communauté. Je serais complètement des leurs.

Oui, il y a des moments où j'y crois. Et là, je les entends qui m'appellent « monstre ». Leurs voix me déchirent.

2.

Aujourd'hui est un jour brumeux. Des nuages opaques, couleur de coton, frôlent le sol. L'air qui entre dans ma chambre est vif, saisissant. J'ai froid mais je m'en satisfais.

Avec le brouillard, les rues du village sont vides et ma fenêtre est grande ouverte, alors je peux me risquer à sortir la tête dehors, et pourquoi pas les épaules. Je m'appuie contre le cadre en bois. Le monde extérieur est si humide, si blanc. Je devine à peine la maison des voisins. Je pourrais descendre, marcher un peu, remonter la rue comme un fantôme. Personne ne me verrait, j'en suis sûre.

Ma famille est rentrée tard, hier. Je sais qu'ils dorment profondément. Tous dans les autres maisons doivent dormir aussi. Le chemin est envahi par le ciel et le silence.

J'enroule mes pieds dans un tissu. Je n'ai pas de chaussures à ma taille depuis que je suis enfermée ici. Je m'enveloppe dans une grosse couverture bien chaude. Je n'ai pas non plus de manteau et mes vêtements sont légers. Je fais vite. Pour ne pas que ma famille se réveille et pour ne pas changer d'avis.

J'enjambe la fenêtre. L'exercice est périlleux. Au vu de ma situation, je ne suis pas très sportive. Je détends mes bras, et laisse pendre mes jambes pour être la plus proche possible du sol.

Au retour, il faudra que j'escalade la gouttière pour remonter. Ça risque d'être compliqué.

Mes bras commencent à devenir douloureux. Il est trop tard pour faire machine arrière. Je lâche tout et tombe.

La sensation est étrange lorsque je touche l'herbe trempée. Je frissonne. De froid, mais aussi d'excitation. Je ne suis pas sortie de chez moi depuis presque 3 ans.

Je n'y vois pas à 2 mètres, pourtant je suffoque presque devant tout cet espace. Le froid me mord les oreilles, le nez, le front. Sans comprendre, je me mets à courir. Mes pas dévorent la rue

aussi vite que mes muscles amaigris me le permettent. Je ne produis aucun son, je suis une extension mobile de la brume.

Courir est bon, courir réchauffe, courir brûle les poumons. C'est délicieux le temps que ça dure.

J'ai fait un bon pari en sortant par ce temps. Les rues sont entièrement vides. Il faut dire qu'il n'y a pas vraiment d'animaux dans le village. Pas d'animaux de compagnie du moins. Nous avons des bœufs ou des chevaux de traits mais rien d'autre. Les volailles que l'on a tenté d'élever sont toutes mortes.

Il est vrai que nous attirons les poissons. Cependant, les autres espèces semblent nous fuir. Le frère de Zachary a dit qu'il avait vu au-delà de la rivière des sortes de loups dégénérés à petites mâchoires. Ils ont fait du bruit en claquant leurs dents pointues lorsque lui et son père se sont approchés. J'en ai vu dans les livres. Ils avaient l'air agréables pourtant.

Il y avait d'autres animaux aussi dans mes imagiers. Petits, avec des oreilles en triangle, des yeux verts en amande et des pupilles comme des lames de couteau. Ils vivent sur les toits et font des bruits doux avec leur corps. J'aurais voulu savoir s'ils nous fuient également, mais le frère de Zachary n'en a pas vu.

Mes pas me rapprochent de la sortie du village. J'ai l'impression maintenant que c'est celui-ci qui est mort et que je suis le seul être vivant.

Je finis par entendre le chant de l'eau, régulier et paisible. La Miskatonic est rarement en crue ici.

C'est une tradition, de venir en famille à chaque pleine lune pour prendre un bain de rivière. En dehors des chants et des veillées, c'est une autre façon de rendre hommage à nos dieux, à Dagon en particulier.

S'il ne faisait pas si froid, j'aurais trempé mes pieds dans l'eau. Je me demande si les poissons viendraient s'accrocher à mes orteils comme autrefois ou s'ils me fuiraient eux aussi.

Je me rapproche du rivage. Je ne sais plus à quel point l'eau est profonde, mais sa teinte verdâtre, la vase qui s'agite perpétuellement au fond, ça, je ne l'ai pas oublié.

La maison de la famille Carson est juste derrière moi. Heureusement, les volets sont fermés. Petite, je jouais souvent avec leur fille. Je les enviais beaucoup de vivre si proche de la rivière.

La couleur de l'onde m'hypnotise et je m'assois au bord. À cet instant, je réalise que je ne porte pas mon voile. Rien d'étonnant, je suis partie sur un coup de tête. Je tâte mes traits. C'est étrange, mon visage est caché si souvent, même quand je le lave je prends bien soin de ne pas regarder mon reflet. Je sais que je suis repoussante, je n'éprouve pas le besoin de m'en assurer.

Enfant, je rêvais de ressembler à ma mère, de changer pour être comme elle, d'avoir ses yeux immenses, sa peau pâle, de perdre mes cheveux trop fournis. L'envie de pleurer m'étreint. Pleurer est le signe ultime de mon échec. Les nôtres ne peuvent pas verser de larmes.

Cependant, alors que la brume m'enveloppe, j'ai envie de regarder à nouveau, juste une fois. Il y a peut-être l'esquisse d'un changement depuis le temps. Tremblante, je m'approche encore de l'eau.

Mais, alors que j'aperçois le sommet de mon crâne, un craquement soudain me fait me retourner. M^{me} Carson vient d'ouvrir ses volets ! Je vois ses bras blancs et maigres, l'ombre de son visage se découpe dans la lumière blafarde du jour.

Je détail aussi vite que mes jambes me le permettent. J'ignore si elle m'a vue. Plaisent aux dieux qu'elle n'en ait pas eu le temps.

3.

Cela fait deux jours. Deux jours depuis mon escapade lors du jour brumeux. Je ne sais par quel miracle j'ai réussi à remonter dans ma chambre. Ni par quel autre miracle personne ne m'a entendu. Je me suis blottie dans les draps et j'ai attendu. Attendu que ma mère vienne m'annoncer qu'on m'avait vu et que j'allais être sévèrement punie, ou pire, voir les voisins débarquer en nombre pour réclamer mon exil.

Mais rien ne s'est produit. J'avais guetté un changement dans la voix de ma mère, une agitation dans les pas de ma sœur ou de la colère chez mon père... mais tout est resté égal. Mon inquiétude s'apaise peu à peu. Je suis même parvenu à lire cet après-midi. Je pense que j'ai eu de la chance. Une chance incroyable.

Je ne prendrais plus ce genre de risque. Plus jamais.

Aux alentours de 18 h, ma mère me glisse mon plateau-repas par la chatière. C'est plus tôt que d'habitude. En plus de mon

dîner, elle m'a laissé un court message écrit : une messe exceptionnelle a lieu ce soir, il est question d'une grande nouvelle, ils rentreront tard.

Je mange et j'attends à nouveau. Je tente de me convaincre que cette « grande nouvelle » n'a rien à voir avec moi. Je scrute la nuit par la fenêtre en espérant les voir revenir. Je sais, malgré ma jeune expérience, que plus une information est mauvaise, plus elle engendre de conversations. Aucun chant ne me parvient, ce n'est pas bon signe.

Ma bougie fond, je me dis qu'il faut que je dorme, ou du moins que j'essaie.

Je me suis assoupie. Très peu de temps sans doute mais le claquement de ma porte me réveille. Mon cœur s'emballe dans ma poitrine. Je fais un effort pour ne pas me redresser sur mon lit. Personne n'est entré dans ma chambre depuis tellement longtemps.

La flamme mouvante de la bougie projette une lumière inquiétante sur les murs. Je reconnais la silhouette de ma mère qui s'avance vers moi. Le bruit du tissu de sa robe se mélange à celui de ses pieds. Elle se glisse à mes côtés et s'assoit sur mon lit. Je n'ose toujours pas bouger, j'ai tellement peur qu'elle m'en veuille. Elle est la seule à se préoccuper de moi.

Sa main se glisse dans mes cheveux avec douceur, elle murmure. Elle est désolée de ne pas pouvoir m'offrir un meilleur avenir, désolée que je sois restée enfermée dans cette chambre si longtemps, désolée de ce qu'elle est obligée de faire.

Je me crispe en entendant ces derniers mots, sa poigne se referme sur ma crinière. J'ai un hoquet de surprise et d'horreur. Elle sort une dague de son dos. Ses grands yeux secs fixent ma gorge, elle prononce quelques bénédictions dans la langue des Anciens.

Au moment où la lame va s'abattre, j'arme mon pied et la frappe au ventre. Elle lâche sa prise en criant.

Je m'écarte vivement d'elle, mettant le lit entre nous. Je ne parviens pas à articuler la moindre parole, pourtant je veux savoir pourquoi. Ma mère me fixe, elle semble entendre ma question silencieuse.

Des poissons sont morts, des dizaines, ils flottaient à la surface de la rivière comme empoisonnés. Quand les autres villageois s'en sont aperçus, M^{me} Carson a raconté qu'elle m'avait vu penchée sur

la rivière. Il suffisait de ça pour que la communauté entière me croie responsable. Certains pensent que je suis maudite, d'autres que j'ai volontairement cherché à faire du mal. Ils voulaient me sacrifier, elle est venue m'épargner cela.

Sa voix est douce, elle veut que je me laisse faire, elle veut en finir. La terreur m'étouffe. Je ne dois pas rester ici, je réalise que si ce n'est pas ma mère, c'est le village entier qui viendra me faire payer un crime que je n'ai pas commis.

Elle lance un regard vers la porte, si ma sœur ou mon père surgissent maintenant, je suis perdue. Elle fait un bond par-dessus le lit et me rate. J'en profite pour fuir à toutes jambes.

Je cours dans le couloir, puis l'escalier, priant à voix basse pour ne croiser personne. Je traverse la cuisine en faisant tomber les meubles derrière moi pour barrer la route à ma mère. Ni ma sœur, ni mon père n'étaient présents. Un véritable miracle. Mon corps a réagi plus vite que ma raison et je suis étonnamment plus rapide que je ne le pensais.

Sur le pas de ma porte, une rumeur lointaine me parvient. Le reste du village est en route. Le reste de ma famille est sans doute parmi eux. Je n'attends pas de les voir, je cours, malgré mes pieds nus et le froid.

4.

C'est ma deuxième nuit dehors. Une fois passé le pont, je me suis écartée de la route pour m'enfoncer dans la forêt. Je les ai entendus derrière moi, leurs voix menaçantes m'ont poursuivi jusque dans mon sommeil, mais ils ne m'ont pas trouvée. Je me suis cachée. La main plaquée sur les lèvres, j'ai attendu. Je me suis éloignée très lentement avant de courir à nouveau, me retournant sans cesse pour vérifier que personne ne m'avait prise en chasse.

Je suis frigorifiée. J'ai dû arracher des lambeaux de ma robe pour me protéger les pieds. J'ignore où je vais.

J'ai peur de me rapprocher de la route. Si les membres de ma communauté ont pris une carriole pour essayer de me trouver, ils y seront.

La faim commence à me tordre l'estomac. Chaque mouvement se fait douloureux. J'ai conscience que si je m'arrête pour me reposer, je vais mourir.

C'est alors que des bruits inconnus me font sursauter.

Je ne parviens pas à les identifier. Ce sont des grondements, des crissemments. J'aperçois des lumières dans le soir tombant. L'orée de la forêt est plus proche que je ne le pensais. J'ai peur mais n'hésite pas longtemps : c'est prendre ce risque ou succomber au froid et à la faim.

Je m'avance à pas feutrés. Des mots me parviennent, un langage que je comprends. Pas des gens de mon village. Je suis à proximité d'une sorte d'échoppe, des fruits et des légumes sont exposés sur un étalage. La lumière qui s'échappe des lieux est si vivace qu'elle m'agresse les yeux, aucune bougie ne peut produire une telle clarté.

Un carillon retentit et je sursaute encore. Une femme vient de sortir de l'échoppe, elle porte un lourd sac de provisions.

Je devrais m'enfuir, mais je reste figée. Elle est si différente des adultes de chez nous. Je peux voir ses cheveux très longs dans son dos. Ses vêtements laissent deviner ses jambes, ses membres sont étrangement rosés, colorés. C'est dérangent, mais je ne parviens pas à la trouver laide.

Elle se retourne, me regarde. Je pense trop tard à plaquer mes deux mains sur mon visage. Ses yeux s'arrondissent. J'ai la certitude qu'elle va partir en courant, horrifiée. Pourtant rien ne se passe. Elle me dévisage sans bouger, ses paupières clignent plusieurs fois.

Elle s'adresse à moi. Me demande si je suis perdue ou blessée. Je ne peux articuler la moindre parole, alors elle s'approche pleine de sollicitude.

Elle ne me craint pas, elle ne semble même pas me trouver repoussante. Elle pose ses provisions sur le sol. Je l'entends héler quelqu'un. Elle me demande mon nom. Je réussis à lui répondre en tremblant : Magda.

TRESORS ET MAGIE DU GRAND ANATOLE PHYRT

La représentation
de Phyr

Guillaume Dalaudier



NEW YORK

BOSTON

LONDRES

9.00 pm

Guillaume DALAUDIER est né en 1986. Petit, il aurait voulu devenir explorateur, mais les zones blanches des cartes ayant diminué, il ne restait plus beaucoup de postes à pourvoir (quoique l'on parle de Mars en ce moment...). De cette ambition lui reste l'idée qu'à défaut de découvrir de nouvelles terres, on peut en raconter la découverte.

C'est pourquoi sa production se tourne essentiellement vers l'imaginaire. Mis à part un roman historique, la plupart de ses nouvelles appartiennent au fantastique, et reprennent bien souvent les codes sombres de l'univers du Maître de Providence.

La représentation de Phyr

de Guillaume Dalaudier

A

Frichemesnil, un tel événement relevait de l'exceptionnel.

Avec ses deux cent quatre-vingt-huit âmes, le village ne figurait sur presque aucune carte, et les marchands, colporteurs ou artistes n'envisageaient jamais de s'y arrêter, ni même de le traverser. Autour des quelques chaumières attroupées au pied de la vieille église du XVI^e siècle, ne s'étendaient que des champs de céréales, parsemés ici ou là de vergers et de villages aussi reculés que Frichemesnil. La plupart des habitants n'avaient jamais quitté le pays entre Seine et Bray, et n'en montraient aucun désir. Aimé n'échappait pas à cette règle ; à l'écouter, tout ce qui se trouvait au-delà de quelques heures de cheval était dangereux et décourageant. Comme il le disait lui-même, « pour vivre heureux, que chacun reste chez soi ».

Attablé à sa vieille table de chêne mal dégrossie, il étudiait donc le prospectus avec une perplexité mêlée d'une forme de dégoût. Ce genre de nouveauté le renforçait dans son idée que le monde extérieur n'abritait rien qui vaille la peine d'être vu. Pourtant, il se sentait attiré.

— Mais depuis quand tu sais lire, toi ? lui demanda sa femme.

Aimé n'avait jamais fréquenté avec assiduité les bancs scolaires. Les lois Ferry venaient tout juste de passer lorsqu'il avait sept ans, mais ses parents le jugeaient plus utile à la ferme familiale. Son goût pour les travaux en extérieur ne l'avait pas poussé à se rebeller

contre cet avis que le curé jugeait archaïque. En réalité, Aimé déchiffrait avec peine, mais il rencontrait si peu l'occasion de lire que cet exercice lui coûtait de plus en plus. En général, sa femme Germaine lui faisait la lecture et les calculs. Pour une fois, il ne lui avait pas montré le papier, d'où cet élan de curiosité de sa part.

— J'en ai débigoësé avec l'Hippolyte et le Pierrot.

Germaine posa le lapin qu'elle vidait sur son plan de travail, s'essuya les mains sur son tablier jauni par les années, et vint jeter un regard par-dessus l'épaule noueuse de son mari. Celui-ci retint un geste pour lui cacher le prospectus. Il n'aurait su expliquer pourquoi, mais il lui trouvait quelque chose d'obscène, et avait presque honte que sa femme le voit dans ses grosses mains calleuses. Il regrettait de l'avoir ramené à la maison.

— « Trésors et magie du grand Anatole Phyr ? » Qu'est-c'est que ça ?

— Justement, c'est ce qu'on se demandait. C'est y pas que c'était placardé sur la salle commune. Y'en avait plein. Alors j'en ai arraché une.

— C'est ce soir, remarqua Germaine en parcourant le prospectus des yeux. Un magicien ? Qu'est-ce qu'un type pareil vient fiche dans notre chez-nous ? C'est à Paris qu'il devrait être.

— C'est marqué qu'il est en tournée mondiale. P'tet ben qu'il vient des États-Unis ? Il aura débarqué chez les Bretons, et décidé une halte ici. Su' la route d'la capitale.

Sa femme hocha la tête, son long nez crochu oscillant de haut en bas. Elle ne paraissait guère convaincue, mais le sujet semblait l'ennuyer et elle retourna à son lapin. Aimé ne remarqua pas le regard plein de suspicion qu'elle lui coula lorsqu'il partit s'asseoir sur son vieux fauteuil au tissu râpé, pour se pencher de nouveau sur la feuille. Son esprit divaguait déjà : il rêvait des États-Unis. Non, il n'avait pas envie de quitter Frichemesnil, mais ce pays lointain revêtait une certaine aura. Si jamais il avait dû partir, il aurait envisagé de traverser l'Océan.

Il parcourut de nouveau le document des yeux. Pourquoi ne s'en débarrassait-il pas ? Il n'arrivait pas à s'expliquer son intérêt soudain. Ne s'était-il pas moqué du Pierrot, quand celui-ci avait exprimé sa curiosité ?

Sous le gros titre qui annonçait le nom de l'artiste figurait un dessin, un grand tentacule dont le rouge détonait sur le noir et

blanc des autres formes. Autour de cette langue écarlate s'étalait un vaste troupeau de centaines de chevreaux. Les traits des animaux se diluaient sur les bords du prospectus, laissant entendre qu'il pouvait y en avoir encore bien d'autres. Au centre de cette étrange multitude, sous le tentacule, figurait un œil triple dont chaque iris flamboyait. Cette représentation faisait froid dans le dos d'Aimé, mais ne laissait rien deviner du spectacle.

Sous le dessin, quelques lignes pour exalter le talent de l'artiste, les villes qu'il avait traversées : Boston, Londres, New York, autant de noms qui résonnaient sans écho aux oreilles du paysan. À part New York. Le prospectus se terminait sur un horaire, aucune mention de lieu. S'il n'avait pas été placardé sur la salle commune, Aimé aurait été bien en peine de deviner où se tiendrait la représentation.

— J'irai bien voir quand même...

— Pas moi, répartit sa femme.

De son grand couteau, elle entreprit de découper des morceaux du lapin. De la colère se mêlait à sa voix, mais Aimé ne le remarqua pas.

— « Trésors et magie » que ça dit. P'tet ben qu'il pourrait t'aider à dormir, que c'est un hypnotiseur ou qué'qu'chose du genre ?

Depuis plusieurs mois, des cauchemars réveillaient régulièrement Germaine. Sans doute plus souvent que ne se doutait Aimé, mais son propre sommeil était de plomb. Elle n'avait jamais voulu lui raconter ses rêves, elle affirmait ne pas s'en rappeler.

Le couteau s'abattait avec un bruit mat sur le plan de travail. Ses gestes, si précis d'habitude, se teintaient d'une violence désordonnée qui aurait dû éveiller une certaine méfiance chez son mari.

— Ça m'étonnerait, dit-elle.

— Allons, conclut Aimé, c'est ce soir ; y aura p'tet ben jamais d'autres occasions.

— Eh bien vas-y sans moi, déclara sa femme, excédée. Puisqu'il faut absolument que tu ailles voir cet être de perdition.

La colère vibrait dans sa voix, cette fois, Aimé ne put l'ignorer. Elle avait sans doute encore mal dormi. Il secoua la tête, il irait tout de même. Il n'allait pas se brimer à cause d'un coup de sang de sa Germaine.

Il retourna le papier, cherchant le prix de la représentation, en vain. Si l'entrée se révélait trop chère, il rentrerait chez lui, voilà tout.

L'entrée était gratuite.

Sur le chemin de la salle communale, près de la mairie du village de Frichemesnil, Aimé était passé chez Hippolyte et Pierrot. Hippolyte avait refusé de venir, mais Pierrot avait fait le déplacement avec son ami, et les deux hommes déchiffraient avec peine l'écriteau placé à l'entrée du lieu de rassemblement.

— Eh ! Ne faites donc pas vos timides comme ça ! les apostropha Mathurin, suivi d'un groupe de paysans du coin. Venez, on va voir ce que c'est qu'cet étranger.

Ils se donnèrent l'accolade, les nouveaux venus partagèrent quelques gorgées des flasques qu'ils avaient apportées, et ils entrèrent en bande dans la salle où une dizaine de gens du village avait déjà pris place.

La pièce, une ancienne grange reconverti en salle commune, pouvait accueillir jusqu'à une centaine de personnes. Pour les besoins du spectacle, une large estrade de bois encore déserte occupait le fond. Le reste des lieux était meublé avec des chaises récupérées de bric et de broc. L'organisateur en avait prévu assez pour recevoir une cinquantaine de personnes. Un succès surestimé : avec le groupe d'Aimé, l'assemblée atteignait à peine la vingtaine. Un couple de jeunes les rejoignit quelques minutes plus tard, un ou deux solitaires se glissèrent encore avant que l'église ne sonne neuf coups, annonçant l'heure prévue pour le début du spectacle.

Lorsque les cloches se turent, un silence gêné régnait dans la salle. Personne n'osait parler, l'ambiance semblait s'être alourdie. Avec l'hiver, le soleil se couchait tôt et la nuit régnait déjà au-dehors. Les seules lumières provenaient de chandelles placées à intervalles réguliers dans leurs appliques. Les flammèches jouaient avec les ombres de l'assistance, les faisaient tressaouter, les agrandissaient avant de les rétrécir.

— Il est là, annonça Pierrot avec un coup de coude dans les côtes d'Aimé.

En effet, un grand homme se tenait debout sur la scène, plongé dans des ombres qui paraissaient presque palpables. Des volutes de fumées inexplicables l'entouraient, elles enveloppaient ses bras qu'il élevait lentement vers le ciel. Il avança d'un pas, et soudain son visage bistre apparut dans la lumière. Si Aimé avait été en mesure de réfléchir, il se serait sans doute demandé d'où provenait cette clarté soudaine, mais il restait subjugué par cet être aux traits si particuliers.

Le paysan n'aurait su dire de quel pays venait cet homme. Un voyageur aurait reconnu les origines égyptiennes aux pommettes saillantes et à la forme allongée du visage, mais pour lui, ce n'était qu'un étranger. Sa voix grave s'éleva, semblant provenir non de sa bouche, mais du plafond dont les poutres apparentes se perdaient dans des fumées noires. De petites étoiles y brillaient avant de mourir, des nuages sombres s'enroulaient sur eux-mêmes et avalaient les lumières. Un vague souvenir du prospectus flotta dans l'esprit d'Aimé, il pensa que le spectacle commençait fort, mais la voix du personnage absorba toute sa concentration :

— Bienvenue à vous tous, qui avez le courage de venir à la rencontre d'Anatole Phyr, grand magicien et illusionniste. Ce soir, vous allez assister à une grande révélation. Grâce à moi, à la sagesse que je peux déverser dans vos oreilles, vous remettrez en question l'univers qui vous entoure de manière irrémédiable. Vous obtiendrez la *Connaissance*.

Un sourire torve déforma son visage alors qu'il appuyait particulièrement sur ce dernier mot, et il tapa dans ses mains. Aussitôt, des tambours et des flûtes résonnèrent dans les abysses infinis qui avaient avalé le plafond, et certains craintifs dans le public se signèrent. Aimé entendit quelqu'un traiter l'artiste de sorcier, mais sa voix trembla sur la dernière syllabe, et personne ne releva son intervention.

Glacé, Aimé frotta ses mains sur ses avant-bras nus. Ses poils se hérissaient sur tout son corps et une sueur froide envahissait son dos et ses épaules, collant le tissu de sa chemise à sa peau. Il n'avait pas peur. Ou plutôt, il ne voulait pas reconnaître qu'il avait peur. Il jeta un regard en coin à Pierrot : ses pupilles dilatées ne perdaient pas une miette des gestes du magicien. Aimé se concentra lui aussi sur la scène.

Anatole Phyrty marchait de long en large, tout en parlant des inventions des hommes. L'électricité ? Bah, ce n'était que le début. Bientôt, cette puissance serait disponible dans tous les foyers, produite en grande quantité par des centrales gigantesques, distribuée par des réseaux à hautes tensions multipliant par trois les 110 kilovolts des lignes actuelles. Puis viendrait l'ère de l'électronucléaire, et Anatole Phyrty parla d'atomes et de fission. Il évoqua des armes créées avec ces connaissances, dont la puissance dévastatrice dépasserait l'entendement humain.

Aimé écoutait sans comprendre cette histoire de l'avenir, mais n'osait pas la tourner en dérision. La voix de l'orateur l'écrasait, il n'envisageait même pas que ce pût être un bonimenteur. En fait, il avait oublié cette histoire d'artiste et de spectacle. Dans son esprit ensorcelé par la voix, naissaient des images. Des nuages en forme de champignon se découpant sur des horizons rouges, des chairs brûlées au point d'en couler le long des os, des silhouettes encapuchonnées dans les ténèbres, psalmodiant et dansant autour d'idoles oubliées.

Fasciné, Aimé écouta Phyrty parler d'un avenir encore plus lointain où l'humanité atteindrait un degré de technologie si important qu'elle en deviendrait arrogante. Les religions disparaîtraient, les hommes se prendraient eux-mêmes pour des Dieux. Sauf ceux qui adoraient en secret les Anciens.

Aimé avait à peine conscience des réactions terrorisées des spectateurs autour de lui. Les images qui déferlaient dans son esprit l'obnubilaient tout entier. Il découvrait les Grands Anciens, il découvrait l'origine de l'humanité, comment l'homme était sorti de la fange sous les regards de Dieux aux formes complexes et tentaculaires. Il comprenait les plus obscures de ses cauchemars, et l'influence de ces Anciens qui dorment et rêvent, s'insinuant dans le sommeil de ces petits primates qui pullulent sur la terre, sur Leur Terre. Aussi gigantesque qu'ait été le futur raconté par Anatole Phyrty, ce futur et tout le passé de l'humanité n'était qu'une peccadille dans leur grande histoire, une passade pendant qu'ils fermaient les yeux, le temps d'un repos.

Plutôt que de balayer cette vermine d'un revers de tentacule, les Anciens préféraient offrir une chance à l'humanité. Anatole Phyrty n'était qu'un messager, venu leur annoncer les grandes

vérités, et eux des élus qui, sachant l'avenir, pouvaient dès à présent choisir de les servir.

Mû par un instinct de survie plus puissant que tout, Aimé glissa de sa chaise et tomba sur ses genoux. Son visage bascula sur le sol et il se prosterna devant le Pharaon Noir qui continuait à répandre sur l'assemblée un flot de paroles que la plupart des paysans ne pouvaient supporter. Nombreux étaient ceux qui avaient commencé à se prosterner et continuaient en se fracassant la tête contre le sol, jusqu'à se crever le front et déverser leur cervelle sur les dalles sales pour ne plus entendre les révélations du magicien. Aux côtés d'Aimé, Pierrot se déchirait les oreilles de ses ongles crasseux, tandis que Mathurin attrapait flasque après flasque dans les vestes de ses voisins pour les vider à longs traits dans son gosier. Chacun choisissait son échappatoire, mais au grand étonnement d'Aimé, tous refusaient les révélations du Pharaon Noir. Lui seul, semblait le voir dans toute sa puissance, sortant des pyramides blanches de l'ancienne Égypte, marchant au milieu des fellahs agenouillés devant sa gloire, ébloui par son aura.

Aimé se releva. Il hurla son assentiment et sa volonté de servir les Anciens pour préparer leur retour, il traversa la petite foule en délire pour monter sur l'estrade et baiser les pieds du messager des Dieux.

Anatole Phyrty baissa son regard noir sur son nouvel esclave et posa la main sur sa nuque en signe d'acceptation.

— Ne te demandes-tu pas pourquoi tu es le seul à supporter mes révélations ? lui demanda-t-il de sa voix grave.

Aimé agita sa tête en signe d'ignorance.

— Je suis venu pour toi. J'avais à te parler.

Germaine n'avait pas eu besoin d'étudier très longtemps le prospectus pour comprendre de quoi il retournait. Elle n'avait même pas eu besoin de se livrer à une gymnastique mentale pour remettre les lettres d'Anatole Phyrty dans l'ordre. Elle n'avait que faire d'anagrammes, de toute manière elle n'aurait pas su démêler ce jeu littéraire qui renvoyait à Nyarlathotep, le chaos rampant, le messager des Dieux. Il lui avait suffi de voir les dessins sur le prospectus pour comprendre.

Le moment tant craint était venu. Elle n'était pas folle, ne l'avait jamais été. Tous ces rêves, l'avertissant contre les Anciens, toutes ces mises en garde contre l'utilisation qu'ils pourraient faire de son mari pour lui nuire à elle, l'élue de Nodens... Voilà que leur messenger débarquait dans son petit village. Nyarlathotep en personne venait instruire les habitants d'un des hameaux les plus perdus de Normandie. Une idée absurde, si elle ne se savait pas dépositaire des rites des vrais Dieux très anciens, comme sa mère, comme sa grand-mère avant elle.

Sur son plan de travail, le lapin était réduit en une charpie méconnaissable. Le bras tétanisé par son acharnement, elle avait fini par se laisser tomber dans le fauteuil de son mari, sans lâcher son grand couteau. Depuis, elle y passait en revue ses souvenirs, ses serments. Les paroles de sa mère remontaient à une période si ancienne de son existence que Germaine avait fini par se persuader ne jamais se confronter à leur signification. Bien sûr, elle savait que tout était vrai : les étoiles ne clignotaient-elles pas quand les bonnes paroles étaient prononcées ? Mais le temps est une chose si abstraite pour les dieux qu'elle aurait pu mourir avant d'être appelée à la tâche. Égoïstement, c'est pour que ses propres enfants n'aient pas à connaître ces choses qu'elle s'était toujours interdit d'en avoir. Par deux fois, elle s'était fouaillé les entrailles pour expulser la vie qui naissait en elle.

Toute son enfance avait été émaillée d'excursions dans la forêt d'Eawy, où se dressaient encore les autels des Celtes. Les femmes de sa famille y perpétuaient les cultes initiés depuis l'aube des temps : les druides, les sorcières... Chaque génération avait vu une communauté y prier pour un être qu'elle baptisait à sa manière. Cernunnos, Satan... une seule divinité se cachait derrière ces appellations : le grand Nodens. Chaque solstice, ses élues se rendaient en secret sur les antiques pierres dressées depuis des milliers d'années, et au son des tambours, y égorgeaient les plus belles bêtes des troupeaux. La lune et les étoiles disparaissaient, seules les flammes illuminaient le sang noir giclant sur les tapis de mousse brune. Des danses psalmodiques suivaient. Nue, Germaine imitait les autres adeptes, se déhanchait, chantait, et se flagellait à l'aide de lanières de cuir. Ces rites appartenaient à un folklore qui s'entachait certainement de nombreuses croyances inutiles, mais sa mère lui avait rapporté l'essentiel

de ce qu'il y avait à savoir : ces sabbats plaisaient à Nodens, et l'humanité avait besoin de lui. Non pas qu'il se montrât bienveillant, mais Il abhorrait les Grands Anciens, et ces derniers représentaient une grave menace. « Les ennemis de mes ennemis sont mes amis. »

Les noms de ces horreurs, accompagnés de leurs représentations, tracées à la plume dans un vieux grimoire caché au grenier, défilaient dans l'esprit de Germaine. Cthulhu qui attend en rêvant au fond des eaux, Azathoth l'informe, et son messenger le chaos rampant, le terrible Nyarlathotep... Bannis par Nodens, ces monstres aspiraient à leur retour sur Terre et jetaient leurs tentacules jusque dans les rêves de leurs victimes. Ils avaient besoin d'aide pour revenir, et une fois de retour, ils auraient besoin d'esclaves pour les servir. Fallait-il être stupide pour croire en leurs promesses ! Combien de fois les adeptes de Nodens avaient dû intervenir pour faire disparaître des sectes naissantes, brûler des bibliothèques pour lesquelles un employé trop zélé venait d'acquérir des ouvrages maudits ?

Très actifs du temps de sa grand-mère, ces illuminés qui pensaient que le retour d'un Grand Ancien leur profiterait s'étaient calmés du temps de sa mère, jusqu'à complètement disparaître à l'époque de Germaine. En Normandie du moins. De temps en temps, les journaux diffusaient les images d'une église brûlée à Boston, ou écrivaient quelques lignes à propos d'une peuplade disparue en Amazonie, et elle y devinait les activités de confréries sœurs. Cependant, elle-même n'était jamais intervenue, malgré toutes les prédictions de sa mère et de sa tante. Elles étaient mortes depuis, ne laissant derrière elles que leurs avertissements et les cicatrices de leurs pénibles formations.

Toujours assise dans le fauteuil de son mari, Germaine affûtait machinalement son couteau de cuisine et revivait ses jeunes années, comme pour se préparer à ce qu'elle allait devoir commettre. Les images se succédaient. Une cave au plafond voûté, une odeur de moisie, et sa tante qui lui décrivait les points vitaux du corps humain sur un épouvantail descendu pour l'occasion. Une forêt gorgée d'humidité, où lancée à la poursuite d'un cerf, un cilice à la cuisse, elle devait percer la bête de ses flèches. Devant un autel rongé par les siècles, en train de fracasser le crâne d'un nourrisson sur la pierre froide, pour prouver la force

de son caractère – sa mère l’assurant qu’il était la descendance d’un des plus grands adeptes de Cthulhu. Germaine ne l’avait pas crue, et le sang mêlé de liquide lymphatique traçant son chemin dans les aspérités de la pierre revenait la hanter presque toutes les nuits. Ses cauchemars n’étaient pas tant liés à la crainte de devoir un jour remplir sa mission qu’aux souvenirs des épreuves que sa famille lui avait fait endurer.

Elle leva son couteau devant ses yeux vitreux et laissa tomber la pierre à affûter. Sa mère n’aurait pas hésité, elle aurait planté cette lame dans le dos d’Aimé dès la vue du prospectus maudit.

Pourquoi Germaine ne l’avait-elle pas empêché de se rendre à cette réunion ?

Cette question, mille fois posée depuis le départ de son mari, possédait déjà sa réponse : si ce n’était pas aujourd’hui, Nyarlathotep l’instruirait tôt ou tard. Il lui montrerait Sa réalité, Sa puissance, il lui ferait lorgner un pouvoir qu’il ne pourrait refuser. Aimé basculerait, voudrait devenir un prêtre des Grands Anciens, un de ceux qui participeraient au réveil de ces monstres.

Germaine entendit des pas dans l’allée qui menait au corps de ferme. La seule vraie question était de savoir si Aimé reviendrait seul ou accompagné de la moitié du village. Frichemesnil deviendrait-il un nouvel Innsmouth, révérançant un culte non pas à Dagon, mais à Nyarlathotep ?

Sa main se serra nerveusement sur le manche de son couteau. Elle ne le permettrait pas.

Le bruit des pas s’accentua. Un homme seul. Germaine se leva et se posta derrière la porte. Nyarlathotep lui avait sans doute beaucoup révélé. Il lui avait parlé d’elle et de son devoir de protéger les vrais Dieux. Mais il ne lui avait certainement pas parlé de son accueil.

La clenche joua et la porte s’ouvrit.

Le couteau de cuisine s’abattit.

Mouvement

Ambroise Garel



Ambroise GAREL est né en 1982. Après des études d'informatique puis de littérature comparée, et suite à un bon nombre de hasards, il est devenu rédacteur en chef du magazine Canard PC.

En dehors de son activité journalistique, il a contribué à plusieurs revues en ligne et continue de publier des textes brefs et de la littérature assistée par ordinateur sur son site Chaotheque.org.

Sans doute par manque de suite dans les idées, il a toujours préféré aux romans les nouvelles, le diarisme et la poésie en prose.

Parmi ses auteurs favoris on compte Baudelaire, Bataille, Borges, Bernhard, Caillois, Kafka, Michaux, Lovecraft, Poe et Valéry.

Mouvement

d'Ambroise Garel

*« Si, un seul instant, tu cessais de penser, qu'arriverait-il ?
Si tu plongeais comme le poisson de notre océan, qu'arriverait-il ? »*

Rûmi

O n vous a dit la vérité. C'est volontairement que je me suis infligé cette blessure atroce dont la cicatrice barre mon crâne d'une tempe à l'autre – encore que vous et moi aurions sans doute quelques désaccords au sujet de ce qu'est la volonté, ainsi que sur son caractère individuel. Vingt ans plus tard, l'os frontal ne s'est toujours pas parfaitement refermé et, si vous placez votre main sur mon front, vous sentirez battre sous la peau molle mon cerveau mutilé. Sachez toutefois que, si je n'ai jamais nié les faits, je conteste le sens que la rumeur a voulu leur donner. Je n'ai nullement eu l'intention de me tuer en cette nuit fatidique, et ce n'est pas par désespoir que j'ai choisi de me fracasser le crâne. Mais puisque vous tenez tant à connaître mon histoire, la voici.

Vous peînez sans doute à le croire, mais l'infirme aux mains tremblantes qui se tient devant vous était autrefois dessinateur. J'habitais alors le minuscule meublé aménagé dans les combles d'un immeuble Second Empire, qui présentait le double avantage d'être à la portée des maigres revenus que je parvenais à tirer de mes travaux d'illustration et de me garantir un calme absolu. En dessous de ma mansarde ne vivaient en effet que de riches retraités

et des familles bourgeoises si discrètes que, s'il ne m'était arrivé à l'occasion de croiser la concierge lorsqu'elle montait leur courrier, j'aurais pu croire être le seul occupant des lieux.

Une nuit pourtant, en rentrant du café où je venais de passer la soirée avec quelques amis, je fus surpris d'entendre des cris étouffés derrière la porte entrebâillée du troisième étage. Redoutant un cambriolage, ou un accident, je pris sur moi d'entrer dans l'appartement. Ses deux niveaux, qui occupaient l'entièreté des troisième et quatrième étages, en faisaient le plus vaste de l'immeuble. À l'une des extrémités du long hall d'entrée se trouvait l'escalier intérieur. À l'autre, le salon, dans lequel je ne fis que quelques pas avant de m'arrêter, stupéfait par le spectacle que je venais d'y découvrir. Aux murs de cette pièce immense, dont le plafond était haut de quatre mètres, avaient été accrochés, dans de petits cadres de bois clair, des centaines de croquis au fusain qui figuraient, tracés avec une précision infinie, autant de mammifères, de reptiles, de poissons, d'oiseaux, de plantes et d'insectes.

La taille étourdissante de cette collection, qui couvrait des plinthes aux moulures de ces gigantesques cloisons, était en elle-même remarquable. Mais quand bien même n'y aurait-il eu qu'un seul de ces dessins, mon émerveillement serait resté le même ; tous avaient été exécutés avec une telle maîtrise, un talent si manifeste, qu'ils auraient mérité d'être contemplés une vie entière. La moindre esquisse, le dessin le plus inachevé semblait plus vivant encore qu'un être de chair, l'encre dont il était tracé plus chaude et dense que le sang.

Ils n'avaient rien de ces œuvres hyperréalistes qui tentent vainement de singer la photographie pour impressionner les imbéciles qui confondent beauté et prouesse technique. Rien non plus des abstractions qui offrent à penser ce qu'elles ne donnent plus à voir. Devant moi, cerné par un passe-partout de bois, ne se trouvait ni l'image d'un lièvre ni l'idée d'un lièvre mais, tout bonnement, un lièvre. Je ne sais combien de temps je restai ainsi à observer ces tableaux. Peut-être aurais-je passé la nuit entière, hypnotisé, à en scruter les moindres détails, si la voix de leur propriétaire, douce et grave, n'était venue me tirer de mes pensées.

« Ils vous plaisent ? Très bien, très bien... »

Je me rappelle avoir été marqué par la disproportion entre l'énorme tête de ce vieillard, que ne couvraient plus que deux

petites touffes de cheveux pâles et ébouriffés, et la maigreur maladive de son corps, ainsi que par la douceur de son expression. Il ne paraissait pas fâché, ni étonné, de me trouver au beau milieu de son salon. Quelque chose dans son regard trahissait même un certain soulagement, comme s'il avait été avant tout rassuré de ne pas m'avoir surpris ailleurs. Je le priai d'excuser mon intrusion et lui parlai de ces bruits que j'avais entendus, qui m'avaient fait craindre le pire. Il était tombé en quittant son bureau, voilà tout ! À son âge ce genre d'accident arrivait parfois mais il ne devait y avoir là ni pour lui, ni surtout pour moi, aucun motif d'inquiétude. Sans doute aurais-je dû trouver suspecte l'insistance avec laquelle il voulut m'en convaincre, mais je ne voyais encore en mon hôte involontaire qu'un vieil original aux manières aimables, à qui l'humble artiste que j'étais adressa toutes ses félicitations pour la qualité des œuvres dont il avait choisi de s'entourer.

Il parut surpris d'apprendre ma profession et, après ce qui ressembla à un instant d'hésitation, m'expliqua que ces crayonnés étaient l'œuvre de son fils, qui lui aussi avait nourri pour le dessin une passion sans égale tout au long de sa courte vie, brutalement interrompue par un tragique accident. Sans un mot de plus, il décrocha du mur le dessin d'une mésange et le glissa dans ma main. J'avais fait preuve de courage, après tout, en accourant ainsi à son secours, et ce serait ma récompense.

Inquiet de profiter de la générosité d'un vieillard solitaire à qui j'évoquais sans doute de douloureux souvenirs, je commençai par refuser. Mais il insista et me proposa, puisque je me sentais redevable, de monter chaque vendredi dans son appartement le panier que lui préparait l'épicier du quartier ; ainsi nous serions quittes. Je finis par accepter et glissai dans mon sac le petit rectangle cartonné.

Sitôt rentré, je posai le dessin sur mon bureau et l'examinai avec attention, impatient de découvrir par quel moyen son auteur avait pu parvenir à pareil résultat. Je remarquai que la figure entière de la mésange, de ses yeux noirs aux dernières plumes de sa queue, avait été tracée d'un long et unique trait de fusain dont les innombrables méandres et replis formaient, bec, ventre et pattes, tout le corps de l'animal.

Curieux de savoir si j'étais capable de la même prouesse, je saisis sur une étagère un vieux recueil de photographies, dont un chapitre était consacré aux animaux de la savane africaine, et entrepris de tracer, sans jamais lever le crayon, la silhouette longiligne et familière d'une girafe. Si le résultat, comme je m'y attendais, se révéla médiocre, l'acte de dessiner avait eu sur moi un effet des plus étranges. Mon bras, qui pourtant n'était resté en mouvement qu'une courte minute, demeurait engourdi comme s'il venait d'accomplir un effort considérable. Je répétais l'exercice les soirs qui suivirent, perfectionnant peu à peu ma technique.

Las des photographies, je me mis à arpenter les rues et les parcs de la ville à la recherche de modèles bien vivants : chiens errants, pigeons, platanes et passants. Une fois mon modèle choisi, après avoir passé un long moment à le scruter sous différents angles, je décidais d'un point de départ – une aile, une branche, la nervure d'une feuille... – avant de le croquer d'un unique trait de crayon. L'origine du trait, je dus rapidement m'en rendre compte, était de la plus haute importance. Les oiseaux naissaient de leurs ailes, les herbivores de leurs oreilles, les plantes de leurs racines. C'était par les yeux que le dessin d'un animal devait être achevé. Dans un dernier effort, toujours sans m'interrompre, je griffonnais l'ultime spirale, point final, petit cercle de la pupille, jusqu'à ce que mon trait s'y perde en une indistincte et sombre masse.

Les vendredis soir, en rentrant de mes excursions, je passais à l'épicerie récupérer le panier que je portais ensuite à mon singulier voisin en échange d'un café. Il m'arrivait de rester quelques minutes à faire la conversation, ce qui me donnait l'occasion de contempler une fois encore la somptueuse collection qui ornait les murs de son salon. J'appris qu'il avait autrefois été professeur de médecine, spécialiste de l'embryogenèse. Sa carrière durant, il avait étudié la formation de fœtus animaux dans l'espoir de guérir *in utero* des enfants souffrant de malformations du tube neural. Ses recherches n'avaient guère connu d'applications thérapeutiques mais il ne semblait pas s'en soucier ; il était de ces êtres à qui la connaissance importe davantage que l'usage que l'on peut en tirer. Tout juste se vantait-il d'être à l'origine de quelques hypothèses peu orthodoxes qui, du peu que j'en compris, tenaient

autant de la métaphysique que de la biologie. Je serais bien en peine d'entrer dans les détails, tant ses propos étaient confus, pleins de contresens, d'analogies incompréhensibles et vaguement poétiques.

À chacune de mes visites, je réalisai davantage que son esprit, que j'avais un instant cru épargné, était aussi usé que son corps. Quel spectacle tragique que celui d'un homme autrefois si brillant, devenu incapable de partager la science dont il avait été maître !

Quant à moi, je ne cessai de progresser. Chaque jour les mouvements de ma main devenaient plus fluides, mes dessins plus précis. La répétition de l'exercice avait fini par altérer ma perception : les chiens, les arbres, les hommes que je croisais ne me semblaient plus que complexes réseaux de sources et de puits, de vents ascendants ou plongeants, de sillons offerts à ma plume, labyrinthes fluides dont l'exploration scrupuleuse permettrait une représentation parfaite. Dessiner était devenu la source d'une joie malade et une obsession sur laquelle, je le réalisai avec inquiétude, j'avais de moins en moins de prise. Mon bras, animé d'un mouvement dont je n'étais que le témoin, se contentait de suivre l'énigmatique sentier dont la nature inattentive avait oublié d'effacer la trace dans la matière vivante. Sous mes doigts, les yeux placides d'une vache étaient d'insondables abysses, puits sans fond où s'engouffrait la lumière céleste ; les membres postérieurs d'un chat, longs et puissants, de vastes asymptotes qui s'arrachaient à la boue pour se jeter vers l'infini.

À peine capable de payer mon loyer, je refusais pourtant des commandes rémunérées, préférant passer des heures à contempler un brin d'herbe, brûlais mes maigres économies dans d'innombrables visites de tout ce que la ville comptait de serres et de parcs animaliers.

Lorsque j'allais rendre visite au vieux, je n'hésitais plus à évoquer devant lui la mémoire de son fils, avide d'en apprendre davantage sur le mystérieux inconnu dont j'avais hérité la dévorante obsession, mais le peu de détails qu'il était capable de me fournir se révélait confus, parfois contradictoire. Il commettait notamment de considérables erreurs dans les dates ; il lui arriva même, à

une occasion, de confondre l'année du décès de son fils avec celle de sa naissance. Je devais pourtant me contenter de sa parole, aussi douteuse soit-elle, faute du moindre élément tangible.

Dans ce salon richement décoré, dont pas un mur n'était vierge de tableaux, ne se trouvait aucune photographie, aucune image de cet enfant absent dont la perte semblait pourtant l'avoir tant affecté. Peut-être était-ce le moyen qu'il avait trouvé de surmonter son chagrin, préférant garder auprès de lui ses dessins, traces éternelles de son prodigieux talent, plutôt que les photographies jaunissantes d'un corps que plus aucune âme n'habitait ? N'aurais-je pas fait la même chose à sa place, alors qu'une minute passée en compagnie des merveilles qui ornaient ces murs suffisait à me remplir de joie ?

Oh ! que n'aurais-je pas donné pour pouvoir passer le reste de mes jours au milieu des chefs-d'œuvre de ce mystérieux génie dont j'étais certain de ne jamais pouvoir égaler le talent – mais que je craignais de bientôt rejoindre dans la tombe, tant mon état ne cessait de se dégrader.

Désormais, les muscles de mon bras droit demeuraient constamment tétanisés, excepté lorsqu'ils étaient soudain, et sans la moindre raison, secoués de spasmes dont le rythme – c'est là ce qui m'alarmait le plus – ne semblait pas totalement dénué d'ordre ni de sens. Inquiet de ce que je prenais encore pour une forme d'épuisement nerveux, j'eus pour la première fois envie d'abandonner, ne fût-ce que quelques jours, ce travail dont je sentais confusément ne jamais avoir été le maître ni l'auteur. Sans doute l'aurais-je fait, si j'en avais encore été capable. Mais je ne pouvais désormais fermer les yeux sans qu'une nuée d'images hallucinatoires, figures abstraites à la limite du visible et du tangible, de la forme et de la force, ne déferle derrière mes paupières. J'en étais convaincu : ce qui jusque-là n'était qu'intuition aveugle, réflexe musculaire guidant silencieusement mon crayon sur le papier, avait pénétré ma conscience. J'étais sur le point de savoir, de penser, de dire peut-être ce qui jusqu'ici n'avait été que confuse impression.

Pourquoi un homme désire-t-il ce qu'il désire ? Quel élan insensé avait bandé les muscles de mes jambes, dressé ma chair en pleine nuit, jeté mon corps dans les rues sous la pluie glacée

d'automne à la recherche, toujours, de quelque chose à dessiner, à dessiner n'importe où, gratter les griffes d'un rat dans le plâtre d'un mur avec un poinçon rouillé, peindre la pesanteur d'un saule sur la terre du bout de mes doigts mouillés de pluie ? Quel désir sinon le désir lui-même, cette force dont je n'étais que l'esclave et qui brûlait de connaître, de se connaître, de comprendre ce qu'elle était et tant pis pour ce qui pourrait advenir de moi, ce pauvre moi qui, transi de froid, rentrait en grelottant dans son immeuble dont toutes les fenêtres, à cette heure de la nuit, étaient éteintes, toutes sauf une, au quatrième étage, dans l'appartement du vieux, derrière laquelle je voyais s'agiter en tous sens la silhouette, reconnaissable entre mille, d'un enfant.

La porte de l'appartement céda au second coup d'épaule. Je traversai l'entrée dans la pénombre et, pour la première fois depuis que j'avais franchi le seuil de ce mausolée à la gloire d'un illustre invisible, gravis l'escalier qui menait au second niveau. Accrochées au mur, au-dessus de la rampe, se trouvaient d'autres esquisses. Ce n'étaient tout d'abord que des animaux et des plantes ordinaires, auxquels quelque chose semblait pourtant manquer – ou avoir été ajouté. Puis les frontières entre les cadres commençaient à se défaire, les créatures à se mêler. Ce n'étaient pas des chimères, assemblages incohérents de parties disparates, sorties de la pauvre imagination de conteurs médiocres, comme on en trouve dans les bestiaires médiévaux. L'anatomie de ces bêtes était ordonnée, logique, avait l'évidente cohérence de toutes les productions naturelles. Ces abominations auraient pu exister, simili-loups et pseudo-porcs qui, aussi atroces soient-ils, par la grâce du talent irréal de celui qui les avait dessinés, paraissent animés, sensibles, vivants. Existaient-ils, avaient-ils existé ou, grâce à la qualité de son trait, l'auteur de ces dessins était-il parvenu à donner à ses plus improbables fantaisies l'apparence de la vie ?

Après tout, peut-être pouvais-je moi aussi dessiner sans le secours d'aucun modèle, coucher sur le papier toutes les horreurs que mon esprit pouvait concevoir ; je n'avais jamais essayé, voilà tout. C'est ce que je me répétais, pour me rassurer, tandis que je progressais dans le long couloir de l'étage, décoré de tableaux qui ne figuraient plus rien de sensé, plus que dents,

tentacules, membres indéterminés, amas de chair dans lesquels il était difficile de distinguer l'humain du non-humain, l'organe de la tumeur, le vivant de l'inerte.

Puis ce n'était plus de la chair mais autre chose, matière inédite dont l'apparence ne laissait pourtant aucun doute sur le caractère animé, des formes géométriques possibles puis impossibles, vertigineuses dissymétries vaguement familières, puis absences de formes, feuilles vierges qui semblaient pourtant peuplées, et cette fine lumière qui perçait sous la mince porte de bois au fond du couloir, derrière laquelle se trouvait la seule pièce éclairée. Sa tanière.

Le grincement des charnières dut le surprendre car il se tourna brusquement vers moi et serra dans ses bras émaciés la liasse de feuilles sur laquelle il était penché. Il me fixa quelques instants de ses yeux, qui semblaient énormes sous son absence de front, et laissa échapper un hurlement ignoble, animal, un hurlement que seule pouvait pousser une gorge qui jamais n'avait connu le langage.

J'aimerais vous dire que j'ai fui. Que, saisi d'horreur devant cette créature dégénérée qui peut-être avait été un enfant, qui sans doute était humaine, qui aurait dû être morte, je me suis précipité à travers une fenêtre pour me briser le crâne sur le pavé quatre étages plus bas. Alors, que vous décidiez de voir dans mon récit un témoignage digne de confiance ou le produit d'une imagination malade, vous ne pourriez que me plaindre, victime innocente d'une horreur bien réelle ou d'une hallucination infernale. Mais je n'ai pas fui et, je vous l'ai dit, ce n'est pas par accident que je me suis fendu le crâne.

Dans cette pièce à l'odeur pestilentielle, seul face au monstrueux homoncule qui me fixait la bouche entrouverte, je n'éprouvais ni peur, ni pitié – j'étais jaloux. Je me contentais d'esquisser des silhouettes animales quand il peignait le mouvement premier de la matière, la structure naissant du désordre, l'âme surgissant de la substance. Myope, je scrutais la surface. Aveugle, il plongeait. Dans ces formes baroques, ces non-formes absurdes et anonymes qui décoraient le couloir, était donnée à voir la vie elle-même, nue, spontanée, gratuitement, éternellement générée, le

verbe d'avant les mots, le cri fait chair. Et sur ces feuilles vides, des chefs-d'œuvre, pièces maîtresses de sa collection, la forme d'avant les formes, seule véritable forme ! Qu'avait-il dû sentir, quelles joies avait-il dû connaître en peignant l'absolu !

Moi aussi je les connaîtrais, une fois mes bras, ces génies inconscients, libérés du boulet de mon esprit trop bavard ! Droit face au mur, de toutes mes forces, je jetai mon crâne contre la pierre nue. À chaque choc le bruit se faisait plus humide, la douleur plus violente, la clarté plus grande. Le balancement de mon torse emportait avec lui tout l'univers, se confondait avec la force première à laquelle aucune force ne s'opposerait jamais, car toutes les forces en étaient issues. Le monde devint rouge, puis noir.

J'appris plus tard que mon corps agonisant avait été retrouvé, le lendemain à l'aube, dans une ruelle de l'autre côté de la ville. Avait-il été porté là par ce vieillard chétif et sa créature débile ? Ou bien étais-je parvenu à m'enfuir seul, exsangue, le crâne fendu en deux ? Je ne saurais dire laquelle de ces deux hypothèses est la moins invraisemblable. Ma seule certitude est que, peu de temps après cette nuit, le vieux a quitté l'immeuble et fait expédier tous ses biens vers une destination inconnue. Quant à moi, je repris connaissance deux semaines plus tard dans un lit de l'hôpital Saint-Luc, où les médecins m'apprirent que je conserverais d'importantes séquelles de ma mésaventure et que plus jamais je ne pourrais dessiner. Ils ne purent saisir, bien sûr, pourquoi cette nouvelle me rassura autant. Ils ne comprirent pas davantage l'effroyable panique qui me saisit lorsque la police, venue enquêter sur mon agression, m'informa d'un détail sans doute dénué de la moindre importance. Le matin où il avait été retrouvé, mon corps couvert de sang et agité de convulsions serait dans sa main droite, d'une poigne de fer, une feuille parfaitement vierge.

Just don't ask
me what it was...

Virginie Buisson-Delandre



C'est la littérature fantastique classique qui a conduit Virginie BUIS-SON-DELANDRE aux littératures de l'imaginaire : Maupassant, Nodier, Gautier... Mais c'est incontestablement le Maître de Providence, avec L'Affaire Charles Dexter Ward qui lui a donné envie d'écrire.

Plusieurs de ses nouvelles fantastiques ou de science-fiction ont été publiées dans des webzines, magazines (Studio Babel, revue Galaxies consacrée à Jules Verne, fanzine canadien Horifique) anthologies (aux éditions L'ivre-Book et Arkuiris) ainsi qu'en recueil (éditions L'ivre-Book).

Poète à ses heures, elle est aussi l'auteure de haïkus et de tankas. Un de ses textes, Gant de femme, un renga réalisé avec ses talentueux condisciples, apparaît dans la Revue du Tanka francophone de juin 2015 sous le nom de Virginie Slusarski-Buisson. D'autres poèmes courts (haïkus et tankas) apparaissent dans des magazines consacrés à la poésie japonaise.

Le fantastique et la science-fiction restent cependant ses deux genres de prédilection.

Just don't ask me what it was...¹

de Virginie Buisson-Delandre

Sept heures trente-neuf. Je suis en retard. Dans un geste d'énervement, je fais tomber la clé en refermant la porte de l'appartement. Le bruit métallique sur le parquet me paraît assourdissant. Il résonne dans ma tête. J'ai mal dormi. Une fois de plus. Tout en avalant une biscotte attrapée au dernier moment dans le placard ouvert de la cuisine, je lance un regard agacé vers le palier supérieur. Mon sac m'échappe, ma tartine tombe et les miettes s'accrochent à mon manteau. Je vais arriver dans un bel état au boulot ! J'ai une réunion dans moins d'une demi-heure. Les cernes violets sous mes yeux, à mon réveil, témoignaient d'une nuit presque blanche. Il faudra que j'aie une sérieuse conversation avec les voisins d'au-dessus. Cela ne peut plus durer ! Ne pas paniquer. Respire ! Je ramasse tout mon barda et, sur le point de me précipiter dans les escaliers, je bouscule quelqu'un que je n'avais pas vu. Appuyer sur l'interrupteur aurait été une bonne idée : il fait encore noir. La pénombre produite par les réverbères noyés de brouillard n'a pas suffi. J'ai failli basculer par-dessus un petit corps recroquevillé, assis sur la première marche de mon étage. Une frêle silhouette se découpe dans l'ombre. Je distingue un bras plâtré. J'entends une faible respiration, un sanglot retenu.

— Eh ! Attention ! Faut pas rester dans le passage !
Pas de réponse.

1. « Ne me demande pas ce que c'était... » *in Luka*, Suzanne Vega

Pas le temps de râler ni d'en demander plus. Je dois y aller. Ils m'attendent tous. Je contourne l'obstacle tout en farfouillant dans mon grand sac à main à la recherche de mes clés de voiture. Il ne manquerait plus que je les aie oubliées !

— Et tu n'as rien demandé de plus ? ça m'étonne de toi, déclare Vanessa, ma collègue et amie de l'agence de publicité.

— Ben non. Je n'avais pas le temps. Mais maintenant, ça me tracasse.

— Et tu crois qu'il y a un rapport avec tes voisins ?

Vanessa me tend une tasse fumante. L'arôme corsé me détend un peu. Il est onze heures trente. J'ai enfin le temps de me poser un peu et surtout, de boire un café.

— C'est vrai que tu as l'air crevée, ma pauvre Marine !

— Merci !

— Mais de rien...

Ma collègue esquisse un sourire mais son regard sombre redevient rapidement plus soucieux.

— Sans rire, tu devrais faire quelque chose. Tu as l'air épuisé. Depuis plusieurs semaines, tu as une tête de déterrée... Ça valait bien la peine de déménager pour un appart plus grand dans un quartier calme !

— Pas moyen d'avoir une conversation avec eux. Je ne les ai jamais vus. Ils ne répondent pas quand je vais sonner chez eux. Même en journée. Et pourtant, ils sont là, pas de doute. Je les entends assez toutes les nuits !

— Tu n'as qu'à appeler les flics. Tapage nocturne. Moi, c'est ce que je ferais. Sérieusement, regarde-toi : tu ne peux pas continuer comme ça. Et le petit ?

— Ben justement, c'est lui le problème.

— Tu es sûre que c'est leur même ?

— Je ne sais pas. Mais je suis sûre que c'était lui, ce matin. Je n'ai pas vu son visage. Il était enfoui dans ses bras. Mais tu as raison, je ne peux pas ne rien faire. Il est peut-être en danger... En plus, il était blessé. Un bras dans le plâtre, je crois.

— Tu veux que je vienne chez toi, ce soir ? À deux, ce sera plus facile.

Elle me tend une boîte de gâteaux secs au chocolat et aux amandes. Ils sont appétissants. Je me rends compte que je suis affamée. La demi-biscotte de ce matin est déjà loin.

— Remplume-toi aussi, m'ordonne mon amie. Tu es toute pâle et toute maigre.

— Je sais. Le manque de sommeil me tape sur les nerfs ! Je n'arrive plus à manger normalement. Quand je rentre chez moi, le soir, je suis tellement épuisée que je me couche directement.

Elle me sourit tristement en me regardant avec insistance.

— En tout cas, il est temps de faire quelque chose. Entre le déménagement, le boulot de dingue qu'on a en ce moment et tes problèmes de voisinage, tu ne t'occupes plus assez de toi !

— Je sais...

— Cela ne te ressemble pas ! Mais ne te fais pas de souci, ajoute-t-elle en me faisant un clin d'œil, tu as assuré, ce matin pendant la réunion. Même crevée, tu as fait une belle présentation.

— Et pourtant, ce n'était pas gagné...

— Je pense que tu as convaincu la commission ! Allez, viens : je t'offre le déjeuner. Tu ne vas pas te nourrir de café et de biscuits. Une belle entrecôte à la brasserie d'en bas, et tu te sentiras déjà mieux !

Elle s'est déjà levée pour mettre son élégant manteau. Je regarde son chignon châtain clair s'éloigner dans le couloir. Je n'ai pas le temps de protester. Je n'ai plus qu'à lui obéir docilement. Mais elle a raison : autant prendre des forces avant d'aller affronter mes irascibles voisins et tirer les choses au clair. Depuis presque un mois, j'entends toutes les nuits un vacarme épouvantable, comme si on déménageait, là-haut. Souvent, des gémissements et des pleurs étouffés me parviennent. J'aurais dû réagir plus vite. Ce n'est pas la première fois que je croise cet enfant dans les escaliers mais je n'avais jamais fait le lien avant ce matin.

La sonnerie de l'entrée me sort de mon travail. Depuis que je suis rentrée de l'agence, je me suis remise à peaufiner mon projet. Vanessa a décidé de venir dormir à la maison ce soir et d'agir en conséquence.

— Alors, quoi de neuf ? me lance d'un air jovial mon amie en suspendant ses vêtements couverts de fine neige au portemanteau de l'entrée. Elle retire ses bottes d'un geste énergique, appuyée contre le chambranle de la porte. Son ton jovial est démenti par son regard, plus sombre que d'habitude, ou peut-être est-ce mon humeur à moi qui est assombrie par la perspective d'une soirée pénible.

— Quel temps ! se sent-elle obligée d'ajouter pour meubler mon silence. Encore en train de bosser ?

Elle désigne mon ordinateur allumé.

— Oui, j'ai amélioré quelques croquis...

— Laisse tomber pour ce soir ! On a d'autres chats à fouetter ! C'est vendredi. Le week-end commence. Il sera temps de revoir ça lundi.

Elle avance d'un pas décidé vers le petit secrétaire en acajou du salon et rabat d'un geste doux mais volontaire l'écran de mon portable en déclarant d'une voix ferme :

— Pause !

Nous éclatons de rire comme deux collégiennes s'appêtant à faire la fête. Vanessa disparaît pendant quelques instants dans le couloir où elle avait déposé son sac de voyage. Ses affaires pour la nuit, sans doute. Ou peut-être bien pour le week-end entier. Pourquoi pas ? Me détendre un peu me fera le plus grand bien.

— Ah, oui. Tiens, c'est vrai. J'avais oublié ! C'est quoi, déjà, un week-end ?

Nouveaux éclats de rire, ponctués par le froufroutement d'un sac en papier duquel elle extirpe une bouteille.

— Tu as un tire-bouchon ?

Depuis quelque temps, je perds un peu la notion du temps. Pour moi, les semaines défilent sans aucune notion de pause. Quand je ne travaille pas au bureau, je continue chez moi. Alors, forcément... Et en plus, jamais de temps mort pour ceux d'en haut, quel que soit le jour de la semaine.

— Viens dans la cuisine. Je vais sortir des verres.

— Et j'ai apporté aussi de quoi nous faire un petit gueleton !

Comme par enchantement, un pain frais aux noix, un petit bloc de foie gras et des sachets de poissonnerie atterrissent sur le plan de travail en noyer. Il y a quelques légumes, aussi, et des amuse-gueules de chez le traiteur italien du bas de la rue.

— Waouh ! En quel honneur ?

Je suis ravie. Cela fait un temps infini que personne ne s'est occupé de moi comme cela.

— En l'honneur du problème qu'on va régler ce week-end ! Tu es à cran pour le boulot, en ce moment, avec ce gros contrat... Je suis sûre que tu as exagéré un peu tes ennuis de voisinage.

Je fronce les sourcils en attrapant des plats pour les victuailles, ce qui ne lui échappe pas. Elle s'approche doucement de moi, me caresse la joue et y dépose un baiser. Je m'écarte un peu mais ne la repousse pas. J'oscille entre trouble et contrariété.

— Non ! Ne le prends pas mal : je ne remets pas en doute ce que tu me racontes, non, mais c'est facile à régler. Tu verras. Maintenant, je suis là. Tu vas voir. Je resterai toujours à tes côtés, quoi qu'il arrive. Fais-moi confiance.

Le ton employé est un peu trop mélodramatique, à mon goût, d'autant que son regard noisette me fixe avec insistance. Mais ce n'est pas grave : je lui souris, un peu confuse. J'ai toujours eu l'habitude de gérer mes problèmes toute seule. Finalement, je suis flattée de l'intérêt qu'elle me porte, et rassurée pour ce soir.

— Allez, sers-nous un petit verre de chardonnay et va te reposer dans le canapé. Je m'occupe du repas.

Elle me prend des mains la poêle destinée à faire griller les noix de Saint-Jacques et, m'attrapant par les épaules, me fait pivoter vers le salon.

— Mets-nous un peu de musique. Je te rejoins dans quelques minutes ! Tes voisins n'ont qu'à bien se tenir : j'ai le numéro du commissariat du quartier !

Quelques verres et un bon repas plus tard, je me sens bien, presque euphorique. La soirée a bien avancé et toujours aucun bruit suspect en provenance d'en haut, ce que Vanessa n'a pas manqué de me faire remarquer.

— Tu vois, fanfaronne-t-elle, ils savent que je suis là ! Ils se tiennent à carreau !

Son air un peu ironique me fait sourire.

— Il n'est que minuit...

— L'heure du crime ! lance-t-elle en faisant une grimace tragique.

— Arrête de te moquer ! Non, sérieusement, c'est toujours vers trois heures que le ramdam commence.

— Alors, on a encore un peu de temps, ajoute-t-elle, malicieuse. Encore un verre ou deux ?

Joignant le geste à la parole, elle va à la cuisine et en revient avec une bouteille de champagne.

— Tu crois ? Si on doit faire venir les flics, il vaudrait peut-être mieux...

— Chut ! On ne discute pas ! Elles sont où, tes flûtes ?

— Dans le placard, derrière toi. Mais...

Trop tard. Elle a disparu à nouveau. Elle n'écoute pas mes molles protestations. Je me sens déjà grisée par le blanc et une douce torpeur se répand dans tout mon corps. Je me cale plus confortablement contre les coussins du canapé, je renverse un peu la tête en arrière en fermant les yeux. Le contact du cristal frais sur ma joue me rappelle à la réalité, juste avant la porte du sommeil.

— Tiens, un peu de champ, ça ne fait pas de mal !

Je prends la flûte. Il vaut de toute façon mieux ne pas aller dormir et attendre. Mon amie a raison. Autant passer un bon moment, en attendant...

— Tiens, tu as vu ? C'est bizarre.

— Quoi donc, demande Vanessa en prenant place à côté de moi.

— Ces taches, là-haut.

— Quoi ?

Je ne me suis pas encore redressée et de mon point de vue, je vois nettement plusieurs taches sombres se déroulant en volutes improbables sur la peinture mate du plafond. Vaguement grisâtres, elles impriment un désagréable dessin sur le blanc immaculé adouci par la lumière tamisée.

Elle a levé la tête, dans la même direction que moi.

— Ah, oui. Beurk ! On dirait une toile d'araignée poisseuse. Je ne te félicite pas pour le ménage, me taquine-t-elle en me bousculant affectueusement.

— Regarde : on dirait des coulures, là-bas, sur le mur, à gauche !

— Tu as raison. Une fuite ? L'appart n'avait pas été refait à neuf quand tu l'as pris ?

— Si.

J'allume la lampe halogène que je dirige vers l'objet du délit. Je m'avance pour en avoir le cœur net. Une coulée de liquide verdâtre orne la nouvelle tapisserie. Une grande auréole sombre part du coin de la pièce et dégouline jusqu'au milieu du mur. Machinalement, je touche la trace visqueuse. Une odeur nauséabonde m'agresse : on dirait du vieux poisson pourri. J'ai les doigts gluants.

— C'est quoi cette horreur ? Ce n'était pas là ce matin !

— Tu n'as pas dû faire attention, vu la taille de la tache, ça ne date pas d'aujourd'hui, observe Vanessa.

Un haut-le-cœur me saisit. L'alcool, la fatigue et la contrariété, sans doute. Je cours me laver les mains pour faire disparaître cette cochonnerie.

— Eh ben, ils ne sont vraiment pas fréquentables, tes voisins ! Voilà en plus une fuite de je-ne-sais-pas-quoi à gérer.

La musique s'est arrêtée.

— Ça ne donne pas sur les toilettes, j'espère !

Je n'ai pas le temps de répondre à cette remarque agréable. Mes chers voisins ont décidé de se manifester : des glissements de chaises, des coups frappés sur le sol, des voix aiguës qui se mêlent en une sorte de chant hideux et discordant. Le son s'amplifie de seconde en seconde. Vanessa en reste sans voix, immobile. Les gémissements ont commencé, se transformant rapidement en sanglots étouffés. Un hurlement sinistre, lugubre, retentit et puis, plus rien. Les battements reprennent au bout de quelques instants. Des cris : plusieurs voix masculines. Une plainte féminine s'amplifie. Aucun mot n'est identifiable. En quelle langue parlent ces gens ? Dans la cacophonie insoutenable qui se déchaîne, je perçois soudain le cri d'un petit enfant. Un cri de douleur à glacer le sang ! Et puis, une porte qui claque, sur le palier supérieur, un bruit de cavalcade dans les escaliers. Plusieurs personnes courent en hurlant. Nouveau claquement de porte, en bas, cette fois, suivi d'un bruit sourd et écœurant, comme si quelque chose se traînait lourdement sur les marches, un chuintement puis un glissement visqueux et dégoulinant.

Immobiles, mon amie et moi sommes incapables de bouger un cil. Muettes d'horreur suite à ce déchaînement soudain de violence, nous mettons plusieurs minutes à réaliser ce qui vient de se passer. D'ailleurs, nous ne sommes pas bien sûres d'avoir tout compris. Sûrement quelque chose de grave. Malgré l'heure tardive, les lumières des étages inférieurs se rallument rapidement. Plusieurs portes s'ouvrent et nous entendons des conversations agitées dans le couloir. Tout l'immeuble semble s'être réveillé. Adossée au mur visqueux momentanément oublié, je me sens glisser vers le sol, le cœur cognant contre ma cage thoracique. J'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine. Le sang bourdonne dans mes tempes. Une affreuse chair de poule couvre mon corps entier. Et puis, par-dessus les sanglots désordonnés qui ne passent pas le barrage de ma gorge contractée, un cri surgit, survolté, immense, infini, que je suis incapable de faire cesser.

Les gyrophares des voitures de police illuminent la nuit enneigée. Vanessa a eu la présence d'esprit d'appeler le commissariat peu de temps après les événements. Elle a pris le temps de me reconforter pendant quelques instants, de m'installer, hagarde, sur le canapé du salon et puis, elle a enfin ouvert la porte que je continue de fixer d'un air terrifié. Je ne veux pas savoir ce qui pouvait se trouver derrière ce rempart dérisoire. Un crime violent a certainement eu lieu. Mon esprit refuse de concevoir l'indicible. Juste à côté de nous a dû avoir lieu l'exécution d'un enfant, peut-être même de plusieurs personnes, et je n'ai rien fait, malgré mes soupçons, pour empêcher cela. Jamais je ne pourrai me le pardonner ! Recroquevillée sous une couverture, je sanglote amèrement en pensant au petit garçon que je n'ai pas su protéger de la folie des adultes.

Combien de fois l'ai-je rencontré, pâle et muet, errant dans les escaliers de l'immeuble ? Les premières fois, j'ai essayé de savoir. Un enfant dans l'escalier de son immeuble, à six heures du matin ou à minuit, seul, ce n'est pas normal. Ses yeux suppliants cherchaient les miens, même s'ils ne disaient rien. Mais je n'ai rien vu, ou rien voulu voir. À l'heure qu'il est, un petit cadavre doit être

emporté par les secours. Il a été traîné dans les escaliers, couvert de sang, peut-être agonisant et suppliant qu'on vienne à son secours. Mais je n'ai rien fait. J'aurais pu appeler la police plus tôt, dès le début de l'affrontement terrible qui avait eu lieu juste au-dessus. J'aurais pu chercher à en savoir plus, bien avant et prévenir les services sociaux. Mais j'ai préféré fermer les yeux et me plaindre de mon propre sort parce que ses gémissements m'empêchaient de dormir. Depuis combien de temps, avant mon arrivée dans cet immeuble, souffrait-il dans l'indifférence générale ?

J'entends la porte de l'appartement qui s'ouvre. Vanessa n'est pas seule.

— Doucement, dit-elle aux policiers qui l'accompagnent, elle est en état de choc.

Comme dans un cauchemar au ralenti, je la sens près de moi, me prendre la main et m'entourer les épaules d'un geste protecteur.

— Ça va aller.

— Madame ? Madame ? Vous êtes avec nous ? me demande un homme d'une quarantaine d'années, un peu dégarni, les yeux doux et compatissants.

Je le regarde sans le voir. Aucun son ne franchit la barrière de mes lèvres. Il porte une sacoche.

— Je vais rester avec elle. Ne vous inquiétez pas. Je veillerai sur elle, le rassure mon amie.

— Et ça lui arrive souvent ?

— Non, pas à ma connaissance... Elle est un peu surmenée, en ce moment.

— Bon, je vais faire le nécessaire mais... en cas de problème, appelez-moi. À n'importe quelle heure. Je vous laisse mon numéro.

— Rien de grave. Faites-moi confiance.

Une troisième voix se superpose.

— Comme elle n'a pas d'antécédent, on en reste là. Un simple avertissement...

— Merci. Ne vous inquiétez pas. Je veillerai sur elle.

J'ai l'impression que Vanessa prononce cette phrase comme une litanie, une incantation destinée à rassurer ses interlocuteurs, pour les rassurer, eux.

Confusément, je perçois l'homme en costume extirper de sa mallette une seringue qu'il remplit consciencieusement du

liquide ambré qu'il aspire dans une petite fiole et me faire une injection.

Je sombre.

Une lumière grise filtre à travers les persiennes et dépose des stries sur la courtépointe de mon lit. J'ai l'esprit embrumé. Trop d'alcool, hier. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu à gérer un lendemain de fête aussi violent.

— Tu es réveillée ? Un café ? Un thé ?

— Je veux bien un thé.

Le visage souriant de Vanessa apparaît à contre-jour dans l'encadrement de la porte. Elle est belle, les cheveux dénoués encadrant ses traits de madone de la Renaissance. Je lui rends son sourire mais elle a l'air inquiet. Tout à coup, les souvenirs de la veille ressurgissent comme une pluie glacée. La venue de la police, le tapage insoutenable chez les voisins, les cris du petit garçon...

Mon amie m'apporte un plateau : pancakes au miel, jus de fruit et thé fumant. Le tout accompagné d'une rose. Un petit-déjeuner au lit romantique. Je n'en attendais pas tant. Le plaisir que cela me procure m'en ferait presque oublier les événements tragiques de la veille. Ma douce amie me sert et s'assied près de moi, sur le bord du lit. Jamais je n'aurais pensé la regarder comme je le fais. Elle me caresse les cheveux et dépose sur mon front un chaste baiser. Imperceptiblement, ses lèvres glissent vers les miennes. Un sentiment inattendu m'envahit : une volupté que je ne soupçonnais pas. Je lui donne un baiser fougueux avec un plaisir surprenant.

— Remise ? me demande-t-elle, s'arrachant à mon étreinte.

Sa question me fait l'effet d'une douche glacée.

Je la regarde, pleine de gravité.

— Comment peut-on se remettre d'un tel... d'une si horrible...

Les mots me manquent.

— Allons, ce n'est rien ! Beaucoup de bruit pour rien. Tu aurais dû me dire que tu ne supportes pas l'alcool.

Nouveau seau d'eau froide.

— Mais ne t'inquiète pas : la police ne te poursuivra pas. Aucune plainte n'a été déposée. Tes voisins sont sympas. Ils ont bien compris...

— Comment ?

Proche de l'indignation, je rabats brusquement la couette, renversant au passage l'exquis plateau préparé avec amour et je me rue vers le salon. La tache grise s'est encore agrandie. Les coulures malodorantes recouvrent tout le mur nord du salon.

— Et ça, c'est quoi ?

J'ai hurlé ma question.

— Ne te mets pas dans un état pareil pour une bête fuite !

— Et les cris ? Les bruits de lutte ? Le petit garçon ? Ils n'ont pas arrêté les parents ? Et le vacarme insensé qu'on a entendu ? Le petit ? Ils ont emmené le corps ? Et la police...

— Chut ! Calme-toi. Tout va bien...

Les mêmes mots que ceux qu'elle a prononcés hier soir. Le même air compatissant. Condescendant serait plus proche de la réalité.

— Et le cadavre ?

— Quoi ?

— Le corps mutilé du même ! Ne me dis pas que tu n'es pas traumatisée...

— Mais de quoi est-ce que tu parles ?

Elle me regarde, navrée. Ses longs bras blancs m'enserrent et elle m'embrasse à nouveau. Un vrai baiser, cette fois. Je ne sais plus où j'en suis. Je me détache d'elle, recule un peu. Un doute m'envahit devant son air incrédule.

— Mes voisins d'en haut... leur petit garçon... les hurlements... le bruit sinistre du corps traîné dans les escaliers...

Vanessa secoue ses jolis cheveux clairs. Ses mots font retomber mon énervement :

— Tout ce dont je me souviens, ce sont tes cris. Tes hurlements d'effroi, plutôt. Je ne sais pas ce que tu t'es imaginé mais... ne le prends pas mal, surtout...

— Quoi ?

Les traits déformés par la hargne, je la toise.

— Bon, assieds-toi et écoute-moi sérieusement.

Je lui obéis une nouvelle fois. Toute volonté m'a quittée. Docile, j'écoute.

— Tu es surmenée en ce moment. Le boulot, le déménagement... Bref. Hier, on était en train de passer un bon moment ensemble quand tu as remarqué les taches d'humidité sur le mur...

— Tu appelles ça des taches d'humidité ?

— Reste calme ! Elles t'ont rendue hystérique et tu t'es mise à crier, à hurler...

— Mais...

— Écoute la suite. Tu as réveillé tout l'immeuble, avec tes cris. Le temps de te calmer, les voisins avaient déjà appelé la police...

— Les voisins du haut ? Après toute la séance qu'ils ont faite ? Ce sont EUX qui ont appelé la police ?

— Mais... plus personne n'habite au-dessus de ton appartement depuis plus d'un an...

— Après avoir maltraité leur fils et avoir traîné sa dépouille dans les escaliers ?

— Écoute-moi ! Il n'y a personne au-dessus ! Aucun petit garçon ne vit ici !

— Ils ont peut-être eu le temps de cacher le corps...

— Arrête tes délires !

Je ne comprends pas. Je n'ai pas pu imaginer tout ce tapage. Pas pendant presque un mois.

— Mais... les bruits. Tu les as bien entendus, toi aussi !

Pas de réponse.

— Ne t'inquiète pas. Je vais rester un petit moment ici, avec toi, si tu veux. Ou bien alors, tu peux venir t'installer chez moi... le temps de trouver autre chose...

— Hein ?

— Tu ne vas pas rester ici quand même !

Je ne vois pas où elle veut en venir. Ou plutôt, si. Elle est en train d'essayer de me faire comprendre, sans grande subtilité, que j'ai tout inventé, que je ne vais pas bien. Une immense colère m'envahit. Je n'ai plus qu'une envie : qu'elle s'en aille immédiatement ! Sans un mot, j'attrape ses affaires dans le salon, les fourre dans son sac de sport et les balance dans le couloir, sans lui adresser un seul regard. Elle n'insiste pas. Je referme la porte. Soupire de soulagement, les yeux fermés.

Au moment où je les rouvre, mon regard s'attarde sur la tache de moisissure. Elle a encore grandi et la couche de mousse verdâtre est plus épaisse. Il faudra que je téléphone au syndic

pour avoir le numéro du propriétaire de l'appartement, puisque personne n'y vit, au dire de Vanessa. Je dois trouver une solution le plus rapidement possible. On est samedi, je peux tenter le coup. Sinon, je devrai attendre lundi soir. D'ici là, au rythme où vont les choses, le plafond sera tombé. Je vais aller sonner chez un voisin ou deux pour en obtenir les coordonnées. Comme ça, je pourrai clarifier la situation sur les événements de la veille, et en profiter pour glisser quelques questions à propos des derniers occupants – ou des actuels, après tout, Vanessa ne m'a peut-être pas dit la vérité – de l'appartement du dessus. Je pourrais peut-être en savoir plus sur le petit garçon que je croise régulièrement. D'autres que moi doivent bien le connaître.

La première visite est pesante. Je commence par mon palier. Martha, une grande femme maigre d'une quarantaine d'années est venue répondre à mon coup de sonnette. Son mari et ses enfants sont partis à la piscine. Elle a l'air fatigué. L'agitation de la nuit dernière, pour terminer une longue et dure semaine, a eu raison de sa résistance. D'ailleurs, elle était en train de faire la sieste. Je lui précise qu'en effet, c'est malheureux, et qu'il faudrait vraiment faire quelque chose pour aider cette famille... que le petit garçon...

Le regard compassé qu'elle me lance est plus éloquent qu'un long discours. Gênée, elle change de sujet de conversation.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un problème de fuite ? Attendez, je vais vous chercher le numéro du syndic. Il est encore tôt. Vous pourrez peut-être contacter quelqu'un aujourd'hui...

Un sourire faux appuie son discours forcé. Dès que j'aurais tourné les talons, elle s'empressera de téléphoner à sa meilleure amie pour lui raconter sa conversation avec la folle !

Ma deuxième visite n'est pas plus rassurante. Denise, une dame assez âgée qui vit au rez-de-chaussée m'accueille avec sollicitude. Elle m'offre du thé et des petits gâteaux ainsi que son sourire le plus navré.

— Vous vous sentez mieux ? Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas... entre voisins.

Cette attitude me plaît. Pas de faux-semblants ni de bien-séance forcée. J'apprends ce qui s'est passé la veille : un peu après minuit, un cri déchirant a réveillé tout l'immeuble. Des bruits de lutte en provenance des étages supérieurs ont été entendus, de même qu'une cavalcade agitée dans les escaliers. Une longue plainte aiguë a ensuite résonné depuis le couloir de l'entrée. Selon Denise, la police a été prévenue par Martha, qui a eu peur pour ses enfants. Elle craignait un cambriolage ou une agression de la nouvelle locataire dont chacun avait bien reconnu la voix. La suite reste plus floue mais les policiers n'ont constaté aucune effraction en me raccompagnant dans mon appartement, avec mon amie. La vieille dame a vu, à travers l'interstice de sa porte entrouverte, que je me tenais, prostrée, devant la porte de la cave, accroupie sur le carrelage, la tête entre les mains. Un long moment a été nécessaire pour me calmer. D'après la septuagénaire, je ressemblais à une somnambule, et en effet, je ne me souviens de rien. Mon amie blonde serait restée évasive concernant mon état mais pour couper court aux questions, elle aurait laissé entendre que le surmenage n'y était pas pour rien. Bref, l'affaire s'est terminée par l'arrivée du médecin qui nous a rejointes à l'étage et a pris la situation en main. De quoi faire jaser mais rien de grave, en définitive.

Qu'est-ce que je faisais devant la porte de la cave ? Je ne possède plus aucun souvenir de cet épisode. Toute la fin de la soirée ressemblait à un mauvais rêve duquel j'avais émergé seulement le lendemain. Mais cela ne constitue pas l'essentiel. Mes singuliers voisins m'inquiètent beaucoup plus.

Je tente d'en savoir plus à propos de l'appartement du dessus. Denise me confirme son abandon. Il doit être dans un sacré état, depuis le temps. Combien ? Impossible de le savoir avec exactitude. Mais la vieille dame se souvient qu'à son arrivée, il y a de cela fort longtemps, une gentille famille y vivait. Sa mémoire défaillante ne lui permet pas de m'en dire davantage. Un petit garçon vivait-il ici ? À part celui de Martha et le petit-fils d'Ava, qui vient pendant les vacances scolaires, pas de très jeune garçon dans l'immeuble.

Peut-être s'agit-il d'un gamin des rues qui vient se réfugier au chaud pendant que ses parents, s'il en a encore, s'occupent de choses plus importantes ?

Un peu déboussolée, je décide de rentrer chez moi pour appeler le propriétaire du dessus sans tarder. Arrivée devant ma porte, un bruit furtif attire mon attention. Il provient de l'étage supérieur. Je sais bien que l'appartement d'en face est occupé mais *je sais* que le frottement vient de ces lieux prétendument vides. Je ne résiste pas : je monte et colle mon oreille à la porte. Je reconnais immédiatement la mélopée flûtée entendue la veille, mais en nettement plus étouffée. J'entends aussi une voix gutturale entonner une litanie de mots étrangers, sans signification pour moi. *Et encore ces gémissements étouffés !* N'y tenant plus, j'actionne la clenche. La porte est ouverte ! Sans réfléchir, je pénètre dans l'appartement, prenant à peine conscience qu'une paire d'yeux m'observe dans la pénombre de la porte d'en face, entrouverte. La porte grince en se refermant. Une puissante odeur de marée m'assaille : varech moisi et poisson en décomposition. Je suffoque. Avec difficulté, je tente de réguler ma respiration qui s'affole.

Mon cœur bat trop fort. Mes yeux mettront un moment à s'habituer à la pénombre. Pour le moment, je ne vois rien. En tâtonnant, j'essaie d'actionner la fonction « lampe » de mon portable. Je tremble si fort que je fais tomber l'appareil. Je m'accroupis pour le récupérer. Mes doigts glissent sur un tapis gluant qui recouvre le sol. Je reconnais la même texture que celle qui macule mon plafond et mes murs. Une petite voix provenant probablement du couloir me fait sursauter :

— N'entre pas ! Il n'attend que cela ! Reviens vite parmi les vivants !

Je m'immobilise. Dans la pénombre, j'entends un souffle rauque. Quelqu'un m'épie. *Cela* semble s'approcher. Ma peau se recouvre de chair de poule. Un long frisson me traverse. Incapable de me contrôler, je me cogne à la porte, peine à l'ouvrir et refais à toute vitesse le court chemin parcouru en sens inverse. Je me retrouve seule dans le couloir de l'immeuble. Il fait presque nuit. Une faible luminosité mourante éclaire sinistrement la volée d'escaliers par la fenêtre en vitrail du palier, dessinant des ombres bleutées inquiétantes. Je redescends machinalement vers mon appartement. Après quelques secondes, je réussis enfin à ouvrir ma porte palière, manquant de peu casser la clé dans la serrure. Je tire le verrou et enfin, je m'affale en sanglotant sur le canapé.

Il fait jour quand je me réveille. Une lumière triste accueille mes premières pensées. Il doit être très tôt ou très tard. Un mal de tête presque insoutenable bat la mesure tout au fond de mon crâne. Une nausée me saisit. Cette odeur épouvantable s'est encore accentuée. Un coup d'œil circulaire me confirme que presque la totalité du plafond et des murs du salon est recouverte de mousse grise, comme si une lèpre malsaine gagnait du terrain. Je ne sais plus quoi penser. Mes mains et mes bras sont eux aussi pleins de cette saleté. Ma première réaction est de courir à la salle de bains pour me laver. L'eau chaude coule mais malgré la quantité déraisonnable de savon liquide, ma peau reste grise. Il faut que je téléphone à Vanessa. Elle saura quoi faire. Elle me dira ce qui s'est passé vendredi soir. Je cherche mon téléphone au fond de ma poche mais il a disparu. Je me souviens qu'il est resté dans l'appartement du dessus lorsque j'en suis sortie précipitamment. Je n'ai pas de ligne fixe. Que faire ? Y retourner et le récupérer. Il n'y a pas d'autre choix. Je n'ai pas envie de retourner chez les voisins et sans téléphone, je suis coupée du monde extérieur. On est dimanche. Je n'ai pas envie d'attendre toute seule le moment de me rendre au travail, demain. Cette histoire me vrille les nerfs. Le son flûté a repris. Les gémissements et les pleurs aussi. En proie à une terreur sans nom, je me pelotonne sur mon canapé et j'attends un long moment, incapable de faire quoi que ce soit. J'ai aperçu mon reflet dans le miroir de l'entrée et je ne me suis pas reconnue : une vieille grise m'a regardée avec stupeur.

J'ai dû me rendormir. Je ne sais plus quelle heure il est. Ma montre ne fonctionne plus, mon réveil non plus. Il n'y a plus d'électricité chez moi. Il fait noir. J'ai perdu la notion du temps. Je n'ai plus de téléphone. Je n'ai plus envie de rien. Rester là et mourir. Ne plus me réveiller. En passant la main sur mon bras, j'ai senti que la lèpre grise s'est agglomérée, collant mon corps au canapé devenu poisseux. Avec un écœurant bruit de succion, je me décolle difficilement. Il est encore temps de récupérer mon portable ou de sortir de l'immeuble. Peut-être aller chez un voisin, finalement. Je ne me sens vraiment pas bien. Je suis

certainement malade. La saloperie spongieuse qui me recouvre presque entièrement doit y être pour quelque chose. Comment cela a-t-il pu arriver si rapidement ?

Le couloir est désert et silencieux. Je remonte vers l'appartement maudit. À chacun de mes pas, un bruit de vieille éponge saturée d'eau me trahit. Je n'ai plus besoin de lumière : j'y vois parfaitement, bien qu'il fasse tout à fait noir. Par contre, j'ai du mal à respirer. Mes poumons me font affreusement mal et semblent se bloquer à chaque inspiration. J'éprouve une drôle de sensation, un peu comme si l'oxygène me parvenait des oreilles, ou plutôt de leur proximité. Des entailles profondes sont apparues sur mon cou et mes tempes. La porte que je tente d'ouvrir reste fermée. Quelqu'un l'a refermée à clé. Je ne sais plus quoi faire. Je sonne. Aucun son ne se produit. Je frappe sur la paroi de bois suintant d'humidité. Personne ne me répond. À nouveau, une peur indicible s'empare de mon esprit. Je tente de frapper aux différents étages, en vain. Personne ne me portera donc secours ? Je constate *qu'il n'y a plus aucun nom sur les sonnettes de cuivre* ! Quelques lettres à demi effacées barbouillent de vieilles plaques couvertes de vert-de-gris. Plus d'électricité non plus. Cela ne me dérange pas. J'ai la curieuse sensation d'y voir plus clair que jamais. Mes difficultés respiratoires, en revanche, s'accroissent. Je constate également que la lèpre grise recouvre mes pieds et tente de m'immobiliser, de me clouer au sol. Il faut que je bouge le plus possible, sinon, je risque de ne plus le faire du tout.

Un peu d'air frais me ferait du bien. Je me dirige vers la sortie, aussi vite que mes pas englués me le permettent. *La porte d'entrée a disparu* ! Comme dans un cauchemar, je vois une petite silhouette s'approcher de moi. Le petit garçon ! Il est revenu ! Il se tient immobile, de dos, à quelques centimètres de moi.

— Eh, petit ! Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Ma voix devenue rauque et pâteuse sonne bizarrement.

— Petit ! Réponds-moi. Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu attends de moi ?

La minuscule silhouette famélique se tourne dans ma direction et pointe, muette, la porte de la cave. Son autre bras est plâtré. Mon cœur fait un bond, mes jambes se dérobent. Impossible de croire ce que je vois : un visage recouvert d'écailles, plus

proche de celui d'un grotesque mérou que de celui, attendu, d'un enfant ; des ouïes ornent son cou, et ses jambes ont l'air d'être soudées, comme celles des sirènes des contes. Son geste impérieux ne me laisse aucun choix : ma seule issue reste la cave ! Comme une folle, j'ouvre la porte désignée et je commence une longue descente dans les entrailles de l'immeuble. Elle paraît sans fin. Ce qui demeure le plus étrange, c'est que rapidement, les marches ont l'air taillées dans le roc ; elles n'ont plus rien à voir avec un escalier de béton. Même chose pour les murs. J'ai l'impression de descendre un gouffre naturel à peine aménagé. Au-dessus de moi, la porte s'est refermée.

Combien de temps ma descente a-t-elle duré ? Je l'ignore. Je me souviens qu'au bout d'un temps interminable, j'ai fini par déboucher dans une sorte de caverne recouverte de varech et d'ossements humains. L'entêtante mélodie, flûte mêlée de chants primitifs, retentit, plus fort que jamais. Je vois alors s'avancer vers moi des silhouettes aux allures simiesques encapuchonnées. Elles m'encerclent et révèlent leur véritable nature : je reconnais vaguement les traits de mes voisins, ainsi que ceux de Vanessa, dans un hideux mélange d'humain et de créatures marines dégénérées.

— Le maître n'attendait plus que toi pour terminer le rituel, *Iä, Iä Cthulhu fhtagn ! Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn !* coasse celle qui m'avait juré de toujours rester à mes côtés.

— Elle a été retrouvée inanimée dans la cave ?

Alex, le chef du service créatif n'en revient visiblement pas. Il roule de grands yeux outrés et se tord les mains.

— Pourtant, à la dernière réunion, elle avait l'air plutôt bien... Fatiguée, mais plutôt bien...

— Oui. Un vrai mystère. C'était quelqu'un d'assez secret. Elle vivait seule dans un immeuble inhabité depuis des années. Un vrai squat. Tu aurais vu ! Je n'en croyais pas mes yeux, elle qui était toujours tirée à quatre épingles. On a eu du mal à la retrouver, en plus. Ce sont les policiers qui ont eu l'idée d'inspecter tout le bâtiment. Moi, je n'y serais jamais descendue seule, à la cave. Elle avait dû rester là plusieurs jours, en plus.

Vanessa profite de son heure de gloire. Depuis la découverte, elle alimente volontiers les ragots dont ses collègues avides de sensations fortes se repaissent.

— Pas possible ! ajoute en minaudant Audrey, une créative du bureau. Rien ne pouvait nous laisser penser que...

— Non, non. Rien. Sa présentation du projet était impeccable, comme d'habitude..., renchérit Alex, affecté par les détails donnés ; en réalité, il en redemande.

— Et... elle est dans quel état ? Épouvantable, j'imagine !

— La pauvre...

Vanessa ménage ses effets. Elle se délecte intérieurement des réactions de ses collègues qui poussent des cris d'orfraie.

— Une vraie loque. À peine en vie... Elle donnait l'impression de vivre dans la rue depuis des mois... alors qu'en fait... on l'avait vue assez en forme il y a à peine quelques jours... C'est incompréhensible ! Mais le pire...

— Le pire ?

L'attention de l'auditoire de la belle publiciste est à son comble. Elle attend encore quelques secondes, histoire de le tenir en haleine.

— Le pire, ce sont les ossements...

— Quoi ? hurle Sandra, la graphiste, qui se tenait un peu à l'écart de la conversation mais n'a pas pu retenir une intervention horrifiée.

Les mines déconfites des autres, qui ne disent rien, sont significatives.

— Oui, murmure Vanessa d'un air entendu, le sol de la cave était recouvert d'ossements humains. De vieux cadavres, pour la plupart. Mais Marine étreignait le cadavre tout desséché d'un petit garçon qui avait un bras plâtré. D'après l'enquête de police, c'était un môme qui avait disparu, il y a dix ans... On soupçonnait ses parents de maltraitance...



Ce qui marche au fond du Pacifique

Béryl Asterell

Née près de Brocéliande, Béryl ASTERELL est droguée au chocolat et au thé, d'où ses délires récurrents. Elle a déjà publié une dizaine de poèmes au défunt webzine Codex Poeticus, et deux nouvelles dans les anthologies Dimension Merveilleux Scientifique 1 et 3 chez Rivière Blanche.

H. P. Lovecraft et Béryl, c'est une histoire d'amour entre un auteur « qui à jamais dort » et une gamine de 13 ans, âge maudit. Devenue prêtresse du culte, elle milite pour le rétablissement des sacrifices humains, parce que même les Grands Anciens ont droit à leurs sandwiches !

Ce qui marche au fond du Pacifique

de Béryl Asterell

Ce matin, je suis allé au temple. Je le fais tous les jours depuis que les *Kami* ont bien voulu me rendre la parole... et je n'oublie pas les offrandes. J'ai besoin de leur protection.

Je suis biologiste, un métier qui fut toujours une passion, mais qui me demanda de gros efforts, car je n'étais pas si doué que cela, au lycée. Parvenir à intégrer l'université de Kyôto, ma ville natale, fut donc mon premier défi. Ensuite il me fallut faire mes preuves avant d'arriver ici, dans ce laboratoire de Waseda, d'où je peux voir la baie de Tôkyô. J'apprécie toujours autant ma profession, mais depuis quelque temps, je laisse le travail de terrain à d'autres. Sous la mer... hélas, ses profondeurs recèlent désormais pour moi tant de terreur.

Mes collègues me savent gré de m'occuper de la paperasse. Ils ont bien vu que l'aventure qui m'est arrivée en 2013 dans le Pacifique Nord a changé mon comportement. Et comment aurait-il pu en être autrement ? J'ai déjà eu la chance de survivre – quoique parfois, je me demande si ce n'est pas plutôt une forme de malédiction.

À l'époque, je n'éprouvais aucune espèce de peur vis-à-vis des grands fonds marins mais, au contraire, une fascination toute scientifique. Mon équipe franco-japonaise, à bord d'un navire français affrété par l'IFREMER, continuait les travaux entrepris par un autre bateau de l'institut, disparu lors du *tsunami* de Fukushima en mars 2011. Si cela s'avérait praticable, compte tenu des violents courants sous-marins dans la zone du

nauffrage, nous devions aussi récupérer un maximum de matériel et d'échantillons.

Selon les instruments du capitaine Maupié, nous étions au-dessus de la fosse du Japon, à environ soixante-cinq milles marins de la côte du Tôhoku. Étendue sur huit cents kilomètres le long de l'île de Honshû, cette fosse marine plonge jusqu'à neuf mille cinq cents mètres, entre celle des Kouriles au nord et celle d'Izu-Bonin au sud. Encore plus au sud, le système de la « ceinture de feu du Pacifique » se prolonge par la fosse des Mariannes, la plus profonde au monde. Les plongées dans ces zones rapportent toujours des spécimens inédits, défiant toute classification ; et c'était bien cette vie abyssale qui nous intéressait, mais aussi les mouvements du plancher océanique, ainsi que le bateau qui nous avait précédés sur les lieux.

Dans les deux navires, les bathyscaphes étaient français et les robots de plongée japonais, créés par les spécialistes de l'université Waseda.

Les premiers jours se déroulèrent dans le calme. Le matériel fonctionnait, le moral de l'équipe était au beau fixe, malgré une météo changeante et une houle assez forte qui jouait des tours à certains estomacs. Cependant, les géologues s'avéraient déçus, car les appareils ne pouvaient pas mesurer grand-chose en raison de l'instabilité du bateau. Malgré tout, nous parvînmes à remonter plusieurs spécimens, dont l'un était totalement inconnu jusque-là.

Après des repérages fructueux, nous découvrîmes l'épave que nous recherchions, dans un triste état. Elle se trouvait à demi engloutie sous un chaos de roches, fracturée en trois ou quatre morceaux. Quand elle apparut dans la lumière des projecteurs, je ne pus m'empêcher de frissonner tant le spectacle était irréel et poignant. Plusieurs membres de l'équipe connaissaient nos prédécesseurs ; ils détournèrent le regard, à la limite des larmes. Le tombeau marin était curieusement dépourvu d'algues et de coraux, comme si la vie n'était pas encore revenue. Deux ans après, je n'avais jamais vu cela, pas plus que mes collègues ou les plongeurs qui nous accompagnaient. Ce fait aurait dû nous alerter ; nous n'y vîmes qu'une bizarrerie de la nature.

En revanche, la coque brisée n'étonna personne. Nous étions sur l'épicentre même du séisme de 2011, à un endroit où aucune

construction humaine n'aurait pu résister à sa force dévastatrice. Et la puissance inégalée du *tsunami* s'était traduite par une vague de trente mètres de haut.

La seule différence notable entre cette expédition et la nôtre était son financement. Comme notre mission de renflouage avait été considérée comme prioritaire, les Français avaient pu obtenir tous les crédits publics sollicités. Côté japonais, nous n'avions eu aucun problème sur ce point ; notre budget était donc supérieur à celui de la première expédition, et entièrement public. En 2011, il avait fallu faire appel à un mécène privé du nom de Claude Balfour, patron d'une banque d'affaires dont je n'ai pas retenu le nom. Sa fondation suisse portait un intérêt aux fonds marins du Pacifique, ainsi qu'aux folklores des archipels et pays côtiers, de l'Océanie à la Malaisie ou le Japon. D'après ce que je compris, cela allait de pair avec son goût personnel pour les monstres marins légendaires – la vie abyssale est en effet assez déroutante pour réveiller les spéculations les plus sauvages chez le grand public.

Maintenant que nous avions localisé le navire, nous vérifiâmes l'emplacement des robots. L'un s'avéra introuvable et l'autre, bien que cabossé, était peut-être récupérable. Le bathyscaphe, éjecté à vingt mètres de l'épave par la violence du choc, avait beaucoup souffert et ne pourrait sans doute pas être réparé. Entre deux avis de gros temps, nous cherchâmes aussi toutes les traces d'objets intacts, si possible du matériel scientifique.

Le troisième jour de nos explorations, le plus petit de nos deux robots remonta une boîte métallique abîmée. La soirée suivante, alors que le navire tanguait toujours autant, une des géologues nous en présenta le contenu. Il s'agissait de papiers, sans doute des sorties d'imprimante, qui avaient dû appartenir à Claude Balfour. La plupart étaient déchirés ou illisibles, mais quelques-uns s'étaient trouvés protégés au milieu de la pile, dans la boîte déformée mais non brisée.

Il y avait en particulier la version originale, accompagnée d'une traduction française, d'un conte fantastique japonais qui nous intrigua tous, et que je ne peux aujourd'hui me rappeler sans frémir. C'était du japonais ancien, avec des caractères difficiles à lire. Comme nous ne comptions aucun historien, nous n'aurions pu tout comprendre si une traduction française n'avait pas été incluse.

Le voici tel que je m'en souviens :

Ima wa mukashi : c'est maintenant du passé.

Durant l'ère Ôei, vivait un riche marchand à Hakata, dans la province de Chikuzen. Ce qu'il vendait, je ne sais plus ; mais il possédait plusieurs bateaux.

Au moment où est censée intervenir cette histoire, ce marchand avait connu une série de malheurs, entre pirates et naufrages, qui réduisait sa flotte à deux bateaux seulement. En outre, plusieurs de ses commis l'avaient quitté, de peur d'être le prochain à subir le mauvais sort. Ainsi, l'un des bateaux restants devait voguer vers Melaka, en Malaisie, avec son fils à bord.

Pour s'assurer qu'il arrive à bon port – tout comme les marchandises, j'imagine – le marchand se rendit au temple Kushidajinja, dédié à la déesse du soleil Amaterasu et à son colérique frère le *Kami* de la mer, Susano-wo-no-mikoto. Il fit une offrande de perles, rondes comme l'âme, et reçut du prêtre le conseil suivant : son fils devrait se munir d'un miroir pour repousser le mal qui se dresserait sur sa route. Par chance, il avait chez lui un petit miroir précieux offert en paiement par un seigneur dépourvu de monnaie. Il le confia donc à son fils, en lui enjoignant de ne pas le montrer, sauf si un danger venait à le menacer.

Or, un orage éclata sur le chemin du bateau, qui déchira les voiles. La coque résista, mais les marchandises, hélas, passèrent par-dessus bord. L'équipage et le fils du marchand se voyaient perdus, d'autant que le bateau, ingouvernable, dérivait de plus en plus au sud, sans rencontrer aucun autre bâtiment.

Après plusieurs jours et nuits de cette infortune, ils débarquèrent sur une île étrange et inconnue. Le capitaine était persuadé de n'avoir jamais entendu parler d'une île à cet endroit, bien plus au sud que toutes les terres qu'il avait déjà foulées. D'autres membres d'équipage parlèrent d'îles intermittentes, un vieux mythe qui n'est pas sans fondement en raison des soulèvements volcaniques du Pacifique.

Sur cette île, ils tombèrent face à face avec un immense *yôkai*¹ qui ne se contenta pas de les effrayer, mais les rattrapa jusque sur le bateau où ils rembarquèrent en courant. Tentacules désordonnés en avant, le monstre dévora plusieurs marins ! Il était semblable, dit

1. Monstre, apparition surnaturelle

le conte, à la masse de chair appelée Nuppefuhofu, mais en bien plus énorme, et doté de milliers d'yeux comme Mokumokuren.

La coque flottante, abri illusoire, ne résista pas à cette horreur. Le fils du marchand, qui avait conservé le miroir sur lui dans un petit sac accroché à sa ceinture, le tira dans un geste héroïque et désespéré. Alors le miracle d'Amaterasu se produisit : le miroir solaire repoussa les ténèbres et la créature s'enfonça sous l'eau, non sans avoir balayé l'île et les restes du bateau.

Le fils du marchand manqua se noyer dans l'affaire. Par chance, l'un des marins le vit et, malgré sa panique, eut le réflexe de le rattraper. Les quelques survivants grimpèrent sur un radeau, et dérivèrent quelques jours avant qu'une jonque malaisienne ne les découvre.

Comment le fils du marchand parvint à rentrer à Hakata, et s'il put ramener le miroir, l'histoire ne le dit pas – ou alors, je ne m'en souviens plus. En tout cas, son père l'accueillit avec joie à son retour. Mais depuis lors, le fils refusa de retourner en mer et choisit la voie des ermites *yamabushi* sur le mont Ono, au nord-est de Kyôto, en plein milieu des terres.

Le conte s'achevait sur un couplet classique vantant les bienfaits de la protection des *Kami*, notamment Amaterasu et Susano-wo.

Sur le moment, « l'ère Ôei » ne me rappelait guère que « l'invasion Ôei » des Coréens, étudiée à l'école. J'ai donc fait plus tard quelques recherches : elle correspond à la période 1394-1428 du calendrier occidental. Les shogûns Ashikaga étaient alors les vrais détenteurs du pouvoir politique, reconnus « rois du Japon » par l'empereur de Chine, suite à une erreur de traduction. L'ère Ôei fut une période troublée, avec des révoltes et surtout une invasion coréenne manquée en 1419 par Tsushima au nord, mais sans effet sur Hakata, au sud de l'archipel, port de commerce florissant. Quant à Melaka ou Malacca, en Malaisie, citée dans le conte, la ville fut fondée en 1396.

Le contexte de cette histoire me paraît donc crédible, bien qu'elle soit sans doute inventée. C'est d'ailleurs souvent le cas des récits édifiants, qui ont valeur d'exemple. Néanmoins... les événements décrits... le monstre... Certains détails, dans ce conte marin de l'époque Muromachi, ont pris pour moi une signification toute particulière.

La dernière feuille de la traduction portait une note manuscrite, qui résista tout d'abord à la lecture de nos collègues français. Déchiffrée, cela donna ce commentaire énigmatique :

Shoggoth ? Voir le rapport du Prof. William Dyer sur l'expédition antarctique Dyer-Pabodie de 1931, Miskatonic Univ.

Et plus bas :

+ *Nodens ?*

Inutile de dire que nous fûmes stupéfaits. Personne ne connaissait d'université Miskatonic... Pourtant, nous appartenions à quatre disciplines scientifiques différentes, autant d'institutions de recherche, et représentions trois nationalités car un des géologues était Italien... Ce fut le plongeur accompagnant l'archéologue qui avait extrait les papiers, qui nous apprit que ce pouvait être une référence à l'écrivain américain Howard Phillips Lovecraft, inventeur de cette université fictive. D'après lui, un de ses textes parlait d'une expédition antarctique, et mentionnait bien un personnage du nom de Pabodie. Cette histoire se terminait dans l'horreur suite à la rencontre avec un monstre dénommé « shoggoth ». Mais, comme il le dit lui-même, c'était « de la littérature » !

Dans le même ordre d'idées, sur un autre papier à moitié déchiré se trouvaient les vers suivants :

*Cet éternel Sommeil, c'est une Vie encor,
Si en d'étranges ères se meurt jusqu'à la Mort.*

Claude Balfour les avait surnommés le « Distique Maudit », et précisé qu'il s'agissait d'un extrait d'un livre étrange du XVIII^e siècle, le *Culte des Goules* du comte d'Erlette, qui lui-même citait le *Necronomicon* d'al-Hazred – ouvrage plus étrange encore. Notre plongeur s'anima à la mention de cette référence, car cela ressemblait beaucoup à une composition de Lovecraft, qu'il nous cita en version originale :

*That is not dead which can eternal lie
And with strange eons even death may die.*

Nous écoutâmes poliment, bercés par un simple roulis, car les creux s'étaient aplanis. Cette nuit-là fut calme, d'un calme trompeur qui nous permit de convenir que nous avions affaire à des élucubrations complotistes. Je me souviens que quelqu'un assimila ces délires à la thèse selon laquelle les dieux d'anciennes religions tout à fait vénérables seraient des extraterrestres. C'était bien la première fois que j'en entendais parler, mais l'un des

Français parla de l'ancien conjoint d'une connaissance, persuadé que les Pyramides avaient été construites par les extraterrestres... Ce qui me dérangeait le plus dans cette idée, semble-t-il très occidentale, c'est que les *Kami* ne semblaient pas épargnés par cette opinion choquante.

Et pourtant, nous aurions dû nous méfier. Pourquoi les forêts utilisés par les géologues de l'équipe précédente avaient-ils été à moitié dissous, comme par de l'acide ? Il n'y a pas d'acide dans le sous-sol marin, sauf si l'on compte les fumeurs noirs au fond des fosses abyssales, autour desquels on trouve des formes de vie anaérobies parfaitement adaptées à ces conditions extrêmes. Mais il s'agit de vapeurs acides ; cela n'a rien à voir avec le genre de liquide épais qui, seul, aurait pu attaquer un matériel en acier. Aucun de nos géologues ne put d'ailleurs avancer d'explication, car la composition chimique de la croûte terrestre et du manteau est bien connue. Rien ne cadrerait avec les dégâts observés.

Nous eûmes hélas l'occasion de tester, dès le lendemain, les difficultés particulières auxquelles se heurtait la géologie dans ce secteur. La houle s'étant calmée depuis la nuit précédente, nous en profitâmes pour aller récupérer des carottes de sédiments marins, de façon à terminer la mission de 2011.

Ce fut brutal : le vent se leva d'un seul coup, les vagues se creusèrent. Et, quelques minutes plus tard, nous perdions contact avec le robot en plein forage, à neuf mille cinq cent vingt-huit mètres de profondeur. C'était l'un des robots de Waseda, plus maniables que le bathyscaphe des Français. Une lutte acharnée de deux heures ne permit pas de reprendre le contrôle de l'appareil. De plus, il était impossible avec cette houle, de risquer la vie de deux membres d'équipage en envoyant le bathyscaphe. Enfin, désarmés, nous abandonnâmes tout espoir quand nous vîmes le câble de guidage du robot remonter à la surface, sectionné comme par une pince géante... Dans quel éboulis rocheux s'était-il coincé ? Nous avions toujours en tête les images de l'épave de nos prédécesseurs, en morceaux au milieu de cet indescriptible chaos de pierre.

J'étais nerveux. Je ne pus m'empêcher de dire qu'il y avait quelque chose de malsain dans cette opération. J'avais l'impression qu'il était urgent de partir, qu'une menace diffuse planait autour de notre expédition... Mes collègues japonais acquiescèrent ; je

n'étais pas seul à me sentir mal à l'aise. Les Français, par contre, semblaient faire tous les efforts possibles pour ignorer leur malaise ou en rire. Le capitaine Maupié admit qu'il n'avait jamais vu une houle comme celle-là, avec – j'en ai les cheveux qui gonflent sur la tête quand j'y repense – « un vent contraire au sens des vagues » ! Sa remarque eut le don d'affoler deux autres collègues, que les rationalisations de la majorité ne convainquirent pas et qui demandèrent à quitter la zone. Je n'étais pas loin de céder, moi aussi, à la panique. J'aurais dû le dire, insister... Hélas...

Madame Sudolsky, la géologue qui la première avait touché la boîte de Claude Balfour, avoua au dîner de ce soir-là, qu'elle faisait depuis cet instant un rêve bizarre où elle voyait sombrer le bateau de 2011, attaqué par un monstre de cauchemar assez semblable à celui du conte. Elle entendait en outre les voix de ses collègues décédés, qui lui disaient de ne pas s'approcher de l'épave. Ce dernier fait lui paraissait normal, car elle connaissait bien plusieurs des chercheurs disparus lors de la première mission. Je me souviens alors l'avoir regardée un peu fixement, choqué, et avoir poussé l'impolitesse jusqu'à oublier de m'excuser de la dévisager. Mais je ne suis pas sûr qu'elle l'ait remarqué ; elle était perdue dans ses pensées.

Puis vint la nuit. Le capitaine avait finalement accepté de s'éloigner un peu, à la recherche d'une zone plus calme. Peine perdue : vers deux heures du matin, le bateau se mit à tanguer dangereusement, nous réveillant tous. Je me souviens d'une odeur forte, plus proche de l'œuf pourri que du sel marin. Pensant à un dégagement de soufre, et donc qu'un phénomène volcanique se produisait sous nos pieds, je sortis dans la coursive, montai sur le pont. Mais je redescendis presque aussitôt entre deux paquets de mer, avec difficulté, manquant glisser sur les marches. Un marin venait de me crier par-dessus la tempête que l'intérieur était « sûr » ! Mais il ne l'était guère : les instruments de navigation ne répondaient plus, comme je le compris rapidement, aux cris affolés de l'équipage.

Ensuite, ensuite... il y a un « trou ». Je ne sais pas, je ne sais plus, je... non, en toute honnêteté, je ne sais *pas* ce qui s'est passé exactement. J'ignore comment je me suis trouvé à la dérive sur un canot de sauvetage avec deux compagnons d'infortune, madame Sudolsky et le plongeur qui nous renseigna sur Lovecraft, aussi

malade que moi. Nous n'avions plus tous deux que de la bile à vomir, mais cela continuait sans que nous puissions nous arrêter.

Je sais seulement que le lendemain dans la matinée, un thonnier japonais nous recueillit à son bord. Je laissai madame Sudolsky se débrouiller dans un mauvais anglais, car je ne pouvais plus parler. Nous arrivâmes sains et saufs à Yokosuke, port d'attache des marins-pêcheurs, dans la baie de Tôkyô.

J'appris plus tard que la géologue, rentrée en France, refusait désormais de travailler sur mer, comme moi...

Un jour que nous conversions par e-mail, elle me confia qu'elle faisait des cauchemars dont elle n'osait parler à personne, car elle craignait que son entourage ne la croie folle. Je compris pourquoi c'était à moi qu'elle le disait ; et je n'eus pas besoin de lui demander ce qu'elle voyait dans ses rêves. Ce ne pouvait être que la vision qui m'ôta la parole pendant huit mois, m'obligeant à communiquer uniquement par écrit : une masse informe et gigantesque, plus ou moins phosphorescente, grouillant d'yeux clignotants et lançant des tentacules vers le bateau, sa proue noire dressée sur un coin d'étoiles scintillantes... Puis la pleine lune apparaissait depuis l'abri des nuages où elle s'était cachée et la créature tordait alors ses tentacules dans tous les sens – comme en proie à la douleur –, fermait ses yeux et replongeait, sans cesser de s'agiter. Les vagues toujours démontées achevaient de couler le bateau, perdu corps et biens, comme son prédécesseur.

Il y a une autre chose dont je ne me souviens pas : comment la boîte de Claude Balfour, avec le conte à l'intérieur, était-elle arrivée entre mes mains ? Je ne pense pas l'avoir prise, je ne vois vraiment pas pourquoi je l'aurais fait. Était-ce madame Sudolsky, et dans la confusion du retour, l'objet avait-il atterri dans mes affaires ?

J'ignore ce qui s'est réellement passé en 2011. Cependant, depuis que j'ai lu certains ouvrages dont je préfère ne pas citer les titres, j'ai une hypothèse. Car j'ai développé une fascination pour les théories sur les Grands Anciens et les Autres Dieux. J'évite d'être trop précis quand j'en parle, même à mon entourage, car j'ai déjà vu d'assez près la psychiatrie lors de mon retour, pour ne pas avoir envie d'y goûter à nouveau. J'ai cependant expliqué que ces lectures particulières m'ont permis de surmonter l'épreuve et

aidé à retrouver la parole. Cela suffit à mon épouse, et c'est tout ce qui compte.

Je consulte régulièrement différents sites confidentiels – ayant peu à voir avec ma spécialité – où je suis entré en contact avec des personnes que je n'aurais aucune chance de croiser dans les couloirs de mon université. Je leur apporte mes connaissances de biologiste, qui ne sont pourtant pas grand-chose face à ce mystère insondable, aussi intrigant qu'effrayant. Ces créatures ne sont pas légendaires, cela est notre seule certitude ; et je suis bien placé pour savoir que le vivant ne se limite pas à la chimie carbonée. Si d'authentiques extraterrestres, ou des survivants géants de la Terre primitive, soit trop mous, soit trop différents de notre forme de vie pour laisser des traces fossiles, existent toujours dans les abysses, alors l'humanité doit s'attendre à de nouveaux accidents. Et jamais notre espèce ne dominera la planète.

Quant à Claude Balfour... Que cherchait-il exactement ? Parfois, je me dis que si des êtres étranges autant que destructeurs vivent vraiment sous le Pacifique, et que Balfour a tenté de les contacter, alors le sang de milliers d'innocents a coulé par sa faute. La triple catastrophe de 2011 n'a peut-être rien de naturel, mais comment en parler ? Les gens sont encore choqués, et outrés par la mauvaise gestion du gouvernement. Je pense qu'il y a certainement eu des maladresses, voire des erreurs ; mais je crois qu'on lui en demande trop. Si Claude Balfour est à l'origine de nos malheurs, cela ne pouvait être prévu. Pourtant, avancer une idée pareille serait certainement mal compris.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas voulu conserver cette boîte maudite. J'ai attendu l'hiver, pour éviter les fantômes de l'été, et parce que je ne voulais pas rester trop tard dehors. Je supporte mal la nuit noire, ce vaste espace dans lequel l'humain n'est qu'une chose minuscule et insignifiante.

Et cette boîte, je l'ai enterrée au temple, par cette nuit d'hiver, il y a quelques mois ; c'est pourquoi j'y apporte souvent des offrandes. Je demande aux *Kami* – et je prie que ces Puissances-là existent aussi – de me protéger du mal des grandes profondeurs marines, et de m'envoyer Baku le dévoreur de rêves pour éliminer mes cauchemars. Car je crains que ce qui marche au fond du Pacifique ne me hante à jamais.

Tertön

Jonas Lenn



Depuis 2013, le roman Palace Athéna et le recueil de nouvelles Crop Circles, Jonas LENN s'était fait fort discret. Le voici de retour sur les terres imaginaires avec un hommage très personnel à Lovecraft, un des auteurs dont l'univers et le style l'ont profondément marqué. Retour d'autant plus symbolique que Nestiveqnen est un des éditeurs qui ont lancé Jonas Lenn. L'anthologie Jour de l'an 1000 avait publié « Les Noces d'orage », en 1999, et la revue Faeries lui avait ouvert ses portes en publiant notamment « Le Sang des Titanides », lauréate du tout premier Prix Imaginales de la nouvelle en 2002.

Tertön

de Jonas Lenn

31 octobre 2039

Au sein des forces de police, de rares enquêteurs savent à quelle porte frapper lorsqu'une piste inattendue les mène dans les eaux troubles de la mythologie des Grands Anciens : le lieutenant Llewellyn était de ceux-là. Son image en trois dimensions se matérialisa sous le dôme arabo-normand de la bibliothèque. Samantha Perkins avait fait équipe à plusieurs reprises avec cet homme mûr, à l'allure décontractée mais soigné ; elle l'appréciait. Si la jeune détective de l'Agence d'Investigation sur le Paranormal avait aimé les garçons, elle aurait sans doute craqué pour Llewellyn, elle jugeait sa compagnie à ce point agréable que leurs relations dépassaient souvent le strict cadre professionnel. Dans un bar à flics de Boston, où ils trinquaient d'ordinaire aux succès de leurs collaborations, le lieutenant lui avait un jour confié un secret : il était la réincarnation d'un détective de la célèbre agence Pinkerton. Depuis, Samantha le surnommait Continental Op¹.

— M'dame !

— Hé ! Quel vent frisquet t'amène ?

Continental Op ôta sa casquette et passa la main sur ses cheveux gominés. Cette fois, il sollicitait les compétences de l'AIP dans le cadre d'une affaire de rapt. Rapt dont venait tout juste

1. *Note de l'éditeur* : « Continental Op » est un détective privé de la *Continental Detective Agency*, créé par Dashiell Hammett en 1923. Il tire son surnom du fait que, lors des enquêtes, il ne donne jamais sa véritable identité : il est un simple *Continental Operator*, ou « agent de la Continental » en français.

d'être victime un vieil herboriste tibétain de Providence. La boutique du vieux, sur *Hope Street*, se trouvait à deux pas des bureaux de l'Agence, pourtant Samantha renonça à la balade : c'était une fraîche journée d'octobre, de celles qui font apprécier les séances de téléconférence bien au chaud. La jeune femme activa la vision holographique grand angle : sous le dôme arabo-normand, les étagères de la bibliothèque s'effacèrent au profit d'autres rayonnages occupés par des bocaux de verre renfermant de mystérieux échantillons de la pharmacopée himalayenne. Autour de l'officier du FBI, des experts en combinaison blanche s'affairaient dans l'espace exigu de l'officine.

— Dis-moi tout ! lança Samantha.

Le lieutenant fit un pas de côté pour laisser opérer une de ses collègues scientifiques puis il exposa les faits.

De retour de l'école, en costume de Casper le fantôme, la petite fille de l'herboriste avait trouvé la boutique de son aïeul déserte, évènement assez inattendu et alarmant à ses yeux pour qu'elle jugât bon de donner l'alerte. Sangpo Tashi, le père de la fillette, constatant à son tour l'absence du vieux, avait consulté la mémoire de la caméra de surveillance des lieux : son contenu l'avait incité à prévenir la police.

Une fenêtre immatérielle s'ouvrit où Samantha put visionner un extrait des enregistrements vidéo. Juste avant midi, trois individus avaient poussé la porte de l'herboristerie. Peu d'indices permettaient de les différencier, encore moins de les identifier. En ce jour d'Halloween, ils avaient choisi un accoutrement de circonstance : un costume sombre, avec capuche et cape, complété par une sorte de masque mortuaire, façon *calavera* mexicaine, l'ensemble leur conférant un air de trio infernal sorti droit d'un *comic book* d'antan.

Debout derrière la caisse, le vieil homme observait ses visiteurs. Par leurs tailles rigoureusement hiérarchisées, ils évoquaient les trois ours du conte. Le plus petit – bébé ours – verrouilla la porte et retourna l'écrêteau du côté indiquant la fermeture de la boutique. Son acolyte de stature intermédiaire – maman ours – se posta à mi-distance du comptoir et du seuil, les bras noués sur la poitrine. Le plus athlétique des trois vint se planter sous le nez de l'herboriste.

« Menlha s'impatiente, fit papa ours. Tu as dédaigné son offre. »

Un sourire courba la bouche du commerçant tibétain qui ne semblait pas si vieux que ça. Ses yeux pétillaient de malice.

« Dis à Menlha... », commença-t-il.

Mais son interlocuteur à tête de mort l'interrompit aussitôt.

« Dis-lui toi-même ! Il te voit et t'entend. »

Ravalant son étonnement, l'herboriste se pencha sur le côté afin de janger les deux autres complices masqués.

« La relique n'est pas à vendre », déclara-t-il enfin en baissant les yeux.

Le canon d'un revolver les lui fit relever.

« Et si nous l'échangions contre ta vie ? »

Le vieux Tibétain n'avait pas cessé de sourire.

« La mort n'est rien », dit-il.

La gueule noire de l'arme effleura sa joue.

« Ta mort n'est peut-être rien, vieux fou, mais que dirais-tu si nous attendions Sangmo avec toi ? »

— C'est le nom de sa petite fille, expliqua Continental Op.

Inutile précision, Samantha avait compris.

La menace proférée à l'encontre de la fillette eut l'effet escompté : l'herboriste accusa le coup, il parut soudain accablé par le poids des années. Il soupira en s'écartant du comptoir.

« Pas si vite ! »

Le bras armé avait accompagné son mouvement.

« Je vais chercher la relique », se justifia le vieux.

Et il disparut derrière un rideau de perle, entre deux étagères, talonné par l'homme qui le menaçait. (Samantha remarqua une difficulté discrète, une très légère claudication, presque imperceptible, dans la démarche de papa ours.) Pendant ce temps, les deux complices attendaient, figés telles deux statues aux traits macabres.

L'horloge de la vidéo égrenait les secondes. Une minute passa. Enfin, les perles du rideau tintèrent à nouveau discrètement. L'herboriste serrait contre sa poitrine une sorte de gros vase en verre artistiquement soufflé, scellé par un cabochon grossier ; à l'intérieur, dans un liquide ambré, baignait une vague forme organique. Il déposa la relique sur le comptoir.

« Tu viens avec nous ! » décréta papa ours.

Le vieux marqua un temps d'arrêt, silencieux. Alors, avec une lenteur résignée, il alla décrocher un manteau et un bonnet à oreilles pendus à une patère, revint récupérer la relique, puis il se dirigea vers le seuil de la boutique où bébé ours déverrouilla la porte pour le laisser passer.

— Est-ce qu'un véhicule les attendait à l'extérieur ? demanda Samantha.

Continental Op confirma.

— Le dépouillement des enregistrements de la vidéo urbaine est en cours pour reconstituer son trajet, précisa-t-il.

— Quel modèle ?

— Une Black Lotus, modèle 2038, immatriculée dans le Massachusetts.

Aucun des éléments qui venaient d'être transmis à la jeune détective ne justifiait que le lieutenant fit appel à l'Agence. Rien dans les prémices de cette enquête n'évoquait, même vaguement, l'univers des Grands Anciens.

— Dis-moi ! s'étonna Samantha sur le ton de la plaisanterie. Tu avais très envie de me revoir ou bien tu ne m'as pas encore dévoilé le principal ?

Llewellyn sourit en expulsant de l'air par ses narines.

— Le vieil homme s'appelle R'lyeh Tsopo, répondit-il.

Sous le dôme arabo-normand, la parure de livres anciens de la vénérable bibliothèque était à nouveau visible. Malgré la maigre moisson d'indices à laquelle il manquait encore l'indispensable rapport des experts fédéraux, Samantha s'était mise à la tâche sans retard. Motivée par une émulation bienveillante, elle espérait découvrir une piste grâce aux seuls enregistrements vidéo. Les costumes de super méchant adoptés par les ravisseurs accaparèrent un moment son attention, jusqu'à ce qu'elle découvrit que ces accoutrements d'origine sud-américaine figuraient, cette année-là, dans le hit des ventes d'Halloween : le nombre de personnes susceptibles de se déguiser en super-tête-de-mort défiait l'imagination, à défaut des statistiques.

Sur l'écran immatériel du poste de lecture, Samantha obtint une approximative reconstitution en volume de la relique convoitée par les kidnappeurs. À l'intérieur du reliquaire, la forme organique évoquait un vague fœtus plongé dans un bain d'aldéhyde formique ou quelque énigmatique macération végétale. Animal ? Humain ? Entité biologique extraterrestre ? Impossible de le dire. Une intuition cependant s'insinuait dans les pensées de la

jeune détective : l'existence même de cette chose et l'âpre convoitise qu'elle suscitait suggéraient une rivalité autour d'un culte que l'un des deux noms du vieil herboriste, emprunté à une mythique cité antédiluvienne, éclairait sous un jour préoccupant.

Chez le commun des mortels, R'lyeh ne provoque aucun écho : la saga de Cthulhu reste un pan occulté de l'histoire du monde. Pour les initiés, il est en revanche une sorte d'évocation ultime, un sésame chargé de fantasmes aliénants et de terreurs immémoriales. Qu'un homme portât ce nom ne pouvait être dû à une quelconque fantaisie du hasard. Samantha vérifia auprès de la *Tibetan Association* de Boston. On trouve parfois des noms peu communs dans d'obscures sectes bouddhistes, mais pas une seule n'avait adopté celui de la Cité Engloutie. Plus généralement, les noms tibétains revêtent un sens religieux, moral ou circonstanciel. Il arrive qu'ils indiquent le lieu de naissance de leur porteur. L'herboriste disparu était-il né quelque part au fond de l'Océan Pacifique ? Ou bien comptait-il dans sa lointaine ascendance quelque rejeton de Dagon, le dieu poisson des Phéniciens ? L'hypothèse n'était pas si aberrante si on considère que Tso-po, le deuxième nom du vieil apothicaire, est la forme masculine de Tsomo qui signifie en langue tibétaine « la femme de la mer », autrement dit « la sirène ».

Pour les services de l'immigration, le bonhomme avait vu le jour dans l'actuelle préfecture chinoise de Ngari, au nord-ouest du plateau tibétain, en 1920, ce qui lui conférerait l'âge canonique de cent dix-neuf ans. Dans une décennie, si ses ravisseurs lui en laissaient l'occasion, il égalerait le record officiel de longévité humaine.

Le portrait dont Samantha disposait, extrait de la vidéo, montrait un homme qui en paraissait à peine soixante. Ce qui n'est pas si rare chez les anciens des classes les plus aisées de la société, lesquels ont accès aux techniques médicales de pointe, mais qui est plus surprenant chez un réfugié tibétain vivant des revenus d'une humble échoppe de Providence. Une hygiène de vie parfaite et quelques plantes ne pouvaient expliquer pareil miracle. À moins qu'il n'eût triché avec les dates lors de la procédure d'enregistrement à son entrée sur le territoire américain... Émigré aux États-Unis en 1959, au moment de la répression de la révolte contre l'occupation chinoise, R'lyeh Tso-po n'avait pas sollicité la

citoyenneté américaine, contrairement à la plupart de ses compagnons d'asile, encouragés en cela par leur gouvernement en exil. Muni d'un visa permanent, il tenait depuis 1962 la même herboristerie sur *Hope Street*. En 1983, il avait épousé une compatriote, Chungdak Bhuti, une ancienne nonne bouddhiste de trente ans sa cadette. De leur union étaient nés une fille, Lhadon Palzom, et un garçon, Sangpo Tashi. À cinquante-trois ans, la première exerçait la profession de médecin à Seattle ; le second, âgé de quarante-neuf ans, possédait une épicerie à Providence, sur Proctor Place. C'est ce dernier qui, alerté par Casper le gentil fantôme, était venu constater la disparition du grand-père.

Pendant que Samantha reconstituait la biographie de l'herboriste, une alerte la prévint de la mise en service par le FBI d'une plateforme sécurisée dédiée à l'enquête. Le témoignage de Sangpo Tashi était un des premiers documents mis en ligne. À propos de la relique, il parlait d'un fœtus royal vieux de plusieurs siècles.

Parmi tous les noms assez inhabituels répertoriés par Samantha, un dernier restait à considérer : Menlha. Le mystérieux commanditaire de l'enlèvement. Celui qui, à en croire le bref dialogue entre R'lyeh Tsopo et l'un de ses ravisseurs, avait fait une offre pour acquérir la relique, offre déclinée par l'herboriste. Menlha, comme Sangyé Menlha, roi de la lumière d'aigue-marine, bouddha de médecine. Représenté avec un bol précieux rempli d'ambrosie, il soigne, empêche de vieillir et ressuscite. Menlha. Un nom de famille ? Un prénom ? Ou bien un surnom ? Peut-être un pseudonyme trahissant l'intérêt médical de celui ou celle qu'il dissimulait. L'intérêt... ou la profession ?

La fille de R'lyeh Tsopo était médecin. Simple coïncidence ? Le lieutenant Llewellyn comptait-il l'interroger ? Une requête rapide apprit à Samantha que Lhadon Palzom pratiquait la médecine traditionnelle tibétaine dans un centre médical pluridisciplinaire et qu'elle fréquentait le *Shambhala Meditation Center* de Seattle. La jeune détective évaluait la pertinence de contacter cette femme lorsqu'une nouvelle alerte l'arracha à ses réflexions pour lui annoncer des mises à jour sur la plateforme d'enquête. Parmi elles figuraient des images en très haute définition du fœtus. Samantha s'attarda sur un agrandissement qui montrait très distinctement une main aux doigts palmés. Selon le compte rendu d'expertise, il

s'agissait d'un fœtus humain d'environ douze semaines. La palmarure, anormale à ce stade du développement embryonnaire, était la marque plus que probable d'une syndactylie membraneuse, malformation congénitale fréquente, mais en l'absence du moindre échantillon de tissu à analyser, le diagnostic restait à confirmer.

Si les doigts palmés sont considérés chez l'être humain comme une anomalie génétique que la chirurgie a tôt fait de rectifier, ils sont, chez certaines races aquatiques décrites par les initiés, un attribut tout à fait répandu. On prétend que les Profonds, fils d'Hydra et du dieu-poisson Dagon, qui vivaient dans des cités sous-marines où ils vénéraient Cthulhu, se seraient unis par le passé avec les populations humaines de certains villages côtiers du Pacifique et leur auraient transmis quelques-uns de leurs caractères physiques. Le fœtus conservé dans le reliquaire était-il celui d'un hybride, mi-Profond, mi-Humain ?

Samantha reprit le témoignage vidéo du fils de l'herboriste. À l'agent qui l'interrogeait sur l'éventuelle valeur marchande de la relique, Sangpo Tashi avait répondu : « il est bénéfique à son gardien. »

Le fonctionnaire n'avait pas insisté. Dommage ! Le fils de R'lyeh Tsopo n'en savait-il pas plus sur ce fœtus ? Et sa sœur ? La relique étant la clef de l'affaire, c'est sur elle que la jeune détective choisit de concentrer ses efforts. Partant de là, une visite à l'épicerie de Proctor Place parut s'imposer.

Sous les néons de la boutique, les produits américains et les denrées asiatiques se côtoyaient équitablement, mais la véritable diversité culturelle de l'épicerie résidait dans la clientèle. Le maître des lieux, Sangpo Tashi, satisfaisait aux désirs de chacun de ses visiteurs avec une amabilité immuable, usant pour communiquer d'un sabir où Samantha identifia des mots espagnols, hindis, mandarins, coréens et bien sûr anglais. L'épicier était tout le portrait de son géniteur, dont il aurait pu passer pour le frère cadet en dépit des soixante-dix ans qui les séparaient.

Pour débiter l'interrogatoire, la détective attendit d'être seule avec le commerçant qu'elle ne voulait pas embarrasser en présence de ses clients. Elle espérait que cette attention lui inspirerait

confiance et qu'il se livrerait plus facilement. Car Samantha ne doutait pas un instant que Sangpo Tashi, « Sincère Prospérité » en tibétain, en sut plus long que ce que ses réponses laconiques aux agents fédéraux ne laissaient entendre.

Penché au-dessus d'un caddie chargé de cartons, l'épicier réapprovisionnait un rayon de cornichons à l'aigre-doux. Il suspendit un instant sa tâche, comme préoccupé par une pensée trop présente. Samantha l'observait et le temps qu'il demeura immobile, un bocal à la main, elle crut voir son père serrant la relique. Puis l'épicier secoua la tête et s'avisa alors d'une présence à ses côtés. Son regard pénétrant sonda Samantha dans le but, imagina-t-elle, de déterminer ses origines ethniques et décider de la langue appropriée.

— Je peux vous aider ? s'informa-t-il en anglais.

Elle inclina la tête.

— Samantha Perkins, je suis détective. Je collabore avec le lieutenant Llewellyn...

Il dut penser qu'elle appartenait au FBI.

— Un agent m'a déjà interrogé, fit-il en la gratifiant d'un large sourire.

— Je sais, s'excusa-t-elle. J'aimerais cependant que vous m'accordiez quelques instants.

— Certainement.

Il déposa le bocal de cornichons sur l'étagère et fit un pas vers Samantha.

— Votre fille Sangmo est à l'école ? demanda-t-elle.

Sangpo Tashi acquiesça.

— Elle ignore que son grand-père a été enlevé, confia-t-il. J'ai prétendu qu'il avait dû partir précipitamment en voyage. Quand il reviendra, il lui racontera lui-même comment il a lutté contre de méchants démons.

Samantha sourit en repensant au costume à tête de mort des ravisseurs.

— Il semble que quelqu'un ait voulu s'approprier une relique possédée par votre père, fit-elle ensuite.

L'épicier approuva.

— J'ai expliqué à votre collègue que c'est un fœtus royal très ancien.

— Ancien à quel point ?

— Vraiment très ancien. Mon père le tenait de son maître qui le tenait lui-même de son maître.

La clochette de la porte de la boutique tinta à l'entrée d'une jeune femme à la chevelure dissimulée par un foulard.

— *Assalam' alaykoum* ! lança-t-elle gaiement, visiblement familière du lieu.

— *Wa alaykoum assalam* ! répondit l'épicier, se détournant un instant de Samantha.

La détective réitéra ses excuses de l'importuner ainsi dans son travail.

Il s'empressa de la rassurer.

— Mon temps appartient également à tous ceux qui franchissent le seuil de ma boutique.

Elle le remercia d'un hochement de la tête, avant de poursuivre.

— Dites-m'en plus sur cette relique. De quelle manière est-elle bénéfique à son gardien ?

— Ce sont de vieilles croyances tibétaines, vous savez. Personnellement, je ne crois guère à ce genre de superstitions.

— Peu importe qu'elles soient ou non fondées, insista Samantha. Elles ont *a priori* l'écho du commanditaire de l'enlèvement de votre père. La motivation de cette personne réside peut-être dans ce que vous appelez une croyance. Toute information, même triviale en apparence, peut s'avérer capitale.

Le regard de l'épicier s'assombrit.

— Elle confère une longue vie, lâcha-t-il.

— Une longue vie ?

Sangpo Tashi laissa se dérouler un silence ponctué d'hésitations, comme si la précision qu'il s'apprêtait à donner lui paraissait vraiment ridicule, avant de préciser qu'il s'agissait du fœtus d'un prince de l'époque des premiers rois tibétains, réputés immortels.

Un soupir chassa sa gravité passagère.

— Vous voyez ! Ce n'est pas très sérieux comme histoire.

— C'est une façon de dire les choses, objecta Samantha. Un peu comme cette histoire de démons que votre père racontera à Sangmo, dès son retour.

De même, pensa-t-elle, on pouvait prétendre que le roi dans son bocal avait acquis une forme d'éternité.

Puis la détective demanda à Sangpo Tashi s'il connaissait la signification de R'lyeh, le premier nom de son père. L'épicier

haussa les épaules, sa réponse négative avait tous les accents de la sincérité.

La clochette de la boutique tinta à nouveau. Elle annonçait un jeune homme qui, depuis le seuil, lança un *ciao* tonitruant auquel Sangpo Tashi répondit sur le même ton.

— Votre père appartient-il à une secte bouddhiste ? questionna encore Samantha.

— Mon père est un adepte de la religion bön.

— Votre mère l'était-elle aussi ?

— Non, elle pratiquait le bouddhisme tibétain officiel.

— Cela n'a pas empêché leur mariage ?

La jeune détective accompagna sa remarque, pleine de candeur, d'un sourire appuyé : elle cherchait à obtenir des informations supplémentaires sans trahir son ignorance, car jusqu'à cet instant elle avait toujours considéré la religion des dalaï-lamas comme l'unique religion du Tibet.

— Le bouddhisme moderne tolère le bön et réciproquement, répondit l'épicier.

Sa réplique avait tout l'air d'une plaisanterie.

Samantha se trouva soudain si sotte qu'elle prétextait un appel pour suspendre l'interrogatoire. Pendant que Sangpo Tashi s'en allait servir de nouveaux clients, elle utilisa son téléphone pour effectuer une recherche sur la religion bön. Elle découvrit alors que c'était la religion populaire ancestrale des Tibétains, antérieure au bouddhisme qui l'avait officiellement supplantée. Elle puisait son inspiration dans les croyances chamaniques, elle avait été souvent combattue par la nouvelle spiritualité mais elle avait survécu grâce à la conformation de certaines de ses pratiques aux préceptes bouddhistes. Elle avait également subi les préjugés de l'invasion chinoise et de nombreux bönpos, les adeptes du bön, à l'instar de R'lyeh Tsopo, s'étaient exilés.

Lorsque Sangpo Tashi fut de nouveau disponible, Samantha le questionna sur les rapports que sa sœur entretenait avec son père. À tout hasard. Il lui certifia, sans montrer de signe de gêne ou de lassitude, qu'ils étaient excellents. Lhadon Palzom cherchait souvent conseil auprès du vieil herboriste pour réaliser des prescriptions, parfois, elle lui commandait même de délicates préparations.

Une alerte en provenance de la plateforme d'enquête obligea la jeune détective à interrompre encore, mais définitivement

cette fois, la séance de questions. Elle laissa l'épicier gagner la caisse où sa présence était requise. De nouveaux indices venaient d'être versés au dossier, parmi lesquels le pistage vidéo du véhicule des ravisseurs, lequel avait abouti au cimetière de Swan Point, au bord de la Seekonk River.

Avant de quitter la boutique, Samantha acheta un paquet de barres de tsampa chocolatée. Une impulsion. Sa façon de remercier « Sincère Prospérité » pour le dérangement qu'elle lui avait causé.

— Gaffe à ne pas semer de miettes sur le sol, Sam !

La mise en garde de Continental Op relevait de la plaisanterie, Samantha Perkins se tenait suffisamment loin du sempiternel ruban jaune et noir pour ne pas risquer de polluer la scène de crime.

— Rien de tel pour t'égarer sur de fausses pistes, insista-t-il, l'air goguenard.

Les indices semés aux pieds de la jeune détective auraient mené l'enquêteur du FBI droit à l'épicerie de Proctor Place, devant un présentoir de friandises.

— On partage ? proposa-t-elle, la bouche pleine.

Il refusa poliment le bout de barre chocolatée qu'elle lui tendait.

— Une chance qu'il ait plu ces derniers jours, dit-il.

Les caméras de surveillance urbaine avaient reconstitué le trajet aérien de la Black Lotus jusqu'à Swan Point. Là, grâce à des empreintes de train de sustentation découvertes dans la terre humide par les employés du cimetière, on avait pu établir que le véhicule des ravisseurs s'était posé sur le gazon, tout près de la Seekonk River, à l'écart des tombes. Les empreintes d'un second véhicule, dont le modèle et la marque restaient à déterminer, avaient été relevées à proximité, ainsi que celles de chaussures correspondant à quatre individus distincts. L'analyse des pas entre les deux airmobiles suggérait qu'un transfert s'était opéré de la première vers la seconde. La Black Lotus, sans doute pilotée à distance, avait ensuite gagné Narragansett Bay puis l'océan au fond duquel elle devait reposer désormais.

— Dommage que le cimetière ne soit pas équipé de caméras, fit remarquer Samantha.

— De telles zones blanches dans les dispositifs de surveillance sont idéales pour disparaître de la circulation. D'ici, les ravisseurs ont pu rallier n'importe quel endroit de Rhode Island ou du Massachusetts.

— Des témoins oculaires ?

— Pas pour l'instant, l'informa Continental Op. Les employés du cimetière prenaient leur pause déjeuner, ils ont découvert les traces en reprenant le travail. On a lancé un appel à témoin, à destination des visiteurs, et on a interrogé un marginal qui a ses habitudes dans les allées, un vieil Indien, mais notre homme n'était pas là au moment des faits.

Tout comme le lieutenant, pour qui la relique devait valoir un bon paquet, Samantha doutait qu'on eût mis en œuvre une telle logistique pour un vulgaire porte-bonheur.

Du bout des doigts, elle essuya des traces de chocolat sur ses lèvres.

— Sa valeur n'est pas que financière ! dit-elle, avant de relater sa visite à l'épicerie.

— Ça confirme ce que je pensais, fit Llewellyn quand il eut entendu le résumé des révélations du fils de l'herboriste. Le scénario est à peu près clair. R'lyeh Tsopo possédait une sorte de trésor capable d'exciter les convoitises. Menlha a fait une offre que le vieux a refusée. Le mystérieux commanditaire a alors décidé de s'emparer de ce qu'on lui refusait.

Tout en parlant à Samantha, le lieutenant observait la pantomime de ses collègues de la section scientifique.

Une question obnubilait la jeune femme : pourquoi aggraver le vol de la relique par le rapt du vieil homme ?

— Parce qu'il connaissait la véritable identité de Menlha ? hasarda-t-elle, sans conviction.

Un autre exilé tibétain ? Ou bien la fille de l'herboriste ?

Le lieutenant proposa à son tour une réponse, mi-amusé mi-sérieux.

— Parce que Menlha est un de ces milliardaires qui ne supportent pas la frustration.

Une autre idée vint alors à Samantha.

— Et si le profit qu'on peut tirer de la relique, quel qu'il soit,

dépendait de l'intervention du vieux ? Un herboriste adepte de la religion böen est forcément une espèce de chamane.

— Mais encore ?

Devant le froncement de sourcils de son interlocuteur, elle tenta de clarifier ce qu'elle concevait encore confusément :

— La relique recèle un mystère dont R'yeh Tsopo détient la clef.

— Tu penses à une sorte de rituel magique ?

Le lieutenant Llewellyn n'était pas du genre obtus, leurs précédentes collaborations lui avaient ouvert des perspectives insoupçonnées.

— Quelque chose de cet ordre, répondit Samantha.

Une vague nausée rappela à la détective de l'Agence d'Investigation sur le Paranormal qu'elle n'avait rien mangé depuis le matin, à part la première barre de tsampa chocolatée dont son métabolisme ne se contentait visiblement pas. Elle chercha la deuxième barre au fond des poches de son blouson.

— J'ai transmis les images de la relique à un spécialiste de l'art tibétain, lui annonça Continental Op, repoussant à nouveau la tentation des friandises que Samantha était disposée à partager avec lui.

À cet instant, une vibration dans une poche de son Buzz Rikson avisa la jeune femme d'une mise à jour sur la plateforme d'enquête. Elle en prit aussitôt connaissance.

— Aucun élément déterminant n'a été recueilli dans la boutique de l'herboriste, déplora-t-elle la bouche pleine.

Le lieutenant consulta son propre téléphone avant de confirmer.

— Aucune empreinte exploitable. Les expertises se poursuivent. On a épluché le courrier et la paperasse du vieux, sans résultat. Il reste les communications et plusieurs documents écrits, dont une pile de cahiers couverts d'une écriture inconnue.

— Je veux bien une copie numérique des cahiers, réclama Samantha.

— C'est déjà dans la boîte, répondit l'enquêteur du FBI, avant d'aller rejoindre ses collègues experts scientifiques qui étaient en train de sortir du périmètre protégé.

Une fois seule, la jeune détective ouvrit le dossier dédié aux cahiers. L'écriture inconnue ne l'était pas tout à fait, il semblait s'agir d'une forme dérivée du Nagari, utilisée dans le nord de

l'Inde pour noter le sanskrit et l'hindi, et à partir de laquelle l'alphabet tibétain avait été créé au VII^e siècle. Si les signes soigneusement calligraphiés sur les cahiers s'avéraient facilement identifiâbles, la langue qu'ils étaient censés transcrire demeurait un mystère pour les logiciels disponibles, même pour ceux de l'Agence, pourtant réputés performants en ce domaine.

Une nouvelle alarme retentit. Celle-ci n'était pas technologique mais émotionnelle. Samantha savait comment obtenir à coup sûr un avis sur cette langue pour l'heure non identifiée, mais la démarche requise risquait de lui coûter.

Havana Moon Castro reçut Samantha le soir même dans son bureau exigu situé dans l'aile Copeland de la bibliothèque de l'université Miskatonic d'Arkham. Leur dernière rencontre remontait à près d'un an, trois cent quarante-sept jours, précisément, que la détective de l'Agence avait gravés sur un mur d'indifférence, comme des bâtons sur le crépi d'une prison. Il était loin, ce jour de l'été 2038, ce bienheureux 1^{er} juillet où Samantha avait sollicité l'expertise du Département des Antiquités Orientales afin d'authentifier une carte népalaise du XVII^e siècle, annotée en sanscrit, laquelle n'indiquait rien de moins qu'un passage vers le mythique plateau de Leng. Le temps pour Havana Moon de conclure à un faux grossier, la détective de l'Agence était tombée amoureuse de cette femme de dix ans son aînée, brune au *sex-appeal* de diva caribéenne, aussi attirante que brillante.

Penchée dans la clarté douce d'une lampe en forme de poulpe, imitation cthulhienne très réussie du fameux style Gallé, la belle linguiste au teint caramel examinait un tirage papier des carnets de l'herboriste. La lumière tamisée conférait à la scène l'intimité chaleureuse d'un tableau de Georges de La Tour. Havana Moon était absorbée au point que plus rien, en dehors des caractères soumis à son examen, ne semblait exister à ses yeux. Ses magnifiques yeux émeraude.

— Où as-tu trouvé ça ?

Le détachement avec lequel elle formula la question, aussi froid que les températures extérieures, glaça le cœur de Samantha.

— Dans les affaires personnelles d'un vieil exilé tibétain, breddouilla la jeune femme.

Havana Moon se comportait comme s'il ne s'était rien passé entre elles. Samantha essaya de dissimuler sa colère en racontant le rapt du vieil herboriste. La linguiste se cala alors dans son siège en joignant les mains, paume contre paume, ses index appuyés contre sa lèvre inférieure, les coudes plantés dans le cuir des accoudoirs. Un sourire éclaira enfin son beau visage.

— C'est tout simplement incroyable !

Apparemment, aucune bonne nouvelle n'aurait pu lui faire plus plaisir.

— Ces caractères ont été tracés par un adepte de la religion bön, précisa Samantha.

Elle se reprocha aussitôt cette tentative idiote de faire étalage de son savoir si incomplet et si récemment acquis, comme une gamine qui espère impressionner.

Havana Moon opina du chef.

— Ça ressemble étonnamment à l'écriture des fragments mis au jour cet été, dans les ruines de la cité-royaume de Gugé. Ces caractères sont une forme intermédiaire entre le Nagari et le Tibétain.

Sa bouche émit alors une série de phonèmes d'une beauté presque sensuelle qui rappelèrent à Samantha l'époque où la linguiste lui susurrail à l'oreille les poèmes d'amour de Tsanyang Gyatso, le sixième Dalai-Lama.

— Connais-tu cette langue ? demanda la détective de l'Agence, presque timidement.

— On dirait une forme archaïque d'un dialecte aujourd'hui éteint mais qui au début du siècle comptait encore quelques centaines de locuteurs dans la vallée de Sutlej, au Penjab. C'est probablement la langue qui a servi à rédiger la version originale des *Sept Livres cryptiques de Hsan*.

Ce livre contenait la description d'une cité inconnue d'Asie centrale, des mœurs perverses de ses habitants et des mystérieuses créatures censées peupler le plateau alentour. L'université Miskatonic détenait un exemplaire de cet ouvrage, une très mauvaise transcription chinoise de la période Sui.

À nouveau Havana Moon fit vibrer dans l'air des mots qu'aucune bouche, à part peut-être celle du vieux R'lyeh Tsopo,

n'avait plus articulés depuis longtemps. Samantha s'efforçait de ne rien laisser paraître de son trouble.

Selon la linguiste, cette langue devait être celle de Zhang-Zhung, un royaume indépendant phagocyté par le Tibet au VII^e siècle. En même temps que son territoire, le Tibet avait absorbé de nombreux aspects de la religion bön. Peut-être même l'écriture, puisque l'origine de l'alphabet tibétain ne faisait pas l'unanimité.

Le sourire de Havana Moon ne s'adressait pas à Samantha ; le plaisir qui s'en dégageait était purement intellectuel.

— Les fragments de Gugé sont à la fois exaltants et très frustrants car ils n'apportent que des indices parcellaires, fit la linguiste. Mais là ! C'est inespéré. Nous possédons désormais de pleines pages d'une langue qu'on croyait perdue.

Samantha aurait aimé se réjouir avec son ancienne amante mais elle persévéra dans sa fragile tactique de faux détachement : il était hors de question de révéler sa blessure.

— Ces pages, questionna-t-elle, que renferment-elles ?

Havana Moon plongea dans les feuillets imprimés et imprégnés l'air du chant envoûtant du Zhang-Zhung.

— C'est un journal, répondit-elle enfin. Ton herboriste, qui appartient très certainement à une secte secrète d'inspiration chamanique, y a méticuleusement consigné les faits importants de sa vie depuis... 1962.

Elle poursuivit l'examen du document. La vitesse de ses mouvements oculaires rappela à Samantha que Havana Moon était une adepte de la lecture rapide, pas seulement dans sa langue natale mais dans n'importe laquelle des cinquante langues qu'elle maîtrisait ou connaissait.

— Ici, il a recopié un passage de *Chab-nag*, les « Eaux Noires ». Il s'agit d'un recueil de rituels bön très anciens. Des sorts de guérison, purification, pronostication, divination...

Une lueur d'affection brilla dans le regard prolongé qu'elle accorda à Samantha, du moins la jeune femme l'interpréta-t-elle ainsi. Mais peut-être était-ce une illusion due au clair-obscur de la pièce. La digue dressée contre ses sentiments menaçait de se fissurer, aussi la détective de l'Agence se concentra-t-elle sur le but initial de sa visite.

— Y a-t-il dans les notes les plus récentes une allusion à une personne du nom de Menlha ?

— En effet, répondit Havana Moon. Le 23 octobre ! Il est question d'un... Voyons ! Je pense qu'on pourrait le traduire par « coup de fil ». Un homme s'est présenté à l'auteur de ces lignes comme l'émissaire de Menlha et lui a offert la somme de 300 000 dollars pour... le fœtus.

Un sifflement incontrôlé fusa entre les dents de Samantha.

Havana Moon s'interrompit. Elle toisa alors son ancienne compagne avec une expression sévère, de celles qu'elle réservait d'ordinaire à ses étudiants.

— Le vieil herboriste s'interroge sur la véritable identité de Menlha, sur ses motivations, poursuivit-elle après un silence vécu comme une longue agonie par la détective de l'Agence. Il a nié posséder la relique et s'interroge sur les sources qui ont mis son mystérieux correspondant sur la piste de la dépouille du fils de Gnya-Khri, dont l'existence est secrète.

— Un secret pas si bien gardé que ça, commenta Samantha.

Elle faisait référence aux confidences du fils de l'herboriste mais Havana Moon ne releva pas.

— Gnya-Khri ! s'exclama la linguiste. Rien que ça.

— Un roi tibétain ?

Cette fois, la voix de Samantha et la question qu'elle formulait furent entendues.

— Le premier ! précisa Havana Moon.

Et elle raconta, d'après la tradition, l'apparition de ce monarque légendaire sur la montagne Lhari Gyangdo puis comment il disparut dans le ciel, à l'aide d'une corde magique, le jour du treizième anniversaire de son fils. Les légendes prêtaient à Gnya-Khri des pouvoirs magiques dont certains l'auraient protégé de la vieillesse.

— Le fils de l'herboriste dit que la relique confère longue vie.

Samantha se pencha au-dessus du bureau pour tendre son téléphone à Havana Moon. Sur l'écran, où s'affichait une image du fœtus, la linguiste remarqua aussitôt les doigts palmés.

— Les Tibétains pensent que Gnya-Khri est descendu du ciel, dit-elle. En général, les historiens penchent plutôt pour un prince indien exilé. Mais certaines de ses particularités physiques étranges, décrites dans de vieilles annales – et que ce fœtus pourrait bien confirmer – m'ont toujours fait soupçonner une autre origine.

« Les premiers rois du Tibet n'avaient pas que des mains palmées, ils possédaient aussi une solide réputation d'immortalité. Et tous, sans exception, parvenus à un certain âge, disparaissaient pour céder la place à leur héritier.

— Quelle autre origine ? demanda Samantha, bien qu'elle se doutât de la réponse.

— Je pense que le premier roi est venu de l'océan en passant par l'Inde.

Autrement dit, selon Havana Moon qui avait lu tous les livres maudits évoquant le culte secret des Grands Anciens et tenait l'existence de ceux-ci pour avérée, le légendaire Gnya-Khri appartenait à la race aquatique des Profonds, ces serviteurs de Cthulhu censés vivre dans des cités sous-marines et s'unir parfois aux humains, modifiant localement le patrimoine génétique de certaines populations, comme à Innsmouth.

Le rejeton de Gnya-Khri, conservé dans le reliquaire de verre, n'était certes pas celui qui avait succédé à son père. L'épouse du roi avait dû porter au moins deux enfants et l'une de ses grossesses s'était interrompue avant son terme. Un médecin envoyé à son chevet avait dû recueillir le fœtus et le secret s'était ensuite transmis au long des âges, jusqu'à R'lyeh Tsopo.

— Un second coup de fil est mentionné le 27 octobre ! remarqua Havana Moon qui s'était replongée dans les carnets. L'émissaire de Menlha propose un échange au cimetière de Swan Point, le soir même, à minuit, près du *Nightingale Angel Monument*. Le vieux note qu'il n'a pas l'intention d'honorer le rendez-vous, mais il craint que Menlha n'envoie un démon pour prendre ce qu'il réclame, à moins qu'il ne se déplace en personne. Les notes des jours suivants témoignent de son inquiétude. Il guette les bruits de la nuit...

Le 27 octobre, le vieux chamane ne s'était pas rendu à Swan Point mais tout laissait à penser qu'on l'y avait attendu.

La Seekonk River drainait un sang noir dans les scintillements urbains du Rhode Island. En route vers Swan Point, Samantha avait demandé au taxi automatique qui la reconduisait à Providence de se poser dans la Newport Avenue de Rumford pour y

acheter, au *Town Wine and Spirits*, de quoi se réchauffer l'âme. En d'autres circonstances, elle aurait écumé les bars aux abords du campus de Miskatonic, en quête de commisération et plus si affinités, mais la perspective de trinquer au milieu des tombes avec Joe l'Indien, en pleine période d'Halloween, lui avait subitement regonflé le moral. Elle ne pensait plus à Havana Moon... Qui donc était Havana Moon ?

Joint depuis le magasin de vins et spiritueux, l'office du cimetière de Providence avait confirmé la présence de Joe Gilman, le vagabond mentionné par le lieutenant Llewellyn. Samantha tenait à questionner le bonhomme qui, s'il n'avait pas été témoin du transbordement de l'herboriste entre la Black Lotus et un second véhicule, pouvait néanmoins avoir observé un autre atterrissage, la nuit du 27 octobre, soit quatre jours avant l'enlèvement de R'lyeh Tsopo.

Le taxi automatique déposa la détective de l'Agence dans la lumière des bâtiments administratifs du cimetière. Après avoir salué le gardien de nuit, elle s'enfonça dans l'obscurité plantée d'arbres et de stèles, une bouteille de Gentleman Jack dissimulée sous son blouson. Elle se moquait des effrois romantiques et s'imaginait répondre aux sollicitations de la Mort par une invitation à boire, quand un faisceau de lumière balaya son visage, coupant court à sa rêverie.

— Où vas-tu ainsi, jeune fille ? fit une voix grave.

— Je cherche Joe, répondit Samantha, sachant pertinemment qu'elle l'avait trouvé.

Le gardien venait de lui confier la triste histoire de Gilman. La femme et l'unique fille de ce dernier avaient péri dans un accident, deux ans plus tôt. Depuis les funérailles, il n'avait plus quitté le cimetière, sauf à de très rares occasions, comme le jour de l'enlèvement du vieux Tibétain. Le gardien avait toléré cette présence un temps, par compassion, et toujours par compassion, il avait ensuite tenté de faire déguerpir celui qu'il appelait communément l'Indien, en raison de ses lointaines origines. En vain. Joe veillait sur ses deux amours mortes.

La torche s'éteignit. L'homme demeura silencieux. Sa silhouette élancée se découpait dans les pâles échos des lumières de Providence. Le regard de Samantha s'accoutuma. Des nuances apparurent, des traits se dessinèrent sur le visage, celui d'un

saint ou d'un fou. Gilman portait une barbe de patriarche et le cheveu ras. Elle lui trouva une gueule de philosophe, de ces penseurs modernes qui hantent le désert du Nevada. En réalité, il était botaniste, du moins il avait exercé cette profession au *Roger Williams Botanical Center*, jusqu'à la tragédie. La jeune détective avait creusé la question. L'information n'avait guère surpris le gardien : d'après lui, Gilman connaissait toutes les plantes de Swan Point dont certaines constituaient désormais l'essentiel de son régime alimentaire.

Samantha continua d'avancer jusqu'à être assez proche pour entendre la respiration du noctambule ; elle vit alors qu'elle avait affaire à un homme soigné, aux antipodes de l'idée qu'on se fait généralement d'un vagabond. L'inverse d'un cliché. Elle se sentit soudain un peu idiote avec sa bouteille de Gentleman Jack. Un vent frais souffla entre les branches, comme pour absoudre la jeune femme de ses péchés.

Gilman lui tendit la main.

— Bienvenue chez moi.

— Hé bien, Joe ! Le gardien prétend que rien de ce qui se passe dans Swan Point ne t'échappe.

— J'ai l'œil, en effet. Je traque les ombres dans l'obscurité, espérant trouver un homme ou une femme véritable.

— As-tu vu quelque chose de particulier, jeudi dernier ?

Gilman se donna le temps de la réflexion avant de répondre.

— Une airmobile s'est posée sous les arbres, tous feux éteints.

— Vers minuit, à proximité de la statue de l'Ange au Rossignol ?

Il confirma.

— Tu es de la Police, n'est-ce pas ?

— Je collabore avec le FBI, rectifia Samantha. J'appartiens à l'Agence... de détectives de Providence.

Il ne servait à rien de donner la vraie destination de l'Agence. Annoncer que la jeune femme enquêtait d'ordinaire sur les phénomènes paranormaux liés au culte des Grands Anciens risquait de compliquer la communication.

La tête de Gilman s'inclina.

— Si tu le veux, je peux te conduire auprès de l'Ange. Mais avant, dis-moi ce que tu dissimules sous ton blouson.

Samantha fit glisser le zip de son Buzz Rickson et exhiba la bouteille de whisky enveloppée dans un sac papier.

— C'est pour moi ? demanda-t-il.

L'hésitation de la jeune femme passa pour une réponse positive. Gilman la délesta du cadeau non prémédité qui disparut aussitôt dans une poche intérieure de son duster.

— Charmante attention. Je ne bois pas mais... je ne manquerai pas de l'offrir à la première véritable personne que je croiserai.

Au bout d'Easter Path, où se dressait le monument funéraire évoqué dans les carnets de l'herboriste tibétain, Gilman indiqua l'endroit exact où il avait vu se poser le véhicule. Sur l'écran de son téléphone, Samantha afficha des images de Black Lotus, l'airmobile impliquée dans le rapt de R'lyeh Tsopo. Ça ne correspondait pas. Le véhicule que Gilman décrivait avait tout l'air d'une Arleem, de couleur sombre. Samantha notifia aussitôt cette information sur la plateforme d'enquête.

— Il est resté là un bon moment, moteur coupé, précisa le noctambule.

— Quelle heure était-il ?

Cette question, dont la jeune détective connaissait déjà la réponse, n'avait d'autre but que d'éprouver la valeur du témoignage de Gilman.

— Je me souviens avoir entendu sonner minuit, fit-il.

Les mains enfoncées dans les poches, le regard fixe, il dut visualiser la scène avant de la décrire. Samantha le laissa puiser au fond de ses souvenirs.

Rien ne s'était passé pendant quelques minutes, avant qu'une porte ne s'ouvrit et qu'un homme ne descendît du véhicule. Joe se mit en mouvement pour mimer les événements. L'homme s'était éloigné vers l'est, en direction de la rivière. Là-bas, il avait allumé un cigare pour le fumer tranquillement, en regardant vers l'ouest. Joe se tourna dans la direction indiquée.

— Je crois qu'il surveillait l'allée, comme une personne qui a rendez-vous. Au bout d'un moment, un quart d'heure je pense, il a jeté un œil à son poignet puis il est revenu vers l'airmobile.

— Cet homme était-il masqué ?

— Pas du tout. Mais son visage était assombri par la visière d'une casquette de base-ball. Il portait aussi un blouson d'aviateur, dans le style du tien.

— Aux couleurs de quelle équipe, la casquette ?

— Je n'y ai pas prêté d'attention particulière.

— Essaie de te souvenir.

Joe Gilman fit un effort.

— Je crois me rappeler de lettres entrelacées ou superposées.

— Comme le N et le Y des Yankees ?

— C'est possible.

Le ton paraissait plus catégorique que les mots.

— Physiquement, comment décrirais-tu cet homme ? demanda Samantha.

— Pas très grand. Plutôt mince.

La jeune femme proposa alors des images extraites de l'enregistrement vidéo de l'herboristerie. Joe Gilman désigna le plus petit des trois ours, celui qui avait gardé la porte.

— Ça pourrait être lui.

Samantha nota la réponse avant de l'inviter à poursuivre.

— Tu disais qu'il a regardé son poignet et qu'il est ensuite revenu vers le véhicule.

— Il s'est penché à l'intérieur, reprit Gilman en inclinant son corps vers une Arleem imaginaire. « Il ne viendra pas », a-t-il déclaré. Quelqu'un a répondu mais je n'ai pas compris les paroles.

Le botaniste vagabond s'éloigna à nouveau, continuant à mimer en même temps qu'il les relatait les gestes du fumeur de cigare. Il s'était encore écoulé un bon quart d'heure avant qu'un cri ne jaillît distinctement de l'habitable. « On s'en va ! » Alors le gars à la casquette de base-ball avait marché vers la Seekonk River pour expédier son cigare en direction de l'eau. Gilman imita le geste d'une pichenette, bras tendu.

— Après ça, il est remonté dans le véhicule qui a décollé en direction de la baie.

Le botaniste observa alors en silence les ténèbres laiteuses, au-dessus du cimetière, comme s'il voyait pour de bon l'Arleem se hisser vers la nuée lointaine d'insectes mécaniques clignotant comme des arbres de Noël.

Samantha envoya sans retard un message au lieutenant Llewellyn pour lui suggérer de passer au peigne fin les alentours de la statue de l'Ange au Rossignol.

— J'ai récupéré ça pour l'offrir à une véritable personne, déclara Joe en rompant son silence.

Sa main droite tenait un cigare à demi consommé.

— Il n'est pas tombé à l'eau ?

— Il s'en est fallu d'un bon mètre.

— Je ne fume pas, dit Samantha en acceptant le cadeau, mais je connais une autre véritable personne qui saura quoi en faire !

Quatre ans plus tôt, une nuit de l'automne 2035, une détective de l'Agence d'Investigation sur le Paranormal dont le hobby consistait à localiser et explorer les mondes perdus dissimulés dans les bras morts des réseaux par des infographistes fantasques, s'était immergée avec stupéfaction dans la version bêta d'une ville engloutie. L'architecture cyclopéenne de cette cité évoquait trop précisément les descriptions connues de R'lyeh pour que la ressemblance pût être le simple fruit du hasard. Catalina Blum mena dès lors une enquête qui lui permit d'entrer en contact avec le créateur de cette cité virtuelle. Résidant à Newburyport et âgé d'à peine treize ans à l'époque, Obed Hu ignorait tout du culte des Grands Anciens ; il n'avait jamais eu accès ni au *Texte de R'lyeh* ni au *Manuscrit de Gustaf Johansen*. Ses « délires architecturaux », comme ils les qualifiaient, n'étaient que la simulation numérique en trois dimensions de cauchemars qui le hantaient depuis de longues années : Obed était très réceptif à certaines basses fréquences, comme le soulignèrent plus tard une batterie de tests réalisés à l'Agence. Grâce à lui, on ne tarda pas à circonscrire un immeuble centenaire de la ville d'Innsmouth, sur le front de mer, au nord du Manuxet : un bâtiment dont les sous-sols abritaient la source des visions du garçon.

De retour de Swan Point, lorsque Samantha débarqua à l'Agence au milieu de la nuit, elle trouva Obed dans la bibliothèque, hypnotisé par l'écran immatériel d'une interface de travail : la maintenance du système informatique était devenue une de ses attributions. La jeune femme repensait sans cesse à l'attitude détestable de Havana Moon. Elle aurait sans doute obtenu un peu de compassion auprès de Continental Op, lequel louait une chambre dans un hôtel de Warwick pour la durée de l'enquête, mais elle trouvait l'idée incongrue, ridicule même. Surtout sans une bonne bouteille de Gentleman Jack... Restait Obed, le seul encore debout à cette heure. Parmi les membres de la vénérable Agence d'Investigation sur le Paranormal, il était sûrement le

moins apte à jouer les confidents mais sa présence apaisante suffirait peut-être à consoler Samantha.

Elle fit un saut au secrétariat, à l'étage, afin de préparer une enveloppe à l'intérieur de laquelle elle glissa un sachet plastique contenant le bout de cigare collecté dans le cimetière puis elle adressa au lieutenant Llewellyn un message lui proposant de passer à l'Agence afin de récupérer la pièce à conviction.

De retour à la bibliothèque, Samantha salua Obed. L'adolescent bougea la tête tandis qu'elle s'asseyait devant un poste de lecture : inutile d'en attendre plus de la part du membre le plus discret de l'Agence, une telle manifestation de sociabilité était presque miraculeuse. Du bout de l'index, la jeune femme dessina dans l'air un rectangle autour duquel s'organisa un écran virtuel ; simultanément, un clavier tout aussi illusoire s'alluma sur la table.

À ce point de l'enquête, la récolte de mots-clefs fournissait du grain à moudre à une application auto-programmable destinée à générer des pistes informationnelles. Samantha saisit les mots « Menlha », « immortalité », « médecin », « Tibet », « Nyathri Tsenpo » et « Zhang-Zhung ». À partir de cette liste, le robot de recherche établirait son propre lexique analogique et orthographique avant d'entreprendre une collecte de ressources où la récurrence de mots-alertes associés aux Grands Anciens entraînerait la sélection de nouveaux mots-clefs venant enrichir le lexique de départ et donnant lieu à des requêtes supplémentaires.

Le temps pour Samantha de paramétrer son robot et de lui souhaiter bon vent, Obed s'était éclipsé. Ce n'était pas tant ses cheveux blonds, presque blancs, ni son aspect fragile, qui lui valaient le surnom d'« Ange », mais sa discrétion, sa façon de passer au milieu des membres de l'Agence, feutrée, éthérée même, de même qu'un fantôme ou un ange. Sa veste matelassée était encore accrochée au dossier de son siège. Blanche et douce comme une paire d'ailes.

L'Ange n'avait pas quitté l'Agence. Sans surprise, Samantha le retrouva au sous-sol, dans la clarté verdâtre où baignait la Rotonde. Assis en tailleur sur le sol, face à une énorme cuve renfermant la créature découverte en 2035 au nord de la rivière Manuxet, l'adolescent avait le front ceint d'un bandeau générateur d'ondes delta, ses paupières étaient closes. La jeune femme l'envia.

Quatre ans plus tôt, Samantha avait elle-même déniché le Shoggoth, prisonnier d'un immense aquarium délabré, sous l'immeuble d'Innsmouth. La détective n'était pas sensible aux basses fréquences, comme Obed, mais lors de sa première rencontre avec le spécimen de la race créée par les Grands Anciens, elle avait établi avec lui un contact fugace. Ce simple effleurement avait marqué durablement son esprit. Elle avait alors vu de ses propres yeux des images encodées dans la mémoire d'une entité plus ancienne que la civilisation des mégalithes. Vision rapide et jamais rééditée. Car seuls de rares membres de l'Agence, les Plongeurs, étaient autorisés à se connecter à la mémoire du Shoggoth. Si pour une raison demeurée inconnue la conscience et la vigilance du monstre étaient abolies, ça ne le rendait pas moins dangereux. Catalina Blum avait failli perdre définitivement la raison en réalisant la toute première plongée mentale. Depuis, à l'exception d'Obed, les Plongeurs étaient équipés d'un implant destiné à les préserver des effets traumatiques de la connexion. Mais étaient-ils protégés d'une étrange forme de dépendance ? Car loin de traumatiser Samantha, ce que la jeune femme avait brièvement entrevu, dans les sous-sols de *Water Street*, à l'automne 2035, avait eu sur son psychisme l'impact d'une expérience mystique. Loin du cauchemar prétendu, certaines images s'étaient révélées d'une beauté saisissante. Depuis, telle une amante éconduite, Samantha postulait inlassablement pour intégrer le groupe des Plongeurs. Espoir sans cesse déçu : on lui opposait son impréparation. La seule perspective de n'être jamais prête lui procurait une frustration presque aussi forte que celle provoquée par l'indifférence de Havana Moon Castro.

Tout de blanc vêtu, Obed ressemblait à un empereur trop jeune pour régner. La sérénité de ce tableau apaisa Samantha. Derrière les paupières closes du garçon, elle imaginait les abys-
ses hérissés de monolithes titanesques, les perspectives boule-
versées, les vastes angles de pierre sombre et les bas-reliefs
colossaux.

Elle posa la veste matelassée sur les cuisses d'Obed, comme pour le protéger d'une fraîcheur imaginaire puis elle se pencha sur sa joue afin d'y imprimer un baiser. Il tressaillit.

— Fais de beaux rêves, petit veinard, dit-elle avant de remonter à la bibliothèque.

Sous le dôme arabo-normand l'attendaient les premières trouvailles du robot. Premier document, une dépêche Reuters, datée du 3 avril 2036, faisant état du crash d'un Piper Jet II dans le Tibet occidental, à l'est du site de l'antique cité de Gugé. Un seul des quatre occupants de l'avion semblait avoir survécu, un certain Donovan, médecin américain riche et mécène ayant financé, avec la bénédiction des autorités chinoises, plusieurs campagnes de recherches archéologiques dans la province de Ngari, à la fin des années 2020. Deuxième document, un article d'*US Weekly* sur l'accident tragique du médecin des célébrités, Jeffrey Donovan, encore lui, agrémenté de plusieurs photos où il s'exhibait en compagnie de ce que le magazine *people* considérait comme les plus belles femmes du monde. Troisième document, une biographie du même Donovan, sur le site de la *Skeptics Society* : on y mentionnait la perte de sa mère à l'âge de 8 ans et les péripéties de sa carrière de médecin, ses recherches controversées sur le vieillissement à l'*Utah School of Medicine*, ainsi que la création, en 2030, de *Jouvence*, une clinique flottante itinérante dédiée à la chirurgie esthétique et à la médecine du rajeunissement. Enfin, Donovan était enregistré dans les fichiers de la bibliothèque de l'université Miskatonic pour y avoir consulté certains ouvrages anciens, parmi lesquels le *Livre de Dzyan*, les *Sept Livres cryptiques de Hsan* et, surtout, le *Texte de R'lyeh*.

Une vérification auprès de l'état civil indiqua à Samantha que Jeffrey Donovan était toujours vivant. Cependant, comme semblait le suggérer l'absence d'images disponibles depuis près de trois ans et demi, il n'avait plus reparu en public après le crash de son jet.

L'intérêt du robot de recherche pour Donovan n'était pas passé inaperçu. Un message publicitaire du cabinet Nolann et Brooks Investigations proposait des ressources certifiées concernant le mystérieux médecin des célébrités, pour la modique somme de 50 dollars, satisfait ou remboursé. D'ordinaire, Samantha ignorait ce genre de sollicitations commerciales, mais pour une fois, elle se laissa tenter et donna l'autorisation de débiter le compte de l'Agence.

La mère de Jeffrey Donovan avait succombé à un cancer, lorsque celui-ci était âgé de huit ans. On devinait sans mal l'influence déterminante de cette perte sur sa vocation de médecin. Donovan avait choisi sans surprise une spécialisation en oncologie. Or, le destin avait frappé à nouveau son existence : sa femme était morte d'une maladie dégénérative foudroyante. Il s'était alors engagé dans la recherche sur la sénescence cellulaire. N'étant pas un rationaliste pur et dur, Donovan ne s'était pas cantonné aux pistes de la biologie moléculaire officielle. Il avait séjourné d'abord au Pérou, dans la forêt amazonienne, afin de participer à un programme international d'échanges avec des chamanes matsigenka, puis dans l'Himalaya, au côté de guérisseurs bön. *Tiens donc !* En 2028, âgé de 35 ans, tout en poursuivant des recherches dans le cadre de l'*Utah School of Medicine*, il avait ouvert une clinique privée à San Francisco, avec un groupe d'associés. Deux ans plus tard, grâce aux royalties d'une série de brevets pharmaceutiques, il avait racheté une île artificielle flottante transformée depuis en centre médical itinérant dédié à la rejuvénation : *Jouvence*. C'est dans cette clinique sans attaches, sillonnant les mers et les océans à l'instar d'un navire de croisière, qu'il vivait discrètement depuis son terrible accident, à la façon d'un Howard Hawks moderne.

Peu de temps avant l'aube, à l'heure où le ciel bleuissait sur les toits de Providence, le lieutenant Llewellyn débarqua à l'Agence avec des donuts et un café brûlant sans sucre.

— C'est l'heure de la pause, m'dame, lança-t-il sur un ton joyeux.

Le sac de papier qu'il tendit à Samantha embaumait la cannelle. Continental Op s'était souvenu des préférences de la jeune femme. Elle croqua goulûment dans le donut encore chaud et soupira d'aise. Divin.

— Tu es un amour, fit-elle.

Elle lui confia l'enveloppe contenant le fragment de cigare.

— Les experts sont de retour à Swan Point, annonça-t-il. Je voulais te saluer avant de les rejoindre.

Entre deux bouchées, Samantha le briefa au sujet de Jeffrey Donovan. Il jugea la piste intéressante et promit d'étudier la question à condition qu'un lien solide soit établi entre Donovan et R'lyeh Tsopo.

— Je transmets illico à Quantico, conclut-il en tapotant l'enveloppe.

Après le départ de Continental Op, Samantha sirota le café qu'il lui avait apporté. Elle s'accorda ensuite un peu de repos, sans quitter le poste de lecture, tandis que le robot continuait à passer les réseaux et les banques de données au peigne fin de ses algorithmes. Elle dormit presque une heure. À son réveil, aucune information pertinente n'avait émergé. Aucune nouveauté non plus du côté de la plateforme d'enquête : au cimetière, l'expertise des abords de la statue de l'Ange au Rossignol s'avérait décevante. N'ayant décidément rien de nouveau à se mettre sous la dent, Samantha se vengea sur un deuxième donut.

La bonne nouvelle tomba un peu plus tard dans la journée, en provenance des labos du FBI. Le cigare avait parlé. L'ADN mitochondrial salivaire recueilli avait permis d'identifier un homme : Bruce Little, scélérat sans envergure, sorte d'intermittent du crime.

S'il est assez aisé de retrouver monsieur ou madame tout le monde, il s'avère toujours plus délicat de localiser un malfaiteur professionnel. À l'air libre, ces gens-là ont le souci de la discrétion. C'est d'ailleurs cette furtivité sociale qui est une des meilleures preuves qu'ils sont toujours en activité. Little, plusieurs fois condamné, totalisait dix années de réclusion. Pas de domicile connu, pas d'adresse en poste restante ni dans un quelconque organisme de charité, pas d'assurance. Il n'existait pas non plus de compte bancaire à son nom. Le bonhomme était un citoyen invisible. Adeptes d'une célèbre maxime, pour vivre heureux il vivait caché. Mais c'était un consommateur, comme n'importe quel Américain. Avec un point faible, les cigares *made in Haïti*. Pas le genre de produit courant, vendu à tous les coins de rue, la production de cigares haïtien étant récente et limitée. D'autre part, né dans West Village, Bruce Little était un New-yorkais très casanier, selon son dossier. Le FBI commença donc par épilucher les mémoires des caméras de surveillance de Manhattan, placées à proximité immédiate des boutiques de cigares. Le résultat n'attendit pas : les algorithmes de reconnaissance retrouvèrent la trace de Little dans le quartier des Théâtres. Au dire de son fournisseur attitré, ce dernier venait une fois par semaine s'approvisionner en Changos.

Trois jours plus tard, le fumeur de Changos fut interpellé. En plus de manquer d'envergure, il était totalement dépourvu de sang-froid. Le lieutenant Llewellyn, fin connaisseur de ce type de psychologie, parvint sans mal à convaincre le suspect qu'il avait tout intérêt à collaborer. Les preuves qui l'accusaient lui furent présentées. Les empreintes de pas relevées dans la terre humide de Swan Point correspondaient aux chaussures portées par Little au moment de son interpellation : une paire de Red Skin. La présentation du mégot de cigare ainsi que la mention du témoignage de Joe Gilman semèrent le trouble dans son esprit. Continental Op y enfonça le clou en faisant rejouer la scène de l'enlèvement du vieil herboriste. Pour l'occasion, Little dut endosser le costume approprié de super-tête-de-mort. Suite à quoi, les logiciens d'analyse de morphologie dynamique conclurent à une probabilité supérieure à 99,87 % pour que le fumeur de Changos et bébé ours fussent une seule et même personne.

Samantha emprunta un taxi aérien pour se rendre au bureau new-yorkais du FBI. À son arrivée, elle fut conduite dans une pièce jumelée à la salle d'interrogatoire, d'où elle put observer l'audition de Bruce Little à l'abri d'une glace sans tain. Elle prêta alors attention à la casquette des *New Hampshire Fisher Cats*, une équipe de base-ball de la *Minor League*, posée sur la table entre Little et le lieutenant. Les lettres superposées aperçues par Joe Gilman au cimetière n'étaient donc pas le N et le Y, des *Yankees* ou des *Mets*, comme la jeune femme l'avait d'abord supposé, mais le N et le H d'une équipe de second plan : les Chats Pêcheurs du New Hampshire. Cela correspondait plutôt bien au fumeur de Changos, lui-même membre de la ligue mineure du crime.

Le suspect était avachi sur sa chaise, il portait une sorte de *bomber*, infiniment moins classe que le Buzz Rickson de Samantha. Il n'avait rien de l'ourson du conte pour enfants, il ressemblait plutôt à une martre, un chat pêcheur, avec des yeux noirs et un visage pointu. Entre les deux hommes, un écran immatériel diffusait l'enregistrement vidéo saisi dans l'herboristerie de *Hope Street*.

— Parle-moi de tes complices, proposa le lieutenant.

Little ne les avait jamais côtoyés auparavant. Celui que Samantha avait surnommé « maman ours » avait été recruté pour l'occasion, de la même manière que Little. Ce n'était pas le cas de papa ours, celui qui, dans l'enregistrement, prenait la parole et menaçait le vieux de son arme. Celui-ci était le donneur d'ordres. Le chef.

De quelle façon Little avait-il été recruté ?

Papa ours l'avait abordé, une nuit, dans un bar de West Village. Il recherchait des gars de confiance pour une mission de sécurité. Un boulot sans risque et bien payé. Avec toutes les apparences de la légalité. Little prétendit qu'il avait sincèrement cru que ça l'était, sa version de l'histoire minimisait son implication.

Qui était papa ours ? Un Noir d'une trentaine d'années, taillé comme les dockers d'autrefois. Type mélanésien. Dans la force de l'âge. Les cheveux ? Très courts et blancs, ornés de dessins exécutés au rasoir. Dans le cou, il arborait un tatouage, une sorte de poulpe. Il semblait en contact permanent avec un correspondant invisible : le commanditaire, à l'évidence. Menlha ? Little ne savait rien de Menlha. Il avait juste entendu prononcer ce nom à plusieurs reprises par papa ours.

Little était intarissable. Il évoqua en détail la première sortie du trio. Le soir du 27 octobre, les trois hommes s'étaient retrouvés dans *Battery Park* où ils avaient pris place à bord d'un véhicule, une Arleem sombre qui avait décollé en direction de Providence. Au cours du trajet, d'une durée d'environ quatre-vingts minutes, papa ours avait révélé le but de la mission : récupérer un objet qui leur serait remis dans le cimetière de Swan Point. Mais le vieux Tibétain n'était pas venu, conformément à ce qui était mentionné dans ses carnets.

Continental Op interrompit le récit.

— Comment as-tu été payé ?

— Avec du cash, des billets de dix dollars.

Un rouleau de billets à l'effigie de Michelle Obama se trouvait dans une boîte, devant Samantha, avec le reste des affaires personnelles de Little. De sa propre initiative, la jeune femme enfila des gants pour placer ces nouveaux indices dans un sachet stérile : les empreintes de papa ours s'y trouvaient peut-être. Elle envoya ensuite un message au lieutenant, lequel acquiesça silencieusement en consultant son téléphone.

— Donc, toi et les autres, vous vous êtes ensuite retrouvés le jour d'Halloween, suggéra le lieutenant Llewellyn afin d'inviter Little à poursuivre.

Le fumeur de Changos avait de nouveau été contacté deux jours plus tard. Même mission, mêmes acteurs. Le scénario se compliquait très légèrement. Les costumes, l'échange de véhicules. Little avait bien jugé ça un peu bizarre mais il ne voyait toujours rien d'illégal dans le programme proposé.

— Jusqu'à ce que celui que tu désignes comme le chef sorte une arme.

— C'est là que j'ai compris que je m'étais engagé dans une sale affaire, regretta Little en surjouant le repentir.

Pourquoi ne pas s'être désolidarisé des autres à ce moment-là ? Par crainte de papa ours. De son arme et de sa réaction. L'homme de main de Menlha n'était pas un tendre. Alors pourquoi ne pas avoir contacté la police après ? Les antécédents de Little ne lui étaient guère favorables... Il avait eu peur de retourner en prison. Le ton devenait plaintif.

Le lieutenant revint sur l'échange des véhicules, au cimetière. Little confirma que l'herboriste avait été transféré dans un second véhicule, l'Arleem, où les trois ravisseurs avaient également pris place.

— Il ne restait donc personne à l'intérieur de la Black Lotus.

— Personne.

L'Arleem transportant le vieil herboriste et ses ravisseurs avait survolé la Seekonk River et Narragansett Bay. En atteignant la côte atlantique, elle avait pris la direction du sud-est, vers Long Island. À Brooklyn, elle s'était posée dans un parc au pied du vieux pont. Là, une embarcation légère à moteur, de type Zodiac, attendait à quai. Personne ne se trouvait à bord. Le vieux avait embarqué sous la menace de papa ours. Ce dernier avait ordonné à maman ours de déguerpir sur-le-champ, Little avait dû attendre une dizaine de minutes avant de faire de même. Depuis le pont, bébé ours avait regardé le Zodiac s'éloigner vers le sud. Dix minutes plus tard, il avait rejoint Cadman Plaza pour emprunter la passerelle piétonnière du pont de Brooklyn et regagner le bas Manhattan. Là s'arrêtait provisoirement la piste de Menlha. R'lyeh Tsopo avait pu être déposé n'importe où autour de la baie.

— Sam, nous avons une nouvelle scène de crime à explorer, soupira le lieutenant Llewellyn.

— Ça n'a pas l'air de t'enthousiasmer, remarqua Samantha.

— L'*Empire-Fulton Ferry State Park* est le genre d'endroit où il y a peu de chances de trouver des indices fiables et encore moins des indices susceptibles de révéler la destination du vieil herboriste.

Continental Op oubliait une chose : d'autres possibilités de débarquement s'offraient en dehors des rives de la baie. Papa ours pouvait très facilement avoir transbordé son prisonnier sur un navire ou l'avoir débarqué sur un îlot artificiel privé, entre les îles Ellis, Liberty et Governors.

— Tu penses à quelque chose, Sam ?

— Je te parie que l'île du docteur Donovan, est ancrée dans la baie.

— Quand nous aurons rendu le vieux sain et sauf à sa famille, promet le lieutenant Llewellyn, je t'invite au restaurant.

Samantha accepta.

— À condition que tu me laisses choisir l'adresse.

Il y avait un endroit que la détective de l'Agence appréciait beaucoup à Arkham, où elle n'avait plus mis les pieds depuis plus d'un an. Le temps était venu de s'y créer de nouveaux souvenirs.

Jouvence était bien là, à un mille nautique de la pointe sud de Manhattan. L'île du docteur Donovan avait jeté l'ancre dans la baie de l'Hudson le 3 octobre, après un séjour de deux mois en Méditerranée et une croisière dans l'Atlantique. De là à penser que le Zodiac avait transporté l'herboriste à travers la baie pour aller s'amarrer à la clinique flottante, il n'y avait qu'un coup de pagaie que l'intuition de Samantha donna volontiers.

Avec la bénédiction de l'Unité Fluviale de la police de New York, le lieutenant Llewellyn invita la jeune femme à une balade au clair de lune sur la baie. Ils embarquèrent sur un quai près du *Fulton Fish Market*. À la surface de l'eau, les reflets ondoyants de la *skyline* donnaient l'illusion d'une ville sous-marine, mystérieuse cité engloutie renfermant d'antiques songes, prête à ressurgir du

fond des âges quand les constellations invisibles le permettraient. Un vent froid glaçait le visage de Samantha : elle pensa qu'il pourrait lui rafraîchir les idées aussi efficacement qu'il lui anesthésiait les joues, aussi retira-t-elle le béret de laine dont elle s'était coiffée pour l'occasion.

Les lueurs de *Financial district* et des *Brooklyn Heights* s'ame nuisèrent. L'*Upper Bay* s'ouvrait. Les eaux s'obscurcirent, devinrent noires comme de l'encre. Dans la nuit du grand large, les abysses complotaient avec l'insondable éther. Au milieu des embruns, Samantha repoussait les souvenirs qui l'assaillaient : la belle Havana Moon revenait la hanter. Son téléphone joua soudain une sonnerie qu'elle désespérait d'entendre depuis des mois : la jeune détective sursauta. Elle ne s'était jamais résolue à effacer la musique d'*Ice Princess*, associée au numéro de son ancienne amante. Troublée par la synchronicité entre ses pensées et l'appel de Havana Moon, Samantha ne trouva pas la force de répondre.

— Quelle splendeur ! s'enthousiasma le lieutenant Llewellyn, appuyé au bastingage.

La jeune femme prit alors conscience de la féerie de lumières qui se déployait à l'avant de la vedette. Les palaces flottants à l'origine de cette illumination formaient un archipel évoquant une cité interdite lacustre, une sorte de séjour divin posé sur la mer.

— Nous y sommes ! cria le sergent Evans depuis le poste de pilotage.

Jouvence n'était pas la plus impressionnante des îles privées, loin de là. Le domaine du docteur Donovan côtoyait d'incroyables palais aquatiques, d'au moins deux fois sa taille, aux lignes inspirées par l'architecture chinoise ancienne ou celle de l'Inde des mille et une nuits.

Pas question de débarquer sur l'île pour le moment. Une demande de mandat de perquisition avait été déposée auprès du bureau du procureur en charge du dossier. La stratégie pour la poursuite de l'enquête restait à définir. Dans un premier temps, Continental Op et Samantha se contenteraient de repérer les lieux.

Sur les deux tiers avant du pont circulaire de *Jouvence* se dressait un pavillon en fer à cheval, digne des palais de cristal du XIX^e siècle. Ses verrières, comme saupoudrées de poussière de

fée, scintillaient de mille feux. À la poupe, l'île abritait une large marina dotée de pontons. De minuscules silhouettes déambulaient sur la jetée bordée de restaurants, de boutiques de luxe et d'espaces verts mis à la disposition des patients et de leurs invités. Il paraissait inconcevable que le Zodiac transportant le vieil herboriste eût utilisé cet accès aux installations de *Jouvence* : il y aurait eu trop de témoins.

La vedette remontait vers la proue. De pâles lueurs aquatiques trahissaient l'activité de robots sous-marins affectés à l'entretien des parties immergées de la structure. Les bordages de l'île formaient une coque haute et puissante, conçue pour affronter la houle. Comme sur n'importe quel navire, une échelle de pilote pouvait avoir été déroulée pour permettre un embarquement discret.

Samantha observa les îles voisines.

— J'imagine que ces palais sont équipés de systèmes de surveillance.

— Du haut de gamme, répondit le sergent Evans.

— Un réseau de caméras vidéo infrarouge ? suggéra Continental Op.

Evans confirma.

— En général, les sociétés de sécurité employées par la *Jet Harbor* coopèrent facilement avec la police, sauf si elles ont quelque chose à cacher.

— Commençons par là, décida le lieutenant.

Dans le taxi qui la reconduisait chez elle, luttant contre un espoir dérisoire, Samantha hésita longtemps avant de consulter sa messagerie. La teneur du message de Havana Moon raviva son amertume, la jeune femme se traita d'idiote romantique.

Havana Moon Castro avait traduit l'intégralité des carnets de R'lyeh Tsopo. Certains passages explicitaient les liens entre la secte bön et le culte des Grands Anciens. L'enthousiasme de la directrice des Antiquités orientales de l'université Miskatonic était à son comble. Les écrits de l'herboriste évoquaient des trésors dissimulés par le vieux Tibétain lui-même dans les ruines de l'ancien royaume de Gugé, durant les semaines précédant son exil, en 1959. Des manuscrits codés enfouis dans une grotte de la vallée de Khyunglung, au nombre desquels semblait figurer une version originale des *Sept Livres cryptiques de Hsan*. Il était

aussi fait allusion à un texte inconnu : le *Livre des Profondeurs*. Selon R'lyeh Tsopo, des temps viendraient où les disciples se réincarneraient et retrouveraient ces textes. L'enfouissement de livres sacrés obéit à une tradition tibétaine depuis l'époque de Padmasambhava et de la reine Yeshe Tsogyal, considérée comme une réincarnation de la déesse Sarasvati. Cette pratique vise à protéger les enseignements religieux.

Dans ses écrits, le vieil herboriste avait aussi consigné l'histoire de la secte et la chronologie de ses prêtres, depuis le premier, Loden Youthog, lequel avait recueilli un fœtus royal dans le ventre d'une épouse de Nyathri Tsenpo, morte pendant sa grossesse. Le fœtus avait été placé dans un reliquaire. Des visions avaient ensuite révélé à Loden Youthog le pouvoir de la relique et l'emplacement d'un trésor de sagesse contenant le *Livre des Profondeurs*, les *Sept Livres cryptiques de Hsan* et le *Texte de R'lyeh*. À la lecture de ces ouvrages occultes, Loden Youthog avait compris que Nyathri ne venait pas du ciel, comme le pensaient les sujets du roi, mais de la mer. Voilà pourquoi le prêtre avait rebaptisé le monarque du nom secret de Tsenpo Tsopo, ce qui signifie « Souverain Venu de la Mer ». Tsopo, comme l'herboriste. Ce dernier annonçait être l'ultime prêtre de Tsenpo Tsopo, son nom refermait la longue liste entamée au II^e siècle avant Jésus-Christ.

Dans la langue tibétaine, il existe un mot, « tertön », qui désigne un découvreur de trésor, une personne qui exhume des enseignements ou des objets sacrés dissimulés lors de persécutions religieuses. Le scénario s'éclaircissait dans l'esprit de Samantha. Le docteur Jeffrey Donovan avait plus que probablement mis la main sur le trésor de R'lyeh Tsopo lors de ses recherches dans la province de Ngari. Il avait en vain tenté d'en tirer des informations, des connaissances médicales anciennes donnant accès à la vie éternelle. À son insu ou en pleine conscience, le vieil herboriste avait laissé des indices à partir desquels Donovan, alias Menlha, avait retrouvé sa trace. Une simple liste de la lignée des prêtres dévoués au culte du souverain de la mer, avec le nom de R'lyeh Tsopo, aurait suffi.

Le vieux Tibétain était prisonnier de *Jouvence*, ça ne faisait plus de doute. Donovan l'avait enlevé parce que la relique était une condition nécessaire mais insuffisante à ses desseins de conquête de l'immortalité ; seul l'herboriste en connaissait le mode d'emploi.

Les empreintes sur les billets de Bruce Little ne permirent pas d'identifier papa ours. Par contre, le système de surveillance infrarouge d'une des îles voisines de *Jouvence*, un complexe de loisir flottant aux allures de Temple d'Or d'Amristar, livra une scène nocturne, datée du soir d'Halloween, qui entérinait le scénario de Samantha. On y voyait, à bord du Zodiac, le vieux R'lyeh Tsopo coiffé de son bonnet à oreilles, serrant sa précieuse relique contre son cœur, et papa ours sans sa tenue de super-tête-de-mort, conforme à la description de Little, avec son arme et son irascible brusquerie. Le dispositif de transfert utilisé n'était pas une banale échelle de corde : un sabord s'était ouvert dans la coque de *Jouvence* pour avaler le Zodiac.

La demande de perquisition fut acceptée. L'opération de police envisagée devrait cependant être menée avec une grande prudence : on n'investit pas l'équivalent d'une petite ville comme un appartement ou l'étage d'un immeuble. Mais surtout, l'intervention ne devrait pas mettre en danger le prisonnier du docteur Donovan.

— Une petite cure de jouvence me ferait le plus grand bien, déclara le lieutenant. Qu'en penses-tu ? Sam.

L'enquêteur du FBI offrit à la détective de l'Agence de l'accompagner, au titre qui lui plairait.

— Et si nous nous inscrivions comme mari et femme, sous le nom de monsieur et madame Philips ? proposa Samantha.

— Susan et Howard Philips ?

L'idée fit rire Continental Op.

— Vraiment ? Ça ne te dérangerait pas ?

Du point de vue féministe de Samantha, c'était toujours mieux que de se faire embaucher comme femme de chambre sur l'île de *Jouvence*.

Située au second étage du palace, la suite perse numéro 208, une des moins onéreuses de l'hôtellerie de *Jouvence*, coûtait neuf cents dollars la nuit, soit à peu près le loyer de l'appartement de Samantha à Providence. La jeune détective était presque intimidée par le raffinement du décor orientalisant. Luxe, calme et

volupté. Sur un divan du salon, le lieutenant Llewellyn jouait avec la télécommande de la vue panoramique. Derrière l'immense baie vitrée défilait une collection incroyablement réaliste des plus beaux paysages littoraux du monde.

— Phang Nga, en Thaïlande, ça te va ? demanda l'enquêteur du FBI qui venait de sélectionner un point de vue où des îlots escarpés, recouverts de végétation, surgissaient d'une mer émeraude.

Vêtu d'une djellaba et chaussé de fines babouches fraîchement imprimées, Continental Op était égal à lui-même, à la fois décontracté et soigné. Il attendait qu'on vînt le chercher pour débiter son programme de rejuvénation. Le FBI avait payé pour lui un forfait *Dix ans de moins* avec drainage complet des organes, réparation tissulaire ciblée, remise à niveau hormonale et minérale, ainsi que réinitialisation de l'épiderme. Dans deux ou trois jours, il aurait à nouveau trente ans.

— Ton métier n'a pas que des inconvénients, plaisanta Samantha.

— Tu parles ! se défendit Continental Op sur le même ton. Ce petit séjour aux frais de la princesse me vaudra les reproches éternels de mes collègues du Bureau. Et je ne parle que des hommes ! Les femmes ? C'est toi qu'elles détestent. Il y aurait eu foule au casting pour le rôle de madame Philips !

On frappa à la porte ; c'était l'heure du *check-up* de monsieur. Samantha confia son faux époux à une jeune femme charmante, une de ces hôtes formatées pour vous donner le sentiment tellement crédible d'être à leurs yeux la personne la plus importante au monde. Le lieutenant était un petit veinard.

Samantha demeura seule mais pas inactive. Elle aussi avait un programme à honorer, sa mission ne se limitait heureusement pas à interpréter un second rôle d'épouse. Elle appela les cyber-experts de Quantico pour leur communiquer ses codes d'accès personnels au réseau interne de *Jouvence*. Le bureau du procureur en charge du dossier venait d'autoriser le piratage du système informatique de la clinique flottante. La manœuvre visait à recueillir des preuves supplémentaires de la séquestration de l'herboriste. Selon le lieutenant Llewellyn, Donovan devait avoir placé le vieux R'lyeh sous surveillance vidéo. La perquisition ne débiterait qu'une fois obtenues la carte précise des installations ainsi que la localisation exacte du prisonnier. *Jouvence* était un

immense labyrinthe peuplé de centaines de clients et d'employés, dans lequel il faudrait aller droit au but. Les agents du FBI seraient guidés. Pas question de faire courir le moindre risque au vieux Tibétain. Au cas où Donovan tenterait de l'éliminer ou de le dissimuler dans une cache secrète, Samantha et le lieutenant joueraient les anges gardiens.

— Ça va prendre un petit moment, expliqua la technicienne de Quantico, une jeune femme blonde dont le visage d'adolescente renfrognée crevait l'écran du téléphone de la détective.

Samantha était toute disposée à faire plus ample connaissance.

— Je suis patiente, la rassura-t-elle en affichant son plus beau sourire.

— Le lieutenant ne devrait pas être le seul à se faire dorloter, dit alors la technicienne sans quitter des yeux son écran. On a plus besoin de toi pour le moment. À ta place, j'en profiterais pour visiter les installations de loisir.

Fin de non-recevoir élégante mais ferme. Samantha observa avec plus d'attention la cyber-experte afin de déterminer si elle était résolument hétéro ou simplement pas intéressée : en vain. Elle hésita ensuite un long moment entre une séance de hammam et lézarder au bord d'une des piscines de la clinique flottante. Optant finalement pour un bain d'eau de mer, elle fit imprimer un maillot de bain noir et un sarong en dentelles assorti.

Samantha n'avait pas de souci avec son image corporelle mais elle se sentit soudain intimidée. Entre deux sessions de soin, les clientes fortunées de *Jouvence* venaient siroter sous les palmiers des cocktails enrichis en substances régénérantes. Tant de perfection et d'arrogance faisaient ressurgir des complexes que Samantha croyait avoir vaincus avec la puberté. Elle se vit comme une simple mortelle égarée parmi les déesses. Loin de l'émoustiller, tous ces corps de rêve provoquaient chez elle une sorte d'appréhension honteuse. Elle s'allongea pour un bain de soleil et ferma les yeux pour ne plus voir les Vénus de magazine.

La cartographie de *Jouvence* était presque achevée lorsque Samantha regagna la suite perse. Il manquait pour la compléter un secteur situé sous la ligne de flottaison. C'est là que Menlha devait garder le vieux R'lyeh Tsopo. Hormis cette zone blanche, tout le système de surveillance vidéo de l'île était ouvert au FBI.

À l'heure du dîner, les dernières tentatives pour faire sauter les verrous informatiques de l'ultime secteur demeuraient infructueuses. Samantha rejoignit le lieutenant dans un restaurant de la marina. Le smoking qu'il portait lui allait bien. Les effets de la cure de rajeunissement étaient déjà visibles.

— Je te trouve très en beauté, Howard, s'amusa la jeune femme en prenant place à la table où l'attendait son faux époux.

— Tu n'es pas mal non plus, Susan, lui répondit Continental Op en levant les yeux du menu.

Pour l'occasion, elle avait fait imprimer une petite robe de soirée noire, des chaussures à talons hauts et un mini sac à main argenté pour son téléphone ; elle avait aussi passé un long moment dans un salon de coiffure, histoire de restaurer son estime de soi.

— Plus sérieusement, fit-elle. Nous devons prendre une décision.

— Je suis au courant, répondit le lieutenant. Le laboratoire de Quantico ne parvient pas à établir un contact visuel avec le vieux mais nous savons avec une précision relative où il est retenu.

— Pourquoi ne pas attendre encore un peu ? Je connais une personne à l'Agence susceptible d'aider tes collègues.

Samantha songeait au jeune Obed. Au même instant, son téléphone sonna. Elle pria le lieutenant de l'excuser et prit la communication.

— Rien de grave j'espère, s'enquit Continental Op.

— L'Agence. Il s'agit justement de cette personne dont je te parlais, expliqua Samantha en raccrochant.

Elle remarqua que c'était la deuxième manifestation de synchronicité en peu de temps.

— Tu disais qu'il pourrait aider le FBI...

— Probablement. Obed Hu est un génie de l'informatique. Un super crack. Par contre, ce n'est pas un crack des interactions sociales...

— C'est ce jeune garçon autiste dont tu m'as déjà parlé, se souvint alors le lieutenant.

Samantha hocha la tête.

— La plupart des gens qui le côtoient ne connaissent ni le son de sa voix, ni la couleur de ses yeux.

— Ce n'est donc pas lui qui a téléphoné.

— Non, fit la détective. Mais il a griffonné un mot sur un bout de papier, à l'Agence. À mon intention. Le fait est assez rare pour qu'on s'en émeuve.

— Et que dit ce mot ?

— « Couche-toi tôt, Samantha. »

Lorsque Catalina Blum avait rencontré Obed Hu, celui-ci vivait dans un institut spécialisé de Newburyport dont il ne sortait que lors de rares excursions en bord de mer, en compagnie du personnel médical. Obed était orphelin. À l'âge de cinq ans, le retard mental profond dont il semblait souffrir avait été requalifié en autisme atypique : Obed était en réalité atteint du syndrome du savant. Il n'avait jamais montré d'intérêt pour le papier et les crayons mis à sa disposition ; en revanche, l'arrivée d'une tablette graphique dans l'unité où il séjournait éveilla aussitôt sa curiosité. On s'aperçut alors qu'il était capable de reproduire avec une minutie surprenante des paysages entraperçus lors de ses sorties. L'accès à des outils informatiques plus élaborés lui permit de révéler des prédispositions stupéfiantes pour l'architecture et la production d'environnements virtuels. La reconstitution de R'lyeh, qu'il visitait dans ses cauchemars, fut sans doute son œuvre la plus incroyable.

Communiquer avec Obed relevait du miracle. Hormis Catalina Blum, qui ne s'était jamais complètement remise de son unique plongée dans la mémoire du Shoggoth, personne n'avait su tisser un lien avec lui. Obed hantait les bureaux de l'Agence à la manière d'un fantôme. Il ne communiquait pas mais il délivrait parfois des informations cruciales. À ces rares occasions, il se faisait messenger d'une source inconnue. Catalina le pensait médium, cependant le protocole susceptible de tester le supposé pouvoir d'Obed restait à inventer.

Samantha et le lieutenant s'accordèrent pour différer la perquisition de l'île du docteur Donovan et offrir un délai supplémentaire à l'équipe de Quantico. L'aide d'Obed leur eût sans doute été d'un grand secours, mais le garçon avait quitté l'Agence juste après avoir rédigé le mot retrouvé sur une table de la bibliothèque : depuis, il demeurerait introuvable. Les horaires étaient une

contrainte que l'Ange de l'AIP ne comprenait pas et personne, pas même Catilina, n'aurait pu dire quand on le reverrait.

Samantha n'avait pas faim, elle laissa le lieutenant dîner en solo. De retour à la suite perse, elle retira ses talons, désactiva le magnifique clair de lune de la baie de Phang Nga et s'étendit sur un des lits jumeaux.

Couche-toi tôt, Samantha, se répétait-elle comme une sorte de mantra. Une invitation évidente à dormir. Rejoindre le monde des rêves où l'attendait une information capitale. Soudain, Samantha eut un doute. La synchronicité de l'appel téléphonique l'avait poussée à conclure que le message d'Obed concernait l'enquête en cours et le sort du vieux R'lyeh, mais en vérité, rien ne l'indiquait.

Lorsque le lieutenant rentra, il n'alluma pas la lumière et se déplaça à tâtons, déployant d'infinies précautions pour ne pas déranger la jeune femme qu'il croyait endormie.

— Ne te donne pas tant de mal, fit-elle. Le sommeil ne vient pas.

Il s'assit sur un divan du salon.

— Je te fais confiance Sam, dit-il, mais franchement, je suis perplexe.

Samantha l'était tout autant. Depuis son lit, elle fixait les lumières de Manhattan au loin.

— Si tu connaissais Obed autant que moi, se justifia-t-elle, tu saurais que son message, qui paraît incongru, est de la première importance.

Mais en était-elle convaincue ?

— Disons que ça ressemble à un oracle, concéda Continental Op.

Samantha secoua la tête au creux des oreillers de soie.

— Ne cherche pas d'interprétation.

Dans l'ombre, le lieutenant retira sa veste de smoking et défit son nœud papillon.

— Alors dépêche-toi de dormir ! dit-il. Qu'on sache à quoi s'en tenir !

Il était à peine dix heures du soir. Samantha n'avait pas l'habitude de se coucher si tôt.

— Désolée de t'abandonner, s'excusa-t-elle.

— Rassure-toi ! Je ne m'ennuierai pas. Il faut surveiller les abords de la zone blanche, au cas où.

Le téléphone du lieutenant s'éclaira doucement. Le halo lumineux de son écran semblait accentuer le rajeunissement du visage de Continental Op. Samantha scruta un moment les traits de son faux époux. Dans le vide creusé par le silence, des pensées affluaient. Elles étaient comme des nuages s'accumulant avant l'orage. Et soudain, tel l'éclair au cœur des nuées, une explication jaillit. Ou du moins, une hypothèse. Obed Hu passait à l'Agence pour assurer l'entretien du système informatique, sans que personne ne lui eût jamais rien demandé. Une fois sa tâche accomplie, il descendait toujours au sous-sol, attiré par la clarté verdâtre de la Rotonde. Souvent, Samantha le trouvait assis face à la cuve du Shoggoth. Le Shoggoth était-il la source qui poussait parfois Obed à sortir de son enfermement psychique ? Une image mentale précise de la créature au fond du réservoir de verre se forma dans l'esprit de la détective. Ceux qui avaient été autorisés à contempler l'étrange protoplasme phosphorescent avaient éprouvé un indicible sentiment d'effroi. Sauf Samantha. Pour elle, le Shoggoth était un admirable spécimen. Dangereux certes, mais d'une splendeur presque apaisante.

« S'il sortait de son sommeil, tu le trouverais encore plus beau », fit une voix que la jeune femme ne reconnut pas.

Elle examina le salon de la suite perse. Le lieutenant n'avait pas bougé du divan, son regard était vissé à l'écran du téléphone. Elle scruta alors les détails qui composaient la scène. Chaque chose y était à sa place et pourtant une forte impression d'irréalité s'en dégageait. Peut-être à cause de la clarté verdâtre...

Je rêve, conclut Samantha.

Aussitôt, elle examina ses mains, en guise de test de réalité : elle compta dix doigts. Bizarre. Dans ses rêves lucides, le nombre de doigts ne tombait jamais juste.

« C'est comme un rêve, fit la voix inconnue, et pourtant, tout est bien réel. »

Elle était jeune et cependant pleine de sagesse. Samantha ne la connaissait pas, néanmoins elle lui paraissait familière. La détective leva la tête. Une silhouette se tenait debout, devant la baie vitrée. Derrière la surface de verre dormait le Shoggoth.

« *Obed ?* questionna Samantha, un peu perdue.

— *Obed est un gentil garçon*, répondit la silhouette. *J'ai fait sa connaissance aujourd'hui. Il m'a parlé de toi. »*

La détective se leva pour rejoindre l'inconnu devant la baie. Continental Op ne réagit pas. Il ne regarda même pas la jeune femme qui passait près de lui, comme si elle était invisible. Samantha était étonnée mais elle n'éprouvait aucune appréhension. Depuis longtemps, elle avait appris à ne plus craindre les rêves.

« *Qui es-tu ?* » demanda-t-elle.

La silhouette révéla son visage.

« *Celui que tu viens délivrer* », répondit R'lyeh Tsopo.

L'homme qui se tenait devant elle ressemblait au vieil herboriste comme un fils ressemble à son père. On aurait dit un frère cadet de Sangpo Tashi, l'épicier de Proctor Place.

« *Tu as l'air si jeune*, remarqua Samantha.

— *Ce n'est que mon corps illusoire* », répondit-il.

La détective de l'Agence contempla le Shoggoth derrière la baie vitrée. La chair translucide de la créature semblait contenir des milliers d'inclusions gazeuses où se produisaient des irisations changeantes.

« *Si tout est réel*, demanda-t-elle, *pourquoi est-il ici ?*

— *Tout est réel mais c'est comme un rêve... Tu t'es endormie en pensant à lui, alors nous le voyons comme s'il était là.*

— *Je suis entrée une fois en contact avec son esprit*, raconta Samantha. *J'ai vu dans ses souvenirs le ballet de ses congénères au-dessus de la cité engloutie où Cthulhu rêve et attend.*

— *J'ai tenté de le réveiller*, expliqua R'lyeh Tsopo. *Je ne voyais pas d'autre solution pour me tirer des griffes de Donovan.*

— *Ça n'est pas sans danger.*

— *L'enseignement de Loden Youthog est parvenu jusqu'à moi. Je connais le moyen de dominer un Shoggoth.*

— *Alors tu n'as pas besoin de moi* », plaisanta Samantha.

Le visage illusoire de R'lyeh Tsopo sourit.

« *Il ne répond pas à mon appel. On dirait qu'il est plongé dans un coma profond. Heureusement, il y a un autre moyen pour me sortir d'ici.*

— *Quel moyen ?* demanda Samantha.

— *Obed m'a dit que tu me cherchais. »*

« Je vais te guider jusqu'à ma prison. »

Samantha rêvait mais tout était vrai. À son réveil, elle dirigerait la perquisition afin que les forces du FBI localisent R'lyeh Tsopo sans perdre un temps précieux. L'herboriste tibétain pensait son géolier capable d'une manœuvre désespérée.

Avant de quitter la suite perse, la jeune femme observa le corps de chair et de sang qu'elle laissait derrière elle, étendu sur un des lits jumeaux. Jamais elle ne s'était sentie si vulnérable. Dieu merci, Continental Op veillait sur elle.

Les parties communes de *Jouvence* étaient encore animées. La riche clientèle profitait des innombrables divertissements qu'on lui proposait. Pour elle, les lumières de l'île brilleraient jusqu'à l'aube.

L'herboriste entraîna Samantha sous la ligne de flottaison de l'île, aux limites de la zone blanche. L'ancre où se cachait Donovan possédait un accès unique, une imposante porte de métal, richement ouvragée de bas-reliefs inspirés par la faune abyssale. Au-delà, le décor et l'ambiance changeaient radicalement. Il régnait une pénombre crépusculaire. Ici, ni luxe, ni calme, ni volupté. Samantha crut pénétrer dans une nécropole souterraine. Les parois des coursives étaient ornées d'inscriptions et de bas-reliefs phosphorescents. Des panneaux de hiéroglyphes, composés de symboles aquatiques, poissons, crustacés, pieuvres, mollusques, baleines et autres habitants de l'océan, alternaient avec des métopes recouvertes d'une écriture himalayenne où Samantha reconnut nombre des caractères utilisés dans les carnets de R'lyeh Tsopo. La jeune détective avait déjà vu certains des hiéroglyphes, attribués à la race des Profonds, dans des fragments archéologiques conservés à la bibliothèque de l'université Miskatonic. Étaient-ce d'authentiques trésors arrachés aux fonds de l'océan ou bien des fac-similés ? L'alternance des cartouches hiéroglyphiques et de paragraphes rédigés dans l'écriture himalayenne évoquait une monumentale pierre de Rosette qui aurait permis à Havana Moon de décrypter le système scriptural des Profonds.

Samantha et son guide s'arrêtèrent devant une fresque sculptée figurant une scène où des créatures aquatiques inconnues

livraient bataille à des Shoggoths. L'herboriste posa une main de son corps illusoire sur l'entrée d'une grotte perdue dans le décor.

« Souviens-toi ! Il suffit d'appuyer à cet endroit pour que la porte de ma prison s'ouvre. »

Samantha approcha sa main immatérielle et répéta le geste qu'elle devrait reproduire, une fois réveillée.

La cellule de R'lyeh Tsopo proposait le confort minimaliste d'une cabine de bateau. L'enveloppe charnelle plus que centenaire du vieil herboriste attendait là, assise sur une couchette sans drap, dans une position de méditation.

« Je te croyais endormi, s'étonna Samantha.

— Ce que j'ai projeté jusqu'à toi est un corps illusoire, issu de la méditation. Ainsi, je peux quitter ma chair et voyager à ma guise, jusque dans des mondes gravitant autour de lointains soleils. Tu ne pourrais en faire autant avec ton corps de rêve, issu de tes songes. »

Est-ce que son corps de rêve esquissa un sourire ? Samantha éprouva en tout cas un sentiment qui d'ordinaire provoque un tel mouvement de la bouche et des yeux. Le vocabulaire utilisé par R'lyeh résonnait comiquement dans une clinique qui promettait des corps idéalisés à ses clients.

« T'es-tu déjà rendu sur les planètes dont sont venus les Anciens ? demanda-t-elle.

— Il y a très longtemps, répondit l'herboriste. Je te raconterai plus tard, quand tu m'auras sorti de là. »

Le corps illusoire de R'lyeh Tsopo et le corps de rêve de Samantha traversèrent la cloison située au fond de la couchette. De l'autre côté s'ouvrait un espace beaucoup plus vaste, de forme circulaire. Un immense laboratoire éclairé par une clarté bleuâtre. Au centre se dressait un cylindre transparent où flottait un corps intubé et perfusé de toutes parts. Autour de lui, tels les monolithes d'un sanctuaire mégalithique, des blocs noirs, où scintillaient d'infimes lueurs cristallines, formaient un cercle. De chacun d'eux partaient des faisceaux de tuyaux et de câbles qui se rejoignaient, pareils à des baleines de parapluie, avant de plonger dans le cylindre.

« Je te présente Jeffrey Donovan », dit R'lyeh Tsopo.

Le corps immergé, à la chair bouffie, blême et blessée, ressemblait à un fœtus géant conservé dans un reliquaire XXL. Voilà ce qui restait de l'homme qui avait survécu au crash de son jet privé dans le Tibet occidental.

« *Qu'advierait-il si on éteignait les machines ?* s'interrogea Samantha.

— *Donovan mourrait.* »

La détective éprouva un sentiment, aussi bref et intense que soudain, de compassion : la pauvre chair dans l'écrin de verre lui parut une prison terrifiante.

« *Comment communique-t-il avec le monde ? Comment peut-il donner des ordres ?* »

En guise de réponse, R'lyeh Tsopo entraîna le corps immatériel de la jeune femme vers une autre partie du laboratoire dotée d'une mosaïque d'écrans où s'affichaient des empilements de briques colorées. Samantha identifia des moniteurs de séquenceurs d'ADN. Un homme se tenait là, scrutant les affichages de colonnes multicolores. C'était l'homme décrit par Little. Noir, âgé d'une trentaine d'années, à la carrure imposante. Ses cheveux blancs, coupés ras, étaient ornés de dessins tribaux exécutés au rasoir. Un tatouage dans son cou figurait un poulpe menaçant.

« *Papa ours !* fit Samantha.

— *Son nom est Fe'e, expliqua R'lyeh Tsopo. Comme le dieu de la guerre des Samoans.*

— *Voici donc l'âme damnée de Donovan.*

— *Tu ne crois pas si bien dire. Fe'e a vendu son âme en échange d'une promesse de vie éternelle. Il absorbe des drogues qui endorment sa volonté pour que l'esprit de Donovan prenne possession de son corps.* »

Samantha comprit soudain la signification de la réponse de papa ours, dans l'herboristerie de Providence, le jour d'Halloween : « Dis-lui toi-même, il te voit et t'entend. »

« *Est-ce une pratique chamanique de la secte bön ?* demanda Samantha.

— *C'est une pratique avancée de méditation tantrique, répondit R'lyeh Tsopo. Ça s'appelle "entrer dans la forteresse d'un corps". Donovan déplace son esprit dans le corps inconscient de Fe'e. Je comptais en faire autant avec le Shoggoth, mais ça s'est avéré impossible.* »

L'idée de prendre le contrôle d'un Shoggoth et d'en user comme d'une marionnette fascina Samantha, elle en éprouva une sorte de vertige.

« *Ainsi Donovan en personne conduit le séquençage génétique de la relique,* fit-elle en parcourant les écrans.

— *Il traque ses gènes non-humains, confirma R'lyeh Tso-po. Ce qui vient du patrimoine génétique des Profonds. »*

Le reliquaïre convoité par Donovan était enfermé dans une cage de verre. Son cabochon grossier avait été descellé et déposé. Au-dessus du gros vase artistiquement soufflé, le bras d'un automate de prélèvement attendait d'opérer une nouvelle récolte.

À présent, la détective concevait aisément la démarche et les attentes de Donovan. Grâce aux gènes des fils de Dagon, il caressait l'espoir fou de réparer son corps et de le rendre immortel à l'instar de Nyathri Tsenpo et de sa descendance hybride. Mais comment parviendrait-il à isoler les gènes susceptibles de satisfaire sa quête ? Comment déterminer les séquences correspondant à son rêve de vaincre la mort ?

C'est là que le vieil herboriste devait entrer en jeu.

« Donovan a étudié de nombreuses traditions chamaniques à travers le monde, il sait que je peux communiquer avec les esprits liés aux molécules. Je pose des questions et les molécules répondent. »

Avec R'lyeh Tso-po, Jeffrey Donovan pensait s'emparer du Graal de la biologie moléculaire, celui que les compagnies internationales de génomique et d'épigénétique poursuivaient en toute discrétion, depuis le début du siècle, en interrogeant les médecines traditionnelles et les sciences indigènes.

« C'est donc vrai ? demanda Samantha, songeant à ce qu'elle avait lu au sujet de plantes qui enseignent et de produits psychoactifs donnant accès à des connaissances scientifiques. »

— *C'est ainsi que depuis la nuit des temps nous avons pu dévoiler le pouvoir des plantes et des minéraux. »*

Fallait-il s'étonner qu'un homme qui s'invite dans les rêves d'autrui soit aussi capable de parler aux molécules ? En tout cas, le docteur Donovan ne doutait pas que ce fût possible : de son point de vue, seul le vieux R'lyeh Tso-po, grâce aux secrets de la tradition bön et des successeurs de Loden Youthog, était en mesure de déchiffrer les mystères de la relique et de son ADN. Pour parvenir à ses fins, il avait menacé de s'en prendre à la petite fille de son prisonnier, Sangmo. Le vieux Tibétain avait donc accepté de collaborer, sans intention réelle de s'exécuter, juste pour gagner du temps en attendant de trouver un moyen d'évasion.

Samantha s'empressa de rassurer le vieil herboriste.

« *Sangmo ne court aucun danger, le lieutenant Llewellyn l'a placée sous la protection du FBI.*

— *Dans ce cas, je vais dire à Donovan que je n'ai plus l'intention de l'aider. La mort n'est rien. N'est pas mort ce qui à jamais dort, et en d'étranges éons peut mourir même la mort. »*

Les plus grands maîtres bouddhistes sont capables de choisir l'instant de leur mort et de quitter la vie par la seule influence de leur pensée. Samantha repensa aux paroles de Sangpo Tashi, l'épiciériste de Proctor Place : « Quand il reviendra, il lui racontera lui-même comment il a lutté contre de méchants démons ». Elle voulait y voir une prophétie et ferait tout pour que celle-ci se réalisât.

« *Sangmo vous attend, dit la jeune détective. Laissez-moi vous sortir d'ici !* »

Pourquoi l'opération ne se déroula-t-elle pas comme prévu ? Les forces de police n'avaient pourtant rien laissé au hasard. Mais il arrive que le hasard se rebiffe.

L'intégralité du dispositif de sécurité de *Jouvence* était sous contrôle du FBI depuis plusieurs heures. L'obstination des informaticiens de Quantico avait enfin payé : ils étaient parvenus à pirater la zone blanche. Seul le laboratoire de Donovan restait inviolable. Samantha insista pour participer à la libération de l'herboriste. Le chef de l'Unité des Services d'Urgence de la police de New York lui aurait volontiers accordé cette faveur mais pendant que ses agents investissaient *Jouvence*, un peu après minuit, Fe'e était venu chercher R'lyeh Tsopo dans sa cellule.

Pour ne faire courir aucun risque au vieux chamane, le chef de la troupe d'intervention opta pour l'utilisation d'un gaz hypnotique. Lorsque les détecteurs de mouvements indiquèrent que le prisonnier et son geôlier étaient neutralisés, la porte du laboratoire fut forcée et la sécurisation du périmètre débuta.

Une première explosion ébranla l'île, elle sidéra tout le monde. De nombreuses autres détonations se produisirent ensuite, comme si *Jouvence* subissait un bombardement systématique. Des alarmes se déclenchèrent de toute part. Des centaines de clients affolés se répandirent dans les parties communes. Rapidement, l'île plongea dans un chaos indescriptible.

À l'évidence, Donovan avait anticipé un scénario suicidaire où, privé du contrôle de la situation, il n'aurait d'autre choix que de saborder sa création pour disparaître avec. Le cœur de la zone blanche était situé sous la ligne de flottaison, il ne se passa pas longtemps avant que l'eau de l'Hudson n'envahît le laboratoire. Le chef de l'Unité des Services d'Urgence venait d'ordonner l'évacuation générale lorsqu'une nouvelle explosion détruisit le laboratoire, renvoyant au néant le rêve de Jeffrey Donovan ainsi que la vie de ceux que le mystérieux médecin avait entraînés dans sa folie. *Jouvence* sombra avec ses secrets.

L'île du docteur Donovan serait un jour renflouée et quelques-uns de ses mystères remonteraient peut-être avec elle à la surface. Mais Samantha ne trouvait aucune consolation dans cette perspective. La perte de R'lyeh Tsopo la touchait comme celle d'un être infiniment proche. Plusieurs fois depuis la nuit tragique, elle avait rêvé d'une issue différente. Chaque fois, elle se voyait dans sa petite robe de soirée, équipée d'un gilet pare-balles et d'un casque, appuyant sa paume comme elle l'avait mémorisé sur la fresque sculptée servant de porte à la prison de l'herboriste tibétain. Chaque fois, la cellule s'ouvrait et Samantha prenait la main du vieil homme pour le conduire jusqu'à sa petite fille, Sangmo, qui attendait son retour, déguisée en Casper le gentil fantôme.

Samantha resta cloîtrée dans son appartement de Providence, elle dormit peu et ne dessoula pas pendant trois jours. Le quatrième matin, elle retourna aux bureaux de l'Agence, poussée par l'envie de voir le Shoggoth. Elle descendit au sous-sol où elle trouva Obed, tout de blanc vêtu, dans la position du lotus, baigné par la clarté verdâtre de la Rotonde, le front ceint d'un bandeau générateur d'ondes delta. La détective s'assit sur le sol à côté du garçon et contempla longuement l'occupant de la cuve.

— Merci d'avoir permis cette rencontre, murmura-t-elle.

Ses mots s'adressaient autant à la créature qu'au jeune autiste.

Son regard s'égara dans les irisations produites par les inclusions gazeuses de la chair translucide du Shoggoth.

Vaincue par la fatigue, Samantha finit par s'allonger près du bel Ange. Elle dormit d'un sommeil dépourvu de rêves. Lorsqu'elle s'éveilla, Obed avait disparu. À l'endroit où il s'était tenu assis un peu plus tôt, la jeune femme trouva un message griffonné sur un bout de papier à en-tête de l'Agence. Elle déchiffra l'écriture enfantine en souriant.

« Un jour le Shoggoth t'obéira. »

J'étais son dieu

Guillaume Biéron



Tour à tour graphiste, bassiste du groupe Woodstak et auteur de nouvelles dans les genres de l'imaginaire, Guillaume BIÉRON rêve depuis toujours de faire rentrer plusieurs vies en une seule.

Passionné par les élucubrations géniales de Philip K. Dick, Jérôme Noirez, Jacques Barbéri ou encore Alain Damasio, il prend la plume en 2009 pour donner vie aux mondes qui gravitent dans sa tête. Il a déjà contribué à des anthologies parues chez Arkuiris, Nutty sheep et Otherlands.

Sa rencontre avec Lovecraft remonte à l'adolescence et s'est révélée être de celles qui marquent à jamais. À travers sa nouvelle « J'étais son dieu », il convoque l'horreur cosmique chère au Maître de Providence dans le cadre familial d'une banlieue pavillonnaire, et la confronte à l'intimité d'un drame familial.

J'étais son dieu

de Guillaume Biéron

Lancée à toute vitesse, ma vieille voiture s'engouffre dans la nuit. Les phares déclinants peinent à percer les ténèbres opaques de cette route de campagne. Dans le rétroviseur, je jette un coup d'œil à Luc, assoupi sur la banquette arrière. Mon regard saute sans cesse de la chaussée à mon fils, comme si je m'attendais à le voir se métamorphoser d'un instant à l'autre. La monotonie de la ligne blanche pointillée qui défile sous les roues m'offre un apaisement bienvenu. Il est temps de mettre un peu d'ordre à mes idées, de comprendre ce qu'il s'est réellement passé ce soir.

J'ai besoin de coucher cette histoire en mots, sans quoi elle me rendra fou. J'éprouve la plus grande difficulté à savoir quand elle débute, tant ses ramifications semblent se perdre dans une antiquité inconcevable. Tout au plus ai-je conscience qu'elle parle de nos enfants, de la manière dont ils grandissent en s'éloignant de nous, partent à la dérive pour devenir des continents noirs couvant des abysses insoupçonnés. Par commodité, je la ferai démarrer par une nuit d'insomnie, où les heures s'égrainent avec une lenteur insupportable sur l'affichage LCD du réveil.

Comme chaque vendredi, Luc est arrivé en début de soirée, flanqué de sa copine du moment, une gamine fluette et taiseuse au look vaguement gothique. Je les appelle les siamois, tant ils semblent toujours aller de pair. Par acquit de conscience, j'ai évacué la veille tout le travail du week-end, au prix d'une nuit blanche. Je me rends disponible au cas où mes deux pensionnaires

souhaiteraient mettre le nez hors de leur tanière en ce beau samedi d'avril. Mais je ne me fais guère d'illusion. Je garde de Luc le souvenir d'un enfant rieur et énergique, un sauvageon qui étouffait entre les quatre murs d'une maison. Aujourd'hui, il tient plus du légumineux hors-sol, capable de mener sa vie végétative n'importe où, pourvu qu'on y trouve de la pénombre et un Wi-Fi de qualité pour son ordinateur.

Sous la porte de sa chambre, une lueur bleutée et mouvante m'indique que je ne suis pas le seul à être ignoré par les bras de Morphée. Je m'arrête quelques instants, vaguement honteux de m'immiscer ainsi dans leur intimité. Des bruits étranges me parviennent, des sifflements, craquements, des souffles lourds, et des voix d'outre-tombe, inintelligibles. Et ce bourdonnement entêtant, agaçant comme une abeille à un pique-nique dominical. Poussé par une curiosité toute paternelle, je frappe doucement. Un grognement me répond, je l'interprète comme une invitation à entrer.

— Vous ne dormez pas, les jeunes ?

Question stupide, même si à les voir ainsi emmitouflés dans une couverture malgré la douceur de la nuit, l'air hagard sous la lumière bleue de l'écran, on peut douter de leur pleine conscience.

— Qu'est-ce que vous regardez de beau ?

— Un truc, me rembarre Luc, légèrement agressif.

Tant qu'à jouer les papas intrusifs, autant y aller à fond. Je m'assois au bord du lit pour contempler la source d'insomnie de mes deux ados. Luc a un réflexe défensif, il s'apprête à refermer son laptop afin de le soustraire à ma vue, mais quelque chose l'en empêche. J'en profite pour satisfaire ma curiosité. Sur l'écran, s'affiche l'image pixélisée d'une jeune fille à la bouille lunaire, face webcam. Les traits de son visage sont tout à fait relâchés, nimbés de la clarté bleue de son moniteur, les yeux dans le vague. Comme il ne se passe rien de bien palpitant, je me perds en suppositions.

— C'est pas une espèce de porno snuff quand même, ton truc ?

Luc me gratifie d'un regard aussi outré que méprisant, sa copine glousse. J'oublie toujours comment nos jeunes peuvent se montrer prudes devant leurs vieux parents. Il m'ignore de nouveau, abîmé dans la contemplation de son écran. Je regarde

son visage, allongé en lame de couteau, ses lèvres fines ourlées d'un duvet brun, l'acné ingrate qui a colonisé son front et son nez aquilin, hérité de sa mère. Je me souviens d'une époque pas si lointaine où sa petite bouille s'illuminait dès qu'il m'apercevait, où mon approbation régissait sa vie entière. Pour rire, je me disais que j'étais son dieu, le centre exact de son univers. Puis il a eu quinze ans. Et j'ai régressé au point de n'être plus que son père, un vieux con à la ramasse, un poil encombrant.

— Sans blague, c'est quoi ce truc ? Vous allez regarder ça encore longtemps ?

Pas très palpitant...

Luc soupire ostensiblement. Sa copine, plus charitable, daigne me répondre.

— C'est une sorte de défi, si vous voulez. Une vidéo de neuf heures, il faut la regarder sans interruption.

Je reste dubitatif. À mon époque quand on se défiait il s'agissait plutôt de plonger à vélo dans la Seine, ou de renifler du wasabi à s'en coller une hémiplegie. Pas à se lobotomiser devant des vidéos ineptes. J'ai peut-être davantage vieilli que je ne le croyais, vieux fossile.

— Et en quoi consiste le défi ? Ne pas se lever pour aller pisser pendant neuf heures ?

Luc souffle de plus belle, sa copine s'amuse de mon ignorance et me prend en pitié :

— C'est pas une vidéo ordinaire, monsieur, commence-t-elle à m'expliquer, ignorant le regard furieux que lui darde mon fils, on ne la trouve pas sur You Tube ou les autres sites de streaming. On se l'échange entre *initiés*. Personne ne sait qui l'a réalisée, ni même d'où elle vient. Elle circule sur internet depuis des années, on ne la regarde pas à la légère. D'abord il nous faut un témoin...

— Ferme-la ! s'emporte Luc de manière fort peu courtoise.

Mais elle l'ignore et poursuit :

— C'est ce qu'on est en train de faire. On est ses témoins, précise-t-elle en désignant la jeune fille de l'écran. Et ensuite, nous désignerons notre propre témoin, quand viendra notre tour de regarder. C'est comme une chaîne, vous comprenez ?

Oui, je comprends très bien. C'est comme une légende urbaine, de celles dont les jeunes de toutes les époques ont toujours raffolé.

La dame blanche, les livres maudits qui rendent fous leurs lecteurs... Me voilà rassuré, je n'ai pas tant vieilli que ça *a priori*.

— C'est une vidéo hantée, alors ? Je réponds, en dissimulant tant que possible le sarcasme dans ma voix, un tueur va surgir de l'écran quand elle aura fini de la regarder ? Ou bien elle va finir à l'asile, complètement cinglée ?

— Vous êtes trop vieux, vous ne comprenez rien, m'affirme-t-elle sans malice. La réalité, ce n'est pas que ce qu'on a sous les yeux. Elle se divise en strate, comme des pelures d'oignon, une infinité de réalités dont certaines vous fileraient des cauchemars jusqu'à la fin de vos jours si vous pouviez y jeter rien qu'un coup d'œil. On y accède par des chemins de traverse, en s'adressant aux passeurs...

— Mais ta gueule maintenant ! lui envoie-t-il, courroucé. Laisse-nous papa, s'il te plaît.

Il s'énervait, la couverture glisse sur lui et découvre ses bras emballés dans des bandages souillés de sang. Il s'est scarifié. Depuis quand ? Je me rends compte que je ne l'avais pas vu bras nus depuis un moment. Il ne prend même pas la peine de les recouvrir. D'un regard, il me met au défi de l'interroger. Il n'est pas loin de trois heures et je me sens soudainement épuisé. Je bats en retraite, me réservant cette engueulade prometteuse pour plus tard.

Je finis par m'endormir, pour une poignée d'heures, puis me réveille en sursaut avec le sentiment de chuter au fond d'un abîme insondable. Un carillon étrange résonne encore dans ma tête. Il est à peine dix heures, le moment idéal pour mon footing quotidien. Je passe devant la porte de Luc, aucun signe de vie de ce côté-là. Je me visse les écouteurs aux oreilles, lance ma *playlist* pour courir, et Bruce le Boss s'égosille *Baby we were born to run*. La route étend son ruban goudronné brillant à perte de vue. Les maisons identiques et anonymes défilent le long du trottoir, crépis beiges, toits en tuiles bordeaux, portes d'entrée successivement bleues et rouges, petites pelouses propres et garages en pente. Sur les poteaux électriques, des affichettes plastifiées ont été agrafées portant la description de chiens et de chats disparus. Leur nombre m'interpelle. Serions-nous face à une épidémie ? Derrière sa haie, une vieille dame me jette un regard méfiant et

s'empresse de ramasser son minet dodu. Je la gratifie d'un sourire et du salut réglementaire. Elle me claque la porte au nez en guise de réponse. La psychose gagne les amis des bêtes dans ma petite banlieue endormie. La route se soulève doucement le long d'un coteau. Une fois en haut, je m'arrête quelques instants pour reprendre mon souffle. Mes poumons me brûlent, mon dos me lance et mes cuisses implorent ma pitié. Je regarde le lotissement pavillonnaire s'étendre en contrebas jusqu'à un bois. Je repense à ces histoires de dimensions infernales cachées et à la conviction avec laquelle la gamine en parlait. Si un enfer devait se tapir ici-bas, on le trouverait sans aucun doute sous les pelouses verdoyantes et les intérieurs douillets de ce purgatoire pour classes moyennes. Il est bientôt onze heures, l'heure de m'en retourner nourrir mes deux zombies affamés. Mon portable vibre, un message de Luc. Ils partent rejoindre des amis et devraient revenir en milieu d'après-midi. Avec une pointe de dépit, je songe que je ne l'aurai pas beaucoup vu aujourd'hui non plus.

Désœuvré, je m'occupe comme je peux jusqu'à leur retour aux alentours de dix-huit heures. Je leur trouve un air étrange, comme épuisés, l'œil rouge et vitreux. Ils échangent de drôles de regards, à la fois nerveux et complices. Ils me rappellent mes jeunes années, quand moi aussi je me prenais pour l'ennemi public numéro un face à mes parents après une après-midi de fumette en forêt.

Luc prend à peine le temps de me dire au revoir avant de courir attraper son bus. En un clin d'œil, je retrouve ma routine solitaire de vieux célibataire. Comme toujours, je me promets d'user de mes bribes d'autorité paternelle pour imposer le planning du prochain week-end.

La semaine file comme un songe, comme des pensées enfuies au fil de l'eau. La journée, j'écris des inepties pour la presse masculine : des conseils de vie ridicules, de la publicité déguisée pour des cosmétiques inutiles et des chaussures hors de prix, et beaucoup de sexe plus ou moins dissimulé. Le soir, je bois et je rêve mollement d'une autre existence, de reprendre ce roman abandonné depuis trop longtemps au fond de mon disque dur. Je me berce d'illusions : oui, il est encore possible de tout changer et non, je ne suis pas trop vieux pour vivre mes rêves. Je regarde

ma vie se jouer depuis mon siège confortable de spectateur. Parfois, je crois voir dans le reflet des vitres la bouille ronde et auréolée de lumière bleue de cette fille qui se filmait depuis sa chambre. Ses yeux vides me transpercent, plongent à travers moi dans des profondeurs abyssales.

Les jours défilent en rang serré et nous sommes déjà vendredi. J'attends Luc avec un petit fond de rhum et les harmonies cuivrées de Coltrane. J'attends longtemps. Il ne répond pas à mes appels, alors je me rends à l'arrêt de bus et n'y trouve personne, le service est terminé depuis un moment. Je m'apprête à appeler sa mère, mais suspends mon geste. Au téléphone, elle paniquera, se mettra à échafauder les scénarii les plus sordides. Autant aller chez elle directement. Je rebrousse chemin pour prendre ma voiture. En remontant la rue, je croise une silhouette esseulée, une femme livide aux yeux rougis et cernés. C'est une voisine dont le petit garçon a disparu depuis deux semaines, avec alerte enlèvement, enquête de police et l'honneur douteux de faire les gros titres de la presse locale. Elle distribue des tracts ornés de la bouille souriante de son gosse, je le voyais souvent passer à vélo devant chez moi. Je prends ce tract déjà lu dix fois et mon cœur se serre comme une vieille pomme desséchée. Nos regards se croisent et je pense à mon propre enfant. Je ne peux m'empêcher de m'imaginer à sa place, à semer des affichettes que personne ne lira, d'épuiser mes forces en actions vaines pour ne pas devenir fou d'angoisse. Je voudrais lui glisser quelques mots de réconfort, comme une petite étincelle de chaleur humaine dans un lac gelé. Mais rien ne me vient, à croire que mon cerveau de pigiste parvient mieux à vanter les mérites de crèmes dépilatoires qu'à consoler les mères éplorées. Je lui adresse un pauvre sourire avant de reprendre mon chemin.

Je reste planté au pied de son immeuble, un remarquable édifice haussmannien en centre-ville où elle emménagea juste après notre séparation. Je n'y ai jamais mis les pieds, malgré les invitations aussi cordiales que récurrentes. Il y a quand même des limites à ce que l'on peut se faire subir. Je monte à pied les trois étages et sonne à la porte. Aucune réponse. Elle doit encore travailler en dépit de l'heure avancée, toujours aussi carriériste, ma chère. Je n'ai pas non plus l'espoir d'y trouver Luc. Je sors de

ma poche le double des clés qu'elle a tenu à me confier au cas où. Je pénètre, un poil embarrassé dans le somptueux appartement, vaste et lumineux, avec moulures au plafond et parquet ancien, dont l'aménagement trahit un goût certain de même qu'une passion pour les brocantes chics. Je me sens comme un intrus, entré par effraction dans le rêve d'autrui. Je vois se dessiner les contours d'une vie heureuse et confortable, une version réussie de ma propre existence. Parfois, il suffit de peu pour sombrer. Une trajectoire légèrement différente. C'est à ça que doit ressembler le purgatoire, une condamnation éternelle à hanter les lieux de nos regrets. Ressaisis-toi, vieille carcasse ! Fi de l'auto-apitoiement ! Dans la chambre de Luc je trouverai peut-être quelques indices sur une fugue éventuelle. J'emprunte un couloir qui dessert une série de pièces. Premier essai : la suite parentale. Je rebrousse aussitôt chemin. La deuxième tentative est la bonne et je suis frappé par le changement d'atmosphère.

L'antre de Luc a des airs de crypte malsaine comparée au reste de l'appartement, aéré et lumineux. Les volets clos plongent la chambre dans une pénombre poisseuse, ça sent le renfermé et les effluves hormonaux là-dedans.

Sur les murs, une imagerie macabre se déploie, des affiches de vieux films d'horreur et des posters de groupes de *metal* aux looks extravagants, saisis dans des postures agressives. Crânes grimaçants et tueurs masqués, goules putréfiées, démons sardoniques, cuir, clous et chaînes. Une guitare électrique repose contre le lit, branchée à un petit ampli enseveli sous une pile de *comics* aux couvertures outrancières. Son cadeau de Noël d'il y a deux ans. Sa mère avait dénigré l'idée, arguant que Luc n'avait aucun goût pour la musique, que je projetais sur lui mes propres frustrations de musicien déçu. Elle prédisait qu'au bout de trois mois à peine, l'instrument finirait par prendre la poussière dans un placard. Quelle emmerdeuse ! Deux ans plus tard, la guitare trône toujours au pied du lit, prête à hurler des notes tonitruantes.

Dans cet incroyable capharnaüm de feuilles volantes et de magazines jonchant le sol, de figurines morbides et de romans peuplés de guerriers bardés d'acier, je repère son ordinateur portable abandonné en charge dans un coin. Je n'aurais pas été moins surpris s'il avait laissé derrière lui un bras ou bien sa vésicule biliaire tant il me paraît indissociable de sa machine. Je sens

l'angoisse monter, se contracter en boule glacée dans mon estomac. Je devrais vraiment appeler sa mère, alerter la police, n'importe quelle autorité compétente. Je devrais refaire l'itinéraire d'ici à chez moi à la recherche d'informations. Je devrais me mettre en mouvement, agir, faire quelque chose, nom de Dieu ! Au lieu de cela, je débranche l'ordinateur, le glisse sous mon bras avec son chargeur et quitte l'appartement, discret comme un cambrioleur.

Sur le chemin du retour, je cogite sévèrement. L'hypothèse d'une fugue me paraît la plus probante. Il s'est fait embarquer par sa copine bizarre dans une espèce de sauterie gothique. En ce moment même, il doit se trouver dans des catacombes à lire du Rimbaud en éclusant du whisky bon marché, le genre d'activités prisées par les jeunes gens étranges de mon époque. J'ai bon espoir de régler cette affaire moi-même avant de passer pour un abruti irresponsable aux yeux du monde.

Il garde toute sa vie dans cet ordinateur, je suis certain d'y dénicher son agenda pour la soirée. Je pourrai alors laisser croire que j'étais parfaitement au courant, qu'il avait mon consentement, après tout il faut bien que jeunesse se fasse. J'ai toujours été un papa cool, non ? Jamais Luc ne préférerait s'éclipser en secret plutôt que de venir s'emmerder tout un week-end chez moi...

Une fois revenu à la maison, je me sers un verre de rhum, la guitare véloce et agile de Django en fond sonore. Devant moi, repose la bête électronique dont je m'apprête à faire parler les entrailles. Si la chambre de Luc offre une bonne illustration du concept d'entropie, le disque dur de son ordinateur n'est pas en reste. J'explore dans le hasard le plus total cette jungle de dossiers, de raccourcis en culs-de-sac et de fichiers fantômes. Je dénêche un peu de prose adolescente, maladroite et morbide : *Je creuse dans mes veines les sillons de ma liberté, mon enfance m'a quitté comme le serpent quitte sa mue*, ce genre de réjouissances que seul un gosse de quinze ans passablement déprimé peut écrire. J'exhume de vieilles *playlists* où des tubes pop oubliables côtoient des perles de *classic rock* et des bandes-sons de jeux vidéo, dans un arbitraire surprenant. Par cette fenêtre ouverte sur son intimité, je redécouvre mon fils. Un portrait se brosse en filigrane, touchant,

il me renvoie à ma propre adolescence. Je me souviens alors à quel point j'ai pu haïr cette période ingrate, propice aux tourments les plus violents. Moi aussi, j'ai été un jeune homme maussade et en colère. Moi aussi, j'ai haï le monde plus que de raison, traité mes parents de vieux cons.

En me resservant un verre, je me promets d'abandonner mon insupportable condescendance d'adulte, nos relations n'en iront que mieux.

Je continue l'exploration et, comme tout aventurier qui se respecte, je pénètre dans un lieu obscur et interdit. Un dossier au nom cryptique *Nyarlahotep*, dissimulé dans une arborescence si foisonnante que seul le hasard a pu m'y conduire. Il est étrangement bien ordonné, si on le compare au reste du disque dur. Il comprend treize sous-dossiers, dont douze sont datés sur une période qui s'étend du sept mars au vingt et un avril, dimanche dernier. Le treizième s'intitule simplement *Walpurgis*.

Une angoisse sourde se diffuse au creux de mon ventre, le sentiment qu'un drame se joue devant moi dont j'ignore tous les tenants et aboutissants. Je peux toujours m'arrêter, éteindre l'ordinateur et laisser reposer ses secrets. Mais je ne peux m'empêcher de cliquer sur l'icône, ouvrir la boîte de pandore. Il contient sept images. La première est un scan de ce que je devine être un livre très ancien, une page jaunie et mouchetée, noircie de signes cabalistiques, de diagrammes incompréhensibles, de dessins anatomiques d'une facture grossière, le tout parsemé de notes griffonnées dans une écriture illisible. L'ensemble exsude une impression malsaine de folie et de malveillance, comme une œuvre d'art brut, perpétrée par un dément du fond de sa cellule capitonée. La photo suivante me cause un violent haut-le-cœur. Elle montre un animal – un chat sans doute, même si l'angle de vue permet d'en douter – étendu sur le dos à même une dalle de béton brut, les pattes écartées attachées à des ficelles, son ventre à l'épaisse fourrure blanche exposé, des symboles comparables à ceux de l'ouvrage occulte ont été grossièrement tracés à la craie rose sur le sol. Au premier plan, une main gantée de cuir tient un couteau à cran d'arrêt ouvert. Un frisson de dégoût me saisit, mais je ne peux m'empêcher de faire défiler les images. Pour la plupart floues, granuleuses et mal cadrées, elles ne m'en retournent pas moins l'estomac. Les scènes d'une insoutenable

boucherie se déroulent sous mes yeux. La lame perfore et déchire, cisaille et tronçonne. Des éclaboussures écarlates, des poils collés par l'hémoglobine, on croirait une vivisection incroyablement sale. Les symboles effroyables à la craie sont soigneusement repassés avec le sang même de la bête martyre. À l'arrière-plan des photos, on devine des visages juvéniles et hilares, des jeunes gens réunis pour faire la fête.

Putain, mais qu'est-ce que Luc peut bien faire avec ces saloperies sur sa machine ? Il me paraît inconcevable qu'il ait pu prendre part à cette ignoble boucherie. J'ai la nausée et un début de migraine. Je devrais refermer l'ordinateur et partir me coucher. Et pourtant, je me ressers un verre et poursuis l'exploration. Je me gorge jusqu'à l'écœurement de ces images sordides et dégueulasses. Passé un moment, même leurs détails les plus abjects ne m'atteignent plus.

Je m'arrête au dernier dossier, daté du vingt et un avril. Quelque chose bourdonne dans mes oreilles, une sombre intuition me hurle que je m'apprête à franchir un seuil, pénétrer dans un monde dont on ne revient jamais. Bénie soit l'ignorance qui nous protège des horreurs tapies en ce bas monde. Mû par une volonté étrangère et irrésistible, j'ouvre le vingt et un avril et clique sur la première image. Puis je bondis en arrière, comme si une bête hideuse menaçait de jaillir de l'écran. Je vomis pour de bon sur le parquet de mon séjour, je vomis et je pleure, je me vide de ma substance par les orifices de mon visage. La photo présente la même mise en scène que les autres, le sol de béton, les idéogrammes tracés à la craie, sauf qu'en lieu et place d'un animal domestique, la victime est un petit garçon de cinq ans environ à l'air terrifié, ses joues sont barbouillées de larmes et de crasse. Cet enfant, tout le monde l'a vu, sur des unes de journaux et des tracts distribués par dizaines.

J'ai refermé violemment le clapet de l'ordinateur. Je n'ai jamais pu regarder les autres clichés de la série. Peut-être aurais-je dû, car mon imagination a pris le relais, elle peuple mon esprit de vues si abjectes que les images n'auraient pu être pires. J'aurais voulu fracasser cet appareil contre le mur, le piétiner de toutes mes forces, le brûler, enfouir ses restes dans mon jardin, comme une bête néfaste dont on doit se débarrasser. Mais je suis incapable ne serait-ce que de m'en approcher.

Dans mon délire éthylique, je peux sentir une aura malfaisante irradier du boîtier d'aluminium.

Luc commence déjà à s'effacer de mon esprit, tout du moins, la représentation que je me faisais de lui, tout ce que je croyais savoir à son propos. Je suis en train de perdre mon fils, seul demeure un étranger qui conserve des photos d'enfants massacrés sur son ordinateur, une tout autre personne que Luc, un monstre.

Une fois mon estomac bien purgé, je me resserts un verre de n'importe quoi. *Walpurgis*. La sonorité familière de ce nom appelle des sentiments profondément enfouis en moi, des réminiscences incroyablement anciennes. J'ouvre le clapet de l'appareil, retourne au dossier recherché. Il contient une vidéo intitulée *ia_shub-niggurat.mp4* ainsi qu'un fichier texte sans titre. Avant même de la démarrer, je sais qu'elle durera neuf heures. J'en ai eu un aperçu il y a une semaine, reflété sur le visage fasciné d'une jeune fille. Il est deux heures du matin, je suis bien éméché. Tant que le monde tournoie autour de moi, les démons seront tenus à distance. Je lance la vidéo. En plein écran, une nuit d'encre envahit les quinze pouces de l'écran. Une minute s'écoule laborieusement, toujours ce noir uniforme. Je m'impatiente. J'essaie d'avancer la lecture, mais les commandes restent inaccessibles. Puis à force de contempler les ténèbres, j'y discerne des formes et des mouvements. Des défauts de compression de l'image ? Non. Je gagne en acuité et comprends que dans l'obscurité grouillent des motifs entrelacés, une infinité de spirales enchâssées les unes dans les autres, une chute en avant dans un univers de fractales.

Sur la dalle brillante de l'écran une silhouette se reflète, un homme grand et maigre en costume couleur crème se tient dans mon dos. Je n'ose pas me retourner pour le voir, de toute manière je suis bien incapable de m'arracher à la contemplation. Je sens son regard incandescent posé sur moi, deux points qui me brûlent le dos. Mon témoin personnel, surgi du néant.

J'ai une courte absence, reviens à moi quand la vidéo s'arrête soudainement. Elle doit être boguée, je la relance. Impossible de la visionner à nouveau. Je quitte l'écran des yeux et observe autour de moi. Il fait jour. Je vérifie l'heure : onze heures sept. Ma nuque raidie m'élance cruellement. Mon dos est perclus de

douleurs. Une épave rouillée gisant au beau milieu d'une mer asséchée, voilà ce qui me décrirait le mieux. En prime, j'ai écopé d'une sévère gueule de bois. Ma salive s'est épaissie comme de la colle à papier peint, mon cerveau cogne cruellement dans ma boîte crânienne, menace de pousser mes yeux hors de leurs orbites. Et mon estomac...

Mais ma source principale d'inquiétude, ce sont ces neuf heures de ma vie envolées je ne sais où. Neuf heures... J'en ai connu des cuites au cours de mon existence, mais jamais d'absences aussi longues. Neuf heures rendues au néant. Mon esprit s'enlise dans des marécages putrides... Mais il me reste une piste à explorer : le fichier texte. Il ne comporte qu'une suite de chiffres : 2h23-115.223.430.511. Je mets une éternité à comprendre qu'il s'agit d'une heure et de coordonnées GPS.

Le dossier s'intitule *Walpurgis*. Après une recherche rapide, j'apprends qu'il s'agit d'une très ancienne célébration païenne, qui se déroule la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, une célébration du printemps et de la fécondité bannie par l'église. Dans trois jours, c'est la Nuit de Walpurgis.

Parfois, lorsque le monde s'effondre autour de soi, se raccrocher à notre bonne vieille routine est tout ce qu'il nous reste. C'est pourquoi j'enfile mon jogging et ma paire de baskets pour mon sempiternel footing alors que ma vie entière baigne dans un cauchemar insupportable. Je n'ai toujours aucune nouvelle de Luc. Sa mère le croit chez moi jusqu'au 1^{er} mai. J'ai donc trois jours pour le retrouver et tirer toute cette affaire au clair. Je m'accroche encore à l'idée que tout cela n'est qu'un malentendu sordide. Mon fils, un tortionnaire, un tueur d'enfant ? C'est impossible. Une bonne explication suivie d'une accolade bourrue nous suffira à reprendre le cours tranquille de nos existences. Les rues sont étonnamment vides pour un samedi midi. J'avance à petites foulées d'abord, puis de plus en plus vite. En accélérant, je tiendrai ma vie à distance, je me libérerai d'elle comme d'une chrysalide fangeuse et nauséabonde. Mais il me semble qu'une ombre court à mes côtés, je peux la percevoir en tache floue à la lisière de ma vision. À un croisement, un homme attend. Très grand et très maigre, à l'allure singulière. Il porte un costume démodé couleur crème qui contraste avec sa peau d'une carnation charbonneuse gris anthracite. Mais

quelque chose d'autre me dérange profondément chez lui, j'ignore quoi. Je passe à côté de lui, croise son regard et une vague de terreur déferle sur moi. Ses yeux n'ont rien d'humain. Ronds comme des billes, totalement dépourvus de blanc, l'iris d'une couleur ambre enflammée, barrée de pupilles sombres et rectangulaires, deux traits d'union. Les yeux d'un bouc sur le visage d'un homme.

Le regard caprin rivé sur moi m'inspire une horreur viscérale, j'accélère sans même en avoir conscience, enfile les rues au hasard. Alors que je pense l'avoir semé, j'aperçois la grande silhouette d'échalas dans son costume élimé, plantée derrière la barrière d'un jardin. Il m'adresse un signe de main discret comme pourrait le faire un simple voisin et me sourit sans aucune chaleur. Je presse encore le pas, insensible aux protestations de mon vieux corps en souffrance. Au hasard de ma course incertaine, j'arrive au bois qui jouxte le lotissement. Quelque part, au fond de moi, hurle la voix ancestrale de mon instinct de survie. Elle m'implore de m'éloigner des arbres. *Il* règne sur les bois et les forêts, hurle-t-elle, même dans des bosquets modestes tels que ceux-ci, son influence se fait ressentir.

Mais il est trop tard, je me suis déjà enfoncé sous la frondaison clairsemée. Dans mon dos, à la lisière de ma vision, je sens les yeux de bouc brûler comme deux braises ardentes.

Un grondement sourd monte en moi, une voix si grave qu'elle fait vibrer la moindre fibre de mon corps. Elle me parle de flammes noires qui déferont le monde, de la défaite ultime de la vie et de la matière qui s'effaceront devant le néant absolu. Elle évoque le retour puis l'avènement d'une créature bannie depuis des éons. Puis elle prononce ces mots que je ne pourrai jamais oublier malgré toute leur étrangeté : *Yai yai Shub-Niggurath*. L'espace d'un instant, j'entrevois l'horreur qui nous est promise, l'annihilation pure et simple de tout ce qui a existé, le vide sidéral pour toute destinée. Terrassé par cette vision, je m'effondre en larmes sur le sol mou et parsemé de gazon du sous-bois.

Quand je me réveille, le jour est tombé et le monde est devenu autre. Je repars à pas lents, et la vérité s'impose à moi. Les pavillons anonymes, les pelouses bien entretenues, ne sont qu'un vernis, une fine couche qui craquelle sous mon regard halluciné. Mes voisins retrouvent leurs petites vies tranquilles et

je comprends aussitôt qu'ils sont morts, mais ne le savent pas. Les enfants turbulents et leurs parents fatigués, les vieillards paisibles, les jeunes couples pleins de projets, tous morts, de la viande avariée et décrépie.

Je me force à rester calme, ne surtout pas avoir l'air d'un cinglé. Mais au fond de moi, je hurle de terreur. Comme je les envie, ces ignorants bienheureux. *Vous n'êtes que des lits pour les asticots, des pantins putréfiés* pourrais-je leur crier afin d'effacer cette insupportable sérénité de leurs visages. Quelle délicieuse plaisanterie, je voudrais rire à gorge déployée, comme une hyène, la tête rejetée en arrière. Je crois que je deviens fou, la part raisonnable qui subsiste encore en moi en a douloureusement conscience. Je me claquemure dans ma petite maison avec le désir vif de ne plus jamais en sortir. Je m'enterre dans mon lit, poursuivi par des visions hideuses : je tombe dans des mondes morts, chute à travers d'antiques cités putréfiées, des palais de vase et de poussière. Je pénètre le berceau de bêtes cyclopéennes, déjà pétrifiées par les éons alors que notre univers naissait à peine.

Je ne quitte pas la tiédeur de mes draps avant le milieu de l'après-midi. Je remise l'ordinateur de Luc au fin fond d'un placard, tant sa seule vue me fait horreur, désormais. En guise de petit-déjeuner, j'ouvre une délectable bouteille de rhum du Panama – quinze ans d'âge, cadeau d'un vieux client pour des années de labeur chichement payées. J'allume la télévision, fais défiler les programmes et jette mon dévolu sur une chaîne pour enfant qui diffuse en continu des dessins animés hyperactifs, criards et colorés. J'espère ainsi cautériser mes pensées, absorbé par les intrigues sans queue ni tête et les voix de canards hystériques sous hélium. Mais je peux tout de même sentir le regard brûlant des yeux de bouc, percevoir le bourdonnement inhumain psalmodier des prières impies. En songe, j'arpente des cités cyclopéennes prisonnières des profondeurs sous-marines ou enfouies sous les sables millénaires. Je contemple les bêtes hideuses tapies dans les angles morts, celles qui rêvent à l'avènement du néant. Je pense aussi à mon fils. Je me demande depuis combien de temps il parcourt ces sombres chemins. J'essaie de comprendre les erreurs que nous avons pu commettre, les indices qui auraient laissé deviner sa fascination pour ces forces obscures et inconcevables.

Je m'endors d'un sommeil sans rêve et à mon réveil, je me sens mieux que jamais. Un voile d'illusion recouvre le monde, il dissimule à notre vue des horreurs sans nom, des abjections, dont la seule connaissance ferait basculer la moitié de l'humanité dans la démence. Une fois accepté cet état de fait on vit beaucoup plus sereinement, je dois bien l'admettre. Nous sommes le trente avril et ce soir aura lieu la nuit de Walpurgis. Je suis prêt à retrouver mon fils. Au crépuscule, je saisis les coordonnées dans le GPS de mon téléphone. Une heure et demie de route, pour atterrir au milieu de nulle part.

Pour la première fois depuis une éternité, je suis sobre. Je roule de nuit, traverse des villes mornes, des bourgs sans âmes. Bientôt, je me retrouve en rase campagne, au milieu des champs esseulés et seul le faisceau de mes phares perce les ténèbres opaques. J'arrive à destination plus vite que je ne l'aurais cru, dans une sorte de friche industrielle abandonnée. Je laisse ma voiture en compagnie de dizaines d'autres véhicules sur un parking au bitume défoncé et colonisé par la végétation. J'aperçois un peu de lumière au loin, elle sourd d'un vaste hangar aux murs éventrés et aux fenêtres aveugles, comme la carcasse dépecée d'un monstre titanesque.

Je reste un petit moment assis derrière le volant, avant de me décider à sortir. D'autres voitures arrivent au compte-gouttes. L'heure fatidique approche, alors je descends enfin et emboîte le pas à un groupe d'arrivants. Nous pénétrons dans le bâtiment par un trou béant dans la façade. Quelques braseros ainsi qu'une multitude de cierges ont été disposés tout autour du lieu. Une foule clairsemée s'est réunie là, des bouteilles de bières et des gobelets en plastique à la main. Ils me paraissent anormalement calmes. Le ronronnement d'un groupe électrogène se mélange à la rumeur des conversations pour créer un bourdonnement lancinant.

L'air détaché, je me mêle aux convives dont la plupart pourraient être mes enfants. On me tend une bière, je la sirote à petites gorgées. Un joint circule de main en main jusqu'à moi. Je n'ai pas fumé depuis la fac, alors je tire trop fort. Ma gorge me brûle, mes poumons se rétractent, un léger vertige me saisit. Les yeux larmoyants, je rends la cigarette.

Je m'éloigne de la masse pour fureter un peu. À quelques pas de là, une scène a été improvisée sur une bâche de chantier posée

à même le sol de béton brut. Cernés par un imposant mur d'amplis, des instruments gisent sur le plastique bleu : guitares, basse, clavier, une sorte de gong fêlé et rafistolé. Une fille au maquillage outrancier hurle de rire et détourne mon attention. Pendant ce temps, cinq musiciens sont apparus de nulle part et se saisissent des instruments. Des masques de caoutchouc recouvrent leurs visages : des faces humaines contrefaites, repoussantes de laideur. Du Picasso chez les consanguins. Ils portent tous des toges noires qui leur laissent les bras nus, couverts de scarifications : un fin réseau de lignes rouge sang, entrelacement géométrique aux angles étranges. Quelqu'un, dans mon dos, demande le nom du groupe. *Mille chevreaux* lui répond-on avec une pointe d'agacement.

Une boucle sonore démarre, un quasi bruit blanc où se distinguent à peine des paroles chuintantes et bourdonnantes, des hurlements bestiaux, un carillon d'apocalypse. Un rythme syncopé tonne comme la foudre, martèle mes entrailles sans aucune pitié. Des voix s'élèvent dans l'assistance pour psalmodier en cadence des mots aux sonorités étranges. Le guitariste égraine des arpèges lancinants de la pulpe du pouce, qui résonnent en harmonie avec les chœurs dans le vaste espace du hangar. J'observe attentivement le musicien, une intuition subite me saisit. Même taille, morphologie similaire, même sa posture légèrement voûtée de grand dadaï me rappelle furieusement mon fils. Plus je le regarde, et plus s'enracine en moi la conviction que Luc se cache derrière le masque grotesque, dodelinant doucement de la tête.

Les couches sonores s'empilent, montent insidieusement en puissance, comme d'une brise légère naît une tempête furieuse. Les notes puissantes et bourdonnantes de la basse résonnent en moi, vibrent dans les os de mon crâne. Une silhouette diaphane fait son apparition au milieu des musiciens, une beauté androgyne au teint d'albâtre, la seule à visage découvert. Il ou elle n'en a pas besoin, tant son visage montre une improbable perfection, venue d'un ailleurs très lointain. Elle saisit le micro et prononce quelques mots en préambule d'une voix dont la fragilité apparente masque de sombres profondeurs :

— Parce que le monde nous a toujours déçus, murmure-t-elle, parce qu'il n'existe pas de salut hors des flammes noires. Parce que nous n'avons fait que *Lui* voler le monde, nous le rendrons à sa splendeur déchue...

Puis elle psalmodie à son tour dans ce même dialecte guttural qui m'évoque une pluie de graviers sur un toit de tôle. Tout s'assombrit autour de nous, comme si un souffle sépulcral venait d'éteindre les cierges un à un. Les musiciens se déchaînent, tout n'est que bruit et fureur, une tempête volcanique s'abat sur nous, le volume est presque insupportable, comme si nous allions tous nous disloquer sous la violence des assauts sonores. Mais la musique s'interrompt à son crescendo et une bulle de ténèbres parfaitement opaques nous englobe. Puis la lumière revient, d'abord simple tête d'épingle, elle s'épanouit ensuite en aube grise. Sous nos pieds, elle révèle un sol de cendres blanches. Autour de nous, d'immenses arbres dont la frondaison se perd loin au-dessus de nos têtes. Leurs troncs ont un aspect charbonneux noir et brillant, du lierre rouge sang les strie comme un réseau de veines. Au sol, des fougères pâles et quelques buissons de bruyères épineuses. Tout semble mort et pétrifié dans cette forêt primordiale.

Imperturbable, le groupe poursuit sa performance. Le guitariste s'est saisi d'un archet qui, frotté aux cordes d'aciers, produit une plainte déchirante à laquelle répondent les nappes dissonantes du clavier.

— Shub-Niggurath, grande chèvre noire aux mille chevreaux, entend nos suppliques et reçoit le monde en offrande.

Les cinq musiciens ont lâché leurs instruments, ils se prennent les bras pour former un cercle au milieu du public. Les motifs scarifiés sur leur chair se complètent parfaitement pour dessiner une unique trame à la géométrie étrange, qui s'achève en une boucle parfaite.

Iä ! Shub-Niggurath ! D'une seule voix, ils psalmodient les mots de plus en plus vite. Tout s'assombrit un peu plus encore, un nuage anthracite s'assemble juste sous le faite des arbres. Au rythme des paroles scandées, il grossit rapidement en nébuleuse couleur de nuit illuminée par des reflets pourpres. Des appendices jaillissent de la masse nébuleuse, comme des lianes souples qui fouettent l'air, violettes, luisantes et parcourues de veines gonflées. Émergent à leur tour de monstrueuses pattes d'araignées munies de sabots noirs et brillants, ainsi qu'une multitude de déchirures, bouches odieuses ornées de dents effilées. Et ces yeux de boucs couleur ambre enflammée, qui éclosent par milliers

comme des fleurs au printemps. Une pluie épaisse et huileuse coule sur mon visage. Je m'essuie et récolte une humeur sombre et poisseuse. Elle sourd de l'épouvantable nuage pour s'abattre sur nous en averse.

Une inexplicable frénésie saisit l'assemblée, les uns et les autres se dévêtent avec fébrilité. Les corps maculés se rapprochent, s'effleurent puis finissent par s'agglutiner dans des étreintes hallucinées. C'est peut-être un effet de l'âge, mais je sombre dans une torpeur morbide là où tout le monde s'agite autour de moi. Je demeure insensible aux nombreuses mains qui me palpent, aux corps qui se frottent au mien. Je me défends mollement, toute volonté semble m'avoir quitté. Mes pensées vagabondent paresseusement dans des contrées lointaines, jusqu'à m'emmener à un endroit particulier, un souvenir d'une précision extraordinaire.

Je marche pieds nus sur une plage, ma femme à mes côtés, les embruns caressent nos visages avec délicatesse. À quelques pas devant nous court un petit bonhomme à la tignasse blonde agitée par le vent. Luc a deux ans et le son mat de ses pieds qui claquent sur le sable mouillé est le plus doux de la terre. Comme un électrochoc, ce souvenir me ramène à la réalité.

Je baigne désormais jusqu'aux chevilles dans une mare de goudron. Les jeunes gens s'y prélassent, s'y unissent, les obscènes tentacules leur prodiguent des caresses maternelles, comme pour mieux les encourager. Une voix résonne dans mon crâne, douloureusement grave. On a ouvert ma chemise, et une main aux doigts fins se promène sur mon torse. J'essaie de la retirer, mais elle adhère à ma peau. Je tire plus vivement, un bruit de tissu déchiré se fait entendre, et une brûlure intolérable me met à vif. Maintenant, je suis parfaitement réveillé et repousse violemment les jeunes lascifs collés à moi, abandonnant au passage de larges portions de mon épiderme. La douleur est cuisante, atroce. Tout autour de moi, les chairs s'amalgament, les corps s'interpénètrent, se reconfigurent de manière grotesque : une fille qui chevauchait un garçon s'est soudée à lui par le bassin pour former un être unique, sorte de centaure claudiquant, deux jeunes hommes enlacés se sont mélangés en torsade organique, des farandoles de jambes et de bras, des agglomérats charnels et informes constellés d'yeux, de bouches et de nez. Des rideaux de corps nus entravent ma progression, je les traverse au prix de souffrances indescriptibles jusqu'à parvenir aux cinq musiciens.

Une fois au cœur du maelstrom, je ne suis plus qu'un écorché, chairs à vif dépouillées du moindre carré d'épiderme. Je me rue sur le guitariste et arrache son masque. Mon fils se cachait bien en dessous, extatique et en nage. Je l'arrache à l'étreinte des quatre autres, il ne m'oppose aucune résistance.

Dans ma tête, la voix tonne et gronde, comme la tempête du siècle, comme un colossal éboulement au sommet d'un mont millénaire, si puissante qu'à tout instant je crains que mon crâne n'explode sous la pression. Mais le cercle est brisé et tout s'est figé. J'en profite pour courir, Luc à ma traîne. Cette fois-ci, la muraille de chair s'écarte à mon passage dans un déchirement sanglant. Je suis devenu un corps étranger à fuir autant que possible. Je freine, tiré vers l'arrière. Des bras jaillis de la multitude grouillante retiennent mon fils. Avec une sauvagerie sans pareil, je le libère à coups de poing et de pieds puis nous reprenons notre course. Le monde s'assombrit brusquement. Je risque un regard par-dessus mon épaule. Le nuage noir se dirige vers nous avec lenteur, tous ses tentacules et ses appendices tendus dans notre direction.

En dépit du vacarme insensé qui gronde au fond de mon crâne, une intuition naît en moi. Tout ceci n'est qu'un jeu de l'esprit, une sorte d'hallucination collective nous a fait voyager dans cette forêt maudite. Par la seule force de l'esprit nous reviendrons d'où nous venons. Je convoque de nouveau ce moment heureux au bord de la mer, souvenir aussi dérisoire que précieux, et je m'y accroche de toutes mes forces. Dans mon crâne, la voix se fait de plus en plus furieuse, les tentacules fouettent l'air à quelques centimètres à peine au-dessus de nos têtes. Devant nous, le tronc énorme d'un arbre se fend, une plaie béante s'ouvre, suintante d'huile noire. Je plonge à travers, tire Luc à moi et notre course s'achève dans le hangar aux mille bougies. Complètement dépeuplé, il apparaît plus vaste et menaçant encore.

La voix s'est réduite à un simple murmure. Nous quittons ce lieu funeste et courons jusqu'à ma voiture. Au milieu de cette désolation industrielle, le silence de la nuit ne m'a jamais paru si palpable et effrayant. Je jette Luc sur le siège arrière, prends place derrière le volant et démarre en trombe.

Tandis que nous avalons les kilomètres comme la nuit a avalé le monde, je retrace le fil de cette histoire. Que s'est-il réellement passé cette nuit ? Je suis bien incapable de le décider.

Hallucination collective, transe partagée ? Ou bien s'agit-il de quelque chose de beaucoup plus sombre et incompréhensible. J'ignore si j'ai involontairement interrompu quelque chose, une sorte de rituel obscène, le retour sur terre d'une entité incroyablement vieille et hostile à toute vie. En contemplant cette route avalée par la nuit, un sentiment diffus me saisit. Le monde est bien plus effrayant et obscur que ce que nos sens défaillants nous permettent d'en percevoir. À la lisière se tapit un mal ancien et inconcevable. L'abîme nous cerne. J'y ai plongé pour en ramener mon fils et je sais que désormais le mal nous guette, attend patiemment l'heure où il nous engloutira tous à nouveau.

Luc soupire, bouge dans son sommeil et m'arrache à mes pensées. De nouveau, je l'observe dans mon rétroviseur. Il s'est redressé d'un coup et me scrute. Mon cœur se fige, un long frisson me saisit. Ses yeux n'ont plus rien d'humain, ils brûlent d'une flamme ambrée dans la nuit de l'habacle. Il s'adresse à moi, d'une voix inhumaine, si grave qu'elle me fouille les entrailles :

— Roule, papa. Roule et ne t'arrête jamais. Roule à travers le noir, jusqu'à ce que les ténèbres nous aient tous engloutis.

— Fin de la seconde anthologie —

Ce livre, ainsi que le deuxième volume de cette anthologie, ont fait l'objet d'un financement participatif. Nous voulons profiter de ces pages pour remercier chacune des personnes qui ont cru en ce projet et qui ont permis sa publication, ainsi que la réalisation des 30 illustrations noir et blanc que comptent les deux anthologies :

Adam Joffrain, Adeline Normand, Adrien Dejean, Adrien Samson, Aehrehon, Aelinor Livresse de la plume, Alain Delbecq, Alain Knaebel, Alain Millet, Aldarion, Alex Bussenault, Alexandre Baron, Alexandre Ellia, Alexandre Geoffroy, Alexandre Guerard, Alexandre Hammerli, Alexandre Meunier, Alexis Fouache, Alexponcin8282, Allan Renou, Allise Verlut, Alostayr, Ambroise Agnoletti, Anaëlle Deon, Andre Decompte, Andre Lecoanet, Andrea Ferreira, Andrevanmalder, Antoine Banck, Antoine Mabire, Arnaud Kapps, Auriane Sonfils, Aymeric Besset, Bachi Bouzouk, Barraillier-aspisi-marie, Benhydris, Benjamin Planton, Benjamin Sarda, Benoit Landhauser, Bernard Grandclaoudon, Bertrand Arlabosse, Bertrand Marie, Bertrandcampeis, Beware1610, Bleiz-ster, Blop21, Bruno Barbier, Bruno Guillet, Bruno Para, Bruno_lagarde, Capitaine_nemo, Caroline Baille, Catherine Bridet, Cathye, Cedric Flaba, Celine Clarisse, Cercle Nantais des Écritures, Chaya9000, Christel Ringuet, Christian Dupuy, Christian Perget, Christophe Delaroque, Christophe Peyserre, Christophebourcet, Clement Vergne, Comicsfan33, Corentin Leonard Cormons, Corentin Naze, Cornil-2, Crystof9, Cyril Habbak, Cyril Jahan, Daniel, Danielle Brossier, DarkCutthroat, David, David Georis, David Lallemand, David Vial, Deedlit San, Deliae_lithariel, Denis Alvarez-Perez, Denis Martinho, Denis Ribaud, Deufr, Dinomaster, Djackdah Nielle, Drogmapils, Dulce Zarate Rubio, Dweller-on-the-Threshold, Eb-12, Edouard Fabie, Edragon, Elisabeth Jacquier, Elisabeth Rochat, Elnutpasta, Elviscourard, Emile Billard, Emilien Ayglon, Emmanuel Lenoble, Emmanuel Montecot, Emmanuel Priels, Emmanuelle Desbouvries, Epbaron, Eric Peters, Eric-Olivier Pallu, Ericvignolles, Erm, Etienne Martin, Etiennevincent5, Ezryth, Fabien Chaury, Fabrice Burkhalter, Fabz-2, Flece, Flippy, Florence Moisy, Florent Bride, Florent Sorin, Fpujos, Franck Boursier, Francois Holowenczak, Francois Raviot, Francois Raymond, Francois Zunsheim, Francoise Lasserre, Francoisgrenierdriesch, Frank Fouquet, Frederic Brandon, Frederic et Edith Quantin, Frederic Fayolle, Frederic Mazzella, Funky, g3p4r, Gabin Rignault, Gabriel Chatillon, Gabriel Manet, Garbelion, Gaud Benjamin, Gbieron, Geoffray Cengizalp, Geraldine Guilliere, Gerard Aubert, Ghislain Soulier, Gilles Sinapi, Gisele Collado, Gisele Thoulouze, Goarth, Gobywar, Godriclepreux, Gomorra, Gregoire H, Gregory Blangero, Guecyom5, Guillaume Berlaguet, Guillaume Chénais, Guillaume Da Silva, Guillaume Mathiot, Guillaume Rapuzzi, Guillaume Saint-Sorny, Guillaumehabert5, Guilmanu, Haka, Hart27, Helene Corsiez, Henri Hemery, Henri Pauly, Holy69, Hugo Jacquesdeslandes, Impdorn, Isabelle Attias, Isabelle Lince, Isshin63, Jacques Buchaillot, Jade Delamer, Jean-Daniel Toussenet, Jean-Luc Boutel, Jean-Loic Metayer, Jean-Marc Clair, Jean-Mi-

chel Colombo, Jean-Michel Bonnefond, Jean-Michel Ferragatti, Jean-Pascal Martin,
 Jean-Pierre Queille, Jeff L, Jeff-Clyde Anders, Jehan de Montperil, Jennifer Pose, Jeremy
 Provost, Jerome Griffe, Jocelyne Vuillerot, Johan Nouvelle, John Icks, Jonaslenn, Jose
 Evrard, Jose Rodrigues, Julia Aillaud, Julie Celie, Julie-rose, Julien Collard, Julien Contremou-
 lin, Julien Lejeune, Justine Vannucci, Kazhal, Khalimsha, Koala Tueur, Kragor, Kriss
 Korb'art, Laetitia CocoDimba, Lau_leia-tortoise, Laurent Deval, Laurent Miquel, Laurent
 Salmon, Le groupe sleipnir, Le ratier bretonnien, Le vieux de la montagne, Lidiarizzuto,
 Lilian Achaintre, Lilie, Lionel Golfier, Loic Godin, Lotard, Lothringoth, Lotin, Loulou1510,
 Luc Verdier, Ludvine Szczerbowski, Ludovic Biegel, Ludovic Lebacque, Lysiane Mann, M
 V, Maciic, Mallaoua, Maminou, Marc Charamathieu, Marc Domergue, Marc Sattori, Marianne
 Benier, Marie Benatre, Marie Virama, Marine et Ludo, Marjolaine Lombard, Martine Regnier,
 Maryan Kolanek, Mathieu Belpaire, Mathieu Lesluin, Mathmath1234, Matthieu Duquesnoy,
 Matthieu Genet, Maxi Poki, Maxime Henri, Maxime Loviton, Maxime Miquel, Maxime
 Tarozzi, Megane Monniot, Melanie Heurtevin, Meud92, Mic Seg, Michel Preau, Micoud
 Renaud, Milou-11, Moise Rives, Monnier Cedric, Morgane Hug, Mr Bushido, Nab0, Nagona,
 Nalzur, Nanbanjin, Nasnjotnjur, Nico Mourguy, Nicolas Bataille, Nicolas Di Meo, Nicolas
 Fontaine, Nicolas Joguet, Nicolas Schaff, Noldorim, Odin_le_druide, Oku Nideh, Olivier
 Gal, Olivier Villoingt, Ombeline Rossi, Oned1983, Onirys, Ouriel Alfon, Patrice Serre,
 Patrice Simon, Patrick Cettour, Patrick Fournier, PatrickC, Paul Copin, Paul Enguehard, Per-
 tuisane, Philippe Celier, Philippe Marlin, Philippe Miecret, Philippe Sallerin, Pierre Batut,
 Pierre Dumas, Pierre Stervinou, Pierre Valls, Pierre Werts, Pierre-Olivier Rakotondrabe,
 Pierre-Yves Nedelec, Pol Lair, Quentaro, Quentin L'Hote, Quentin Ulmann, r1artwork, Rac-
 coon, Rachel Fleurotte, Raphael Hoch, Ravel-8, Rebecca Mesnil, Redeagle, Rene Pinel,
 Renoul Jehan-Baptiste, Reynald Daniel, Rigcaly, Rine, Romain Bouret, Romain Gauthier,
 Romain Leclercq, Romain Portemont, Romain Rouge, Romain Sestier, Rosana de Mendonca
 Louvrier, Rv App, Ryskem, Sam, Samantha Servanty-Bontempelli, SambaYeah, Samuel Szy-
 manski, Sandrine Guyoumard, Savannah Dalsass, Sebastien Steunou, Silarkhar, Simon-Pierre
 Marion, Steph V, Stephane Blavet, Stephane Couvidat, Stephane Lasne, Stephane Pourre,
 Stephane Saugoult, Stephane Thiou, Sylvain Peylin, SyMaRiP, Syphilitique, Tais Fraisse, Tan-
 ghar, Taztaaf, Tephthida Hay, Theleb Kaarna, Thibaud Edouard, Thibault Mussat, Thierrydel-
 natte, Thomas Badoureaux, Thomas Luis, Thomas Vitalone, ThomYorkeradio, Thurd34,
 Traroth, Trencavel81, Tristan Libersat, Tristan Ughetti, Tzameti, Valentin Courtillet, Valentin
 Herscher, Valerie Brey, Valrod, Vero Pinson, Vincent Betton, Vincent Bonifair, Vincent Cou-
 ture, Virginie Ava, Wally Laligator, Wilfried Renaut, Wilfried Vappereau, Xapon, Yannbilbo,
 Yannick Lavoquer, Yannickmosset, Yapados, Ydufraise, Yot, Yves Dreneau, Yves Mali-
 nowski, Zalasta

Iä, Iä, Cthulhu fhtagn ! Soyez tous remerciés !